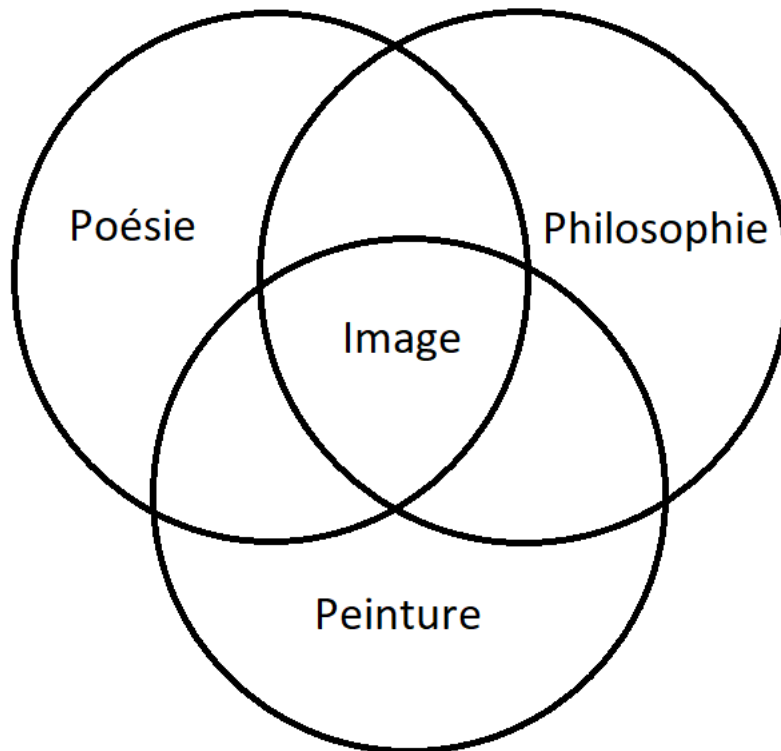


Tracés Imagologiques

Résumé du commentaire vidéo, établi par Andrée, à partir des échanges du groupe de lecture.

Première séance le 20 mai 2014 :



Ce schéma est à la fois fondateur et directeur pour lire les Tracés Imagologiques. Je suis à la fois poète, philosophe et artiste peintre. Les trois registres tiennent ensemble de façon borroméenne.

J'ai écrit les Tracés Imagologiques entre 1985 et 1998, donc durant 13 ans. J'écrivais d'autres choses parallèlement durant la même période. Une intuition fusait, je la notais, le plus souvent quand j'étais en train de peindre.

Participant : quel est l'objectif de ce groupe de travail ?

Débroussailler, pour que le texte soit plus lisible pour d'autres lecteurs. Dans d'autres textes, en particulier dans les Carnets du Voyageur, je parle plus précisément de chaque œuvre et de ce que je vis en peignant tel ou tel tableau. Les Tracés Imagologiques sont mes écrits sur la peinture, pour bâtir une assise de l'art figuratif, cette assise de fond qui est une relance sur l'importance de la figure.

En annexe, voir les 162 premiers textes originaux.

En italique, éléments du texte des Tracés Imagologiques lui-même.

Texte 1 : La secrète fruition du hasard et de l'amour

Fruition n'est pas un néologisme ; ce mot existe dans le Littré. Il vient du latin *fruitio*. Le terme français correspond à maturation, accomplissement. C'est comme ça que je l'entends. Chez les Pères de l'Église, on trouve : *fruitio dei*. Jouissance que Dieu met à produire sa création. Dieu regarde et dit : « c'est bon ». Dans toute création intervient la *fruitio*. Montaigne dit : la fruition de la vie.

En anglais le terme *fruition* équivaut à action de jouir de quelque chose : « To come to fruition » : se réaliser, se concrétiser, porter ses fruits. Dans le cadre de la mystique chrétienne, *fruition* recoupe l'idée d'une gratuité du don. Par débordement de bonté, Dieu nous a fait gratuité d'un don. Le mystique tend vers cette *fruitio dei*.

Secrète : comme une graine cachée dans la terre. Reste secret ce qui ne nous est pas encore accessible. En mystique on parle aussi d'une union fruitive. Je l'ai éprouvée une fois ou deux en nature.

J'ouvre les Tracés Imagologiques avec le hasard et l'amour. Dans un premier temps, j'ai écrit tous les textes, puis je les ai remis dans un certain ordre. C'est celui-là que j'ai pris pour ouvrir le livre.

Hasard : deux grands esprits (J. Monod et A.A. Cournot) ont particulièrement travaillé cette notion. Plus jeune, je n'aimais pas cette notion de hasard. Einstein ne l'aimait pas non plus : le hasard, c'est Dieu qui se promène incognito. Pour lui, Dieu ne joue pas aux dés.

« Le hasard et la nécessité » de Jacques Monod (1970) : quelle est la part de hasard, quelle est la part de nécessité dans ce que nous vivons et faisons ? Nécessité correspond à déterminisme.

Cournot a aussi travaillé cette notion de hasard avec la statistique, avant Monod.

La part du hasard est colossale. Je prends un exemple : je m'appelle Yves Antoine Ortega. C'est un pur hasard. Laplace défend la thèse d'un déterminisme absolu, au plan causal. Abîme entre le hasard et le déterminisme. Quel « génie » m'expliquerait que mon père, blessé gravement à la guerre, serait mort en 1944 s'il avait reçu cette balle un centimètre plus haut ou plus bas ? Et qu'en conséquence, je ne serais pas né.

Jusqu'à Laplace (vers 1820-830), nous croyons pouvoir tout expliquer (le déterminisme). Napoléon demande à Laplace ce qu'il fait de Dieu. « Nous n'en avons plus besoin » répond-il. Il n'y a plus de mystère. C'est au tournant des années 1900 que le mystère va faire retour. Plus la science progresse, plus les mystères progressent.

Je suis adversaire de la remontée aux causes. Ce qui m'intéresse, ce sont seulement les effets. Les causes, je n'y crois pas. Autre exemple : je nais garçon. Ça aurait tout changé si j'étais né fille. C'est la notion de destin qui est derrière tout ça.

Le philosophe qui a fondé le déterminisme et la notion de cause est Aristote. Pour la physique quantique d'aujourd'hui, tout phénomène n'est qu'un effet. Il y a une part fantastique de hasard dans toutes nos rencontres.

Graphies : en grec graphein. Quand je dis « en grec », cela veut dire dans le cadre de la philosophie et la poésie grecques. C'est Héraclite le philosophe auquel je vais me référer le plus.

Texte 2 : L'enfant bien-aimé du terrestre.

Participant : pourquoi le titre « Tracés Imagologiques » ?

J'ai pensé à beaucoup d'autres titres et j'ai choisi celui-là. Imagologie : vient du latin « imago ». Les Grecs avaient plusieurs mots pour image dont : eikon (icône) et eidolon (idole). Ainsi que phantasia (fantaisie).

Pierre Magnard m'a dit un jour : « vous êtes un ymagier inspiré ». Le bas-relief de saint Philippe, à l'entrée de la maison, est une « ymage appendue » taillée au XVI^e siècle. Quand nous pensons image, maintenant, nous pensons à l'image photographique. Au cours de mes recherches dans un manuscrit d'un moine du VI^e siècle au Mont Sinaï, j'ai trouvé une façon qu'ils avaient de nommer le Christ : christos photographos. Le Christ « s'imprime » littéralement dans l'âme du croyant.

Logos : une certaine logique (de l'image).

C'est tout un : (1^{ière} ligne) = c'est la même chose. En interrelation constante. Si on parle de l'image, on parle du visible, et réciproquement.

Tracés : Cet *entracement* l'enlace définitivement au terrestre. Jeune, j'ai l'intuition, le « devinement », que je n'ai qu'une vie, que mon « ek-sistence » est terrestre. Ce terrestre chez Nietzsche porte un nom : retrouver le sens de la terre. Cette appartenance terrestre, c'est ma part de divin. Cette petite palpitation qu'est la vie qui m'est accordée, me donne présence du divin.

Dans la dernière phrase : « l' » et « il » correspondent au visible.

Texte 3 : Les veilleurs du visible.

Les veilleurs : Les veilleurs, ce sont les peintres.

Participant : l'éveilleur.

Texte 4 : Combattre les mains nues.

Le combat avec l'ange, c'est Jacob. C'est quelque chose qui m'a toujours beaucoup parlé. Jacob est le fils d'Isaac, lui-même fils d'Abraham. Il y a un magnifique tableau de Delacroix sur ce thème. Jacob et l'Ange combattent toute la nuit. Au matin l'Ange lui dit : « arrête, tu ne pourras pas me vaincre, car je suis l'ange du seigneur ». L'artiste combat avec l'ange. L'ange, c'est l'autre de l'être humain, et en même temps il est relié à l'être humain. L'ange est aussi une présence divine.

Un soir, Dylan parlait avec Sam Shepard, qui lui disait : « mais Bob, tu ne crois pas aux anges ! ». Dylan lui répondit en colère, mais si, j'y crois. C'est pour moi à la fois la figure de l'altérité (imprévisible) et de l'étrangeté. La figure de l'accueil de celui, qui quoique je fasse, me tendra une main pour me relever, pour me surprendre. Il fait intercession.

Combattre à mains nues, c'est peindre (ou faire autre chose, comme la psychanalyse ou la médecine pour vous). Dans ce que je dessine l'autre est là : le rocher, l'arbre, etc.

Participant : c'est pour sortir de la relation sujet / objet ?

Oui, l'ange est tout sauf un objet.

Nous vivons dans un monde parmi une infinité d'autres mondes. Il y a par exemple une mouche sur mon dessin ; elle est dans son monde. Il y a un entrecroisement indéfini de mondes qui se chevauchent.

L'ange : un soir, j'ai vu une sorte de présence habillée dans un linge blanc, entre les oliviers, à Relleu. D'où le tableau que j'ai peint et intitulé : Abraham et les trois anges.

Participant : *Ton* : c'est la première fois dans le texte qu'on rencontre « ton ».

Je m'adresse à l'ange qui est mon ami. L'ange est du jour aussi le témoin solitaire. Le partage entre le peintre et l'ange qui sera toujours le témoin solitaire et passionné. Là je m'adresse au lecteur.

Participant : *L'économie* est en italique dans le texte ?

Une économie, chez Aristote, est la manière de gérer quelque chose. Je dois évaluer quels sont les moyens dont je dispose pour faire quelque chose. Tu t'engages à tes risques et périls et l'ange va t'assister, dans les moments de doute, de peine, de chagrin. Ami, car l'ami est une figure de l'ange, de celui qui prend soin.

Participant : et l'âme ?

Les anges viennent de Sumer. Beaucoup de traités avec la notion d'âme (qui traduit le latin anima et le grec psyché), au XVI^e siècle. Il y a eu une forte polémique autour de l'immortalité de l'âme. Pour Socrate, l'âme est immortelle. Pour lui, le divin existe. Mais pour Aristote, plutôt « biologiste », physiologue, logicien, Dieu est une abstraction : Pensée de la Pensée, et il ne s'occupe pas des affaires du monde.

Pour Aristote, il y a trois âmes : l'âme végétative (corps), l'âme sensitive (perception), l'âme intellectuelle (qui reconduit au divin). Pour lui, après la mort l'âme rejoint une âme collective, alors que les Chrétiens veulent une âme individuelle. Dans les Carnets du Voyageur, je donne une définition de l'âme (je suis postfreudien) : c'est les mots. Une éthique du bien-dire de la psychanalyse.

Participant : l'âme est-elle associée à la peinture ?

La peinture pour Vinci est « cosa mentale ». Et tout peintre se peint soi-même (Vinci aussi).

Deuxième séance juin 2014

Texte 5 : Remontée des mains vers leur regard.

Reprenons tout d'abord sur hasard et amour. Hasard s'oppose à nécessité, à déterminisme. Nous chevauchons une ligne de crête entre deux abîmes : le hasard et le déterminisme. Livre (collectif) de 1990 : la querelle du déterminisme.

Participant : on commence à en discuter à quelle époque ?

Au XVII^e, avec l'apparition de la science galiléo-cartésienne.

Livre de Antoine-Augustin Cournot, mathématicien (1801-1877). Le hasard n'est pas que l'ignorance des causes (contrairement à ce que soutenait Laplace). Le hasard est la rencontre de deux séries causales indépendantes.

Klee et ses anges.

Dans le texte :

Ecrire est dessiner : pensez aux Chinois.

Graphie : est-ce un néologisme ?

Participant : Non, on le trouve même dans un dictionnaire.

Je l'entends au « dessiner ». Graphie vient de graphein. Calligraphie vient de to kallon, le beau. Graphier le beau.

Participant : regard = conscience, esprit ?

Oui.

Trois termes sont mis en relation : mains, regard, graphies.

Leur regard : « leur » est aussi bien le regard des mains que le regard des graphies, mais surtout en vue des graphies.

Quand je dessine sur le motif, quelque chose dans la nature m'émerveille. Je trace un, puis plusieurs traits. Dans la nature, c'est une indéfinité de courbes : ça participe d'une infinie géométrie.

Les lignes d'univers.

Texte 6 : Le poétique n'a pas de compte à rendre.

Je ne suis pas du tout du côté des créationnistes.

Transfiguré : Xvarnas : paysages de gloire, dessins perses qu'on trouve au musée d'Istamboul, dont j'ai donné une interprétation il y a longtemps. Zoroastre. « Puissions-nous être ceux qui opèrent la transmutation du terrestre ». C'est ce que font Van Gogh, Cézanne, Gauguin, etc.

Le terme de « paradis » nous vient du Zend Avesta.

Pas d'adéquation de la graphie à elle-même : sinon, ça voudrait dire qu'il n'y a pas transposition, transmutation. Adéquation au sens mathématique, ou d'une égalité parfaite. Le terrestre fournit une infinité de manifestations et je n'en saisis que quelques-unes. Voir aussi Leibniz et les petites perceptions.

Texte 7 : Seul palpète le cœur qui s'émerveille.

Arrivent des références à Leibniz.

1^{ère} phrase : *traduire le monde dans sa beauté*. Qu'est-ce qui explique chez nous le sens du beau ? Pour Platon, Plotin, l'âme un jour a vu le Beau dans le Ciel des Idées. Pourquoi elle n'y est pas restée éternellement ?

L'âme chute dans la matière, le sensible, le corps comme prison de l'âme. Je ne sais pas répondre.

Un vague reflet de l'Idée dans le sensible ?

Leibniz, mathématicien et métaphysicien de génie, découvre (vers 1670-1680) le principe des principes : le principe de raison suffisante. Je vais m'opposer fortement à lui, même si c'est peut-être mon philosophe préféré. « Rien n'est sans raison » soutient-il. C'est le principe qui nous fait fonctionner aujourd'hui. Il a cru que nous serions un jour capables de tout nous expliquer.

Heidegger a vu où se situait le problème chez Leibniz. L'être peut être sans raison. (Ne pas réduire l'être au sujet humain, ce n'en n'est qu'une manifestation). Le fond de l'être est abyssal pour Heidegger.

Vers lui-même : vers le monde lui-même.

Le cœur n'existerait pas s'il n'y avait pas un autre cœur, et encore un autre, etc. C'est ce qu'on appelle le monde. Dont le cœur de l'arbre, qui lui aussi, palpète.

Texte 8 : Le labyrinthe de la reduplication.

Contre la science, la photographie numérique et autres dispositifs techniques modernes, qui sont capables de produire le même objet une indéfinité de fois. C'est le triomphe de la mécanique.

Heidegger nous disait qu'ils occultent deux choses : l'œuvre d'art (L'Origine de l'œuvre d'art dans les Holzwege), le monde.

Participant : ça tue la chose.

Dans l'exemple de La paire de Godillots de Van Gogh, Heidegger va introduire un paramètre : la vérité. (Derrida ne lui a jamais pardonné ça). En quoi ce tableau est-il vrai ? Voir Michel Haar : l'œuvre d'art, essai sur l'ontologie des œuvres, 1994.

Dans le tableau La paire de godillots, il y a une véritable ontologie à l'œuvre. Il y a un monde : on sent la terre, le travail, les âges, le temps, la sueur, la mort, un monde. Heidegger va mettre en place le Geviert, qu'on traduit par quadriparti : la Terre, le monde, les mortels, les immortels. Qui sont présents dans ce tableau.

Texte 9 : Ce qui se vit se graphie de soi-même.

Invention : c'est une donnée majeure de l'art pictural. L'art est inventif (bien plus que l'artisanat). Un terme qu'on retrouve partout à partir du XVII^e est ingenium : génie.

« L'ingenium de la Renaissance » se caractérise par son art d'inventer. Voir livre de Bertrand Gille : les ingénieurs de la Renaissance (1964). Cette notion de génie est une notion centrale de l'esthétique (aïsthesis).

Participant : Pourquoi un point après la première phrase ?

Pour scander, insister fermement mais une virgule aurait été aussi bienvenue.

Je prends le contrepied d'une position mécaniste, cartésienne. Dans les Tracés Imagologiques je suis en polémique avec Descartes. Même si je le respecte et l'admire. La philosophie est un contre-dit.

La vie porte en elle-même : on ne peut pas définir la vie. Cette vie on va la retrouver dans la définition même de ce qu'est la peinture. Aucune loi, aucune règle.

Qu'est-ce qu'une loi ? Contrairement à la métaphysique classique du XVII^e siècle, je n'accepte pas qu'il y ait des lois éternelles de la nature. C'est le mot éternel avec lequel je ne suis pas d'accord. Les lois sont des moments de leur approche du vivant. C'est la nature qui les produit et nous les retrouvons. Éternel au sens de « toujours là », de « pour toujours » là, créé par Dieu. On a pensé comme ça jusqu'à Schopenhauer et Nietzsche, qui opèrent une séparation en particulier avec les positivistes.

Toute vérité peut se contester.

Participant : dirais-tu que chaque artiste travaille en fonction des normes, des lois qu'il se donne ?

Oui, les règles qu'il se donne à lui-même. Oui sinon il n'y a pas d'invention.

Le nombre d'or est une proportion, divine. Il y a d'innombrables exemples dans la nature où cette proportion n'est pas respectée. Je ne l'utilise pas, ce serait trop figé. Signac, Seurat, par exemple, appliquent le nombre d'or.

La question est celle d'un beau idéal, harmonia.

Et rien ne s'accomplit : ça va à l'encontre de l'éternité, malgré les apparences. Je suis pour partie spinosiste (et leibnizien). C'est quoi la vie ? le vivant infini éternel. V.I.E

Chez Spinoza on peut mettre dans un signe infini : Dieu ou la nature. Éternel, mais pas dans le même sens que plus haut. Dieu ou la nature : « ou » au sens de « aussi bien » (sive).

Le peintre pour les Antiques portait le nom de zoographos, celui qui graphie la vie. (On le reverra dans un texte ultérieur).

Depuis toujours et à jamais : je ne dis pas éternellement. Il y a trois définitions de la temporalité.

1 - Aïon, éternité : un temps qui dure toujours. On le trouve dès Thalès, Anaximandre. Pour les théologiens, non fini, qui donne infini.

2 - chronos (chronologique). Le dieu qui dévore ses propres enfants. Le temps des horloges et de notre finitude.

3- kairos : le temps de la rencontre (on va retrouver cela dans un texte ultérieur).

Texte 10 : Un mur enneigé sous le soleil.

C'est un texte qui interroge sur la notion de plastique en art.

Quelques éclaircissements sur la notion de « plastique » :

Henri Focillon. « La vie des formes ». 1934. Suivi de « Eloge de la main ».

« L'œuvre d'art est une tentative vers l'unique, elle s'affirme comme un tout, comme un absolu, et en même temps elle appartient à un système de relations complexes... Elle est matière et elle est esprit, elle est forme et elle est contenu... Elle est créatrice de l'homme, créatrice du monde et elle installe dans l'histoire un ordre qui ne se réduit à aucun autre ». (Henri Focillon).

Piero de la Francesca (1416-1492). Peintre et mathématicien. « Tractatus de perspectiva pigendi ». La cité idéale. (entre 1460 et 1480).

Giotto. Pictoribus atque poetis.

Fra Angelico (1387-1455). Masaccio (1401-1428). Paolo Ucello (1396-1475). Andrea Del Castagno (1390-1457).

Jean Pelerin, dit Viator. De artifice ali perspective. 1505.

Oscar Wilde : « Le véritable mystère du monde c'est le visible, et non pas l'invisible ». (Le portrait de Dorian Gray) 1891.

Voir : Carl Havelange : « De l'œil et du monde. Une histoire du regard au seuil de la modernité ». Fayard.

Latin : plasticus, qui vient du grec plastikos, relatif au modelage. Plassein : mouler, modeler, façonner. Dont dérive aussi le mot « plasma ». La caséine du lait, gélatine, alumine.

Christophe Colomb rapporte des plants de caoutchouc.

Le celluloid (balles de ping-pong) est mis au point en 1870.

Art plastique. Art de modeler toutes sortes de figures et d'ornements en plâtre, en terre, en argile, en cire, en stuc, etc. Par extension, les arts du dessin.

Une « belle plastique », quand on parle de quelqu'un.

Souple, malléable, flexible.

« Arts plastiques » : ensemble d'œuvres travaillant des « formes ».

« Ars ». Le nom latin « ars » (génitif « artis ». Génitif pour les langues à déclinaison, « le livre de Paul ») indique l'art, l'habileté, la manière, le métier. Art, artisan, artiste, articulation, artifice, etc. Arts Libéraux. Impliquent l'habileté, le métier, la connaissance technique. Le mécanique. Le chirurgical. « Li ars d'amour, de vertu et de boneurté », de Jehan Lebel (1290-1370).

Les « arts plastiques » intègrent les lignes, les formes, les volumes, etc.

La langue anglaise distingue l'image matérielle (« picture ») de l'image mentale (« image »).

Imagination reproductrice.

Imagination créatrice. Imagination et relation à l'imaginaire.

Imagination productrice (de formes, d'images).

Platon. Image, vague reflet du « modèle » (archétype). L'Idée comme modèle éternel, qui ne change pas.

Le christianisme. Il renverse cette conception. C'est l'Image (de Dieu) qui devient le Modèle originaire.

En latin « figura » renvoie à « faire ». Fingere (modeler). « Fictor » (modeleur, sculpteur). « Figulus » (potier).

Une forme en tant que trace inscrite dans la matière. (Materia. Hylè).

Forma. Forme.

Figura. Figure.

Quatre grandes directions :

– La trace matérielle et l'image ressemblante. L'empreinte physique et l'idée « mimétique ».

– Eidolon. Phantasia. L'idée de mouvance, de variation infinie, de forme

dynamique. Et l'idée opposée à essence inaltérable. (Idea).

– Un principe d'invention, de nouveauté, et un principe de copie, d'imitation servile.

– La valeur de (faux) semblant, de leurre, d'illusion. Différence d'avec le principe de vérité, de modèle, d'archê/type (types).

En rhétorique : figures du discours. Sens figuré différent de sens littéral.

Figures de style.

Notion de « bord » en géométrie. Bords d'un triangle et bords d'un tore.

« Arts plastiques ». Différents de « Arts appliqués » et de « Arts décoratifs ».

Kant : le « bildenden Künste ». La petite plastique, la sculpture, l'architecture, la peinture. Arts de la forme visuelle statique.

En France, c'est en 1969 qu'apparaît l'expression « arts plastiques ». (UER). Puis en 1982 (Mitterrand) leur pendant au Ministère de la Culture.

Les avant-gardes sont filles de l'Histoire comme « mouvement ». Désir pulsionnel, génital, d'être des Créateurs d'Histoire. Crispation du mythe prométhéen. Brancusi.

Nathalie Heinich. Le rejet de l'art contemporain. Pourquoi ? (Sciences humaines. Hors-série. N° 37. Juin 2002. Présentation en ligne).

La pensée de midi. Dossier. Fin(s) de la politique culturelle ? 16. Arles. Actes Sud. 2005. (En ligne).

Aude de Kerros. « Art moderne, art contemporain ». L'impossible début. Le Débat. 3/2008. N° 150. Pp 116-133. (En ligne).

Voir aussi l'étymologie du terme « art » entre savoir théorique et savoir-faire. Traditionnellement opposé aux sciences et au droit.

Dominique Château. Arts plastiques. Archéologie d'une notion. Nîmes. 1999.

Dominique Château. Plastiques. Arts plastiques. Vocabulaire européen des philosophies.

Florence de Mèredieu. Histoire matérielle et immatérielle de l'art moderne et contemporain. Paris. Larousse. 2004.

Revenons au texte.

L'enchevêtrement des formes est-il téléologiquement fondé : je maintiens que non. Aristote le pensait. Chez Aristote pas de matière sans forme et réciproquement. Pour lui, il y a une cause finale de la forme. Aujourd'hui, on ne le pense plus. Personne ne peut introduire une téléologie de la forme dans un mur enneigé sous le soleil. On aurait spécialement construit un mur pour le voir enneigé sous le soleil !

Chez Aristote c'est Dieu qui est donateur des formes : « dator formarum ». Tous les Chrétiens aristotéliens, comme saint Thomas pensent que Dieu est donateur des formes. Je rejette les notions de plastique et de forme. Je m'en tiens à la notion de présence. Toute la philosophie moderne rejette la notion de forme. Même l'histoire de l'art n'en tient plus tellement compte. L'artiste n'isole pas un corps, c'est un corps parmi d'autres.

Aujourd'hui on doit tenir compte des théories du chaos. Voir aussi les fractales. Nous, on introduirait du nombre dans les fractales et dans le chaos.

Dernière phrase : qu'en est-il du télos de l'histoire des formes : il n'y a pas de télos dans l'histoire des formes. Il y a un infini à l'œuvre dans la réalité des formes.

Texte 11 : Comment picorer les fruits du paradis.

Le Xvarnah : « lumière de gloire » dans une théologie de la lumière. Vision du paradis terrestre, qui est bien antérieure à celle du paradis biblique, qui vient de là.

Elle descend : la Gloire descend.

Séance du 29.08.2014

Texte 12 : Les restes de la calcination.

L'instinct de connaissance pour Nietzsche : le livre que je conseillerais de lire en premier pour aborder Nietzsche est « le livre du philosophe ; études théorétiques ». Ce sont des considérations sur le conflit de l'art et de la connaissance. Nietzsche aborde là sa critique de Socrate, le premier « malade ». Pour Nietzsche, c'est Socrate qui va ouvrir à l'instinct débridé (ou effréné) de connaissance. Le Socrate de Nietzsche n'est pas le Socrate classique qu'on enseigne en classe de Terminale. Pour Nietzsche, Socrate est le premier philosophe qui se déconnecte de la nature. Il se centre sur l'homme et pas sur la nature. *Meleta to pan* : « prendre soin du tout ». Tout ce qui t'entoure, dans lequel tu vis tous les jours, dans lequel tu apparais et disparais. Je vis dans l'Un Tout qui pour les Présocratiques est éternel et indestructible. On ne peut pas isoler un petit « un » et ne pas s'occuper du reste. Tous les êtres sont corrélés entre eux. C'est la pensée présocratique. A l'inverse de la cassure de Descartes, entre res extensa et res cogitans. On demandait à Anaxagore pourquoi il était né ; il répondit : pour étudier le ciel, la lune, les étoiles. Après, s'effectue la cassure socratique. Pour Socrate, le salut passe par la connaissance. Nietzsche, dans ses écrits théorétiques, combat la vérité de la connaissance. Pour lui, l'histoire comme une démarche objective est une grande illusion.

Heidegger va plus loin que Nietzsche dans cette critique. Dans les Tracés Imagologiques, je m'en prends à l'histoire de l'art. Pourquoi je parle des « restes de la calcination ». Pour constituer un objet, il faut qu'il y ait un sujet (humain évidemment), qui le constitue (Descartes, Kant). Objet comme un crayon et autres objets manufacturés mais aussi un arbre. On peut voir un arbre comme un objet si on est un spécialiste des arbres. Il y a une différence tout de même entre le stylo et un arbre.

Reprenons la question de l'instinct de connaissance chez Nietzsche : Descartes va faire cette trouvaille : d'un côté la res extensa (la chose étendue), l'espace, tout ce qui est là devant nous, qu'on peut géométriser et de l'autre côté, la res cogitans (la chose pensante, le « je pense »).

L'histoire de l'art va objectiver les objets. Je vais montrer que cette objectivation est une calcination : ça brûle tout. Imaginons une instance supérieure qui se brancherait sur ton cas et dirait qu'elle a tout prévu ce que tu vas faire ou dire. Pour cet être extra intelligent, je suis une machine programmée.

J'utilise ce terme des « restes de la calcination » en lien avec la chandelle de Descartes : Descartes prend l'exemple d'une bougie qui brûle ; il y a la res extensa même quand elle a brûlé. Elle se géométrise.

L'âme est créée par Dieu, elle est immortelle, mais elle ne peut pas être exprimée dans un langage. C'est la res cogitans, car c'est une chose pensante, qui ne disparaît pas car elle est liée à Dieu.

Texte 13 : Déconnexions vitales.

C'est la suite du texte précédent.

Pour saint Thomas d'Aquin, et ses contemporains, les anges, ça existe.

Si on accentue trop cette suite de déconnexions vitales dans la modernité, il n'y a pas trop d'intérêt à visiter le Louvre.

Texte 14 : Lumineuses Graphies de la Phusis

Phusis ne correspond pas exactement à « nature » dans ce texte.

L'ars est un terme qu'on retrouve surtout aux XVI^e et XVII^e siècles. Il spécifie un type d'objet qui n'est pas une production mécanique. On va trouver le terme ars qui traduit le terme technê des Grecs. Maintenant, on différencie bien art et technique.

Heidegger dit que les termes phusis et logos sont les équivalents du terme être.

Phusis serait pour nous l'équivalent de nature. On va retrouver souvent ce terme de phusis dans les Tracés Imagologiques. Phusis égale naître, apparaître, pour les Grecs. Natura égale naître : l'arbre, la fleur naissent.

Je tente de graphier cette phusis, mais elle me reste partiellement inaccessible, d'où ce « avatar de la phusis ».

Son regard : c'est le regard de l'œil.

Pour moi l'œil est un objet, mais je ne vois pas avec mon œil ; mon œil voit.

Lacan et la boîte de sardine sur la mer : le pêcheur lui dit : elle vous regarde. Cette boîte de sardine le regarde autant qu'il la regarde. Avec l'ambiguïté : ça nous regarde, ça nous concerne. En tant qu'artiste peintre, je ne peux pas biffer un élément dans la nature ; ça, ça me plaît, ça non, etc.

Signatura rerum : c'est toute la grande ontologie magique de la Renaissance. (Voir Alexandre Koyré Mystiques, spirituels, alchimistes du XVI^e siècle allemand). J'évoque le texte de Ronsard, les bucherons de la forêt de Gastine, et l'ode aux démons, qui sont des petits dieux et que Ronsard voit se battre dans la nuit. Jakob Boehme a écrit « de la signature des choses ». Une signature est une identité identifiante. On reviendra à la « signature des choses » ultérieurement ; c'est le titre d'un autre texte des Tracés Imagologiques.

Est-ce qu'on pourrait écrire : l'homme est l'incessante signature de la graphie ? Oui.

Je suis une graphie. Toute chose est une signature. Dieu dépose sa signature en toutes choses.

Texte 15 : le devinement du monde.

On est dans la mystique.

Devinement = découverte ; c'est un vieux terme français.

En espagnol : deviniendo

En allemand : übersetzung : qui veut dire aussi art d'interpréter des songes

En provençal : devinamen

Deviner = devancer la compréhension.

Dans tout devinement, il y a interprétation, et la notion de présage.

L'artiste que je suis est dans un devinement : il tente de deviner le monde dans lequel il vit. L'artiste dans son art se connecte à ce monde dont il veut prendre soin. Il participe de cet amour des choses, du monde. En quoi ai-je parenté avec ce monde ? C'est du stoïcisme.

Texte 16 : Topos de l'originalité.

Topos = lieu

Je fais un sort à cet impératif d'originalité des années 60 : « soyez originaux ! ».

Cette originalité, nous la portons tous, mais ça reste un lieu, et pas une personne.

Je me fais cette représentation de l'individu humain, comme une production phénoménalement originale. Un « être » est un « être » (Leibniz) : il faut qu'il y ait de l'un et de l'être pour qu'il y ait un individu. Du temps et de l'espace, va sortir un individu qu'on ne reverra plus jamais. L'Un, ça part du Parménide de Platon. C'est repris par la tradition catholique, ainsi que par Plotin et les néoplatoniciens. Le monde de Platon est pythagoricien. Opposition chez Platon entre le multiple (les choses de la matière) et l'Un. L'Un est encore au-delà des Idées-Nombres : l'Un-Bien dans le Parménide. Il est indicible, indéfinissable, innommable. Il y a l'âme, au-dessus : l'être, et encore au-dessus l'Un.

Ce qui m'embête le plus dans l'idée de mourir, c'est de ne plus pouvoir aimer.

Topos : lieu de l'originalité absolue de l'être dans le temps et dans l'espace. Ce topos enfante un être. Dans notre société on a peu conscience de l'un-être. D'où l'un de mes quatre axiomes : « élever l'universel jusqu'à la dignité du singulier ». On ne peut pas cogiter l'universel sans les singuliers avec lesquels il est en relation. Je suis nominaliste, comme Lacan : seul existe le singulier. Cette universalité est irréprésentable, non définissable.

Séance du 26.09.2014

Avant d'aborder le texte : je vais reprendre ce que je suis en train de lire « le concept de nature » de Maurice Merleau-Ponty. Celui de ses livres sur lequel je m'appuie dans les Tracés Imagologiques est

« La phénoménologie de la perception ». Nous ne sommes pas dans les évidences du sens commun. On appelle ça des exercices phénoménologiques. Ça part de Husserl, relayé par Heidegger. Contrairement à ce qui se passe chez Descartes, je ne suis pas un sujet posé devant un objet. Husserl va même aller jusqu'à soutenir à la fin de sa vie, contre les évidences trop massives de la science moderne, le primat du corps, et il soutient aussi ce paradoxe : « L'Arche originaire Terre ne se meut pas ». C'est le premier grand mouvement qui prend en compte le corps. « Descartes nous a donné une optique pour aveugle », sans corps, fait remarquer Merleau-Ponty.

Je vais vous donner une petite liste qui va nous servir tout au long de la lecture des Tracés Imagologiques, dont les éléments, on s'en doute, ne sont pas cartésiens.

1^{er} registre : la sensation

2^{ème} registre : la perception

3^{ème} registre : la représentation (c'est tout Schopenhauer)

4^{ème} registre : la signification (l'intellection, le noos des Grecs, l'intellectio des Latins).

5^{ème} registre : l'interprétation (processus de vérification).

Les quatrième et cinquième registres sont des processus ininterrompus de décorporalisation, d'abstraction.

Nous ne saurons jamais ce qu'est la chose en soi ; nous n'avons que des représentations, nous rappelle Schopenhauer.

L'ange : en référence aux séances précédentes. Je vous en donne ma définition : quand l'amour humain se focalise sur l'amour éternel dans le présent (pas là-haut dans le ciel), apparaît l'ange.

Texte 17 : Laisser les records aux morts.

Les re-corps. Surtout liés au temps. Celui qui cherche un record essaie de faire revenir le temps vers, par exemple, moins de secondes pour courir un 100 mètres. C'est lié à la performance dans le travail.

Texte 18 : D'une vérité qui n'appartient qu'à l'œuvre.

Dans ce texte je suis à la fois très coquin et très dur.

La vérité (pour le sens commun), toute vérité, a un cadre de fonctionnement. Je commence à être polémique.

Exemple : « La naissance de Vénus » de Botticelli : est-ce qu'on a, quand on voit un tableau, une vue immédiate ? A la fois oui et non. Je dis que cette œuvre porte sa vérité. Ça ne sert à rien d'essayer d'y apporter d'autres vérités. Quand les historiens ou les scientifiques apportent des éléments de lecture ou de compréhension, on est en dehors du cadre dont je parle ici.

Première phrase : quand je peins, je dois arrêter à un moment, délaisser l'œuvre. C'est quand je n'y suis plus, quand je ne suis plus en contact, quand mon investissement a diminué, par exemple à la fin d'une série, d'une suite, que je m'arrête. Il y a dans mon œuvre des tableaux non finis. Quitte à les reprendre plus tard.

En regardant par exemple les Bixes dans les blés, je me dis, là, tu n'es plus dans la peinture, tu es dans la mystique.

J'appelle œuvre toute mise en forme d'une matière qui va aller se spiritualisant. Il faut laisser venir le temps, ne pas le brusquer. Laisser être le temps.

Kant développe une première critique : « La critique de la raison pure » : comment se constitue un objet ? se demande-t-il. Le sujet constitue un objet.

La deuxième critique : de la raison pratique : comment se constitue la morale ?

La troisième critique : de l'œuvre d'art : comment se fait-il que des sujets humains se mettent d'accord entre eux pour dire : ceci est beau. C'est la question du goût. Ça ne relève pas d'une vérité objective. Il s'agit là d'une vérité subjective.

Le livre de philosophie le plus comique que j'aie jamais lu : « La raison dans l'Histoire » de Hegel.

Texte 19 : Vase, fontaine et source.

Petite quantité dans le vase, puis un peu plus grande dans la fontaine et plus encore dans la source. La lumière nous inonde, inonde toutes nos vies. Heidegger nous dit que la source ou la fontaine sont une quantité quasi infinie des petites gouttelettes qui viennent du ciel : c'est ça qui est important.

« Dans l'eau de la source

Séjourne le mariage

De la terre et du ciel » (Heidegger).

Autrement dit, les arrière-fonds courent à l'infini. La source n'est pas un objet.

En complément : Être et Devenir. L'Être pour Platon, Aristote et la métaphysique chrétienne, c'est l'immobile, le stable, ce qui n'est pas soumis au changement. Je vais donc introduire ma propre conception de l'être. Elle part de la formule de Nietzsche : « Imprimer au devenir le caractère de l'être, suprême cime de la contemplation ». Pour sortir de la métaphysique, il faut cela. Le devenir n'est pas l'instable, le passager comme le considérait jusque-là toute la métaphysique puisque par définition la métaphysique est la recherche de l'être en tant qu'être. Nietzsche dépasse cette façon de voir. Qu'est-ce que le devenir en tant que devenir ? Vers 19 ans j'intuitionnais l'existence des nombres fluides. Avec les progrès de la cosmologie on découvre les nombres transcendants et les nombres univers. La mathématique était auparavant corrélée à une ontologie.

Texte 20 : Sourciers et graphies.

Fameux texte d'Héraclite dit l'Obscur : « Le dieu dont l'oracle est à Delphes (le sanctuaire d'Apollon), ne montre pas, n'indique pas, mais fait signe ».

La pythie interprète.

Ne signifiant rien : ne montre rien. Comme le monolithe, le parallépipède vertical dans le film « L'odyssée de l'espace » ne montre rien, mais fait signe. (Film bâti sur l'éternel retour de Nietzsche).

Libre étendue : c'est un renvoi (critique) à Descartes et à la chose étendue : la res extensa.

Je ne veux pas de cette étendue cartésienne et son partes extra partes. Si on géométrise notre situation partes extra partes, on analyse les constituants de l'étendue. En tant qu'artistes, nous nous mouvons dans une libre étendue, qui n'est pas géométrisable.

La libre étendue, c'est aussi ce qu'on ne peut pas voir. L'étendue cartésienne est faite pour un sujet pensant et mathématicien.

Texte 21 : Penser en l'occurrence.

Occurrence : ce qui arrive, ce qui surgit. Renvoi direct à l'une des paroles des « Sept Sages » de la Grèce antique, qui viennent un peu avant Anaximandre. L'une des paroles est « meleta to pan » : prendre soin du tout. To pan vient du dieu Pan, le dieu de la végétation. Les penseurs présocratiques ont en vue (500 à 700 ans avant J.C) le tout = le cosmos = le bel arrangement. Ils ont l'impression de vivre dans un monde fondamentalement harmonieux et beau. Ils ont produit beaucoup de beau, l'ont rendu manifeste. Il y avait à Delphes plus de 5000 statues. Pour eux le beau ne va pas sans le divin. Le dieu aime le beau. Les Chrétiens ont démoli les temples.

Equation des Grecs, formulée par John Keats : vérité = beauté. Jean-Marie Pontevia dit que tout a peut-être commencé par la beauté.

Le « to pan » va être traduit par « en kai pan » ou « en to pan » (l'Un Tout) : l'unité du Tout. « En » (hen) veut dire ici l'Un. Ce n'est pas l'Un du Dieu unique.

Texte 22 : le secret du recueillement.

Impressionner, expressionner fait référence à l'impressionnisme et à l'expressionnisme.

Le mot forme est en italique. On croit savoir ce qu'est une forme. Le terme forme vient d'Aristote : morphé, traduit par les Latins en « forma ». Pour Aristote il n'y a pas de forme sans matière (hulé). Il dit à Platon qu'on ne peut pas dissocier la forme de la matière.

Pour Platon : idée = forme idéale. Dans la Nature, il n'y a pas de cercle, de cube. Le cube idéal est dans le ciel des Idées.

Subjectivité : (1ère ligne). Là c'est en tant qu'opposition à l'objectivité, sinon l'œuvre devient objet. A ce condensé de forme et de matière, Aristote va donner le nom d'ousia. Ce que les Latins ont traduit par substantia, donc substance.

Si je pose un objet, c'est que j'ai déjà posé un sujet. C'est le sujet qui donne la raison d'être de l'objet. Cette *chose* qui est graphiée n'est pas un objet.

Sujet captif : captif de l'objet lui-même captif d'un sujet.

Quand le sujet s'absente, l'artiste apparaît.

Whitehead (sur qui Maurice Merleau-Ponty a fait de longs développements) est anti-cartésien, comme Pierce.

Whitehead nous dit : « les bords de la Nature sont toujours en guenilles ». La mécanique quantique bouleverse toutes les conceptions de l'espace et du temps. Si on grossit de plus en plus une feuille d'arbre avec un microscope de plus en plus puissant, nous sortons de la Nature au sens classique. Pour Maurice Merleau-Ponty, je vois ce que mon œil me donne à voir, c'est tout. On est loin de la conscience transparente à elle-même : le cogito de Descartes.

Séance du 20.10.2014

Texte 23 : Savoir-faire advenir.

On oppose habituellement depuis Platon apparence et être. Ce texte est une polémique contre Platon et le courant d'idées qui lui correspond. On peut distinguer plusieurs courants en philosophie (c'était très clair dans ma lecture il y a quelques années du « Dictionnaire de philosophie » PUF en deux volumes, 1984).

1 Le platonisme, avec des centaines de noms, Descartes, Hegel, Kant, Saint-Augustin.

2 l'aristotélisme

A côté de ça vous avez d'autres courants :

3 le stoïcisme

4 l'épicurisme qui vient en même temps et après qu'Aristote.

Il y a aussi le scepticisme et les cyniques.

En quoi cette distinction apparence/être est-elle différente pour Aristote et pour Platon ? Platon dirait que je perds mon temps en peignant. Pour lui, il faut chasser les artistes et les poètes de la cité. Il a une vision du monde qui relève du pythagorisme et est même orphico-pythagoricienne. Pythagore a vécu 32 ans en Egypte et Platon y a fait un séjour de 12 ans. Pour un pythagoricien (et c'est encore vrai aujourd'hui) et un mathématicien, le réel est nombre. C'est la mathématique qui nous délivre la clef d'interprétation de ce qui est vraiment. C'est un paradoxe, qui n'est pas rentré dans le sens commun (qui croit que le réel est la réalité). Le réel, c'est la matière pour le sens commun. Le réel chez Platon, c'est l'Idée-nombre. Pour Platon il n'y a rien de plus réel que le nombre. Le nombre est une entité. Le nombre est ce qui organise la matière jusqu'à nous la rendre intelligible. Galilée : « Le grand livre de la nature est écrit en langage mathématique ». On a alors créé un dieu horloger, car on essayait de résoudre le rapport du temps et de l'espace.

Idée-nombre = l'Un Bien. C'est politique comme toute sa philosophie. Pour un Grec, le politique est la chose la plus importante ; ils rêvent d'une cité idéale.

Idée (eidos) chez Platon est ce qu'il y a de plus réel : elle est indestructible, elle est une essence éternelle. Dans la Nature, à l'opposé, tout se détruit, tout disparaît, contrairement aux Idées-Nombres et aux figures géométriques.

Platon invente du modèle : l'idée exemplaire par excellence, c'est l'Un Bien. Pour Platon, le peintre et la poésie sont de l'imaginaire. En grec il y a deux termes majeurs pour désigner l'image : eikon qui a donné icône (vrai) et eidos qui a donné idole (faux). Pour Platon, ce que je fais en peignant est une

copie de copie. Car pour Platon, une mandarine ne participe pas du Ciel des idées. Ou ce serait La mandarine : le modèle idéal d'où dérivent toutes les mandarines.

Le nominalisme d'Ockham : il y a aujourd'hui beaucoup de nominalistes, donc du côté d'Aristote. « Les noms ne sont pas la conséquence des choses » : c'est l'arbitraire du signifiant de Lacan (même si quelquefois il a précisé qu'il n'était pas nominaliste). Pour Ockham, seul existe le singulier. La caballéité du cheval n'existe pas. Seul existe un cheval, tel cheval.

Savoir-faire : avec un trait d'union, c'est un substantif. Qui dit « savoir » dit un type de faire.

De l'image et de la graphie : les deux sont différentes. Le monde naturel est le monde de la perception. Nul ne saura jamais s'il y a des images dans le monde naturel.

Je ne suis pas un poète mallarméen, car Mallarmé est un poète platonicien. Exemple : « la fleur absente de tous les bouquets » : « la » n'existe pas, ça pulvérise la nature. Il rêve du livre parfait ; pour moi il y a des livres, je suis nominaliste.

Raison d'être et être de raison : je suis leibnizien. Leibniz pose le principe de tous les principes : rien n'est sans raison. C'est aussi de la grande théologie. Ça veut dire que tout être, tout existant a une raison d'être. Pour moi, nous chercherons longtemps, mais en vain, cette « raison d'être ». La raison dernière est Dieu, le dieu de Leibniz.

« Monadologie de l'un et du multiple » (titre d'un fragment des Tracés Imagologiques). J'ai composé le néologisme « monadographie ».

... pas de l'image. Elle relève de la poïésis... : Dans le monde naturel il n'y a pas d'image, ai-je posé. Qu'est-ce qu'il y a dans le monde naturel ? Des graphies. Elles relèvent de la poïésis : ce qui émerge par l'être.

parence de l'être...graphies : ça va nous être un guide de lecture. Je dis, en tant qu'artiste, non pas transpercée des apparences (je ne suis pas scientifique) mais traversée des transparences. Parence, parenté, nous avons parenté avec l'être.

Les transparences sont beaucoup plus fragiles que les apparences.

C'est parce que plus haut : « terrestre ». Pas de mythe d'un artiste créateur. L'être ne crée pas.

Un estrangement à nul autre pareil : on trouve « s'estranger » dans le Littré. Terme de l'ancien français le gibier s'estrangle : il sort de.

Le réel est un concept qui vient de loin, connu avant Platon. Le nombre est réel. Pour Platon tout le reste (le monde) n'est pas réel. Le monde, la nature sont une représentation très lointaine, très affaiblie de l'Un.

L'Un-Bien, chez Platon est ineffable, inaccessible, indicible. La théologie chrétienne remplace l'Un par Dieu. C'est redoutable ! ça donne la théologie apophantique, c'est-à-dire sans discours, ou théologie négative (Maitre Eckhart). Ça aboutit au silence de la déité.

A 19-20 ans, j'ai écrit : « profond est le monde » dans les Poèmes du sablier d'amour. Plus profond que ne le pensait Dieu. Pour les lacaniens, Dieu est inconscient. Lacan : « le dieu, le dieur, le dire... ».

Par rapport à la symbolique de l'Absolu, nous avons affaire à des productions évocatrices de son existence. L'Absolu oui, mais pas sans le relatif. Je lui accorde un crédit fabuleux à l'Absolu.

Comme le dit Spinoza : « nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels ». Ça m'est apparu comme un flash il y a une vingtaine d'année (comme une perception mystique). Je me dis souvent : « merci Seigneur des mondes et des univers, de m'avoir fait exister là dans cet espace, dans ce temps et dans ce monde. Je suis éternel ».

Nous ne pouvons pas détruire l'un d'entre nous réunis ce soir autour de cette table. Soit, nous allons mourir et Le mode n'est pas détruit, la substance n'est pas détruite. Je ne suis pas un rien, mais un tout petit quelque chose.

Séance du 14.11.2014

Texte 25 : La succession logique des « ismes ».

Aparté : Nous nous faisons une conception de la réalité qui n'est pas celle du temps de Descartes. Actuellement notre conception de la réalité est marquée par le matérialisme. Réel devient matériel. Du côté de la physique quantique on ne parle pas de réel.

Nous ne savons plus ce qu'est une chose. D'où le titre de Heidegger : « qu'est-ce qu'une chose ? ».

Du temps de Descartes, il y avait la res extensa et la res cogitans. On ne peut pas envisager de dire la « chose pensante » de nos jours.

Les « ismes » : impressionnisme, capitalisme, marxisme, surréalisme.

Visions du monde : Weltanschauung, notion très employée entre 1900 et 1950.

Le « isme » vient en général après-coup : Poussin, Le Lorrain, Watteau ne s'appelaient pas « classiques » à leur époque.

L'histoire de la peinture (pas l'acte pictural) établit des nomenclatures pour définir des courants. Un auteur (1983) a étudié la peinture de Vermeer et a conclu qu'il peignait comme Descartes pensait. Je ne suis pas du tout d'accord. Moi, je pense qu'il peignait « comme » Spinoza.

Les Impressionnistes font un retour vers la nature. On a étudié tout ce qui pouvait, à la même époque, concerner le rapport à la nature. Je n'ai vu là qu'un intérêt très limité. On a cherché à étudier les mouvements picturaux en les « collant » sur, en faisant la traduction visuelle de telle ou telle époque. On a voulu qu'un mouvement pictural soit la traduction imagée d'une vision du monde.

Toute l'histoire de la peinture après 1940 va s'écrire avec des « ismes ». A cela se rajoute l'invasion de l'Histoire, suite à Hegel. Pour Hegel, l'Histoire suit un cours orienté. Mais le problème, qu'heureusement, nous ne savons pas résoudre : comment expliquer logiquement que l'on passe de l'impressionnisme à l'expressionnisme ?

Participant : certains ont dû écrire des thèses à ce sujet.

En réalité, non, car ce serait nous expliquer par avance ce qui est déterminé, dans une logique dialectique forte (au sens de Hegel), dans les rapports entre sciences, nature, philosophie et culture.

Nous assistons depuis 1800 à une accélération de l'Histoire, nous dit-on. Je n'y crois pas à cette idée d'accélération. Soit, la technique accélère, mais c'est tout.

Participant : comment expliquer la rupture : un artiste ne supporte plus les carcans qu'on lui impose et l'art est « révolutionnaire », car son génie faisait qu'il exprimait ce que les gens ne peuvent pas exprimer.

L'artiste le fait pour lui, mais il montre ce qu'il produit et ce sont ses « spectateurs » qui en bénéficient.

Yves : l'idée développée dans ce texte est à l'inverse. L'art contemporain vit dans la croyance que seule la rupture a de la valeur. Plus il va être provocateur, croit-il, plus il se croit dans le vrai.

En peignant, je me suis demandé, jeune, dans quel « isme » je suis condamné à être. Je ne devais pas peindre figuratif ; j'avais tort par rapport à cette notion de vrai.

On ne dit figuratif que par opposition à l'abstrait, c'est-à-dire anti-progrès, ringard, etc.

Monet (Impression, soleil levant). Il fait rupture, mais il ne se l'est pas dit. Il a trouvé que c'était beau. Il ne peut plus peindre comme Le Lorrain. Il serait même impossible de copier un tableau du Lorrain, car le geste du peintre appartient à son époque.

Cette succession historique des « ismes » est sans aucun sens logique (au sens fort du terme). Aucun historien d'art ou esthète ne pourra jamais m'expliquer pourquoi on est passés d'un mouvement pictural à un autre. Déjà c'est dans l'après-coup. Qui va nous expliquer aujourd'hui le déclenchement de la guerre 14-18 : il y a mille causes.

Monet, c'est certain, n'est pas maître du développement du monde de son temps. C'est un artiste, et non pas un savant ou un philosophe.

Participant : tu combats le fait que historiens de l'art et esthètes n'ont pas conscience de cela ?

Yves : tu ouvrais, entre 1950 et 1980, un livre d'histoire de l'art : ça commençait par les primitifs, etc.

Et on terminait par Picasso. Sous-entendu, on a évolué. Quel progrès ! Car nous manquons de cette logique. Pour Hegel, il y a le progrès dans l'Histoire. L'avènement du savoir absolu. L'Esprit

s'absolutisant dans l'Histoire. Il a eu une influence majeure. Il pense avoir dégagé la logique de l'histoire.

Texte 26 : Les Graphies ont parenté avec l'oraculaire.

René Char :

« Dans nos ténèbres, il n'y a pas une place pour la beauté.

Toute la place est pour la beauté. » (Fureur et mystère).

« leur crime, un enragé vouloir de nous apprendre à mépriser les dieux que nous avons en nous ».

Oraculaire : la pythie. Héraclite : « le maître dont l'oracle est à Delphes ne montre pas, ne cache pas, mais il fait signe ».

En tant qu'artiste peintre je peux m'autoriser à le dire : « tout mot est ombre ».

Mot : tout mot fait ombre, il n'est pas là pour nous dire ce qu'il en est de l'arbre en tant qu'arbre. Je ne saurai jamais ce qu'est l'arbre (il y a un abîme). Pire, c'est une affaire d'être.

Je peux dire cogito ergo sum, l'arbre n'en saura jamais rien. Entre moi et l'arbre, il y a un abîme.

2^{ème} phrase : ... *silence* : je dis un arbre, cette ombre, c'est le mot. Projeté il donne l'arbre de la réalité. Le meurtre de la chose : le mot tue la chose. Le mot porte en lui l'ombre de la chose.

Silence : dans le Livre des Grandes Amériques je joue avec les consonances en « l » : liquide, l'eau, l'huile, li, lu, la, lo, le, ly. Ça s'étendue comme ça, jusqu'au silence. Le langage poussé à ses extrémités se volatilise dans le silence.

Les Graphies sont les lumières du silence : le mot fait exister la chose, mais pas en tant que chose. Exemple : je me tais et je dessine une montagne : c'est lumineux de silence.

Ce qui m'intéresse, c'est de retrouver le divinément terrestre. Pour Merleau-Ponty, nous avons oublié le corps, qui est en relation avec d'autres corps de façon infinie. Nous ne savons toujours pas ce qu'est un corps.

Participant : Graphie est une production humaine ?

Oui, mais la graphie est graphie d'une présence de la nature.

Séance du 01.12.14

Texte 27 : Chasse de l'être et prise du réel.

Tel artiste en creuse la garde, tel autre ne cesse d'en signifier l'oubli. Pour Platon le philosophe chasse l'être, comme on chasse un cerf. Cette chasse de l'être c'est philosopher. On dit amour de la sagesse, mais c'est un peu du blabla, une partie seulement de ça.

Beaucoup de changements à partir de cette période charnière : 1537-1637.

En 1537, paraît la « nova scientia » de Tartaglia, la nouvelle science, physico-mathématique. C'est ce qui intéresse les savants, qui ont une méthode. Ils ne sont plus dans la chasse de l'être. Ils ne sont plus aristotéliens.

Au XVI^e siècle, théologiens de Salamanca, Jésuites, et les savants (dont Francis Bacon) sont dans le même mouvement : on parle de la révolution galiléo-cartésienne. Ce n'est plus l'être qui est chassé, mais le réel.

C'est aussi la position de Descartes : le Discours de la méthode paraît en 1637. Le philosophe a perdu sa raison d'être. Elle va rejaillir à partir de Pascal, bien qu'il dise que la philosophie ne vaut pas une heure de peine, car elle ne nous délivre plus ce qu'il en est de la vérité. Au plan de la charité, le christianisme fait beaucoup mieux qu'elle. Pascal a une formule : « car la vérité hors de la charité n'est pas Dieu » (il était en lien avec les théologiens jansénistes de son temps). Spinoza dit : « vous pouvez vous réfugier dans la religion, c'est l'asile de l'ignorance ». Spinoza ne serait d'accord ni avec Pascal, ni avec Descartes.

La vérité révélée par le dieu biblique n'a plus aucun sens par rapport à la cosmologie moderne. On peut croire en dieu, mais on ne peut pas expliquer la foi au plan rationnel. Pour Spinoza, ce que vous appelez Dieu et les prophètes n'ont rien à vous apprendre au plan de la raison. Le Réel (au plan physico-mathématique), chez Spinoza n'apparaît pas comme tel. Est-ce que cette chasse de l'être est encore possible ? Pour moi oui.

Il est difficile aujourd'hui de ne pas être spinosiste. Je suis spinosiste mais pas seulement. Spinoza va faire intervenir une notion qui a été mise en place par la théologie chrétienne : la notion d'infini. Cette notion a été illustrée par Giordano Bruno, même s'il est précédé par d'autres. On postule en 1570-1580 cette notion d'infini. Avant on l'attribuait à Dieu : Dieu est infini dès le XIII^e siècle, alors que nous sommes finis. Cet infini est indéfinissable au plan théologique. Après 1600, on postule que c'est l'univers qui est infini. Deus sive natura. Deux infinis ça devient contradictoire. Spinoza a une solution : Bruno dit que les univers sont en nombre infini, avec des soleils semblables à notre soleil. Là Dieu n'a pas sa place. Ou on devient panthéiste. Pour les Chrétiens, Dieu ne fait pas partie du monde. L'occident actuel scientifique chrétien ne veut pas entendre parler de Spinoza, car il ne veut pas du panthéisme. Einstein dit que Spinoza fait une distinction entre natura naturans (une nature naturante, ce serait Dieu) et une natura naturata (une nature naturée) : matérielle. C'est quoi, cette nature naturante ? La Substance, ce qui est cause de soi. Pourquoi dit-on cause de soi ? On dit de Spinoza qu'il est aristotélicien. Chez Aristote, il y a une remontée des causes aux effets. La fourmi existe. Pourquoi existe-t-elle ? Dès que je dis cause, je dis effet. Une cause = raison productrice. Je suis adversaire des causes.

En terme résolument scientifique je ne trouverai pas la cause de l'existence de la fourmi. Elle doit son existence à quelle autre cause ? C'est ce qu'on appelle la remontée aux causes. Aristote s'est posé la question (cause = raison d'être) et il va inventer la théorie des moteurs. Les premiers physiciens vont reprendre le langage d'Aristote. Les moteurs, les mobiles (comme automobile). Il y a une poussée, une force qui nous lance. La pierre jetée en l'air rejoint son lieu naturel quand elle retombe. Pour Aristote, il y a des moteurs dans toute la nature. Ils sont mus eux-mêmes. Ainsi il aboutit au premier moteur : il meut sans être mu. Si on remonte aux causes on va aboutir à une cause de soi qui s'appelle dieu, le divin. C'est un dieu, le théos ; il ne s'occupe pas des affaires humaines, il n'en a pas le désir, il n'a pas de manque.

La substance est l'ousia d'Aristote. Elle tient son existence de soi-même. Dans l'ousia il y a autant de matière que de forme.

La natura naturans existe pour Einstein. Pourquoi y a-t-il des particules et pas rien ? Il y a une nature qui produit. Pour Descartes, c'est Dieu qui a mis l'infini en nous : on ne peut plus adhérer à ça.

Pour Descartes, Dieu a mis en nous deux attributs : la res extensa et la res cogitans (la res intellectus). On ne peut pas détruire cet attribut. Cet attribut est en Dieu. L'attribut étendue est aussi indestructible.

Pour Spinoza, l'ordre et la connexion des choses sont les mêmes que l'ordre et la connexion des idées. Je pense aussi comme ça, mais attention, si vous êtes clair avec vos idées, vous arrêterez de souffrir car vous serez dans une relation adéquate à la vérité de la chose. Cet attribut « pensée » est infini et indestructible (même si je meurs). L'autre attribut, « l'étendue », est aussi infini et indestructible.

Je suis spinosiste car : « nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels ».

Rappel des trois types de connaissance :

1^{er}- par imagination

2^{ème}- par raison

3^{ème}- par science intuitive de Dieu

L'homme qui accède au troisième genre de connaissance fait son salut, atteint la béatitude. Je l'ai éprouvé une fois. Je suis certes mortel mais j'existe dans un univers qui est indestructible et qui est un foisonnement absolu d'intelligence. Heureux l'homme qui va se dire « j'en participe ». On ne peut plus lui enlever la joie qu'il reçoit. La joie d'exister en Dieu.

On passe du 2^{ème} au 3^{ème} genre de connaissance, pour aboutir à cette conception que la Substance (ou cause de soi) est infinie et éternelle : voilà ce qui le rend heureux. On sort complètement du christianisme.

Participant : Spinoza jette aussi les fondements de ce que seront les sciences sociales.

Il met en place les modalités de l'existence humaine dans un vivre heureux à condition de parcourir les étapes de son éthique. Et en déployant des concepts qui sont d'une forte puissance explicative par rapport aux conditions d'existence : déterminisme, liberté. Spinoza ne veut pas entendre parler du libre arbitre ; il le trouve déconcertant parce que fonctionnant au 1^{er} genre. Au 3^{ème} genre, on y arrive. Voltaire a dit en parlant de Spinoza qu'il avait vu l'éternité depuis sa fenêtre. Un jour j'ai eu le sentiment très prégnant, vécu, un flash mental, de ce que dit Spinoza : « nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels ». Nous n'y accédons que par intuition. La béatitude, c'est le but que poursuit tout homme raisonnable et tout savant.

Pour Spinoza l'univers est dieu et il est indestructible. Non pas l'impermanence des bouddhistes (extinction du désir), alors que Spinoza nous dit : allez-y dans le désir. Si seulement vous aviez du désir, mais vous passez le plus clair de votre temps à vous le faire voler votre désir.

Pourquoi je ne peux pas être spinoziste au plan logique ? Il dit que la substance a pouvoir de déploiement d'une infinité d'attributs. Un attribut jaillit de la substance (l'étendue) et un autre aussi jaillit (la pensée). Si quelqu'un me démontre la nature d'un troisième attribut, je redeviens spinoziste. Ces deux attributs, ça peut coller avec la science. Spinoza a conquis au moins cette dimension : « nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels ». Il n'est pas rien, pas un pur néant. C'est lié à la problématique de l'être et du néant. D'où, dans le texte 27 des Tracés Imagologiques : la chasse de l'être.

Quel artiste en creuse la garde : Oubli « o » majuscule, comme dans le Livre des Grandes Amériques. Nous, nous sommes du côté de la chasse de l'être, de l'être en tant qu'être.

Participant qui cite René Char : « Nous sommes des météores à gueule de planète. Notre ciel est une veille, notre course une chasse, et notre gibier est une goutte de clarté » dans « à une sérénité crispée ».

Char est spinoziste là.

Clarté : nous sommes dans la nuit du monde, contrairement à ce qu'on croit communément.

Ce qui fait aussi la nouveauté de Spinoza, c'est son traitement de la notion d'infini. (Je voulais faire un sort à cette notion dans les Tracés Imagologiques à partir de la fameuse lettre à Schiller sur l'infini, mais ça aurait pris trop de place).

Je suis spinoziste mais pas complètement.

En fait tout dépend du sens que nous voulons bien accorder à notre existence. C'est la question qui est posée par Spinoza. Il conquiert cette étape finale. C'est la question de l'amor, l'amour : amor intellectus dei. C'est d'une grande nouveauté à son époque.

Libre-arbitre : la liberté est la nécessité comprise = connaissance rationnelle (2^{ème} genre). Cette nécessité à laquelle renvoie Spinoza participe de la connaissance intellectuelle de Dieu. Dieu a fait le monde selon un ordre nécessaire. En comprenant ses lois tu souffriras moins.

Texte 28 : L'aveuglance d'une mise en scène

En 1913, Kandinsky fait paraître « Le spirituel dans l'art ». Alain Besançon, qui a fait la préface de mon livre sur l'image de Dieu (il m'a dit qu'il n'avait jamais accepté de faire de préface), a écrit « L'image interdite ».

Pour comprendre une œuvre abstraite, il faut partir de certains principes de positionnement d'intelligence, de sensibilité. Moi, je n'y arrive pas. Par contre j'ai rêvé (rêves nocturnes) à plusieurs reprises que je peignais des tableaux abstraits, mais je n'avais pas les matériaux pour les réaliser. J'ai « peint » 13 ou 14 tableaux abstraits.

Il suffit de se reporter à Kandinsky et Malevitch qui sont deux théoriciens de l'abstraction en peinture. Il y a un enjeu dans tout acte de produire, de s'exprimer, et dans tout type de relations. Nous sommes

des êtres de relation, toujours en relation avec d'autres, nous les Modernes. Autrefois, les hommes étaient en relation avec Dieu.

Abstraire = extraire. Un abstrait est quelqu'un qui extrait quelque chose.

Aristote, dans le traité de l'âme : « l'âme ne pense pas sans image ». Spinoza est en accord avec cela. Le premier genre de connaissance se fait par imagination. On passe dans une théorie de la représentation. La peinture (y compris la peinture abstraite et la mauvaise peinture) concerne le monde de la représentation, à savoir un monde fabriqué, fabriquant, fabricant d'images.

J'ai une représentation imagée de ce que j'appelle cheminée (Yves la montre). Freud : représentation des choses. Mais aussi représentation des mots. Même les mots sont une représentation. Avec le langage je suis dans une représentation de mots. Les abstraits, tout comme moi, fabriquent des images. La spécificité de l'art abstrait, c'est de produire une image qui n'a pas de rapport avec une figure extérieure. Abstraire, c'est quoi ? En peinture mais aussi dans le domaine de l'intelligence. C'est tirer d'un fond. Ou bien je suis figuratif et mon fond est extérieur. L'abstrait me dit, ça ne nous intéresse pas que tu dessines, par exemple, une cheminée, car « tu t'éloignes du spirituel » en étant figuratif. Je m'oppose à eux et leur demande : qu'est-ce qui vous gêne là-dedans ? C'est extérieur. Pourquoi peindre un arbre vous paraît sans intérêt. Malevitch : « se débarrasser de la luxure des Vénus ».

Les tenants de l'abstrait me disent : « tu ne pourras jamais peindre la réalité (par exemple la cheminée) telle qu'elle est. Tu perds ton temps. Ferme les yeux et regarde vers l'intérieur. »

Malevitch : carré blanc sur fond blanc : je lui dis que son blanc n'est pas assez blanc pour me satisfaire. Tu ne trouveras jamais un blanc plus blanc que blanc. Ça pose le problème de la matérialisation.

Tirer « hors de » par un processus d'abstraction. On considère que tel corps suit telle trajectoire ; je sais que la terre tourne autour du soleil, car j'abstrais, car je connais les lois. Les lois sont une abstraction mathématique, ce n'est pas la « réalité ». Kandinsky nous vient de Russie, Malevitch aussi, né en Ukraine de parents polonais. Mondrian vient de Hollande. Malevitch : "Quand disparaîtra l'habitude de la conscience de voir dans les tableaux la représentation de petits coins de la nature, de madones ou de Vénus impudiques, alors seulement nous verrons l'œuvre picturale. Je me suis transfiguré en zéro des formes et je me suis repêché du trou d'eau des détritiques de l'Art académique." Ils veulent en venir à la destruction de la figuration. Ils sont orthodoxes ou protestants ; ils ne sont pas catholiques. Voir livre de Alain Besançon : « l'image interdite ». Le peintre abstrait tire de soi-même, de son propre fond, des images qui n'ont aucun rapport avec l'extériorité. « Du spirituel dans l'art » est le titre du livre majeur de Kandinsky. J'ai un livre dans ma bibliothèque dans lequel l'auteur traite le peintre figuratif de porc. Intériorité = spiritualité, mais c'est une forme de spiritualité qui ne m'intéresse pas. Dans les années 60 le peintre figuratif était considéré comme un pauvre couillon, pas intellectuel, un primitif.

Reprenons le titre de ce texte : *l'aveuglance d'une mise en scène*. Dans toute production il y a une forme et une matière. Dans une installation, il y a aussi une forme, de même que chez Kandinsky. Ils disent la tirer de leur propre fond. L'enjeu est de mettre un terme au figuratif. Qu'apportent-ils d'autre ? Oui, du spirituel dans l'art. Pour « moi », ils sont aussi affiliés à des idéaux scientifiques. Mais c'est tout de même un mode de la spiritualité chrétienne.

Séance du 9.01.2015.

Texte 29 : Un dieu jadis sensible dans ses œuvres.

Qu'est devenu ce dieu jadis sensible dans ses œuvres ? Le christianisme même avant Luther est très diversifié. C'est un mouvement spirituel avec des oppositions marquées, des points de vue parfois contradictoires. Vous avez un christianisme dogmatique, exclusif, mais aussi un christianisme ouvert, accueillant par rapport à la tradition artistique gréco-latine. C'est à Byzance que s'est jouée l'affaire de l'art au VIII^e siècle, avec la querelle des iconoclastes qui a duré tout au long du VIII^e siècle et au début du IX^e siècle. Les théologiens byzantins se sont fortement opposés au sujet de l'Image de Dieu (une des versions de l'Image de Dieu). Finalement cette querelle a coûté la vie à 80 000 personnes. D'un côté les iconoclastes, adversaires de l'image et de l'autre les iconophiles (citons Grégoire de Tours,

Maxime le confesseur, mais il y a des centaines de noms). Cette querelle va être reprise à l'époque de Luther, qui entre en lutte ouverte contre Rome. Luther ne voulait pas du culte des images. Il appelait même à la démolition de Saint-Pierre de Rome. Les orthodoxes ont des icônes ; ils étaient à l'époque, pour une petite partie, iconophiles. L'islam et le judaïsme sont radicalement contre les images. Les chrétiens reprennent l'héritage gréco-latin. Les catholiques du 4^e au 6^e siècle défendent l'image. Oui, nous avons le droit de représenter l'image du Christ, de la Vierge et des apôtres. Les iconoclastes ne veulent aucune peinture ni aucune statue dans les lieux de culte. Au VIII^e siècle éclate la « querelle des iconoclastes » : Image de Dieu, oui, mais sans représentation artistiquement « imagée ». Dès la fin du IV^e siècle des Edits byzantins ordonnent la destruction de l'art statuaire gréco-latin.

Les Gentils adhèrent au christianisme.

Mais à la fois par calcul économique et politique, les premiers Grecs et Romains adhérant au christianisme ont senti la nécessité de sauver ce qui peut l'être encore. Delphes comptait 5 000 statues ; il n'en reste que l'aurige ! Il nous reste de la civilisation grecque peut-être 0,5 %. Il a existé depuis Eschyle jusqu'à 1400 auteurs de pièces antiques : il nous en reste 3 ! Pour la philosophie, idem. Donc au VIII^e siècle, nous avons le droit de représenter le visage du Christ. Les iconophiles essaient de sauver ce qui restait de l'héritage gréco-latin. Pour les artistes du IX^e au XI^e siècle, une porte s'est ouverte. Un droit a été conquis.

Participant : on pourrait parler aussi de liberté plutôt que de droit.

(Voir la lettre adressée à Alice de 1988. Yves nous la remet). Dès le XII^e, XIII^e siècle, le premier qui va porter très haut le mouvement pictural est Giotto. Il fallait reconquérir tout un métier, des techniques. Par l'art via les enluminures, les fresques, il s'agissait de fonder théologiquement et philosophiquement l'art.

Le créateur est-il en quelque manière en ses œuvres ? Voilà la question qui est posée. Pour une théologie d'Eglise de plus en plus officielle, un danger éminent guettait : il s'agissait de rendre Dieu inaccessible, ex machina. Il fabriquait la machine. Pour conjurer la hantise du panthéisme. Aujourd'hui aussi. La science peut fonctionner car Dieu n'est pas présent dans ses œuvres. Si Dieu est présent dans ses œuvres, où mettre la limite ? Dieu dit, après avoir créé le monde : « cela est bon ». Donc toute la création avant le Pêché Originel est fondamentalement bonne. Patatras, ils sont chassés du paradis terrestre ; c'est le Pêché Originel, d'où une cassure entre le surnaturel et le naturel (le monde des corps). Dieu deviendra de moins en moins sensible dans ses œuvres. La création est devenue mauvaise. Débats autour de nature et grâce. Existe-t-il dans la nature quelque chose qui peut être sauvé ? Les Jésuites sauvent à nouveau l'art. Exemple : des livres écrits par des Pères au XVII^e siècle : « Des merveilles de la nature ». On dit alors aux peintres, allez-y. Dieu a dit que c'était bon. Les peintres vont doucement introduire les divinités du paganisme antique au XVI^e siècle : Botticelli (mort en 1510) et la naissance (ou la renaissance) de Vénus. L'Occident catholique a développé l'art pictural et architectural comme peu de civilisations. Rembrandt, et d'autres, commencent ensuite à peindre une femme, en l'occurrence sa femme. Il garde son tableau chez lui et ne le montre qu'à de rares amateurs.

Ce texte est la suite du précédent sur l'iconoclasme. A partir de Galilée et de Descartes, la nature est, et doit être, vide de toute présence du divin. Descartes ouvre la porte (je suis anti-cartésien) en soutenant l'idée que les animaux n'ont pas d'âme.

Pour Heidegger la modernité est caractérisée par 4 points fondamentaux :

- 1 la fuite des dieux
- 2 le nihilisme
- 3 la domination planétaire de la technique
- 4 la prépondérance du médiocre.

Aucun d'entre nous, quand il s'approche d'une source, d'un bois, ne pourrait penser comme Thalès : « tout est plein de dieux ». Ce christianisme militant en faveur de l'image, on le retrouve chez les Franciscains, l'école de Chartres et les Victorins (Hugues de Saint-Victor) et bien d'autres. Ils pensaient que Dieu est sensible dans ses œuvres.

Texte 30 : L'égalité absolue des actes créateurs.

Uniformisation que va dénoncer Marcuse (« L'homme unidimensionnel » publié en 1964 et traduit en français en 1968). Là on se préoccupe du point de vue de l'individu des masses, qui postule l'égalité absolue des actes créateurs, là où l'artiste, ne participant pas de ce monde, s'oppose à cela. C'est un fantasme cette égalité, une projection imaginaire.

Egalité est une merveilleuse notion mais qui a ses dangers. En tant que nominaliste je tiens que seul le singulier existe. L'acte créateur s'origine dans un terroir, dans une histoire, dans des origines, des perceptions, que seul l'individu est à même de produire.

La critique dans ce texte, de l'égalité des actes créateurs : il n'y a pas d'égalité absolue. Il y a plusieurs univers et pas un seul : univers de pensée, univers de perception, etc.

Discussion sur la phrase : « tout acte de création est a priori l'égal de n'importe quel acte de création ». Oui, c'est ce qu'on postule du côté des masses. Le poète pour devenir ce qu'il est, s'excentre. C'est ce que j'appelle les univers, autant qu'on peut en imaginer. Il ne faut pas sortir la phrase du contexte du texte pour la comprendre.

La publicité : le « vous » auquel elle s'adresse est semblable aux autres « vous ». Jamais dans le discours publicitaire on ne s'adresse à un « je ». D'où nous vient le terme sujet ? Du latin subjectum. Qui est une traduction du grec hypokeimenon (Aristote).

Sous = suppôt (exemple : suppôt du diable : tu portes le diable en toi). Le sujet est celui qui porte ; nous sommes toujours quelque par sujet d'un assujettissement.

Sujet en soi ne veut rien dire : Aristote nous le dit, c'est toujours attribut du sujet. Exemple, je dis « le mur ». Et rien d'autre. Personne ne comprend, personne ne peut savoir de quel mur je parle. Alors que le mur de pierre, en briques, en moellon, etc.

Attribut = caractéristique.

Jet de « sujet », comme un lancer, un javelot : keimenon. « Sujet » est toujours corrélé à un objet et Aristote va jusqu'à dire : « nous « attribuons » quelque chose au sujet, qui lui-même en lui-même, ne peut s'attribuer aucune chose. ». C'est la route ouverte avant Freud vers l'inconscient. D'un jet à l'autre fonctionne le mur de pierre. Le fait d'être de pierre le fait sujet.

« ob » veut dire « vers », « devant ».

Ce qui définit l'homme d'Occident c'est qu'il est le sujet d'une liberté.

Séance du 13.02.2015

Texte 31 : Ce qui s'oublie de sujet à sujet.

Hegel (mort en 1830) a écrit « La phénoménologie de l'Esprit » dont le sous-titre, qui était dans un premier temps le titre, était : « Science de l'expérience de la conscience ».

Phénomène : ce qui apparaît.

Hegel dit que la conscience suit un développement, une apparition. L'Esprit, Hegel le met au point de départ d'un développement. L'Esprit s'expérimente lui-même comme conscience = science avec. On ne s'invente pas une conscience, on l'acquiert. Là où j'entre en désaccord avec Hegel, c'est sur la manière qu'il a de nous amener là, en 1830. Pour lui la vraie religion est la religion chrétienne. Le triomphe de la religion chrétienne s'effectue dans l'Esprit s'absolutisant dans et par l'Histoire. Hegel va avoir trois puissants contradicteurs : Kierkegaard, Schopenhauer, Nietzsche. Hegel dit : « nous expérimentons toujours de la conscience ». Kandinsky est hégélien. Spirituel = Esprit = Geist. Ce qui s'oublie de sujet à sujet, c'est la Nature.

Kandinsky, dans « Du spirituel dans l'art », va opter pour une peinture à forte tendance musicalisante. Il va délaisser ce que Goethe, Hölderlin, Char, appellent « la belle extériorité ». Le peintre abstrait va puiser en lui, en fermant les yeux, dans un geste platonicien. Pour lui, la vérité dans l'art n'est pas dans la nature.

C'est la naissance de l'abstraction. Il est hégélien. Pour Hegel la nature n'a rien à nous apprendre de vrai. Toutes les affaires humaines se jouent autour de la question de la vérité, peu ou prou. Préalable au protocole premier de toute recherche.

Appréhender ce qu'il en est de la Seinsfrage (la question de l'être), c'est fonder une onto-logie. Tout revient à chaque fois à mettre en jeu ce couplage vérité/être. Un âne est un animal qui vit en haut de l'Himalaya et qui de temps en temps s'envole vers la lune : ça ne concerne ni la vérité, ni l'être.

La subjectivité naît avec St-Augustin.

Discussion sur le libre-arbitre. Pélage.

Dieu met en nous son image, pour les catholiques. Elle était intègre, chez Adam, avant le Pêché Originel. C'est après le péché adamique que cette image est déformée. Défigurée, courbée sous le poids du péché, il y a plusieurs variations là autour.

J'exècre la notion de prédestination. « L'essence de la vérité, c'est la liberté » pour Heidegger. Pour Nietzsche, en premier il y a la justice, puis la vérité.

Texte 32 : De l'invisible vers le visible :

Signatura rerum : théorie qui vient surtout du Moyen Age, qui connaît son apogée avec les représentants de l'ontologie magique, à la Renaissance (voir page suivante).

Yves nous remet le texte qu'il a écrit spécialement sur ce sujet il y a quelques années. Il est reproduit ici :

« La théorie de la *Signatura rerum* est la théorie d'une approche de la Nature, particulièrement développée aux 15^{ième} et 16^{ième} siècles, selon laquelle tous les existants de la nature comportent une sorte de « signature de Dieu ».

C'est dans l'ouvrage de Jacob Boehme (1575-1624), intitulé « De la signature des choses » que l'on trouve le plus riche exposé de cette théorie. Pour Boehme : « toute chose présente au dehors ce qu'elle est au-dedans ». Il y a en chaque chose un signe externe renvoyant à une trace, à un signe interne de la présence de Dieu conçu comme créateur de toutes choses.

Songons ici simplement à ce que re-présente cette « signature » que nous apposons à un document, à un acte officiel quelconque. Cette signature nôtre nous re-présente bien, sous la forme d'un caractère, d'un signe distinctif, d'une effigie. Elle n'est pas nous ; mais elle fait trace de notre présence, attestant l'accord de notre volonté. Elle fait attestation de notre présence.

Pour Boehme « toute chose » porte la trace, la signature de Dieu, son créateur. Ainsi, pour lui, cette signature déposée, apposée en toute chose est le représentant de Dieu. « Je connais Dieu non pas en moi, mais en l'image de ce mystère qui se reflète en moi ». « Le désir se diffuse. Son émanation est l'esprit de la volonté et du désir. Elle est un souffle, comme l'Esprit. Le désir crée une figure dans l'esprit, où le mystère va déployer une infinité de formes ».

Pour Boehme la Trinité Suprême est composée : du Père, l'Un ; du Saint-Esprit, le mouvement ; du fils, le désir.

Je passe sur les arcanes en tous genres de la Théosophie boehmienne. Nombre d'études savantes ont essayé d'en venir à bout. En vain. Cette théosophie fait une large place à l'homme défini comme « Image de Dieu » (Imago Dei). Voir l'ouvrage d'Alexandre Koyré sur Jakob Boehme.

L'influence de Boehme est notoirement attestée dans la métaphysique spéculative allemande : Hegel, Schelling, mais bien d'autres encore. Ainsi que dans la poésie à tendance panthéistique du romantisme européen.

La « signature », ou encore la forme, la trace, l'effigie, n'est pas l'Esprit, mais le réceptacle, le contenant ; comme une « armoire » de l'Esprit.

La « signature » de la Nature (de Dieu) est dans sa forme, une essence muette. Elle est comme un instrument de musique sur lequel joue l'esprit de la volonté (divine).

La théorie de la *Signatura rerum* veut indiquer que chaque chose a, dans le monde réel, dans le monde matériel, un sens caché.

Tout, selon cette théorie de la Nature créée, demande un déchiffrement, une interprétation.

Aussi cette théorisation de la Nature même du créé va-t-elle constamment en appeler à l'art magique des « analogies », des « correspondances », des « signes », à seule fin de remonter du créé à l'incrée, de la nature à l'auteur de la nature.

Cette théorie se fonde sur l'idée d'une correspondance généralisée entre le monde et Dieu.

D'où le désir de rechercher partout dans la nature les « traces » de la présence de son créateur. Théorie des analogies, des correspondances, des « sympathies », entre d'un côté le microcosme et de l'autre le macrocosme. Et c'est l'homme créé à l'Image de Dieu qui a charge de déchiffrer, de décrypter, la présence de Dieu à tous les niveaux de sa création. Ce qui n'empêche pas bien sûr de postuler que le langage de Dieu n'a rien de matériel, mais qu'il a tout de spirituel ; ou encore de « symbolique ».

Dans l'esprit des représentants de la théorie de la Signatura rerum le merveilleux suscite l'émerveillement qui précède la connaissance. La nature, parce qu'elle reste pour tous ces gens, œuvre (belle et bonne) de Dieu démontre l'Existant qui lui donne partout et à chaque instant d'exister.

Le cheminement du déchiffrement des « signatures » est le suivant : on part des choses, via leur découverte par les sens, pour aboutir à une interprétation.

Les opposants :

La théorie de la Signatura rerum a été en son temps comme un combat pour l'âme du monde. Cette théorie s'est écroulée et a même fini par disparaître complètement à la fin du 17^{ième} siècle. Ses principaux adversaires auront été des esprits que l'on qualifiera, pour faire court, de « cartésiens ». Il s'agissait pour les cartésiens et les néo-cartésiens d'assurer définitivement la primauté aussi exclusive qu'absolue du « mathématique », de la mathématisation de toutes choses ; ou encore de la réduction de la réalité à la seule figure d'un réel de part en part mathématisable...

Nous avons donc d'un côté les tenants de cette théorie : les Platoniciens de Cambridge : Henry More, R. Cudworth, le Newton boehmien (celui de la « malle verte » et des « papiers secrets » ; celui du « sensorium dei »), les kabbalistes chrétiens, F.C. Oettinger, Jacob Boehme, Milton et cent autres représentants de l'occultisme, de la magie, de l'alchimie, de l'hermétisme, du néo-stoïcisme, d'un certain néo-platonisme et plus largement de la poésie panthéistique.

Et de l'autre côté ses adversaires : Descartes, Mersenne, Malebranche, Hobbes, Locke, Bayle et cent autres néo-cartésiens. » (fin du texte)

Ontologie : discours sur l'être, sur le logos qui parle de l'être. L'être non pas tellement comme sujet, mais comme nature faisant partie de la nature, comme le dirait Spinoza.

Ti to on : la grande question d'Aristote et de tous les philosophes grecs depuis l'Antiquité c'est : « qu'est-ce que l'être ? ». Heidegger la reprend et l'entend. Il aboutit à une ontologie fondamentale.

Qu'il y ait un discours sur l'être engage bien, de facto, la question de la vérité. Qu'en est-il de l'être en tant qu'être ? (Parménide). Parménide en donne une description imagée ; on est aux sources de la parole philosophique. Ce sont des poètes, des poètes de l'être.

Magique : magius. Tout au long de la Renaissance : magia naturalis. Quelle magie s'active dans la nature, quelle organisation se donne à voir dans la nature ? Tous les représentants de l'ontologie magique (Pomponazzi, Paracelse, Cardan, etc.) sont catholiques. Cette magie, Dieu l'a mise dans la nature et il s'agit de la retrouver. Quelle force ? Donc c'est une théorie des forces occultes, pas immédiatement visibles qui va se mettre en place, au 15^e, 16^e et au maximum avec Jacob Boehme, dans les années 1630, qui a écrit « De signatura rerum », « de la signature des choses ». Eux, ils pensent toujours ainsi, mais de même que des grands savants, dont Einstein, Heisenberg, Cantor. Si les choses sont organisées au point qu'on puisse en extraire des lois, c'est qu'il y a un grand organisateur suprême. On y croit ou on n'y croit pas.

Loi = principe d'organisation. Dieu a organisé le monde de manière mathématique, Dieu devient grand mathématicien. Les partisans de l'ontologie magique pensent qu'il y a dans les choses une signature de Dieu. Ils emploient le terme de « caché dessous ». Dieu a mis son tampon, son sceau : « bon à être créé ». Il y a du sens. Pour les Présocratiques, il n'y a pas de dieu créateur, mais ils font une autre supposition, assez fantastique, qui les met en route vers la philosophie : par exemple le feu chez Héraclite, etc. Le cosmos est un bel arrangement qui ne doit qu'à lui-même sa propre organisation : fragment d'Héraclite « un tas de détritux dispersés au hasard, le plus bel arrangement du monde ». Je vais intituler un paragraphe des Tracés Imagologiques « Sur un tas d'écorces brûlées ». L'ordre est partout et nous ne savons pas le voir. Sinon je ne serais pas artiste peintre. Il faut bien que dans chaque

œuvre je sente une présence, au moins sacrée, du transcendant, qui engage mon être. D'où le titre de ce paragraphe : « *de l'invisible vers le visible* ». Je fais le chemin inverse de Kandinsky. On ne va pas du visible vers l'invisible, la route est barrée. Je suis trop prosaïque, je suis un homme du sud, un concret. Quand Je lis Wittgenstein et le mythe de l'intériorité, je me dis que c'est un mythe. J'ai beau regarder en moi, je ne vois pas d'intériorité. L'intériorité, ce n'est pas la même chose que l'inconscient. La notion d'intériorité me renvoie à des représentations qui ne me parlent pas. Elles appartiennent au christianisme du XVII^e siècle.

Séance du 13.03.2015

Porphyre, au II^e siècle après J.C, a écrit : « Contre les Chrétiens ». Il a mis en ordre les écrits de Plotin à Alexandrie, alors capitale de l'empire romain. Plotin conjugue Platon et Aristote. Porphyre a écrit « L'antre des nymphes », d'où le titre que j'ai donné aux Femmes ensembles : « Opération Porphyre ». Déjà en 1985- 1986 j'avais fait un premier dessin de deux femmes dans une grotte. C'était mon premier essai. Porphyre cite un passage d'Homère : « les dieux descendent dans l'antre des nymphes ». Commentaire de P. Saintyves (Editeur Emile Nourry-1918) qui situe l'importance que les Grecs accordaient aux grottes. Les dieux et les déesses descendent vers les mortels : circulation des immortels vers les mortels. La religiosité grecque (et pas la religion) a beaucoup été étudiée par J.P. Vernant, qui interroge : les Grecs croyaient-ils à leurs dieux ? « Divin » ne veut pas dire nécessairement croyance. Les statues des Grecs signifiaient leur présence, mais n'étaient pas des idoles.

En Crète, avant Platon, on célébrait des mythes orphiques, des Mystères initiatiques, dans les grottes, qui représentent l'intériorité du terrestre. Rien ne représente mieux l'intériorité du terrestre que les grottes. Les Grecs avaient toute une mythologie autour des grottes.

Pour moi, tenir compte de ce que dit Thalès « tout est plein de dieux » est une ligne directrice des Tracés Imagologiques.

Nietzsche, le premier, fait retour d'une manière forte auprès des Grecs. La philosophie apparaît au VII^e siècle avant JC. Ce qui va caractériser les philosophes, c'est qu'à partir de ce fond mythologique, ils vont extraire ce qu'on appelle, nous, le Logos. Homère rassemble les mythes des IX^e et VIII^e siècle. Dans la cohérence interne aux mythes, les Grecs voient quelque chose qui jette un éclairage sur le monde.

Pour dire « vérité » en grec, il y a deux mots : *omoïsis*, qui correspond à exactitude ; et *alètheia* qui correspond à dévoilement. Heidegger part de là : qu'avons-nous oublié ? L'être.

« Styx » vient de « détester », *haïr*. Mythologiser est donner un nom à des forces. Mythes et Logos ne vont pas l'un sans l'autre. Styx est une Océanide, fille de l'Océan et de Thétis. Elle vient avant le temps. Quand j'étais enfant, l'institutrice nous avait demandé d'illustrer le poème *Oceano nox* : j'avais découvert le grand plaisir de mélanger du bleu et du vert. C'était mon premier dessin.

Il y a plusieurs fleuves des enfers. Enfers qui sont très profonds sous la terre. Le styx, le léthé et trois autres. La théorie centrale de Platon est la réminiscence. Philosophie et théologie étaient reliées de façon très importante. Nietzsche postule que tous nos concepts sont des métaphores. Par exemple, *alètheia* : Démocrite nous dit que l'*alètheia* (la vérité) est une femme qui sort nue du puits, un dévoilement. Démocrite dit que la vérité est et restera dans le puits. Nous n'arriverons jamais à exhiber une vérité qui supplanterait toutes les autres. Mais cherchons, et plus nous chercherons, plus l'obscurité grandira.

Démocrite (fondateur de l'atomisme grec, un peu avant Platon) nous dit que notre corps est habité par le langage et qu'il n'y a pas de langage qui ne soit pas incorporisé. Nietzsche pense que la métaphore traduit une pulsion, un instinct du corps. La métaphore est le moyen que nous avons d'entendre le vécu du corps : colère, ennui, etc.

Texte 33 : Une méprise séculaire.

Le positivisme, ça part de Kant : « *l'être est l'absolue position d'une chose* ». Ça n'a rien à voir avec quelque chose de « positif ». Auguste Comte est le père du positivisme. En même temps qu'il fonde le positivisme au plan philosophique, il invente la sociologie moderne. Il a écrit « le catéchisme positiviste » : c'est le positivisme qui devient la nouvelle religion. Je suis un adversaire d'Auguste Comte. Il nous dit que l'humanité est passée par trois étapes : l'âge de la religion, l'âge de la métaphysique, l'âge de la science. Les positivistes étaient dans ce trip : « avant moi, c'était faux ». Ce qui précède, c'est l'âge des ténèbres, les âges sombres. C'est très fort dans les années 1820-1850. Mais dès les années 1720 apparaît le Romantisme. Freud est à la fois un enfant des Lumières et du Romantisme. William Blake, mais aussi Shelley, vont faire de Newton leur adversaire. Les Romantiques vont découvrir la folie, le féminin, la nuit, l'angoisse, une nature qui revient vers celle des Grecs. Ils vont aller extraire cette part d'ombre de l'homme. Au cœur des Lumières jaillit ce mouvement anti-lumières. Les Romantiques vont revenir à la mode après 1914.

Méprise séculaire : quand le sujet cherche son chemin dans le monde, il cherche la position d'une chose. Sa position indique la nature même de son être. Cette nature d'une chose, le positivisme et le scientisme l'appelle un objet ; un objet posé.

Que veut dire qu'il « abstrait » ? Abstraire veut dire extraire une fonction intellectuelle, tirer hors de.

Le subject : Yves nous donnera une lettre (Lettre à Hernando) sur l'hypokeimenon. Hypo = sous. Pour Aristote, c'est le sous-jacent.

Quand le terme hypokeimenon, terme forgé par Aristote, va être introduit en Occident, à la fin du X^e siècle, il va être traduit par subjectum. Sous-jacent.

« Querelle des universaux », contre le platonisme. En relisant Aristote, Guillaume d'Ockham va inventer le nominalisme. Pour les nominalistes, seule est réelle l'existence du singulier.

Exemple : étudions cette cheminée qui est là, dans la pièce : c'est aussi un hypokeimenon. Platon dit qu'il faut avoir l'idée de la cheminée en tête pour en construire une. Oui, mais il faut aussi la matière. Le sujet « cheminée » n'est jamais semblable à une autre cheminée. C'est le nominalisme (dont participe pour moi la psychanalyse). « Seul existe le singulier » pour Guillaume d'Ockham, à la fin du XIV^e siècle. Le reste, ce sont des abstractions, des généralités. Un sujet existe toujours incarné, comme in-dividu.

Le nominalisme revient à la mode depuis 50 ans. « Existe » veut dire doté d'un certain nombre d'attributs. La forme géométrique de la cheminée existe, mais elle implique la matière. Même le langage est matière.

L'opposition abstrait-concret est de nature académique :

Que veut dire *académique* : ça renvoie à l'Académie de Platon, à tout le platonisme.

Le positivisme et le scientisme vont remporter la partie au détriment de ce que voulaient les Romantiques. Husserl, le premier, dit : « retour aux choses » Je peux utiliser une équation mathématique, mais pour Husserl, ce n'est pas une chose, c'est une formule.

Le positivisme : toutes les choses sont situées dans une position. Le positiviste va établir une connexion entre ces positions, avec les autres choses.

L'être pour Kant est l'absolue position : quand je suis arrivé à déterminer la position d'une chose, ce qui la fait être en tant que chose, j'ai l'être. Je la situe dans l'espace ; et dans le temps nous dit Heidegger. Après la mécanique quantique, on n'adhère plus du tout à ça. Les physiciens quantiques raisonnent en termes de champs. Dès 1900 la théorie d'Auguste Comte s'effondre ; il restera sa sociologie. Kant ne veut pas entendre parler de l'atomisme alors qu'il y en a déjà des prémices avec Lavoisier.

On abordera les Sophistes quand on abordera le texte : « le Dit de Protagoras », texte que j'ai mis deux ans à écrire et qui couvre 20 pages, vers la fin des Tracés Imagologiques. J'ai hésité à l'écrire tant les Sophistes sont mal vus. Les Sophistes vont dire : puisque vous dites « être il y a », nous (comme Gorgias) allons vous démontrer « non être il y a ». Aristote va leur dire, oui, mais vous jouez avec le langage. Protagoras, contemporain de Socrate, comme Gorgias, est un métèque, dans le sens où il n'est pas athénien. Comme ils savent parler, ils se disent « développons le langage ». Barbara Cassin dit des psychanalystes qu'ils sont des Sophistes (l'effet sophistique). Elle ajoute que les psychanalystes

sont aussi mal vus que les Sophistes. Il y en avait un à Athènes qui tenait une boutique où les gens venaient parler et à qui ça faisait du bien.

Protagoras nous dit « l'homme (anthropos) est la mesure (metron) de toutes choses, de celles qui sont, comme de celles qui ne sont pas ». J'ai écrit ce texte sur Protagoras pour défendre la liberté de l'artiste. « La » réalité : c'est ma bête noire. Elle n'existe pas. On me dit : « tu es un sophiste ». Oui, mais je ne suis pas qu'un sophiste.

Réalisme d'obéissance positiviste : le réalisme en peinture. Avant la figure, il y a, pour les Positivistes, La Réalité. Pas besoin de peindre La réalité. Exemple « les travailleurs » du Musée d'Art Moderne de Troyes. C'est Zola, Zola qui cherche à fracasser l'œuvre de Cézanne, qui dit à Cézanne : « peins pour le socialisme ! ».

Puis les abstraits : « laisse aux scientifiques la charge de s'occuper de la réalité, pas besoin de la peindre ». L'impact de la réalité scientifique devient beaucoup trop fort.

Participant : Les peintres pompiers (et leurs allégories) sont-ils dans cette position ?

Dans le néo-classicisme et le néo-académisme, on peint « La » Femme, la plus belle possible, mais sans les poils. Une auteure, Marie-France Auzépy, vient de publier « Les poils dans l'art ». Ingres et les peintres pompiers ne représentaient pas les poils pubiens. Ça commence un peu avec Vuillard et Delacroix qui vont oser. Puis les Orientalistes. L'origine du monde de Courbet date de 1866, mais c'est une peinture de cabinet. Alma-Tadema mettait ses nus dans des décors gréco-romains, c'est le néoclassicisme.

Quel lien avec le positivisme ? Les positivistes ne se sont pas intéressés à la peinture. Les maîtres-pompiers sont drôles. Aristote dirait, c'est dommage, ils sont encore platoniciens.

Séance du 27.03.2015

Comment émerge la notion de noûs ? Elle est mise en place par le maître de Socrate, Anaxagore. Le noûs d'Anaxagore est traduit chez les Latins par intellectus. Car le mot esprit remonte au latin : spiritus qui remonte au pneuma. « L'esprit souffle où il veut » et il est insufflé par le Dieu biblique dans le corps d'Adam, souffle qui meut le corps.

Si on avait demandé à Anaxagore pourquoi il était venu sur terre, il aurait répondu : pour étudier le soleil, la lune et les étoiles. Le noûs d'Anaxagore est résumé par cette formule : « au commencement était le chaos puis vint l'esprit (l'intellect) qui mit tout en ordre ». Socrate va se détourner de son enseignement car ce qui l'intéressait, c'était l'homme ; il ne se préoccupait pas du soleil et des étoiles. Les Présocratiques se sont intéressés à ce qui concerne de nos jours la cosmologie. Tous sont des philosophes du commencement ; mais le noûs n'est pas le commencement. Dans la théologie chrétienne, le Verbe est au commencement, mais ce n'est pas le noûs. Dans le prologue de Saint Jean « au commencement était le Verbe » le Verbe est le Logos. Le Verbe était auprès de Dieu et en Dieu, et était Dieu. Pour Saint Jean, c'est le Christ, le Verbe incarné. Anaxagore et le Christ, ce sont deux mondes spirituels différents. A 17-19 ans j'ai découvert les Présocratiques, puis à 23-24 ans quand j'ai vraiment lu Heidegger, j'ai appris à distinguer les différents « mondes » spirituels. Heidegger est un herméneute ; c'est ce qui m'a le plus intéressé chez lui. Être et temps, oui, mais pour le reste, je savais qu'il y avait mieux que son analytique existentielle, telle qu'il la développe dans « Sein und Zeit », le souci, l'angoisse, etc. Mais il a senti qu'il s'approchait trop de la psychanalyse. D'où mon intérêt pour Lacan. J'ai appris avec Heidegger à interroger n'importe quel mot de n'importe quel texte. A éplucher chaque mot et même à faire « éclater » certains mots. D'où vient-il, quelle est sa portée sémantique, son contexte, son histoire ? C'est pour ça qu'il y a une certaine prégnance de Heidegger dans les Tracés Imagologiques.

Chez Aristote, le noûs a un sens qui est proche de « entendement », de « raison ». Les Grecs nous laissent un double héritage phénoménal : c'est une civilisation du Logos et de l'Éleuthéria, traduit par liberté. Logos va être traduit en latin par ratio, qui va être traduit en français par raison : trois mondes spirituels différents.

Lacan a traduit l'article de Heidegger « Logos ». Lacan a une formule : « rendre à Heidegger sa parole souveraine ». Les rares occurrences du terme « être » chez Lacan sont empruntées à Heidegger.

Heidegger est l'homme qui a souci du Logos, du parler. Le nous contient à la fois le Logos et le Muthos. Je tiens avec Nietzsche qu'il y a d'abord le mythe, puis le logos, mais les deux sont corrélés.

Le nous conçu par Anaxagore : il nous dit : « au commencement était le chaos » : Anaxagore est au passage du mythe et du Logos. Platon aussi est au passage du mythe et du logos. Aristote laisse le mythe de côté et se branche sur la logique : c'est un bio-logiste. Ce qui le fait diverger de Platon : bios. On va le retrouver. Les Grecs ont deux mots pour désigner la vie : le Bios et la Zoé. Les Grecs appellent un peintre un zoo-graphos : peintre de la vie, un écrivain (ou graveur) du vivant. En ce moment, je mets au point la saisie de mon texte sur l'hypokeimenon : « D'Aristote à Van Gogh ». Aristote, contrairement à Platon, repart des Présocratiques. Platon ne cherche pas à trouver l'intelligence dans la nature.

« Puis vint le nous qui mit tout en ordre » : il y a un chaos au départ et le nous surgit du chaos. Les Grecs se demandaient pourquoi le soleil se lève à telle heure, etc. C'est un pas gigantesque que franchit l'humanité. Les Présocratiques font cette supposition phénoménale : que la nature est intelligente. On quitte un ancien monde (les Egyptiens, les Babyloniens) pour entrer dans un nouveau monde. Si bien qu'ils étaient souvent poursuivis, bannis, parce qu'ils étaient en train d'écrouler les dieux qui n'avaient plus rien à expliquer en ce qui concerne la nature. C'est la première fois que l'homme va avoir recours au nous, à un intellect en lui, issu de la nature, pour expliquer rationnellement la nature. Changement de perspective considérable. Avènement de l'épistémè. Epistémè est traduit en latin par scientia, qui va donner science. Cette épistémè même aujourd'hui est radicalement platonicienne. Moi je suis aristotélicien. Aristote met de côté la mathématique et reproche à Platon de trop déconsidérer la matière. Platon est pythagoricien. Les pythagoriciens s'opposent aux atomistes. Pour Platon les Idées-Nombres sont plus réelles que le tableau sur lequel j'écris. La théologie chrétienne va en faire ses choux-gras. Chez Platon, l'Un est indicible, innommable, infigurable, etc. Tous les monothéismes se fondent de cela. « De l'Un on ne peut rien dire ». Le nous va organiser le chaos pour le rendre intelligible. Aristote va bâtir sa noétique (sa théorie de la connaissance), sa théorie de l'intellect. Il distingue, partant d'Anaxagore un intellect pathétikos (patient, qui reçoit les informations) et un intellect poétikos (créateur). Les deux nous (ou intellect) sont corrélés.

Le carré des modalités de Lacan vient d'Aristote. Excellent livre : « Lacan lecteur d'Aristote » de Pierre-Christophe Casthelineau. 2002

Texte 34 : Vibrantes racines.

Beaucoup de poèmes des « Originaux d'exil » ont la même origine que ce texte. Par exemple ce poème : « Sale temps sur la phusis ». Je reviens là vers Aristote et les Présocratiques. Nous sommes une racine du vivant, enracinés dans la nature. Nous émergeons de la Phusis mais elle nous englobe. Nous sommes en train de dénaturer la nature par un excès d'artificialisation. Technologie, high tech. Les Grecs n'avaient pas un terme spécifique pour désigner l'art : ils l'entendaient comme « techné ». Nous appartenons à la nature par notre corps, au moins. Le triomphe des sciences à partir du XVII^e siècle fait que, comme les Présocratiques, nous cherchons toujours quelles sont les origines des choses. Spinoza est très aristotélicien ; il va appeler son livre majeur l'Éthique. Ce qui voulait dire pour ses contemporains : aristotélicien (ce qui n'était pas bien vu du tout). Nous sommes dans la quête de l'élémentaire. La notion d'élément a pris une drôle de tournure au XX^e siècle. Les éléments, se disent stoikéia pour les Grecs. On vient de découvrir le boson de Higgs, dont l'existence dure 1,56 x 10 puissance moins 22 seconde. La physique d'aujourd'hui se heurte au mur de Planck, au-delà duquel les particules seraient virtuelles.

Vibrantes racines : je veux dire par là que le travail du peintre consiste à nous réinclure dans la Phusis (qu'est-ce que je vois quand je peins, et pas seulement quand je vois. Pas ce que simplement je vois ; et le regardeur du tableau ne voit pas la même chose que le peintre.) Discussion sur le tableau qui est sur le mur de la pièce : « le gardeur de troupeau » fait à partir d'une photo trouvée dans le bar d'Orcheta.

Vie du temps : nous vivons le temps. Donc le mouvement, tout corps est en mouvement. Cette représentation rationnelle, logique du temps ne me convient pas. (Yves dessine un cercle au tableau). La notion du temps que j'aurais n'est pas un cercle, mais des petits quanta mis n'importe où, qui vont qui viennent, qui sont entraînés dans un mouvement cosmique infini. Héraclite : Panta rei ; tout s'écoule. C'est la théorie de l'éternel retour que vont reprendre les Stoïciens. Tout revient. Dans des textes de philosophie hindous au V^e ou VI^e siècle l'univers est dit dater de 10 milliards d'années. Heidegger : Sein und Zeit : et à la fin de sa vie il disait le temps c'est de l'être. Heidegger fonde une ontologie, c'est-à-dire une doctrine ou une théorie de l'être. Les Tracés Imagologiques reposent sur une ontologie. Aristote nous dit : « le temps (aïon) est le nombre du mouvement selon l'avant et l'après ». J'ai mis de nombreuses années à comprendre cet énoncé, mais il y a un philosophe allemand qui a écrit « La conception du temps chez Aristote » qui m'a éclairé ; je ne prends pas le temps au sens des montres. Aristote dit à Platon, tu nous emmènes vers un monde éternel (les Nombres). La mathématique nous projette vers une figure éternelle ; un c'est toujours un, deux idem, etc. La somme des angles sera toujours égale à 180°. Ça, c'est en géométrie euclidienne. En géométrie riemannienne, c'est différent. La question avec les Présocratiques et leurs éléments (air, feu, etc.), et pour nous aussi est : qu'est-ce que l'être ? Socrate nous dit c'est l'homme. Aristote lui dit tu vas beaucoup trop loin, d'ailleurs qu'est-ce que l'homme ? Les sceptiques aussi s'intéressent avant tout à l'homme (Diogène qui se balade dans Athènes avec une lanterne en disant, je cherche un homme.) Heidegger : Qu'est-ce que l'être en tant qu'être ? Pour Heidegger le verre, ce verre posé sur la table, est un étant mais l'être du verre baigne dans la lumière de l'être. Voir « acheminement vers la parole ». Il se dirige vers une mystique.

Vibrantes racines dans le remuement d'infinies étendues s'enchevêtrant d'infinis partages. Cosmologue russe, E. Pamov 1972, qui a écrit un livre : « au carrefour des infinis ». Nous vivons au carrefour d'infinis. Ces étendues infinies se croisant et se recroisant entre elles, partout et constamment, créent d'autres infinis.

L'artiste est au cœur d'infinis partages quand il dessine. Lui-même est partagé puisqu'il est au cœur d'infinis partages.

Murissement : le temps que nous vivons est un temps du murissement de la présence. Heidegger va nous dire, cherchant aux extrémités du langage, comment dire l'être : « l'être est entrée en présence (praesence) ». Le temps nous offre notre temps de présence. Ce n'est pas le temps que chronomètre ma montre. Pour imaginer, Heidegger a cette belle formule : la lumière de l'être. Vivre c'est se tenir dans la lumière de l'être. Le temps qui nous est imparti dans ces infinis... Pourquoi on m'a imparti de vivre x années. Là nous ne sommes pas dans le savoir. Être de présence-présence d'être.

Homo viator terme latin du Moyen Âge : l'homme est un être en chemin.

Pour Heidegger, entrée en relation = entrer en présence. Je tente d'imaginer ce qu'est l'entrée en présence. Entrée en présence du verre (par exemple) = Dasein, le là de l'être. Heidegger dit : je suis un Dasein. On a traduit par « être là ». Heidegger n'était pas d'accord avec cette traduction, ayant été alerté par J. Beaufret. Dasein veut dire être le là. J'entre en corrélation avec le verre.

J'ai le droit de dire : je meurs, le monde meurt avec moi. Parce qu'il n'y a plus de corrélation, plus d'entrée en présence. C'est ontologique.

Visée intentionnelle de Husserl.

Quand je cueille une pomme à un arbre, je crois que je cueille un objet. J'oublie que l'objet participe d'un monde. La pomme est corrélée à un arbre, qui lui-même est corrélé à la terre, etc. Les données sont recueillies pour faire la pomme. D'où mon dessin, pas terminé, commencé vers 1984, du panier de pommes, que j'ai appelé « Logos ».

De le nombrer : le temps me recueille. Ce n'est pas du temps qui passe, c'est du mouvement recueillant.

Signature : (dernière ligne) je signe, j'identifie une présence. La majuscule, c'est pour signifier sa singularité absolue, comme celle d'un patronyme.

L'hypothèse que font les mystiques comme Jacob Boehme (qui a écrit : « De la signature des choses »), c'est que Dieu connaît la signature de toute chose. Mais nous ne sommes pas Dieu.

La signature des choses, ça renvoie à de l'aristotélisme mêlé à du stoïcisme. Les gens aux XVI^e, XVII^e siècles voyaient la signature dans les choses si bien qu'ils ne faisaient pas violence aux choses, qui sont une signature du divin. C'est très beau, au sens d'une éthique de la présence.

Quand l'homme découvre qu'il y a apparition et disparition des choses : apparaître = venue à une parence. Dis-paraitre : dis comme dislocation, la présence n'est plus là. L'homme va se dire, en parlant des morts : ils n'ont pas complètement disparu ; ils vivent dans des intermondes. L'homme invente alors la sépulture. On appelle divin ce qui ne disparaît pas. L'éternité est le premier attribut du divin.

Séance du 22 mai 2015

Texte 35 : Vider la cave de ses vignes

« *C'est faire croître le désert* » Nietzsche.

Laquelle annihile toute mesure : mesure au sens moderne du calcul et pas au sens de l'inverse d'hybris.

Objectiver : distinction majeure tout au long des Tracés Imagologiques. L'objet, je l'entends là au sens classique du terme, d'objet manufacturé, le produit comme l'on dit aujourd'hui. En philosophie (y compris Kant), l'objet enclenche l'objectivité. Ce qui aggrave l'objectivation en termes classiques (la fascination pour l'objectif) vient de ce que ça signifie égal, vrai (à partir de Descartes). Heidegger va faire une forte critique de ça dans son livre : « qu'est-ce qu'une chose ? ». Son maître Husserl a ouvert une route : la phénoménologie. Husserl : retour aux choses, droit aux choses. Rilke insiste aussi sur la notion de choses. Heidegger analyse cela dans « Holzwege » (« chemins forestiers »). Dans les années 70-75, Heidegger ira plus loin : « tout est chemin », après sa lecture du Tao Te King. Quand, jeune, je découvre cette formule « tout est chemin », je découvre aussi cet étrange domaine auquel une science qu'est la psychanalyse a fait un sort extraordinaire, qui s'appelle le sujet. Ce qui correspond à la subjectivité. Ce qui dans le sens commun relève de la subjectivité est imprécis, aléatoire, émotionnel, pas universalisable.

On ne peut pas dire d'une chose ou d'une femme : « elle est objectivement belle ». Il faut garder le fait qu'elle est subjectivement belle, car c'est la liberté même du sujet qui est là derrière. Si je suis obligé d'accepter que $2+2=4$, ma liberté n'est pas engagée.

Si nous allons toujours plus dans un monde d'objets, nous allons vider la cave de ses vignes.

Le Parthénon a été construit à l'époque où vivait Protagoras qui dit : « l'homme est la mesure de toutes choses, de celles qui sont comme de celles qui ne sont pas ». Avec les Grecs, il faut toujours rajouter de l'ontologie. Je regardais récemment une l'émission de TV au cours de laquelle était expliquée la construction du Parthénon ; le journaliste a dit : « l'homme est à la mesure de toutes choses ». Eh bien non ! L'homme est la mesure de toutes choses.

Texte 36 : la maîtrise des confins

Heidegger dans les « Holzwege » (De l'origine de l'œuvre d'art) prend 3 exemples : une fontaine romaine, un temple grec, la paire de godillots de Van Gogh. Heidegger nous dit que Van Gogh a peint un monde dans ces chaussures. Il y a le travail des champs, la terre, le rythme des saisons, l'usure, l'humidité...

Une chose est un condensé du monde pour Heidegger. Sortie d'usine, la chaussure est un objet. Heidegger a fait une analyse phénoménologique du tableau de Van Gogh.

La surimposition : je ne me fais même pas grâce de savoir peindre une chose. Je dis que même le figuratif n'y peut rien à cela. Le problème n'est pas là.

Intellection : l'acte d'intellection (on l'a repris la dernière fois à propos du nous. Le nous des Grecs n'est pas intellectualisation, mais acte qui produit un concept, un axiome, une définition). C'est un terme qui nous vient du latin. Un acte d'intelligence est une intellection. Un acte qui produit une figure intellectuelle de quelque chose, un concept. Pour les « Mécaniciens », la vérité est l'adéquation. En physique quantique c'est différent : la vérité objective ça ne les intéresse pas.

Adéquation : la chose et l'intellect entrent en concordance. Tout le positivisme pense comme ça. Mais pour Niels Bohr, la physique (quantique) ne nous apprend pas ce qu'est la nature. Elle nous apprend de ce que nous disons au sujet de la nature. La nature en elle-même nous n'en savons rien.

Le positivisme scientifique reposait sur le fait qu'il y avait effectivement une adéquation entre une pomme et une pomme. Déjà Leibniz dit non, en fonction des indiscernables. Mais $1 = 1$. C'est un processus formel d'identification, de mesure.

Texte 37 : A quoi serait donc prédestiné le monde ?

Lien entre science et prédestination. Les musulmans n'ont pas développé autant la science que l'a fait l'Occident. Le Dieu de Mahomet est un Dieu unique. Pour les Chrétiens Dieu est en trois Personnes. Mise en place du dieu trinitaire en 325 au concile de Nicée. A l'époque du Christ, la Palestine est grecque. Les Evangiles sont écrits en grec. Pour ce qui concerne la religion musulmane, le Prophète fait le voyage à Jérusalem et rencontre des Chrétiens de type nestorien. Au XVII^e siècle en Europe, les débats sur la prédestination ont une place très importante. Mahomet fait la supposition que Dieu « écrit », décide comme par avance ce qui va nous arriver en ce monde. Descartes, Leibniz, Spinoza, etc. vont combattre ce « fatum mahométan » sur fond d'une querelle théologique. Arrivée de Luther qui est augustinien, donc paulinien. Il est encore proche d'Erasme au début. Mais Erasme, pour ne pas être embrigadé comme luthérien écrit alors : « Du libre-arbitre ». Luther n'a pas pu le convaincre. Réponse de Luther : « Du serf arbitre ».

Nous avons en nous une petite part de liberté. La doctrine de la prédestination est terrifiante. Dieu prédestine seulement quelques-uns au « salut ». La massa damnata est reléguée dans la damnation. La science moderne s'oriente elle vers l'athéisme. La question revient autrement posée, sous le terme du déterminisme. Nous sommes sous la loi d'un déterminisme absolu pour Laplace. Sommes-nous totalement déterminés ? Objectivés ? Triomphe du galiléo-cartésianisme. A quoi suis-je destiné ? Je ne peux pas rendre compte de ma propre détermination.

Ce Dieu de la « prédestination » sait tout, voit tout.

Si Dieu a prédestiné Judas à trahir le Christ, ça devient abyssal. Ou ce Dieu est un pervers.

A quoi serait prédestiné ce monde ? A rien ?

Le Péch Originel est à la base de la prédestination. Tu ne peux qu'être pécheur, plus ou moins. Les Grecs avaient cogité le Destin, la moïra, qui est au-dessus des dieux.

Restauratio : après le Jugement dernier, Dieu restaure toutes choses comme avant le Péch Originel.

Séance du 15 juin 2015

Texte 38 : La vision est l'efflorescence du regard

Efflorescence vient de floraison et affleurement

Artiser (dernière phrase) : activer de l'art.

On est dans ce texte en présence de Merleau-Ponty. Peu avant sa mort Merleau-Ponty était au pied de la Sainte-Victoire, dans une maison que lui avait prêtée des amis. Et c'est là qu'il écrira « L'œil et l'esprit ». Il s'en prend à Descartes.

Théorie du chiasme : nous sommes fendus, nous ne sommes pas omni-voyants. Merleau-Ponty regarde la piscine et dit que Descartes nous a fait une optique pour aveugles. Un bâton plongé dans la piscine ne paraît pas tout droit. Descartes rectifie la vision pour qu'on ne soit pas prisonnier des illusions d'optique.

Phénoménologie de la perception : on perçoit quoi ?

Pour Descartes, seule compte l'étendue géométrique ; elle seule est vraie. Pour Descartes la peinture est stricte illusion. Merleau-Ponty dit « je suis l'eau », « je suis le carrelage de la piscine ». Il ne veut pas du dualisme âme-corps. Il réintroduit le corps que Descartes avait mis de côté. Je suis un sujet percevant inclus dans la perception. Il crée le merveilleux concept de la « chair du monde », contre Descartes. Dans « L'œil et l'esprit », Merleau-Ponty fait démonstration de ce que je vous dis aujourd'hui en quelques phrases. Si je peux objectiver ce qui se passe, par rapport à la piscine ou la Sainte-Victoire, en termes de mécanique quantique, tout explose. Il n'y a plus de piscine, plus de carrelage. Il y a des entités abstraites, des équations, ce dont Merleau-Ponty ne veut pas. C'est un

admirateur fervent de Cézanne : devant un tableau, il se dit : qu'est-ce qu'il se passe ? Pourquoi ça me donne une perception beaucoup plus forte que la vision sur place de la Sainte-Victoire ? Le tableau est une fenêtre ouverte sur un autre type de perception. En grec « fenêtre » se dit « phôs, lumière ». Le regard : je défie quiconque d'en donner une définition.

1^{ère} phrase : on ne peut prétendre voir ce que peut percevoir le seul regard : il nous faut autre chose que le regard : la vision.

Il est difficile de distinguer la nature du regard. Cézanne a clairement conscience (comme moi quand je dessine sur le motif) qu'il y a plusieurs visions possibles de la Sainte-Victoire. Depuis des endroits différents il voit la Sainte Victoire très différemment. Heidegger dit : suivre le chemin de Cézanne.

Dans le texte, je lâche l'affaire du regard. Ça concerne les spécialistes de l'œil. Je viens d'une tradition travaillée par la religion chrétienne : la vision : la vision de Dieu. Qu'est-ce que nous dit un mystique quand il dit : j'ai une vision de Dieu. En principe Dieu est pourtant invisible. Malebranche, philosophe et théologien, contemporain de Descartes, va nous dire (parce qu'il tire déjà les conséquences de la position de Descartes) : « tout ce que nous voyons, nous le voyons en Dieu ». Le monde de Malebranche tend à l'infini.

« Toute conscience est conscience d'objet » dit Sartre à la suite de Husserl.

La conscience est remplie, sinon c'est un vide total. Pour exister elle doit être remplie d'objets. Pas seulement la conscience relationnelle.

Je vais articuler que pour le peintre, l'acte de peindre l'amène à la vision. Ce qu'il va obtenir n'est pas la réalité, qui est elle-même indéfinissable. Je ne vois pas les atomes, ni l'air qui circule. Sans compter les changements de lumière.

Le voir (qui dépend de l'œil connecté au cerveau ; nous sommes dans la sphère d'un sujet donné) => le regard (ou le regarder) => la vision (artistique, au sens d'une ouverture, d'une efflorescence). Pour Merleau-Ponty nous sommes toujours des sujets avec un corps.

Sans production du regard : je regarde mais je ne produis pas. Car c'est une donnée immédiate de la conscience. Ça va produire une vision mais ce n'est pas du regard.

Il faut bien concevoir que c'est Andrée (par exemple) qui voit. Supprimons Andrée. Leibniz dit : qu'as-tu fait ? Je viens d'effacer Andrée de la création, de l'univers. C'est Descartes et son malin génie : qui me dit qu'il y a des hommes ? Tout s'efface car tout est lié.

Mon troisième axiome : s'il existait un seul atome de néant, tout l'univers s'y engouffrerait. Sa puissance interne serait telle qu'il l'absorberait.

N'est pas un résultat : elle serait le résultat de l'activité de l'œil, du cerveau.

Je termine le texte sur une note poétique :

Magies souveraines qui me débordant me submergent de partout. J'ai un regard, mais le caractère magique de notre existence, c'est cette vision. Magie au sens d'une puissance d'expression. Ça vient des mages zoroastriens. « C'est magique » dans l'expression populaire.

Texte 39 : Ce que disent les graphies.

Elles disent les dérives iconologiques : en disciple que je suis de Parménide (et je suis en même temps aussi héraclitéen), je dis : « être il y a ». Donc non être il n'y a pas. A l'époque il dit : la Sphère, l'être.

Pourquoi sommes-nous passés à l'être ? Leibniz donne la réponse : c'est par Dieu que nous passons à l'être pour Leibniz. Un coup de chance phénoménal nous a fait passer à l'être, sinon il n'y aurait rien.

L'ordre de la création a fait qu'à un moment j'interviens dans la création. Je suis, mais ça ne suffit pas : je suis un être. Andrée est un être qui est passé à l'existence. Et étant passée à l'existence (énoncé philosophique et spinoziste) « oui je sais que je suis éternelle ». « Nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels ». Ce n'est pas de l'ordre de la pensée : nous sentons.

Titre : ce que disent les graphies : je ne dis pas « montrent », mais « disent ». Les graphies sont des signes d'une écriture ontologique.

Pour Spinoza pas de cassure dans l'être. Être/non être. De l'être, mais au-dessus de l'être, comme Plotin, l'Un. Pour Spinoza il y a de l'être et que de l'être. Il est parménidien, stoïcien et en même temps

kabbaliste (kabbale juive). Pas d'arrière-monde. Pas non plus de monde d'en-bas matériel opposé au monde des Idées.

Vers 1580-1600 les penseurs viennent de se rendre compte qu'il y a de l'infini ; on quitte le mode fini. On est face à l'a-peiron d'Anaximandre : vision cosmique et morale. Il y a un a-peiron, un non limité. De cet a-peiron, un trou noir infini, il y a un horizon d'évènement et de là surgissent les êtres, le temps dévolu à leurs existences. Mais ils se doivent justice et réparation mutuellement. Puis ils retombent dans l'a-peiron. Mais il faut attendre Copernic et ce qu'on en conclut. Dès 1580 sa théorie est connue : le monde est infini. Bruno, lui, dit que les planètes tournent autour du soleil. Pourquoi restreindre la puissance de Dieu : il existe une infinité de systèmes stellaires. Et autour des étoiles il y a des planètes. Bruno, durant son procès dit : « je ne peux pas avouer que j'ai tort puisque j'ai raison ». Ça me fait toujours rire sa réponse. L'infini, là, est mathématisable. Cantor : il existe des nombres transfinis. Il nous démontre donc mathématiquement quelque chose d'encore plus fou : existe l'infini en acte. Partout actuel. On peut dire aussi l'Absolu, c'est équivalent à l'infini en acte. Tu le poses ou pas. Si tu le poses ça veut dire que les relatifs, comme nous, ne le penserons jamais dans sa nature intrinsèque, mais on le pose.

Equation de Drake : qui prévoit pour notre galaxie 4500 civilisations.

L'être : je pose qu'il n'y a que de l'être.

Dérives iconologiques : iconologique vient d'icône, qui donne imago, puis image. Cet être est rempli d'une infinité d'images (pas image comme on la pense désormais, comme la photo par exemple). Pour les cosmologistes : image = être.

Dérives : au sens d'une infinité de chemins. On dérive, sinon on est très « rivas ». Au plan astronomique, on n'arrête pas de dériver. La galaxie, en même temps qu'elle tourne, elle dérive.

En l'être nul intérieur, nul extérieur : à cause de cette actualisation de l'infini.

Murmurant sa joie : car tout se renouvelle

de sa simplicité : car tout ce savoir s'abîme dans la simplicité. Je fais des efforts pour savoir, pour apprendre, pour m'informer et tout cela est peut-être d'une simplicité folle. Et le savoir court derrière.

Effusions de l'être : tout ce qu'on en sait, ce sont des effusions, qui elles-mêmes se diffusent. Elles ne sont pas dénombrables. Même si je comptais tous les arbres de la terre (difficilement dénombrables), ce ne serait pas grand-chose par rapport à l'être. On est avec Spinoza.

Quand l'énigme ne se résout que de s'accomplir en destin : destin pour un Grec = la moïra, qui est au-dessus des dieux. Les dieux obéissent aussi au destin. Pour un Grec, je nais, donc je meurs. Pour Aristote on ne peut parler du destin d'un être (d'un individu) que dans son « il était ». Quand il est mort, on peut dire : « tel était son destin ». Avant, on ne le peut pas. Peut-être qu'un jour avant sa mort, son destin sera tout autre. Aristote ignore la prédestination.

En graphies : en mode d'écriture.

« Nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels » nous dit Spinoza. Je me croyais être un pauvre bougre, n'être rien. Nous sommes des êtres voués à la finitude, c'est le point de départ pour aller vers l'infinitude. Spinoza a une intuition de départ : il y a de l'infini. Un point infiniment petit, mais d'une densité inouïe (la singularité du big bang), et l'expansion qui suit, c'est ce que Spinoza a en vue. Il l'appelle la Substance. Dieu est substance = l'être. On ne peut plus distinguer essence et existence ; elles sont corrélées. La substance pour Spinoza est infinie. On lui reproche de mettre Dieu dans l'univers : plus de Dieu hors de l'univers. La Substance est constituée d'une indéfinité d'attributs. Nous, les êtres humains ne connaissons jamais que deux attributs, l'étendue et la pensée. Les attributs sont infinis et indestructibles. Ils constituent la Substance en tant que telle. Tu appartiens à la Substance, qui est éternelle et indestructible. Donc tu ne peux pas être détruit.

Troisième grande catégorie du spinozisme : les modes, qu'il faut traduire par les modifications. Tu connaîtras d'autres attributs. Dans combien de temps ? Il n'y a plus de temps là. Il n'y a plus d'espace. Tu ne penses plus.

Voir le livre d'Etienne Jacques : « Gilles Deleuze, Spinoza et le problème de l'expression ».

Séance du 4 septembre 2015

Texte 40 : de l'Un à l'être surgit un abîme.

Texte contre Platon, Descartes et Pascal d'une certaine manière. Défense non dite de Parménide d'Elée (pas le Parménide de Platon, du dialogue). « Le Parménide » de Platon établit un rapport autour de la problématique de l'Un. Cette thématique va avoir dans la théologie chrétienne une résonance très importante. Trois personnages centraux (si on met de côté la mystique chrétienne) sur cette affaire de l'Un : Parménide, Héraclite et Platon. Le Parménide d'Elée : les Eléates ne sont ni athéniens, ni ioniens. On connaît leurs paradoxes. Le Poème de Parménide va faire intervenir l'être (to on) et Heidegger l'a souligné, Parménide est le fondateur d'une ontologie. Nous sommes avec les Présocratiques, qui sont un peu étranges pour nous. Ce sont des Inspirés, presque des mystiques, souvent panthéistes, tenant un discours quasi-prophétique. Le Poème de Parménide est inspiré par la déesse. Avec Platon à l'inverse, nous sommes entrés dans la dialectique, avec des arguments pour ou contre. L'influence de Socrate se fait sentir. Alors que Parménide, Empédocle (le plus inspiré), Héraclite, Xénophon de Colophon, Anaximandre, sont aussi religieux que philosophes. Ils sont dits « solaires ». Ils sont aux aurores de la philosophie. C'est aussi de la poésie.

Parménide le premier va poser ce qui va enclencher le déval vers la métaphysique. Le premier langage sur l'être : « être il y a » et la déesse lui dit : « non être il n'y a pas ». Les Présocratiques raisonnent par intuitions, pas par concepts. Depuis la place d'un logos, ils lancent des coups de sonde. Un logos qui éclaire toutes choses. Je dois dire que je fonctionne un peu comme eux. Parménide aurait par ce Poème répondu à un autre géant du début : Héraclite. Pour créer de la philosophie, il ne faut pas partir d'un point de vue fermé ; il faut deux silex qu'on frotte et la lumière jaillit. Le premier essor de la philosophie (ce sont des physiologues) : quelque chose meut ces premiers penseurs, les anime. C'est le rapport de l'Un et du multiple, qui est interrogé et nous en sommes toujours là. Il y a des éléments dans le monde, dans ce qui est là. Ils ont sous les yeux une multitude d'êtres de toutes sortes. En quoi sont-ils en relation entre eux ? Ils s'aperçoivent que ces êtres sont des uns. Avons-nous affaire à une pure diversité de petites unités non représentables : Kant (première critique). Ou bien y a-t-il un lien entre les « uns », entre les unités ? Quel lien les relie : pour les Grecs, c'est le cosmos. Il n'y a pas de Dieu créateur pour les Grecs, le cosmos n'est pas une création. Le cosmos est là avant les dieux et même avant les Titans. Du Chaos émerge un agencement (cosmos veut dire agencement) = ce qui s'organise de lui-même. C'est un ordonnancement, car ils observent qu'il y a de l'ordre là-dedans. Les êtres sont reliés par un même Logos : c'est l'avènement de la philosophie en tant que philosophie. Un Logos, c'est-à-dire une raison. Nous, dont les physiciens actuels, recherchons toujours cette unité de fond. Cette unité de fond, ils vont l'appeler l'Un Tout (en to pan) et ils pensent se tirer d'affaire ainsi. Nous sommes là dans une vision radicalement opposée au christianisme et à la Bible. Il n'y a pas de Dieu créateur, eux ils sont d'emblée dans cette notion de cosmos (en to pan). Le cosmos va devenir le cri de ralliement de la philosophie antique jusqu'à Platon. Ça va être repris au XVIII^e siècle par Lessing, Goethe et les Romantiques allemands : retrouver l'Un tout. Ça nous mène à ce qui est pour le christianisme l'horreur absolue, ainsi que pour la science moderne : le panthéisme. Le Tout est divin, habité par les dieux. Thalès : « tout est plein de dieux », les sources, les bois, le petit vallon, etc.

Socrate veut sauver son âme ; c'est un esprit éminemment religieux ; il est habité par son petit daïmon. Il tient que les dieux de la cité sont déconnants et c'est là-dessus qu'il va tomber. Il amène déjà le christianisme, 4 siècles avant. Pour Socrate, le petit dieu, le divin, il ne faut pas le chercher dans la nature. Il a reçu l'enseignement d'Anaxagore, mais il n'en tient pas compte. Pour Socrate, le dieu est intérieur. Socrate fait retour vers l'intériorité ; a-t-il tort, a-t-il raison ? Ce n'est pas à moi d'en décider. Socrate perd contact avec la « belle extériorité ». C'est un spéculatif, un penseur tourné vers l'intériorité. Platon part de là : voir avec les yeux de l'âme, quitter le corps comme tombeau de l'âme. C'est tout l'orphico-pythagorisme qui arrive. Le corps, prison de l'âme, borbier de l'âme.

Héraclite pense aussi l'Un-Tout, mais il postule que tout est mouvement, que tout s'écoule. (Contrairement à Parménide) panta rei : tout s'écoule. Ce qui reste : de l'être. Il n'y a plus de l'Un. Avec Héraclite nous avons affaire à des couples de contraires : le chaud, le froid, etc. Avec Anaximandre on a l'a-peiron et les êtres qui en jaillissent et, comme ils ont commis une injustice qui est de naître, ils

paient et retombent dans l'a-peiron. Pour Thalès c'est l'eau qui est au principe de toutes choses ; pour Anaximène c'est l'air ; pour Héraclite c'est le feu. Parménide n'est pas ionien, pas physiologue, il est logicien. Les Eléates ne recherchent pas un principe explicatif physique de toutes choses ; ils veulent un principe logique. Le Poème de Parménide serait là pour dire : l'être (to on) précède toutes choses. Il ne peut pas y avoir de néant parce que le non-être n'est pas pensable. Il énonce cette fulgurance : « l'être et le penser sont le même ». Je ne peux pas penser du non-être car l'acte du penser s'évanouirait. Le penser est le cosmos.

Je ne vais plus rejoindre Platon qui se demande comment concilier Parménide (l'Un avec sa Sphère) et Héraclite (tout s'écoule). Platon va trouver une solution, et « tuer » Parménide : commettre le parricide. Heidegger dit que c'est là que commence la métaphysique. La belle sphère harmonieuse tenue grâce à des liens d'airain par la déesse qui a tout rassemblé, Platon la coupe en deux, pour expliquer le multiple. Il garde l'Un mais la belle sphère de l'être n'existe plus. Il tente de comprendre le rapport de l'Un et du multiple, donc le rapport des êtres, là où Parménide considérerait une sphère : l'être constitué d'une multitude d'êtres. Platon introduit cette nouveauté pour un Grec : il existe un monde des Idées qui sont véritablement l'être, et un monde des multiples qui participent du non-être. Platon disloque le cosmos. A partir de là il va créer une appréciation dévalorisante de la matière, du sensible, des corps. Il dit à Héraclite, tu as raison, tout fout le camp. Les Idées, il faut se les représenter comme des Idées-Nombres. Platon est un mathématicien ; j'ai du mal avec lui, car la mathématique n'est pas ontologique, elle est formelle.

Platon est un géomètre. Les Grecs utilisaient beaucoup la géométrie pour la construction de leurs temples. Il y a un tableau qui contredit à Platon : c'est « la chambre d'Arles de Van Gogh ». Platon dit que le menuisier avant de faire un lit conçoit mentalement l'idée du lit. Il dit : ça c'est de la géométrie. L'Idée du Bien, du Beau, de la Justice est aussi une Idée-Nombre. C'est là où je ne peux pas être platonicien. Un de mes profs, Romeiller, disait que Platon était un fasciste, obnubilé par l'Un. Il y a le lit idéal et le lit matériel. Pour Platon, le lit idéal est le vrai lit. Il pense que le peintre est un idiot qui perd son temps à peindre des copies de copies. Pour Platon, l'être le plus être de tous les êtres est l'Un. L'Un-Bien (il a un projet politique qui explique cela). L'Un est indicible ; tout discours sur lui l'édulcorerait. Les théologiens chrétiens vont retrouver cette position, c'est la théologie apophantique qui conduit au silence de l'extase mystique. Et en-dessous de l'Un c'est l'être qui est déjà une petite dégénérescence de l'Un.

Dans mon premier roman, que j'ai écrit à 16-17 ans, « Le sablier d'amour », je suis platonicien. J'avais lu Plutarque (de amore prolis) qui est platonicien.

Le taoïsme : (Grande Image) nous sommes à l'inverse du platonisme. Vous avez dans le taoïsme de l'Un mais qui se retrouve intact dans le multiple.

Coulent : référence à Héraclite

En-soi : l'en-soi en termes kantien c'est l'Un.

Décalques : de par l'histoire de la philosophie on parle du réalisme des idées. Pour Platon, Descartes, Kant, réal veut dire vraiment réel. On a comparé le peintre à un singe, qui imite, ce qui pour eux est péjoratif (voir le tableau de Chardin).

La réalité : c'est mon interprétation, ma représentation, une image.

Monde vrai : référence à Merleau-Ponty

Prolongement : c'est l'inverse de ce qu'on tient habituellement pour vrai : que la main est le prolongement de l'œil.

Texte 41 : Une théorisation radicale de la ressemblance.

Similitudo = ressemblance. Dans ce texte je reprends le thème que je travaille depuis 45 ans. Alain Besançon, au moment où j'écrivais les Tracés Imagologiques a publié son livre : « L'image interdite ». A Byzance de 800 à 880, conflit (qui a fait 80 000 morts) entre iconoclastes et iconophiles. C'est tout le platonisme qui redéfie dans cette affaire. Si les iconoclastes l'avaient emporté, l'art serait passé à la trappe. On serait dans la même situation que l'islam ou le judaïsme : Dieu ne se représente pas.

L'iconoclasme des luthériens et de la Révolution a provoqué d'énormes destructions. « Seul l'idolâtre confond la chose et la représentation » m'avait dit Pierre Magnard quand j'étais jeune étudiant. D'après Alain Besançon, Luther n'était pas au début très iconoclaste. Puis, il a voulu convertir les Juifs et s'est montré iconoclaste pour eux. Mais ensuite, il a écrit des propos très antijuifs, d'une violence inouïe. Les catholiques ont voulu préserver l'image.

Au IV^e siècle et V^e siècle, les empereurs byzantins ont appelé à la destruction des temples et des statues gréco-romaines. En 575 après JC, il n'y a plus d'enseignement de la philosophie. Il s'agissait de détruire la présence du polythéisme grec.

Genèse 1-26-27 : « Et Dieu dit : « faisons l'homme à notre Image et selon notre ressemblance ». C'est de là que part ce texte 41 : que donnerait une théorisation radicale (racine) de la similitudo (ressemblance à Dieu). On l'a tentée. La drôle d'idée du clonage est venue de là, selon ma lecture. Un magazine titrait il y a quelques années : « faut-il cloner le Christ ? »

Une théorie radicale de la ressemblance, ça me fait claquer des dents. Radicale ressemblance à Dieu qui lui-même ne ressemble à rien. C'est l'heure des théologiens là (les extrémistes du XVI et XVII^e). Impératif est fait à l'homme de ressembler au modèle de tous les modèles : Dieu. Là encore Platon : image, modèle, image première, idéale.

Les amis de l'icône (orthodoxes) ne sont pourtant pas ennemis de l'image. Pourquoi Alain Besançon dit-il que ce qui spécifie le christianisme (et il a raison), c'est que c'est un tri-théisme. En tant que tel, c'est l'incarnation. Saint Anselme : comment Dieu devint homme ? Nestor, les nestoriens et d'autres sectes, disaient que ce ne pouvait pas être Dieu qui soit mort sur une croix. Il meurt comme un homme. Apparaît la kénose : le Christ s'est dépouillé de sa gloire divine pour venir, par son incarnation, vivre sur terre une humble vie humaine. C'est une nouveauté, l'Incarnation. Ma réponse qui n'engage que moi, tient au fait que le rabbi de Galilée est formé dans et par le judaïsme. Jésus-Christ est un Juif. Il y a constamment des révoltes contre les Romains. Jésus-Christ, fils de charpentier, est le Messie : c'est le Fils de Dieu. Au moment où il s'incarne, il est Dieu.

Y a les Romains, y a les Juifs qui attendent depuis longtemps le Messie. Je viens de faire 5 conférences sur l'humanité de J.C. Thèse immense, dont nous sommes les héritiers.

Descartes : dans la 3^{ème} méditation (toute consacrée à l'Image de Dieu) l'Image va être associée au libre-arbitre. Le Messie, homme tout-puissant que Dieu va envoyer sur terre pour qu'eux, les Juifs, puissent vivre libres. Dès le III^e siècle avant J.C, ils attendent. En 150 il y avait des révoltes. L'empire romain s'installe dans la Palestine avec un roi pacifiste. La révolte des Maccabées (175 à 140 avant J.C) coûte la vie à 150 000 Juifs. On commence à rentrer dans un monde apocalyptique (les fins dernières). On a des exemples sur la façon dont éclataient les révoltes : un messie viendra nous délivrer. Quand le Christ dit : je suis le Messie, il est considéré comme un agitateur. Et est tué en 33. En 70 les révoltes continuent, Jérusalem est rasé à la suite d'une de ces révoltes. Les Chrétiens se cachent. En 135, diaspora définitive : il n'y a plus de Juifs en Palestine.

C'est Saint Paul qui met au point le Fils comme image parfaite du Père. Le Christ dit à un moment : « qui m'a vu a vu le Père » L'humanité de J.C va fonder toute l'anthropologie occidentale jusqu'au XVII^e siècle : le primat n'est plus du côté de Dieu, mais de l'homme.

Ce texte 41 participe de la peinture car la peinture figurative est une peinture de la Ressemblance. Pouvoir représenter le Christ et la Vierge. Saint Luc aurait fait un portrait de la Vierge Marie durant son vivant (ça participe de la Légende Dorée).

Séance du 9 octobre 2015.

Suite du texte 41 :

ce terme d'image de Dieu ne nous parle plus maintenant. Il parlait jusqu'au XVII^e siècle, parce que sous l'impact de la réalité photographique, pour nous, l'image est un produit d'une machine. En réalité, dans ce texte de Genèse, le terme Image est repris pour traduire eikon et pas eidolon. L'église byzantine et orthodoxe tiennent en très haute estime l'icône. J'ai travaillé à Meudon-la-Forêt en 1989 avec le Père Sendler qui avait écrit un livre sur l'icône et qui dirigeait l'atelier d'icône de Meudon. Dans lequel étudiaient une vingtaine de personnes. Fallait voir l'ambiance, la ferveur, le

sens de la présence ! J'avais commencé une peinture à la tempéra.

Eikon (grec) est traduit par imago (latin) et par ymage fin XIII^e siècle. Dans notre maison du Vert Galant, « est appendu une ymage », or c'est un bas-relief. Aujourd'hui on ne dirait pas « image » pour désigner cette sculpture à côté de la porte.

Heidegger disait quand vous êtes en présence de cela, penser praesence. Ce n'est pas seulement de la représentation.

Je lis en ce moment « Mythe et métaphysique » de George Gusdorf. Il nous dit ce qu'a été la mentalité de la mythologie avant Socrate. Avec l'avènement de la science et ses triomphes du XVIII^e siècle et XIX^e des gens (qu'on ne connaît plus) ont combattu les mythes.

Dans ce texte, je vais poser la question : que donnerait une théorisation radicale de ce qu'on appelle la ressemblance, la similitudo. Dieu lui-même est pourtant sans image. Ça surprend et ça va produire ce texte immense : le De trinitate de Saint Augustin. C'est dans ce texte que sera mis au point par Augustin la tripartition de l'âme.

Texte de Pascal : « Platon, pour disposer au christianisme ». Le soubassement de la métaphysique chrétienne est du platonisme. Ça a failli être à un moment de l'aristotélisme, mais ça n'a tenu que 2 ou 3 siècles. (Un Aristote revu et corrigé par Saint Thomas.)

Dans le Phèdre de Platon, on a l'étrange affirmation : ne pas errer dans la plaine de la dissemblance, nous dit Platon. En réalité, l'Imago Dei vient de l'Egypte ancienne parce que dans l'Egypte antique, le dieu a une représentation, donc une image. Les dieux ont des images en Egypte. On ne comprendrait pas pourquoi les Grecs auraient représenté leurs dieux à travers des statues si on ne savait pas que l'image n'est pas une représentation plate, vide. De l'image rayonnait une présence.

Platon refuse l'image des dieux, ce qui a contribué au fait qu'on appelle Platon le Moïse Attique, parce que lui est un pythagoricien.

Les penseurs de la catholicité n'ont pas voulu aboutir à un iconoclasme. Ils se sont sentis porteurs de l'héritage artistique gréco-latin ; ils ont préservé ce qu'il en restait jusqu'à la Renaissance.

Cette praesence, c'est ce que Heidegger appelle l'entrée en présence de l'être et pas de l'étant. Si on veut percevoir ce qu'ont vécu les gens dans les conflits iconoclastes/iconophiles, c'est encore présent. Quand j'expose des nus, ça remue. Les gens veulent dire : j'ai une autre conception du nu. Ça ne les gêne pas trop le nu comme image. Là où ça gêne, c'est le nu qui n'est pas qu'une représentation. Le livre de Heidegger : « De l'origine de l'œuvre d'art » a fait couler beaucoup d'encre. Il y situe les enjeux artistiques, pour dire que nous avons là une ontologie et pas seulement une esthétique.

Livre de François Jullien : « Le nu impossible » (en Chine) 2005.

L'une des thèses centrales qui circule dans les Tracés Imagologiques : toute représentation (y compris photographique, musicale, mathématique, etc.) se fonde (s'articule) sur une métaphysique.

Un iconoclasme radical et absolu serait la conséquence d'une théorie radicale de la négation de toute « ressemblance » entre le Créateur et sa créature.

Les deux piliers de mon travail sont : le féminin et la nature.

Texte 42 : Donneuse en retirement

Retirement : on pourrait me reprocher un langage crypté où je ne citerais pas Heidegger

Lecture de « Sale temps sur la phusis », poème des Originaires d'exil.

Donneuse en retirement : dans le poème : Ô toi ma belle donneuse. On est sur le versant du féminin. Ça part d'Héraclite : la nature aime (à) se cacher.

Se cacher : comme retirement.

« Nature aime se cacher » Giorgio Colli 1948

Les Grecs avaient pour dire « être » : phusis et logos.

A nous autres modernes (cartésiens et imprégnés de sciences et techniques), ça ne nous parle pas, une nature qui aime se cacher. On a voulu percer les mystères de la nature. Heidegger : j'ai lu « Chemins qui ne mènent nulle part », jeune, à la Bibliothèque municipale de Dijon. C'était difficile. Ce qui m'a éclairé, c'est le cours de Pierre Magnard sur « L'origine de l'œuvre d'art » durant un semestre.

Ce retraitement de la nature ne nous parle pas parce que nous avons fait exploser la nature : on n'a plus que les équations.

Pour comprendre la phrase d'Héraclite, il nous manque le langage, la perception, le vécu, donc un monde. Nous allons vers un monde de plus en plus désincarné. Le « retraitement », le « caché » : phusis, tu es une donneuse (pas de quelque chose), mais en retraitement. Tu libères l'espace de retraitement : « entre, avance, c'est par là » nous dis-tu.

En tant qu'artiste peintre je vais chercher l'en retrait.

La fonction que j'attribue à l'artiste peintre, c'est de nous restituer cet en-retrait. Merleau-Ponty nous dit devant un tableau de Cézanne, comme pour nous étonner, nous questionner : « il est où le tableau ? ».

L'artiste n'est pas un scientifique. Pour Platon, on n'a pas besoin d'artistes, ce sont des fabricants de copies. Même Pascal raisonne ainsi : les artistes nous font des copies de choses qu'ils n'aiment pas dans la réalité. Maintenant on sait que ça n'existe pas « la réalité ». Il est vrai que Pascal n'avait pas à sa disposition la phénoménologie de la perception. A quoi ça sert de peindre ? Pour Pascal, il suffit d'admirer les beautés naturelles. Il se trompe du tout au tout. Les beautés naturelles sont une construction de l'esprit. Elles n'existent pas en tant que telles.

Heidegger se pointe en 1954 devant un amphithéâtre de scientifiques et leur sort : « la science ne pense pas ». Elle ne pense pas quoi : la différence ontologique. Sa constitution même l'empêche de penser la différence ontologique entre l'être et l'étant.

« Dans notre temps qui donne beaucoup à penser nous apprenons que nous ne pensons pas encore » dit Heidegger, terrifié par ce que devient la présence. Ne sommes-nous que connectés au rapport sujet-objet ? Est-ce que le tout de l'homme réside dans ce rapport ?

Le don provoque, engendre le retraitement, n'attend rien en retour.

Ce qui terrifiait Heidegger est l'image qui paraît dans les années 60 : la terre vue depuis l'espace devient un objet.

« L'essence de la Vérité c'est la liberté » dit Heidegger lecteur de Schelling.

Texte 43 : L'idéal d'une réalité photographiée.

Dans un manuscrit déposé dans un monastère du Mont Sinaï, il est écrit que le Christ est « photographos ». Ce n'est pas bête du tout ; ils avaient anticipé la photographie.

Dieu imprime en toi son image comme elle s'imprime sur un négatif.

Participant : photo-graphie : écrire avec la lumière.

Le Christ est l'Image parfaite du Père.

Si on reste dans le cadre du rapport classique sujet/objet, ce rapport que la mécanique quantique fait exploser, car pour la mécanique quantique il n'y a pas d'observateur indépendant de son observation, ce rapport sujet/objet qu'on va ressentir dans la photo, se trouve aujourd'hui fortement remis en question. Dans le texte, je prends soin de parler de l'idéal de la photographie (et pas de la photographie) : on parle de ce qui articule la fabrication d'une photo. Descartes va diviser le monde en deux. C'est pour ça que je ne suis pas platonicien. Pour Platon, d'un côté l'intelligence, de l'autre le sensible. Pour Descartes d'un côté l'âme et de l'autre le corps.

Si je prends une photo, je viens à nouveau de diviser le monde en 2. C'est là que, quand j'ai environ 22 ans, je suis déjà en quête de l'unité : l'Un Tout. D'où le fait que je sois un homme des continuités (il suffit de regarder un de mes tableaux). Quand, à 22 ans je lis *Zur Seinsfrage* de Heidegger, elle me parle beaucoup cette question de l'être. Pourquoi avons-nous oublié l'être ? A ce moment-là, j'ai déjà écrit les *Grandes Amériques* où on retrouve beaucoup les notions d'oubli et de mémoire.

Quand je dessine le coquelicot, je suis le coquelicot. Sinon je ne le peindrais pas.

Si une image est projetée dans l'écran de l'ordinateur, où est la réalité ? Le coquelicot de la réalité lui-même, il commence où ? il s'arrête où ? En plus, je le vois. Le coquelicot vit dans la lumière de l'être, ce n'est pas un objet. Généralisez tout ça, vous avez la *Seinsfrage*. La philosophie est une science par généralisation, pourrais-je dire ce soir. Demain je la définirai peut-être autrement.

« Les loyaux adversaires » dit Camus pour décrire le rapport des philosophes entre eux dans leurs débats.

La nouveauté de l'impressionnisme : le public veut retrouver une réalité anté-photographique.

En s'établissant dans sa subjectivité comme dans l'absolu : (1^{ère} phrase) : le sujet s'établit dans sa subjectivité : il n'a que du sujet. Il n'y a même plus d'objet.

Participant : De mon côté je considère que le petit écart entre d'une part la supposée réalité (photographique et objective) et d'autre part l'œuvre, c'est ce qui fait l'art.

Je suis le réel : on vient de refermer la boucle. En réalité, il n'y a de réel que sa subjectivité ; c'est tout le problème du cogito.

L'ancêtre de la télévision, c'est la caverne de Platon. La paroi d'une caverne, les « esclaves » regardent le mur sur lequel se projettent les ombres. L'allégorie de la caverne vient des mystères orphico-pythagoriciens de la Crète. Les « esclaves » voient une image (photographique) ou mon écran de télévision. On tient cela, au moment où on regarde, pour vrai. Arrive le philosophe qui leur dit : « vous êtes prisonniers de la caverne : ça c'est faux, c'est un simulacre (eidolon). Ce que vous tenez pour vrai est faux » leur dit-il. Le comble du comble, c'est qu'il y a un autre monde vrai. Apparaît le vrai soleil, le soleil intelligible. Les vraies réalités sont intelligibles ou ne le sont pas. Je deviens objet de quelque chose qui est sujet, c'est-à-dire intelligible. Je deviens sensible (au sens d'objet). Je suis devant une télévision : je deviens l'objet de ce qu'il m'est proposé de regarder.

Dans l'intersubjectivité on conserve le principe sujet/objet.

Nous sommes ici ce soir quatre sujets : c'est quoi un sujet ? Je me dis : « je veux quelque chose (parce que j'existe comme sujet ». Ça me fait penser à une anecdote : ma mère me disait : « une petite fourmi, même si tu l'écrases, elle se révolte ». Elle témoignait de son truc à elle.

Je suis un sujet ; j'hérite pour partie d'un inconscient. Rajoutez à cela une première division : homme ou femme. Je viens déjà de diviser le sujet en deux.

Suis-je complètement déterminé par mon inconscient ? Oui, pour partie. C'est un marqueur de la réflexion, un signifiant. Je ne peux pas définir totalement un sujet. Considérer les personnes comme sujets, ça va très loin, et empêcherait des drames comme Auschwitz. A la condition que je m'accorde d'être un sujet, je peux accorder à l'autre d'en être un. Je suis obligé car image et ressemblance. C'est une éthique. Au plan de l'éthique, je suis freudien et spinoziste : voilà mon éthique. Je suis obligé d'accorder à l'autre qu'il est un sujet ; d'où la production d'une intersubjectivité. Comment puis-je m'entendre avec un autre sujet ?

Participant : Sujet/objet dans l'intersubjectivité ?

Oui. Ça se complique énormément. Tout sujet se définit de poser un objet en face de lui, de l'instrumentaliser.

Avant Freud ou Lacan, on était dans un joyeux trip moral. Nous, ici, c'est de l'éthique freudo-lacanienne. Pour Descartes, Hegel, Kant : sujet/objet. On fonctionne avec la morale, jusqu'en 1920, puis il y a Hiroshima et Auschwitz, on ne peut plus parler de morale. Sinon la morale religieuse : « aime ton prochain comme toi-même ». C'est sublime, mais Freud dit : « je ne comprends pas, car comment mettre de côté les pulsions de haine, d'agressivité ? ». Je suis un sujet divisé. Le Prochain, je ne peux pas l'aimer complètement. Si nous étions ressemblant à la perfection, nous y arriverions. Le bourgeois de Londres a gagné sa vie en exploitant les nègres en Afrique.

Séance du 09 novembre 2015

Par rapport au texte précédent sur l'idéal d'une réalité photographique, j'ai une précision : dans un manuscrit du VIII^e siècle, un moine parle de christos photographos. Il n'est pas étonnant que l'Occident ait inventé la photographie. L'image du Christ vient s'imprimer dans l'âme. L'image du Christ est photographiée dans l'âme. Le terme « Image » dans l'Image de Dieu n'a pas le sens de l'image filmique ou photographique qui est le nôtre.

L'idéal d'une réalité photographique est introuvable. La photographie nous donne un duplicata de la réalité ; c'est nous qui croyons que c'est la réalité. C'est une interprétation.

Ce terme de réalité vient de la *realitas* des Médiévaux, qui vient de la *res* (qui correspondrait à chose et pas à objet). A partir du XVII^e siècle on a voulu savoir ce qu'était cette *res*. Pour Descartes : *res extensa* (chose étendue, qui est un attribut éternel). Pour la toucher du doigt, on trace un plan ou n'importe quelle figure géométrique, donc une projection mentale. En effet, cette *res extensa* est mentale. L'autre attribut est la *res cogitans* : la chose pensante.

Ce n'est pas la perception ; elle est toujours trompeuse. Il faut une correction de la perception pour admettre que le bâton est droit, si on se réfère au bâton que nous voyons avec un angle dans la piscine, de Merleau-Ponty. C'est toute la phénoménologie de Merleau-Ponty. Merleau-Ponty est anticartésien. Le morceau de cire (ce qu'on appelle la matérialité) est complètement dépassé par la physique quantique. La cire : capacité (ou qualité) seconde. La forme géométrico-analytique est indestructible. Le cartésianisme est un hyper platonisme. Nous pouvons le démontrer car nous sommes dotés d'une *res cogitans*. Les vérités d'ordre géométrique sont mises en nous par Dieu. Elles reconduisent à un garant éternel, Dieu. C'est en Lui que reposent les vérités éternelles, de la mathématique. Le Dieu véracé, dit-il. Descartes vit à une époque où le scepticisme monte en puissance et où on met en cause la magie de la Renaissance. Si on écroule le garant, le dieu vrai, nous n'avons plus de certitude. Pas même la certitude que le jour se lèvera demain.

Pour moi, il n'y a pas de réalité. Ça veut dire, ne vous fiez pas à l'idée que ce que vous voyez ou que vous entendez est le vrai du vrai. Je combats l'idée d'un vrai du vrai pour ouvrir la route à l'art. Descartes, comme Platon, est très dur avec les gens qui peignent, qui dessinent. Cette réalité du vrai du vrai est une idéalité, une représentation idéale de la réalité.

Fin de la correction de juillet 2020

Ce qui ne m'amène pas à condamner la praxis, ni quelque pratique que ce soit. Mais, né en 1948 et m'informant de la science de mon époque, je ne peux pas ignorer qu'en une seconde sont passés par la surface de mon pouce des milliards de particules. Cette réalité nous déborde de manière tellement folle que nous ne pouvons pas en avoir une représentation que Spinoza dirait « adéquate ». Au milieu de la troisième Méditation, Descartes fait intervenir l'*Imago Dei*. C'est le fondement de l'articulation entre la logique mathématique et le parfaitement vrai que je ne possède pas et qui se trouve en Dieu. « Le moment cartésien de la psychanalyse, Lacan, Descartes, le sujet » d'E. Porge est excellent sur ce sujet. Pascal va rentrer dans le lard de Descartes car il a très vite compris où voulait en venir Descartes, qui nous dit : les vérités éternelles sont en Dieu et garanties par Dieu. C'est là qu'apparaît la scission propre aux Modernes, la disjonction entre savoir et vérité. Descartes nous dit : à nous le savoir et laissons la vérité à Dieu. Lacan va dire, et je le suis tout à fait, que le sujet de l'inconscient est le sujet de la science, de la science moderne. C'est-à-dire que le sujet apparaît dans le cadre singulier d'une civilisation, dans cette histoire. Je peux savoir (le savoir des savants), mais je ne peux pas savoir ce qu'il en retourne de mon inconscient. Quelque chose me reste inaccessible.

Avec Freud que je range dans les philosophes et le moment freudien, est remise en cause la conscience transparente à elle-même. Cette découverte on peut déjà la deviner chez Schopenhauer et Nietzsche même s'ils ne l'ont pas exprimée.

Nietzsche : « les Grecs superficiels par profondeur » : les Grecs n'ont pas voulu aller voir de trop près dans les abîmes du tragique. La tragédie ne leur parlait que de cela, de l'inconscient. Ils sont restés à sa « surface ». C'est ce que je fais, car dans les abîmes du tragique la conscience perd ses repères. La vérité pour Nietzsche est de l'ordre du tragique, ce qui nous ramène à la folie dionysiaque du tragique. Une autre phrase de Nietzsche que je découvre à 18 ans : « heureusement que nous avons l'art pour ne pas périr de la vérité ». (vérité au sens de vérité scientifique). Ce n'est pas la même chose : vérité au sens tragique que vérité au sens scientifique.

La *Wirklichkeit* de Hegel : la réalité effective (celle qui prend effet). Les vécus sont de deux ordres : 1 : objectifs : je fais de la science ; et 2 : subjectifs comme dans la Troisième Critique de Kant.

Vers 26 ans, je fais une expérience qui me permet de mieux comprendre une formule de Platon. Je suis couché sous un cerisier en fleur, près de la bibliothèque universitaire, et je regarde le ciel. Tout va s'inverser. M'apparaît la formule de Platon : « la plongée du nous (c'est-à-dire de l'intelligence) dans

le noeton (dans l'intelligible) », c'est ça le mouvement de salvation de la philosophie. Par l'accès aux Idées-Nombres, c'est-à-dire de l'éternellement vrai.

Notre cerveau est ce qui nous donne de penser, mais il ne peut pas nous restituer la réalité puisqu'il est lui-même un produit de la nature. La nature a mis du temps pour le produire, cependant il ne nous permet pas d'appréhender le tout de la réalité. Ce qui échappe à cela est le Réel.

Texte 44 : Car le sujet de l'énigme n'a rien d'humain.

Une telle énigme puisse enfin être abolie : c'est sous-entendu par la position des abstraits, Malevitch en particulier, qui a des textes géniaux. Malevitch : « abolir la luxure des Vénus ». C'est très moral. Mondrian aussi. L'art abstrait va surgir comme contre-point à la prétention du figuratif à nous restituer la réalité. Dans « Du spirituel dans l'art », Kandinsky conseille de fermer les yeux à la réalité extérieure pour laisser advenir la réalité intérieure. Dans un livre sur Kandinsky, un auteur, philosophe proche de l'orthodoxie, traite les peintres figuratifs de porcs : en dessinant les nanas à poil, les moutons, les fruits, le peintre figuratif se vautre dans la réalité qui n'est pas spiritualisée. Dehors, ouste, toute la peinture figurative, y compris les maniéristes (qui commencent avec Le Caravage). On observe un surgissement du nu féminin via la mythologie, mais aussi via la liberté du peintre. Un tableau qui a même choqué Diderot : l'Odalisque de Boucher. Diderot parlera d'un attentat.

Ce qui s'est joué, c'est que pour le peintre (Merleau-Ponty le décrit bien) il y a une énigme. C'est quoi ce qui est à l'extérieur ? Le visible.

Merleau-Ponty quand il se retire près de la Sainte Victoire, écrit « L'œil et l'esprit ». Il y a une énigme de la visibilité : nous créons, nous engendrons une visibilité. Il y a un point d'énigme. Quelque chose m'échappe par rapport à l'activité de l'œil. C'est une énigme. Notre œil est toujours en train de créer une représentation. Je ne peux pas répondre à l'énigme de l'existence, par exemple, de la cheminée qui est dans cette pièce. Si on généralise (comme le fait un philosophe), comme le fait Merleau-Ponty devant une Sainte Victoire de Cézanne, qui dit : « où est le tableau ? ». Il dit, non, c'est une fenêtre. Le tableau est dans d'autres espaces de la représentation. Ces espaces ne me sont pas perceptibles. C'est là qu'il invente « la chair du monde ». Merleau-Ponty est très critique vis-à-vis de Descartes à qui il reproche de tout désincarner. « Tu nous as donné une optique pour aveugles ». Avec Merleau-Ponty on a un retour aux phénomènes (d'où le terme de phénoménologie). « Je suis l'eau bleue de la piscine, le carrelage de la piscine, etc. ». C'est la continuation de ma propre chair dans cet ensemble. L'énigme reste insondable, là.

Un participant : discussion sur l'emploi du terme énigme plutôt que le terme mystère.

Le mot mystère est trop connoté par le christianisme. Dévoiler un mystère : par exemple le dévoilement de l'épi de blé dans les Mystères d'Eleusis, après trois jours d'initiation. Ce dévoilement est une révélation du vrai : voilà le dévoilement de l'être. Ça nous échappe complètement. Pour Heidegger c'est à partir du dévoilement de cet épi que nous approchons la question de l'être. Le mystère a un dévoilement, mais qui est toujours accordé par le divin. On ne parle pas pour lui d'une résolution comme c'est le cas pour une énigme.

Sa solution est de source : de source : Heidegger nous dirait « c'est quoi une source ? ». « Dans l'eau de la fontaine surgit (se célèbre) le mariage du ciel et de la terre » Heidegger.

La source de la visibilité, je la prends comme de l'eau à la source. Je m'abreuve de la visibilité mais je ne prétends pas remonter la source, car ça n'est plus représentable. C'est pour dire : « faites attention aux phénomènes, dans leur fragilité, leur simplicité ». Ethique relativement simple. « Conquérir la grandeur du simple » nous dit Heidegger. « Retour aux choses » pour Husserl. Le meilleur exemple est l'analyse que fait Heidegger de « la paire de godillots » de Van Gogh. L'énigme qui nous interroge et qu'en retour nous interrogeons est l'énigme de la visibilité.

Reprenons le titre : car le sujet de l'énigme n'a rien d'humain. Je ne dis pas que le sujet de l'énigme se résout en Dieu. J'admettrais que quelqu'un me dise : le sujet du mystère se résout en Dieu, mais ça ne concerne pas mon propos.

L'art abstrait se détourne pour partie de ce que notre œil voit, car il utilise quand même des formes, des matières, des couleurs. L'arbre, pour eux, par exemple, ce n'est pas intéressant. Mais l'art abstrait ne résout pas l'énigme de la visibilité.

J'ai rêvé (rêves nocturnes) que je peignais huit ou neuf tableaux abstraits, mais ils étaient dans une telle matière que c'était magnifiquement beau !!! Il n'y a pas sur terre de matériau comme ça. Au plan figuratif, j'ai rêvé du plus beau tableau dont je pourrais rêver : la main de dieu au-dessus d'une coupe en or pour prendre l'hostie. J'ai même rêvé il y a quelques années de trois installations.

Ce qui est alors supposé c'est-à-dire par l'art abstrait.

Début du deuxième paragraphe : *le Réel* est à entendre là au sens de la science cartésienne. Dans la physique quantique, le Réel reste voilé.

Ça a un lien avec la distinction entre : « je suis un corps » et « j'ai un corps ».

« J'ai un corps » correspond au sens cartésien. Merleau-Ponty nous dirait : « tu es en train de nous parler de la représentation de ton corps, fait de milliard de cellules et d'atomes, ainsi que de la gravitation, etc. ». Avec « je suis mon corps », nous quittons Descartes, dont c'est l'âme ou la conscience qui dit « j'ai un corps » parce qu'il a mis à distance le corps. Dans la leçon d'anatomie, c'est un corps mort. Pour Descartes, le corps est fait de mécaniques, de poulies, etc. On le dissèque « partes extra partes ».

« je suis mon corps » : nous sommes dans l'être là. Et avec la psychanalyse et la phénoménologie. Certains diraient : « mon corps est semblable au tien » ; non, dit Merleau-Ponty. Quand j'ai mal aux dents, c'est moi qui ai mal, pas toi, nous dit Wittgenstein.

Le corps n'est plus un objet si je dis « je suis mon corps ». Au plan du mystère, ça nous reconduirait au mystère de l'eucharistie. « Je suis mon corps » correspond à quelque chose que je vis en tant que sujet incarné complètement singulier. Je ne suis plus un corps interchangeable.

Pour Merleau-Ponty il y a une énigme de la visibilité. Je regarde le tableau autant qu'il me regarde. Le tableau me regarde. Dans le Vedanta (V^e siècle avant J.C) qui est un monisme intégral, c'est l'illumination du Vedanta : « tu es Cela » ou « cela tu l'es ». Ce que je regarde me regarde. Le stylo me regarde. C'est la chose qui te fait exister autant que tu fais exister la chose : c'est l'Un-Tout. Il ne faut pas faire de son œil un demiurge, comme le fait Platon. Tu dis : « mon œil regarde ». On te dit non, c'est cette chose qui bouge et qui va accumuler des milliers de visions et les organiser. Le tableau te regarde bien qu'il n'ait pas un œil. On dit : « cette affaire ça me regarde ». Mon esprit est aussi le stylo posé là. Si tu n'es pas là, il n'y a pas de stylo. Il n'y a pas cette opération de va-et-vient, de positionnement ontologique. C'est un système dynamique.

Platon et Descartes ont introduit un dualisme. Je ne suis plus à ce moment-là solidaire de la chose qui me regarde.

La cloche sonne ; elle m'entend. Je pense à l'intention de ceux qui ont fabriqué la cloche.

Husserl : la visée intentionnelle : « toute conscience est conscience de quelque chose ». Mes actes de conscience sont alimentés par quelque chose. C'est pré-objectif. C'est avant que j'aie défini des significations, des choses signifiantes. Je touche la bouteille qui me touche (c'est plus facile de se l'imaginer).

Abstraire : tirer hors de, extraire.

Hors du sujet : je tire de moi, de mon esprit, dirait Kandinsky.

Juan Ramon Jimenez : « et elle enleva ses vêtements / et elle apparut toute nue / Ô passion de ma vie / Poésie, mienne pour toujours ».

Séance du 14.12.2020.

Texte 45 : Signature des choses.

Livre important : Alexandre Koyré : « Mystiques, spirituels et alchimistes du XVI^e siècle allemand ». Ce sont des protestants hétérodoxes comme Jacob Boehme. Ils sont encore en prise avec le cosmos, alors que Luther ferme le rideau sur le cosmos et aussi sur les sciences (il est anticopernicien alors que ses contemporains sont pour beaucoup procoperniciens, et aussi antihumaniste). Dans le livre de Koyré on a des développements (il y a 200 à 300 noms) sur l'ontologie magique de la Renaissance. C'est là-dessus que je base ce texte.

Ontologie est un terme relativement récent qui apparaît sous la plume de Christian Wolf (1679-1754) qui sort de Leibniz (1646-1716). Je vais suivre Leibniz (et autres Crollius, John Dee). Pourquoi ont-ils vu le monde comme ça, de façon préscientifique ? Ils sont pré-galiléens, pré-cartésiens, alchimistes et théosophes. La dernière grande efflorescence du mouvement est représentée par Jacob Boehme. Ce sont tous des chrétiens, luthériens, catholiques ou anglicans. Ils croient au Dieu de la Genèse. (Voir le vitrail de l'église Sainte-Madeleine à Troyes : le vitrail de la création, qui comporte un texte : « Dieu fit l'homme à son image »). La chapelle sixtine est très déterminée au plan philosophique. C'est une grande leçon de théologie catholique.

Nous avons connu deux mondes depuis 5000 ans :

1 le monde de l'ontologie magique (magique renvoie à magia qui vient des rois mages de Babylonie, qui sont des savants et astronomes)

2 puis le monde de Galilée et Descartes à partir de 1600.

La grande question de la philosophie grecque « qu'en est-il de l'être en tant qu'être ? » qui nous fait quitter le monde des Babyloniens.

Heidegger est un penseur catholique, même s'il ne passe pas pour tel.

La théorie de la signature des choses (ou de l'ontologie magique) ne va pas disparaître complètement quand la science se développera. Au XVIII^e siècle triomphe de la vision scientifique du monde, c'est les Lumières. Les penseurs ne croient plus au Dieu de la Genèse. Cette coupure entre les deux mondes commence avec Platon, mais reste en sourdine. Puis viennent les néo-platoniciens, puis Galilée et Descartes (qui est platonicien).

Signatura rerum : les choses sont créées par Dieu (Descartes le pense aussi ; Galilée plus ou moins). L'ontologie magique croit nous expliquer les choses avec la théorie des signatures. La science ne s'intéresse pas à l'être mais aux étants.

Signature, signe de la présence de Dieu. Il va y avoir une dissension extrême, jusqu'à ce que la corde casse, entre ontologie et science moderne.

Il existe une ontologie généraliste : la philosophie ; et il existe une ontologie spéciale : les sciences humaines, la psychologie, etc. La cassure se fait entre 1600 et 1630 : tout un monde disparaît (celui de l'ontologie magique). Un monde animé de forces occultes. Ces signes (signatures) témoignent de la présence de Dieu dans les choses. Pour établir la preuve mathématique de l'existence de Dieu, Mersenne informe Descartes. Ils veulent la fin de l'ontologie magique.

Je suis un peu comme eux (les penseurs de l'ontologie magique) ; je ne suis pas un scientifique, je suis un peintre. Platon, Descartes, Pascal se moquent des peintres. Je vais être du côté d'Aristote, de Spinoza.

Les tenants de l'ontologie magique recherchent des signes dans la nature. C'est tragique pour eux, mais aussi pour nous, qui ne les cherchons plus. Si on est vraiment catholique (à la manière de Cézanne), on se dit comme lui terminant un tableau : « Dieu tout puissant, Père éternel » en signe de remerciements. Dans la Genèse « et Dieu vit ce qu'il fit et trouva que c'était bon ». Pour les chrétiens, l'œuvre de Dieu est fondamentalement bonne au départ. Si ce qu'Il crée marche, Il appose son tampon et ça passe à l'existence. Il faut chercher qui tient le « tampon ». Descartes et Galilée ne veulent plus entendre parler de ça. Ce qui les intéresse c'est la nature : « la nature est un livre écrit en langage mathématique » dit Galilée.

L'œuvre de Dieu était bonne au départ, mais il y a eu le Péché Originel. Est-ce que l'expulsion hors du paradis terrestre s'accompagne aussi d'une dévalorisation de la nature ? Les luthériens vont jusque-là, les catholiques non.

Reprenons le triskel : créateur, création, créature. Créature, c'est l'homme et l'ensemble du monde naturel. Les créatures naissent de la création par Dieu.

A partir de 1600, les tenants de l'ontologie magique vont disparaître mais heureusement pour nous, il y a une résurgence sous la forme du romantisme. A partir du XVIII^e siècle, en Angleterre, Allemagne, France, Italie, on a d'un côté les Lumières, et de l'autre les Romantiques. Résurgence à plusieurs points de vue dont Sigmund Freud. Les romantiques font la supposition de départ que la science n'expliquera pas tout.

Les signatures des choses, on les appelle tantôt analogies, sympathies, affinités. (Goethe et les affinités électives). En postulant que la science n'expliquera pas tout, la raison va engendrer des monstres, comme les peint Goya qui est un romantique. Le premier grand philosophe romantique est Rousseau. Kant exclut la pathologie du domaine de la réflexion (Kant avec Sade de Lacan). Les tenants de l'ontologie magique prônent un « retour à la nature ».

Husserl : retour aux choses. Il participe en même temps des Lumières et d'un mouvement de contestation des Lumières. Chez les romantiques, intérêt pour le rêve : c'est quelque chose qu'on ne connaît pas, qu'il faut déchiffrer. Le peintre romantique qui rend particulièrement sensible l'absence de Dieu est Gaspard Friedrich qui annonce la mort de Dieu. Dieu n'est plus dans la nature et n'est plus en contact avec l'homme.

Le premier qui a notion qu'on ne voit pas tout, qu'on ne saisit pas tout, c'est Leibniz, qui évoque les « petites perceptions ». Exemple : le bruit de la vague est constitué de multiples petits bruits : ce sont les monades s'entrechoquant.

Les trois puissants contradicteurs de Descartes (la philosophie produit la contradiction) sont : Pascal, Spinoza et Leibniz. L'avènement de l'hystérie et du féminin se produit en Europe au XVI, XVII et XVIII^e siècles : « le fort inexpugnable de l'honneur du sexe féminin » de François de Billon 1555. Pas de démocratie possible sans le féminin. Les femmes produisent non pas du savoir, mais de la vérité. (Discussion sur la démocratie et le féminin, en particulier la démocratie grecque.)

Dès le XVI^e siècle quelques poètes célèbrent les femmes. Cet avènement du féminin va produire un rappel fondamental ; les romantiques ont tous une « chérie ». Elle existe dans la réalité, sinon ils l'inventent.

Le rappel du corps : au XIX^e siècle, corps qui n'est pas le corps de la médecine, mais un nouveau discours sur le discours du corps.

Entre 1550 et 1660, les romantiques prônent un retour à la nature, un rappel du corps, la folie, la mort, l'infini. Ça va se poursuivre. En 1969, par Woodstock. (Tout cela que les Islamistes n'aiment pas beaucoup).

Une peinture figurative a toujours sa chance. Avant les Renaissants, il y avait la théorie équivalente au Moyen Age : analogie microcosme, macrocosme (Saint Thomas d'Aquin), le tout reconduisant au Dieu créateur. L'homme est un petit monde participant de la vie d'un grand monde. Toute la Renaissance fonctionne aussi là autour. Mais, là, on était encore dans des abstractions théologiques alors qu'avec les tenants de l'ontologie magique, on rentre dans la nature pour essayer de comprendre le divin qui est à l'œuvre (voir Paracelse, le sel, le soufre, les eaux). Analogie constante. Voyage dans un monde de signes.

Les surréalistes participent du romantisme : il existe un surréel, il n'y a pas que le réel. Pour déjouer l'impact d'une rationalité forcenée.

Spinoza : « deus sive natura », « Dieu ou la nature » : les théologiens ne voulaient pas de la notion d'infini appliquée à la nature. L'idée de l'infinité de Dieu fonctionnait depuis le XII^e siècle mais ce n'est pas la même chose que l'infinité de la nature.

Texte 46 : Toute chose se tient au cœur du monde.

(Reprendre le texte sur Leibniz dont Yves nous a donné une photocopie : « Images et Miroirs dans l'univers monadique »).

Leibniz est le philosophe le plus complexe qu'on puisse trouver. Il n'a laissé que des opuscules, dont « la monadologie » écrite à la demande d'un prince. Leibniz ne se préoccupait pas de laisser un système. Il avait 600 correspondants en Europe et en fonction de son correspondant, il adaptait son propos. C'est le philosophe dont je suis le plus proche au plan métaphysique. Il ouvre la route (et on en vit toujours) à la philosophie des Lumières. Il est d'une actualité brûlante. Il est contemporain de Spinoza et de la découverte du microscope et du télescope. Il correspond avec John Locke. Comme le dit Deleuze, chaque philosophe a un cri. Leibniz nous crie : « tout ça a bien une raison d'être ». Il cherche la raison d'être de toutes choses « pourquoi y a-t-il quelque chose et pas plutôt rien ? ». Peut-être rêvons-nous notre existence. Leibniz n'est pas d'accord avec ça. Il y a quelque chose. Pour tous les présocratiques il y a l'être (ou de l'être) et ça nous permet de penser. Nous n'aurions aucune perception de l'être ni de nous-même s'il n'y avait que du néant. Donc il n'y aurait pas de discours à faire valoir. Pour Leibniz les négations arrivent en second dans un discours. Du néant, comme le dit Aristote, nous ne pouvons rien dire.

Dans l'acte de réflexion il nous faut un minimum d'assise, d'assise ontologique.

Dans cette vue de simple vision (dans l'ordre de la mystique) : Leibniz veut nous faire sentir (dessin d'un brin d'herbe au tableau) que ce brin d'herbe suffit à nous démontrer l'existence de Dieu. Le brin d'herbe c'est l'être. Nous serions aussi embêtés pour démontrer l'existence du brin d'herbe que celle de l'univers. Je ne peux pas dire « il y a » du néant. La première disjonction, c'est Parménide (personnalité solaire). « Être il y a, non-être il n'y a pas ». Ça enclenche sur toute une logique de l'être (ontologie, terme qui apparaît vers 1720). Quand nous disons : Dieu n'existe pas, nous sommes avec Avicenne ; tout cela est une affaire de langage. Il va introduire la distinction dont nous vivons encore, entre l'essence et l'existence. L'existence du brin d'herbe déclenche l'infinité. Si j'en pose l'existence, je le pose dans un espace qui va fatalement à l'infini. Saint Anselme : « Dieu est ce en fonction de quoi nous ne pouvons rien penser de plus grand ». La notion d'infini a été travaillée par les théologiens du XI^e siècle. Il était Dieu. A la fin du XVI^e siècle cet infini descend dans le monde. Il y a transfert de cette infinité. Si cet univers n'a pas de fin, il y aurait deux infinis, ce qui est contradictoire, donc on va éliminer Dieu de cet infini.

Leibniz, à 15 ans, se dit qu'il faut qu'il opte soit pour les Idées de Platon, soit pour les formes substantielles d'Aristote, revisitées par le christianisme. Il opte pour Aristote très revisité par les progrès de la mathématique.

Quand Spinoza dit « Dieu ou la substance », ses adversaires comprennent vite qu'il est aristotélicien. Aristote ne veut pas de la cassure ontologique entre le monde des Idées et le monde sensible. Aristote veut sauver les « apparences » (les phénomènes, le monde sensible). Le jeune Leibniz veut sauver les formes substantielles, les choses.

Husserl : « retour aux choses ». Les nombres n'expliquent pas les choses. Il faut qu'elles s'expliquent par elles-mêmes. Leibniz va trouver un chemin pour ne pas trop montrer qu'en métaphysique il est aristotélicien.

Le microscope est découvert vers 1630, 1640 et permet d'envisager l'infiniment petit. En 1670-1680, avec le télescope on envisage qu'il y ait des millions d'étoiles, donc l'infini de l'univers. Dieu (de la Bible) ne nous a pas appris à faire de la mathématique ou de la physique. Leibniz va lire « la monade hiéroglyphique » de John Dee et « La monade » de G. Bruno, ainsi que du même « De l'infini, de l'univers et des mondes ». Si Dieu est infini il n'a pu que créer un monde infini, ce qui choque beaucoup à son époque, car ça écroule la Genèse.

Monade vient de monas qui en grec veut dire un. Si vous voulez vous représenter une monade, représentez-vous du 1, donc du 2, du 3 et même du moins 1 ou du moins 2, ou du 1 sur 2. Les progrès de la mathématique vont amener Leibniz à pouvoir faire coller les formes substantielles avec la logique mathématique. Il y a de l'un, mais pour Leibniz ce n'est pas une pure abstraction, c'est un brin d'herbe, une tasse, un être. La monade est un être, une substance, un sujet.

J'ai trouvé un texte de Van Gogh qui le fait complètement coller à cette notion de substance.

Je suis une substance. Ce qui porte une sub/stance ou plutôt l'inverse (sub dessous), ce qui porte de l'étance, une stase, un truc qui tient. Autrement dit un état de la matière vivante chez Aristote, (« les formes substantielles » de l'Ecole, c'est ça que Leibniz cherche chez les Médiévaux). Une substance porte en elle ses propres prédicats. Un prédicat est quelque chose que je peux attribuer : exemple, attribut du sujet pour les enfants qui apprennent la grammaire. Je vais attribuer par des mots un attribut (c'est Spinoza qui est là). La substance comporte une infinité d'attributs. C'est une définition, un axiome, pour commencer la réflexion. Aristote nous dit : la substance comporte des attributs, elle se pose elle-même en développant ses propres attributs (nous, on dit des gènes).

Aristote n'aurait pas substantialisé Dieu, il est pensée de la pensée, il ne s'occupe pas de nos affaires. On dit un jour à Leibniz qu'il y a un philosophe juif à Amsterdam. Il va là-bas et rencontre Spinoza deux ou trois jours. Mais Spinoza avait une telle réputation que Leibniz doit dire n'avoir parlé avec lui que de mathématiques et d'optique. Aucun courrier n'a été échangé ou ne nous est resté. Spinoza lui montre les premières pages de l'Ethique. Première phrase : « Par cause de soi, j'entends ce dont l'essence enveloppe l'existence, autrement dit, ce dont la nature ne peut se concevoir qu'existante ». Les détracteurs de Spinoza l'accusent de dire que la substance c'est tout et que Dieu est partout. Si vous pensez l'essence, vous ne pouvez la concevoir qu'existante, nous dit Spinoza. Sinon vous êtes hors représentation et vous allez déboucher sur l'indicible, car de l'Un on ne peut rien dire sans déformer sa nature. Leibniz accorde « cause de soi » à Spinoza.

Leibniz est dans un raisonnement physico-biologique : comment expliquer le rapport de l'un et du multiple. Puisqu'il y a une indéfinité de 1, ils engendrent une indéfinité de multiple. C'est la dialectique de l'un et du multiple.

Leibniz me dirait : « tu poses que toutes choses se tient au cœur du monde ». C'est ce que nous démontre sa monadologie.

Se tient : stase, la substance, l'être, le sous-jacent.

Au cœur : je dis à Leibniz « au cœur » car je ne suis pas comme toi (Leibniz), je n'ai pas besoin de ton principe de départ. Pas besoin de Dieu. Leibniz me répondrait : si tu t'en passes, c'est une autre affaire, mais tu verras, sur le tard, tu y auras recours. Je dis « au cœur » et pas « dans » le monde. Je dis aussi cœur car je suis poète.

Qu'est-ce qui soutient l'inconscient ? Le signifiant. Ce n'est pas une cause. Si pas de signifiant, pas d'inconscient. A 17-20 ans je me posais la question : « où est l'inconscient ? ».

Dans le langage, dans la relation du corps au langage.

Leibniz va trouver chez Bruno la monade. Ces monades (il y a de l'un et du multiple) et le calcul infinitésimal le conduisent à ses développements ultérieurs. Il échafaude un truc de fou qui m'émerveille. « Il faut bien que tout cela ait une raison d'être ».

Raison d'être : ça veut dire en philosophie, que cette raison est éternelle. D'où la phrase de Spinoza « nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels ». Si Dieu est la substance et que la substance est éternelle et infinie, même le pauvre mode que tu es toi-même existe éternellement comme mode (modification), mais comme tu es constitué de deux attributs et que les deux attributs sont éternels et infinis... ça fout le moral. C'est une philosophie de la Joie. Plus de peur de la mort, de disparaître dans le néant. Il n'y a pas de néant.

Leibniz tient que Dieu est monade des monades. Ça l'embarque dans un truc de fou, mais il est couvert au plan de la théologie et de ses ennemis.

Dieu, c'est l'être, c'est le Bien. On pense que Leibniz est aussi un espion double, triple, voire quadruple. C'est l'Un, mais il y a aussi du multiple. C'est l'être infini et parfait. Dieu nous fait à son image et ressemblance, donc nous ne sommes pas complètement rien. Pour les catholiques le libre-arbitre existe (pas pour Luther).

Le Bien : il y a en moi une petite étincelle. Dessin d'une flamme de bougie. Pas besoin d'allumette, tu approches ta bougie d'une flamme. La flamme communique avec la flamme : c'est ainsi que Dieu opère avec nous, sans se diminuer en rien. Cette étincelle (il a lu Saint Jean de la Croix) venue du grand feu divin, c'est le stoïcisme. Dans le stoïcisme (qui part d'Héraclite), un même Logos traverse et fait vivre les choses. Les théologiens chrétiens ont intégré cela. Ça nous mène à poser une intelligibilité absolue

du réel. C'est l'avènement de la science moderne. C'est le principe de tous les principes. Rien n'est sans raison. Nous sommes tous spinozistes et leibniziens jusqu'au bout des ongles. L'inconscient n'est pas sans raison pour Freud. Donc, on cherche et on découvre.

On dit à Leibniz, d'accord, mais il s'y prend comment Dieu ? Leibniz propose la thèse des fulgurations, (qui vient des néoplatoniciens, de la Kabbale et de tout l'herméneutisme antique). Dieu ne produit pas une fois pour toute, mais par fulgurations : des milliards de monades, par surabondance de bonté et d'amour. Dieu chez Leibniz est infiniment bon, infiniment intelligent, infiniment plein d'amour pour ses créatures.

Les entéléchies, c'est-à-dire les âmes vivantes : je suis une entéléchie, je porte en moi-même le principe de mon propre développement. Leibniz se représente Dieu comme la monade des monades, qui produit par fulguration une indéfinité de monades, des petits uns substantiels. Je suis aussi un assemblage de monades. Ces monades communiquent sans s'influencer. Elles sont sans porte ni fenêtre. Elles communiquent dans l'entendement de Dieu. Leibniz accorde à Dieu un entendement d'une puissance inimaginable. Dieu a pensé l'organisation interne des monades qui sont reliées par des relations logiques infinies et éternelles. Il n'y a pas de matérialisme chez Leibniz. Les monades sont des points métaphysiques ; il les appelle aussi des atomes métaphysiques. Il a intégré ce que Kant n'a pas intégré, l'atomisme.

Je ne veux pas d'un dieu organisateur de l'être. Je ne veux pas d'un Dieu qui aurait tout prévu pour moi.

Dans l'entendement de Dieu, Dieu va créer une infinité de mondes possibles. On est en train de découvrir, deux siècles après, à travers les transfinis (Cantor), l'existence de l'infini actuel (et pas seulement potentiel). Dieu va faire passer les possibles à l'être. Il va harmoniser tous ces mondes possibles, des compossibles qui fonctionnent ensemble, pour produire le meilleur des mondes possibles. Il y a une intelligibilité absolue du réel : c'est la science. Plus nous connaissons de choses dans l'univers, plus nous connaissons Dieu, pour Leibniz.

Je ne veux pas de l'hypothèse Dieu pour affirmer que toute chose se tient au cœur du monde. C'est le brin d'herbe qui le démontre.

Participant : Leibniz ne parle pas de quelque chose qui surplombe, d'un Dieu hors de sa création : il est dedans. Les nouvelles théories de l'espace-temps, la théorie des fractales le rejoignent.

Ces gens-là arrivent au déclin du pouvoir coercitif de l'Eglise.

Participant : l'image du chef d'orchestre ? Harmonie préétablie : les instruments jouent ensemble.

Leibniz : Dieu aspire à ce que les hommes soient plus tolérants et ainsi l'orchestre jouera de mieux en mieux. C'est un point de vue iréniste. Leibniz est l'homme de la République des esprits. On n'a plus besoin de monarque. Diderot est Leibnizien.

Sur la question du libre-arbitre : Dieu a prévu le libre-arbitre en accord avec les autres libre-arbitres. Leibniz est né luthérien et a rêvé d'une concorde entre catholiques et protestants.

Dans le « libre-arbitre », ce qui est intéressant c'est « arbitre ». Qui va arbitrer ? Thomas d'Aquin dit que c'est le Bien.

Toute bonne action que tu fais est issue de ton libre-arbitre. Si tu fais souffrir l'autre, si tu l'humilies, ne viens pas nous sortir ton libre-arbitre.

Séance du 01.02.2016

Reprise en complément du texte précédent.

Heidegger : qu'en est-il de l'essence de la vérité, c'est-à-dire le fondement, l'assise de la vérité ? Ca ne nous parle pas beaucoup à nous ce terme « essence ».

On revient au texte 46, qui demandait quelques précisions. Nous aurons bientôt mon texte : « Image et miroir dans l'univers monadique ». Il y a différentes métaphysiques (on ne devrait pas dire « la » métaphysique, mais « les ») :

Métaphysique du scalaire : (échelle) elle a pour base la hiérarchie dans la théologie.

Métaphysique de la réflexion : métaphysique avec l'avènement du miroir : Vinci : « on ne peut pas avoir plus belle peinture que celle que nous produit un miroir ». Ce n'est pas étonnant que Leibniz

parle de vivants petits miroirs de l'univers. C'est le modèle de la réflexion. Réfléchir, penser vient aussi du miroir. M. Magnard disait qu'il y avait une métaphysique de la spéculation, mais c'est la même que celle de la réflexion (spéculation).

Métaphysique de l'expression.

Métaphysique de la représentation, avec Kant.

Dès qu'on parle de métaphysique on fait intervenir un référent : Dieu. Pourquoi est-il incontournable ? A l'époque de Leibniz la physique est naissante ainsi que la chimie. Van Helmont met au point la théorie des gaz vers 1620. On cherche à explorer la matière. Entre 1600 et 1700 arrivée de toutes les sciences. On observe la dimension spéculative de la raison. Ces gens-là pensent pouvoir expliquer ce qu'il en est du monde. La vérité révélée se trouve tout doucement mise de côté. Leibniz nous dirait, nous voyant seulement explorer la matière : cette matière est « spirituelle », « les monades sont des points métaphysiques ».

Kant : une absence de théodicée : tout au long du XIX^e siècle on va monter vers une absence du rapport entre la finalité et la nature. Si la nature ne poursuit pas de fin, Dieu s'éjecte automatiquement.

Descartes : Dieu véridique, garant des vérités éternelles.

Leibniz ne veut pas concéder que tout cela n'a pas de sens, car il nous faut un minimum d'explications à nos actes. La religion (asile des ignorants pour Spinoza) ne peut plus jouer ce rôle.

Un athée est pour moi un croyant inconséquent. Il n'intéresse pas les têtes spéculatives.

Leibniz dit : ce monde est infini et éternel, c'est ce que veut démontrer Spinoza. Dieu ou la nature éternels et infinis (infini, cela avait déjà été démontré).

Spinoza : « l'ordre et la connexion des idées est le même que l'ordre et la connexion des choses ». Il y a un enchaînement fabuleux d'ordre et de connexion, d'où le développement de la science.

Leibniz est un philosophe de la réflexion et de l'entr'expression. Les monades sont de vivants petits miroirs de l'univers. La science de demain sera Leibnizienne. Les monades sont expressives.

Association avec l'hylémorphisme d'Aristote : « une philosophie développée par Aristote qui considère que tout être (objet ou individu) est composé de manière indissociable d'une matière et d'une forme, ces deux principes, unis à titre de puissance et d'acte, composant la substance » (Wikipédia). On fait la supposition que du Tout existe. Les monades, il va les appeler atomes. Pour Gassendi (1592-1655, catholique, disciple d'Epicure) les atomes ça existe. Avec les monades, on est sorti de l'entendement divin, on est dans l'univers. Pour Leibniz, Dieu a cogité dans son entendement une infinité de mondes possibles ; il les met en relation. C'est ce monde-là qui passe à l'être, celui dans lequel nous allons et venons tous les jours. Il y a des régularités dans la nature et on est en train de les découvrir. Dieu a choisi ce monde-là en fonction du principe du meilleur.

Leibniz en appelle à une recherche infinie. Il correspond avec François Mercure Van Helmont (fils de Jean-Baptiste Van Helmont) qui a une image pour représenter la monade : imaginez une immense boule de mercure qui se brise en produisant une indéfinité de petites boules. La monade réfléchit, reflète. Ce vivant petit miroir porte en lui toute l'information de sa cause à exister. Il a un quantum d'information infini et éternel. La monade réfléchit une partie de son monde, mais étant limitée elle ne peut pas tout réfléchir. Elle exprime une partie de l'univers à sa manière. L'univers, pour Leibniz, est constitué d'une infinité de points de vue. Une monade n'a qu'un point de vue, et l'autre a un autre point de vue. Elles sont en nombre infini, elles ne sont pas destructibles. Il va passer des monades à un agrégat (il y a des monades un peu plus développées que d'autres). Là Leibniz est obligé d'abattre ses cartes : il y a des esprits qui sont plus que les autres en relation au fondement : ce sont des images de Dieu. Même là, ces atomes sont des points immatériels. D'où Berkeley : l'immatérialisme, qui vient un peu après.

La physique quantique ne tient plus compte non plus de la matière. Elle rejoint d'une certaine manière Leibniz.

Nous ne connaissons pas l'ordre et la connexion des monades entre elles.

Participant : il n'y a pas de différence entre matière et esprit ?

Non, c'est ce qu'on appelle un panpsychisme.

Les monades spirituelles sont des Images de Dieu. Il n'y a que les hommes qui croient en Dieu. Comment l'expliquer ? En revenant à la notion d'image et ressemblance de Dieu. Quand je regarde un arbre, ce sont des monades qui se reflètent.

Malebranche, disciple de Descartes, affirme que tout ce que nous voyons, nous le voyons en Dieu. Donc tout ce qui participe d'un être infiniment intelligible.

Dieu crée les monades, mais Leibniz ne lui accorde pas le pouvoir de les détruire. Sinon on aboutirait à un arbitraire terrible, ce qui fonde une éthique. Si Dieu se disait, « Hitler non, je le détruis », on ne s'en sortirait plus. Car il y en a beaucoup des « Hitler » ... et tous les intermédiaires, ajoute un participant. Cet arbitraire est-il en Dieu, comme le pensait Ockham ? Non, dit Leibniz, Dieu a créé une fois pour toutes selon le principe du meilleur. Voltaire ne voulait pas entendre parler de ça, car comment expliquer le mal ? Leibniz répond qu'il ne peut pas expliquer le mal. Il est d'un optimisme phénoménal. Tous les théologiens s'étaient tirés d'affaire en considérant le mal comme un moindre bien.

Non, Dieu ne peut pas vouloir le mal. Etant l'Etre-Bien, il ne peut pas avoir voulu le mal. Leibniz nous propose plutôt de prendre garde à ce que nous faisons, pour rendre ce monde meilleur ; c'est une éthique.

Texte 47 : Mémoire des Graphies.

Le premier veut dire ici nous, je me prends pour le premier. C'est nous, mais c'est toutes choses. Quand j'accède à cela, je suis le premier à voir l'arbre, le ciel, etc. Etant le premier, je peux recevoir la chose sans qu'elle soit passée par un tamis de critiques, de constats : inachevé/achevé. C'est une méditation en même temps sur l'œuvre. Lorsque je vais produire une œuvre, je suis le premier à être en contact avec le premier. A lieu l'étonnement initial qui met l'esprit en route. En dehors de cet étonnement initial, c'est un regard de grisaille. Je fais intervenir le temps dans cet espace de la perception (schéma au tableau). « Temps est être » dit Heidegger à la fin de sa vie. C'est ce premier-là qui est le centre d'un émerveillement. Il faut l'étonnement d'abord. Dans l'étonnement git l'émerveillement, la gratitude. Et d'étonnement en émerveillement l'artiste produit l'œuvre. C'est toujours premier, pas second. Car le temps ouvre à l'étonnement et à l'émerveillement. Le premier est partout, en tant que ce qui surgit et qui suscite l'émerveillement.

Dans le monde de Platon, le démiurge crée le monde (Platon le tire de l'Egypte Antique). Il contemple les Idées éternelles dans l'hyper-ouranos (au-delà du ciel visible) et les contemplant, il crée les choses. Mais contrairement au Dieu biblique, il ne se retourne pas. Le Dieu biblique assume sa création, même les monstres (les moutons à cinq pattes, tout ce qui déconne dans la nature). Il crée le monde, mais sans fin, sans borne. Le démiurge crée un monde sensible (les choses). Il regarde les Idées.

Pour revenir à l'étonnement : La deuxième fois où j'ai vu la « Jeune fille à la perle » de Vermeer, je suis resté 3 heures devant. Vermeer a bâti cette petite merveille étonnement après étonnement, instants de grâce après instants de grâce.

Mémoire : car qui dit temps dit mémoire. Phrase d'Héraclite : « et tout ce qu'ils ont tous les jours devant les yeux leur paraît étranger ». Il appelle ceux qui ne s'étonnent pas des « dormeurs ». Pour qu'il y ait éveil, il faut que je me demande pourquoi ça et pas autre chose. Le premier (je me suis interdit de dire le « principe ») : l'étonnement consiste à prendre en compte le premier, en tant que premier qui m'apparaît. Quand je dessine, le premier est toujours là même dans un tableau achevé. De cet étonnement pour le premier, jaillit l'émerveillement : il existe, elle existe ! Je dis « mémoire » car dans ce processus, le temps, que je ne peux pas définir, va faire dépôt de premier en premier, d'une mémoire. C'est cette mémoire qui va être active, qui va être créatrice. C'est vrai pour n'importe quel acte de création : celui de l'analyste, du médecin, de l'infirmier, du chauffeur. Il n'y a pas de hiérarchie là-dedans. C'est ce qui évite le geste mécanique, je ne le restreins pas à l'art.

L'inachevé n'est pas l'inaccompli : devant un tableau de Sainte-Victoire de Cézanne, je me suis dit : « tu ne jettes pas une épingle là-dedans ». C'est d'une grande densité. Cézanne l'a peinte étapes par étapes.

On dit : « c'est inachevé ». Ça m'énerve, ce n'est pas une question pour un peintre.

Un participant : quel est le lien avec « mémoire » ?

Il faut s'enlever de la tête l'image de ce démiurge qui crée sans fin. Ça ne veut pas dire que c'est inaccompli. Freud s'est aussi posé la question dans « Analyse finie, analyse infinie ». Un travail achevé a rempli son programme. Le programme a été pensé avant (par Platon) et on l'applique.

Où mettre « accompli » et « inaccompli » sur le schéma du temps ? l'artiste va amener différents accomplissements, une succession d'accomplissements. Elle est indéfinie. Schéma de la liberté : l'artiste est libre.

Le nécessaire : j'ai constamment en tête le schéma des quatre modalités. Lacan va le prendre chez Aristote. Il l'insère dans une bande de Moebius.

Le nécessaire : les psychanalystes mettent de ce côté le père, le S1 et la vérité.

Le possible : le masculin

Le contingent : le féminin

L'impossible : la mère

Les quatre modalités sont en interrelation constante. Quand je dis : le premier, la seule figure du nécessaire : sinon, il n'apparaîtrait pas. Il pose le problème de la vérité : ça arrive car ça devait nécessairement arriver comme premier, sinon on ne le repèrerait pas. Sa nécessaire existence nous mobilise dans l'étonnement ; on le voit particulièrement chez le petit enfant.

Participant : que fais-tu de la répétition ?

C'est une des figures du nécessaire qui rate. Cette répétition en termes freudiens et lacaniens (car c'est différent pour Kierkegaard) c'est le signe d'un ratage, que le premier n'est pas perçu en tant que premier.

Seul le premier est source de mémoire : une fois que je l'ai mémorisé, je vais vers un autre premier. Et c'est le premier qui engage le processus de la mémoire. Je m'en souviens en tant que premier.

Dans ma vision, le premier est source de mémoire, car il y a émerveillement. Il continue de fonctionner comme point source, ce qui fait que je m'en souviens. Mais je ne m'en souviens jamais comme la première fois. Je ne suis plus dans les mêmes conditions et le premier, aussi, a bougé.

Je suis fermement opposé aux neuroscientifiques ; je suis holiste. (« Comment la conscience contrôle le cerveau » de John Eccles 1997). C'est parce qu'il est nourri par une infinité de sensations et de perceptions, et de processus mémoriels que le cerveau fonctionne comme cerveau. Cet organe est un produit de la nature qui a trois millions d'âge. Lâchez-nous avec cette notion d'objectivité, car cet organe n'a pas été constitué par un invraisemblable démiurge pour être en adéquation avec la nature. Et cet organe est entouré d'une multitude indéfinie d'organes

Participant : tu veux dire que les neuroscientifiques isolent le cerveau de la nature ?

Oui. Et je ne peux pas, en tant qu'holiste, articuler des notions comme des vérités vraiment objectives, vraiment véritables.

Texte 48 : Le feu éternel.

Héraclite et les Stoïciens. Leibniz est très stoïcien.

Héraclite : « L'univers est un grand feu qui s'allume et s'éteint avec mesure ». Pour lui, le feu est, au V^e siècle, le principe explicatif. Pour Thalès, par exemple, c'est l'eau, etc.

Cette idée vient certainement des Babyloniens, eux-mêmes inspirés par les Hindous. C'est un feu éternel. Il y a un jaillissement et un monde apparaît, puis ça retombe. Tout passe, tout s'écoule. Héraclite active la notion de devenir. Tout est devenir pour moi, ça a commencé, jamais ça ne se finira. Nietzsche a de très beaux aperçus là autour. Si ce monde avait un jour commencé il serait déjà terminé. Pour les Chrétiens, le monde devrait s'arrêter car il y a trop de choses mauvaises. Kant est un stoïcien chrétien, mais pas stoïcien ni chrétien jusqu'au bout. Il soutient que ça va quand même en

s'améliorant. Si tu supprimes le monde des fins, tu supprimes la morale. Pour Aristote il n'y a pas non plus de début ni de fin.

Pour les Stoïciens, le cosmos est traversé dans tous ses constituants par le Logos. Un même logos traverse toutes choses. Les physiciens disent la même chose. Ce monde est le plus beau de tous les mondes imaginables : ça donne lieu au long texte des Tracés Imagologiques intitulé « Sur un tas d'écorces brûlées ».

Du grand et du petit s'engendrent les limites : évidence pour un peintre. Qu'un tableau soit grand ou petit, qu'importe. J'ai besoin, en tant que peintre, des limites. Elles ne me gênent pas, au contraire. C'est en même temps une éthique des limites.

Fini et infini ne se peuvent distinguer : je crois que c'est fini ? Eh bien non. En réalité, c'est infini, ne serait-ce parce qu'une simple ligne est constituée d'une infinité de points. Comme me disait mon maître en peinture, János Kis, poser des limites, c'est aussi l'art de peindre.

Participant : Quand tu dessines en nature, tu commences où et tu finis où ?

La limite tient à ma position de corps incarné. Quand je peins un arbre, je ne vais pas faire les 30 000 feuilles.

Les deux dernières phrases du texte : formule de Nietzsche que je découvre quand j'ai 20 ans : « Imprimer au devenir le caractère de l'être. Suprême cime de la volonté de puissance. (Ou : suprême cime de la contemplation) ».

Imprimer au devenir : il dit cela, car avant lui, le devenir avait mauvaise presse. Chez Platon (et un peu chez Aristote), le monde du devenir est celui du monde sensible, donc des choses non vraies, passagères, contrairement au monde des Idées. Pour Nietzsche, le monde des idées n'existe pas. En imprimant au monde sensible le caractère de l'être, tu deviens le Übermensch. Je suis à la fois l'être et le devenir : je suis le surhomme, César avec l'âme du Christ. Le Christ a suffisamment aimé ce monde pour s'y incarner. Autre définition donnée par Nietzsche : le surhomme sera impitoyablement bon.

Participant : pourquoi l'immortalité ?

Imprimer au devenir le caractère l'être, suprême sommet de la contemplation, participe de ce mouvement de sauvegarde, d'émerveillement, de compassion. Je découvre que je vis dans un monde qui est éternellement vrai, éternellement bien, éternellement bon. Donc, dans ce monde, je suis éternel puisqu'on ne peut pas me démontrer que mon existence n'a pas de sens. Donc nous sommes éternels.

La notion de « mode » chez Spinoza : modification de la substance. Je suis un être mortel ; il y a une suite, la substance ne disparaît pas. C'est très beau la perspective finale de l'éthique.

Pour Balthus, la peinture est une prière. Prière : à la fois ce qui m'appelle, ce qui me reconnaît et ce qui célèbre. Il faut avoir été dans la peine pour savoir ce qu'est la prière.

Séance du 29 février 2016

Texte 49 : Peindre, disiez-vous.

Peindre : drôle de mot qui nous échoit depuis 3 ou 4 siècles.

Aucune activité : acte, actuel, action, activation. Ça part du latin « actus ». Maintenant on parle d'« acte sexuel », ça ferait rire Aristote. Acte traduit « energeia », qu'on a traduit par énergie. Dans la Métaphysique, Aristote va mettre en place un dispositif en doublon, majeur, le rapport entre dynamis et energeia ; ce qui se joue là derrière est ce qu'on appelle un acte. Que veut dire Aristote ? Il prend un exemple qu'on peut appliquer à toutes les situations : le passage de la dynamis à l'energeia. Un sculpteur a besoin d'une matière et d'une forme. Pour Aristote la substance ne peut pas être pensée sans le rapport hylé/morphé. En cela il diffère de Platon. On extrait d'abord le bloc de marbre de la carrière. Il nous faut aitia que les Latins ont traduit par causa, cause. Le marbre est une cause, la première cause matérielle. Une deuxième cause va intervenir : efficace, ou efficiente, ou « travaillante ».

Le troisième cause est formelle, qui donne une forme. Le sculpteur a l'idée de la forme de ce qu'il va faire.

Quatrième cause : la cause finale, le but à atteindre, la fin, le télos.

Ce sont les 4 causes qui vont expliquer le passage de la dynamis à l'energeia, de la dynamique à l'acte. Potentia, traduit par puissance. Dans le bloc de marbre, il y a la potentialité. Saint Thomas, lisant Aristote, va appeler Dieu : « acte pur », c'est-à-dire parfaitement achevé. Il ne lui manque rien, accomplissement absolu de soi. Le Dieu d'Aristote, Pensée de la Pensée, n'est pas digérable pour les chrétiens ; il ne crée pas le monde et il ne s'occupe jamais de la matière. Premier moteur, il meut sans être mû. Dans les prochains siècles, on se demandera à quoi pense la matière.

Participant : pourquoi ce serait la matière et pas l'intelligence ?

Une intelligence en acte, si elle est complètement en acte, elle n'a plus qu'à s'intelliger elle-même. C'est Dieu pour les chrétiens, les musulmans, les juifs. Si on est scientifique, c'est le Dieu de Newton, d'Einstein. Il organise toute la matière. Le démiurge de Platon produit le monde sans se retourner sur ce qu'il a fait.

Si on regarde le tableau « le gardeur de troupeau », le texte va s'éclairer : cette œuvre, elle a des dimensions. Y est engagé le passage de la puissance à l'acte. Pourquoi 15 moutons et pas 280 ? Et un mouton comme ci plutôt que comme ça. C'est indéfini, mais on a une œuvre. Le peintre sait que ça aurait pu être des milliers de fois différent.

Participant : est-ce que ça peut être une motivation à peindre des séries ?

Oui, elle part de là. Leibniz qui connaît bien son Aristote et la nouvelle mathématique : il est, avec Newton, l'inventeur du calcul infinitésimal. Voir le texte des Suites de fruit.

Aucune activité : aucune activité communément reçue.

Aucune intellectualité non plus, je n'ai pas idée au démarrage du tableau de ce que va être le tableau, et chaque fois, dans le détail ça vient en chemin.

Où hier s'inquiète de la vie patiente du temps : ce n'est pas aujourd'hui qu'il s'inquiète. C'est une conception dynamique du passé. Au sens où j'interroge mon hier et ce que j'ai à vivre au présent.

Heidegger parle des 3 extases de la temporalité (sortir de la stase). Passé, présent, a-venir.

Un métier ? : pour atteindre d'autres champs d'expression.

Des comptes à rendre : à Rembrandt, à Van Gogh ? A qui le peintre devrait-il rendre des comptes ?

L'inactualité : Nietzsche nous demandait, à nous les philosophes, d'être des inactuels. Sortez de l'actualité, ne soyez pas bêtement de votre temps.

Elle seule : l'inactualité seule. Car on n'est jamais actualisé sur notre destin. Hélas.

Participant : si on l'était c'est qu'on serait mort.

Elle seule requiert une énergie : je suis toujours avec Aristote.

Voit le devenir : en termes héraclitéens mais aussi en termes modernes nous ne pouvons plus découpler être et devenir. C'est la grande révolution des années 1600. L'être immuable et éternel, ça ne parle plus. Ça ne veut pas dire que ça mette fin à la métaphysique mais ça l'oriente vers de nouvelles perspectives. L'être au sens des Idées éternelles de Platon, de Pensée de la Pensée chez Aristote, être pur ou acte pur ; c'est ainsi qu'on a toujours entendu l'être, puis sont introduites des idées révolutionnaires, dont la notion d'infini qu'on n'avait pas prévue. Chez Aristote le monde n'est pas créé ; chez les Stoïciens, c'est un grand feu qui s'allume et qui s'éteint avec mesure, donc l'éternel retour d'Héraclite ; chez les Epicuriens il y a un nombre indéfini d'atomes (autrement dit on est déjà en prise avec le monde d'aujourd'hui), il y a de l'indénombrable donc de l'infini.

Au détour des années 1900 avec Cantor (1845-1918) : l'infini est désormais en acte ; nous approchons lentement de ce qu'il a voulu démontrer avec les transfinis. Nous ne sommes plus dans ces mondes où il y avait du fini, du parfaitement actualisé ou actualisable, donc à nous l'indéterminisme (Heisenberg), à nous l'incomplétude de Gödel, à nous l'indéterminé, dehors tous les déterminismes concevables puisque on ne peut pas déterminer un déterminisme, être absolument vrai, c'est impossible ; nous n'approchons que certaines déterminations, les causes d'Aristote. Pour Etienne Klein, nous n'avons plus affaire qu'à des effets, pas des causes. Les physiciens savent que la cause qu'ils vont trouver n'est qu'un effet. Avec des apories énormes, comme le fameux Big Bang. Vaste blague au plan métaphysique.

Pour le scénario de la fin, on n'a rien prévu ; pas de cause finale selon Aristote. La science moderne et notre mentalité ont éjecté deux causes, tout au long du XIX^e siècle : on a éjecté la cause formelle, parce

qu'on va de plus en plus vers de l'in-forme (même Platon, là, il disparaît ; il n'y a pas d'idées éternelles). Et on a aussi évincé la cause finale, parce qu'on ne peut pas expliquer vers quoi tout ça se dirige (le Dieu biblique avait le pouvoir de créer le monde mais aussi de l'interrompre quand il le voulait).

Rien n'est visible du devenir quand l'homme se dispose à soumettre l'être : se rendre maître et possesseur de la nature.

Le nombre pi : Platon le connaît. Pour vous donner idée de l'introduction de l'infini dans nos méninges, pi nombre fractionnaire, irrationnel (les Pythagoriciens se sont rendus compte qu'il y avait un problème). Puis Newton et Wallis rajoutent des décimales (16 décimales). Des mathématiciens russes aboutissent en 1994 à 4 milliards de décimales. Deux mathématiciens japonais en sont en 2002 à 1241 milliards et 100 millions de décimales. Notre imagination ne peut pas se représenter ça.

Participant : Est-ce que ça ne nous amène pas à voir la figure géométrique d'une manière dynamique, ici le cercle, autrement ?

Oui, ça c'est dans un espace euclidien. Si tu fais intervenir les espaces non euclidiens ...

C'est ça l'infini : passage de la dynamis à l'énergie.

Pi, qui était un nombre irrationnel est devenu, au tournant de années 1900, un nombre transcendant, et aujourd'hui, on le range dans les nombres univers. C'est-à-dire des nombres qui tentent de nombrer l'innombrable en physique ; ils existent mais se heurtent aux actuelles limites observationnelles, tant de la physique quantique que de l'astronomie d'aujourd'hui. Mathématiquement, ils dépassent par leur nature, par leur construction mathématique les limites de l'actuelle physique.

Texte 50 : La monstration de la chose.

On retrouve Merleau-Ponty et la problématique qu'on a déjà travaillée.

Je dis « monstration », comme on dit démonstration.

Heidegger : pour moi 3 livres essentiels : « Question III », « Qu'appelle-t-on penser », « Acheminement vers la parole », et le quatrième, que je suis en train de relire avec beaucoup de plaisir : « De l'essence de la vérité ».

C'est tout le problème du solipsisme qui est posé. Théorie d'après laquelle il n'y aurait pour le sujet pensant d'autre réalité que lui-même.

Wittgenstein dit dans le Tractatus : « je suis mon monde ». Il s'aperçoit qu'il a été un peu court et il va terminer sa carrière de philosophe dans les jeux de langage. Ça veut dire que si je meurs tout ça n'existe plus. Ça nous donne une étoffe phénoménale et en même temps ça nous ramène plus bas que plus bas.

Participant : Je vois ce que je suis : Descartes lui donne son accord.

Où ça s'arrête ? Mais « je suis ce que je vois » : là on passe au Vedanta, à la philosophie hindoue. Je deviens un autre : à nous autres Occidentaux, ça ne nous parle pas.

Participant qui parle du vernissage qui a eu lieu à l'hôpital début 2016 : L'affiche des nus de Yves, pour l'invitation, a choqué plusieurs personnes. Si bien que l'invitation a été retenue une semaine. L'information n'a été donnée que 48H avant le vernissage, quand la possibilité en a été libérée.

Je prends Andrée ; elle va naître à un moment donné, va vivre, jusqu'au moment où elle meurt. Elle est en droit de dire : « je suis mon monde ». Sa seule existence fait exister un monde. On est en droit de dire que, elle mourant, ce monde n'existe plus, et même le monde. Même si je sais que momentanément notre rue, la cathédrale vont persister. Mon monde n'est pas un autre monde. C'est à la fois affolant et d'une dignité phénoménale. D'où le fait que je n'ai pas le droit d'enlever la vie à quelqu'un.

Pour le spectateur, ce qui résonne en partie quand il regarde un tableau, c'est son propre monde.

Texte 51 : Rehausser la clarté du secret.

Pour déjouer les conventions du langage (Nietzsche dit que le philosophe (comme tout le monde) est pris dans les rets du langage).

Participant : déjouer les tournures du dire.

Lacan : « qu'on dise reste caché derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend » que j'ai appliqué dans un autre domaine que celui du « entendre ». Le mot est un phénomène acoustique mais toujours plus ou moins teinté d'images. Il y a un double renversement et ça s'applique aussi au visuel.

Autrement dit, on ne peut pas s'entendre. Il n'y a pas de communication, ou plus ou moins distordue. Leibniz nous dirait : il faut quand même obtenir une communication des consciences.

Rehausser : on ne va pas rehausser la clarté de la vérité, nous les peintres. Un peintre ne pense jamais qu'il peint la vérité. Monter la hausse, la mire. S'approcher de ce qui est secret, déjouer le dire commun, le percevoir commun. Commun (rien de péjoratif) veut dire ce qui relève d'une communauté. Commun veut dire aussi évident, certain : là le peintre ne suit plus la donne, d'où le fait que la peinture perdure, dans un monde où la science est hégémonique. On en a pris pour 15 siècles de cette hégémonie de la science. Elle a pris son essor en 1537 avec Tartaglia qui écrit la « nova scientia » : la physique mathématique. En 1637, c'est le Discours de la Méthode de Descartes. On entre dans une nouvelle science. Avant, il existait une scientia divina : la théologie. 15 siècles entre les premiers écrits des chrétiens et l'avènement de la vera scientia.

Dessigner : en italien, ça parle : disegno, le dessin. Ce qui fait signe aussi.

L'Eclaircie : Lichtung de Heidegger : l'Eclaircie de l'être. Le temps durant lequel je vis, je vis dans l'Eclaircie de l'être.

Séance du 4 avril 2016

Texte 52 : Tracer un chemin vers l'homme

Plusieurs niveaux de lecture.

Par-delà cette même explication (milieu du 3^{ième} paragraphe).

Il y a 32 000 ans, l'homme, avant d'accéder à l'écriture, à la mathématique, se lève pour tracer. Nous sommes encore au temps du nomadisme puisqu'on fait remonter les grandes sédentarisation à 12 000 ans. En termes humains, impossible de dissocier un signe d'une image. De 1880 à 1950 très forte dévalorisation de l'imaginaire sous l'impact d'un positivisme et d'un scientisme ambiants, et de l'empirisme logique (Russel, Carnap, Wittgenstein, etc.)

Les linguistes sont en train de s'apercevoir que l'écriture est reliée à l'image. On assiste maintenant à un revirement parce que la linguistique (Chomsky, Jakobson) était axée vers le signe.

On a mis du temps à s'apercevoir que le signe a besoin du support d'une image. J'ai lancé des recherches sur l'Image de Dieu car je voulais arriver à débroussailler ce qui institue l'homme en tant qu'homme.

Dans Genèse 1—26-27 : « et Dieu dit : faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance ». Faciamus : nous faisons (un pluriel) ; et pas « je fais ». Ça arrangeait les Pères latins et grecs de conserver faciamus car ils y ont vu les prémisses du principe trinitaire.

En 325 après J.C, a lieu le concile de Nicée : ils mettent au point le dogme trinitaire, qui a une assise : une même substance (ousia). Car ils ont lu Aristote. Il y a une parfaite égalité des trois Personnes. Dans le « De trinitate », Saint Augustin va aller encore un peu plus loin : un même dieu en trois Personnes ; le Christ est l'image parfaite du Père. Dans le Calendrier des Bergiers, qui fait partie de la littérature populaire, édité à Troyes au XVI^e siècle se trouve l'expression : « l'homme à l'Image de Dieu ».

Dans les Sermons (qui sont très nombreux) de la fin du XV^e siècle, je trouve cette formule, en français : « en l'homme soub-git l'Image de Dieu » à la Bibliothèque municipale de Troyes : ça y est, j'ai capté, me dis-je : ça ouvre la problématique du sujet. Sous-posé.

Sujet (subjectum) vient de la traduction de hypokeimenon. On est là avec Aristote (Platon n'aborde pas cette problématique).

Hypo = sous

Keimenon = jacent, lancer.

Ça part du langage commun : les concepts grecs sont d'anciennes métaphores, qui vont devenir des concepts.

« Idée » par exemple, pour les Grecs, ce n'est pas abstrait comme pour nous : c'est vivant, « touchable ». Eidos veut dire aspect, forme, configuration. Chez Démocrite on trouve l'expression « atomon eidos » : l'aspect de l'atome.

Sous-posé, ce qui est sous-jacent. Sous = ce qui tient. Le sujet est ce qui fait tenir le langage.

L'Idée du Bien me vient par quel processus mental ? (Si je n'ai pas lu Platon, je ne sais pas ce qu'est l'Idée du Bien). C'est un acquis, c'est le fruit d'un apprentissage.

Les Pères grecs ont trouvé l'assise : l'Image de Dieu. Il ne faut pas entendre le terme image comme nous le connaissons actuellement.

Avec Saint Augustin, on fait un pas de plus. Même Platon n'aurait pas osé aller aussi loin, mais Saint Augustin a lu Plotin et Proclus et les néoplatoniciens. « Emparons-nous de la dépouille des Egyptiens ». Ça a des conséquences radicales (dessin au tableau). L'Image de Dieu, elle est là en nous. (Yves touche son corps). Tout le monde va se précipiter sur « l'intériorité ». Explorons-nous !

A 19-20 ans, je découvre la psychanalyse. A 24-25 ans, je réalise que c'est une invention de l'occident. A partir de Saint Augustin (et différemment chez les orthodoxes) vont commencer à pulluler les « traités de l'intériorité ». Formule gigantesque de Saint Augustin : « Dieu m'est plus intérieur à moi-même que moi-même ».

Le Père Mersenne demande à Descartes de produire une métaphysique chrétienne : une science qui soit corrélée avec le christianisme. La Troisième Méditation est complètement centrée sur l'Image de Dieu.

Participant : comment passe-t-on de la théologie à la philosophie ?

Yves : c'est de la philosophie. Le discours sur Dieu se prétend rationnel, et même mieux, à partir de Saint Anselme au XI^e siècle : pour combattre les incrédules, il faut leur expliquer à quoi on croit. Il faut essayer de les convaincre. Si « l'insensé » a un brin de raison, un dialogue peut s'ouvrir. La théologie, va s'affirmer comme Logos, à savoir une scientia. Du XII^e au XV^e siècle, c'était la reine des sciences. Si tout le savoir vient de Dieu (le suprême sachant de toutes choses), il faut qu'on se mette en quête de cela.

La philosophie ne peut pas se passer de dieu. Mais qu'appelle-t-on dieu ? Le Dieu de Descartes, ce n'est pas la même chose que celui de Kant, de Saint Augustin, de Platon, etc. Avant la philosophie, il y avait une théogonie (Hésiode, Homère). Avec d'un côté les Immortels et les mortels de l'autre.

Avec Socrate, deuxième bascule. Auparavant Héraclite et Empédocle considéraient que les dieux existaient, mais pas comme ça. C'est ainsi que la philosophie est née. Platon et Aristote croyaient aussi en l'existence des dieux ; le daimon de Socrate lui répondait quand Socrate s'adressait à lui. Tous ces philosophes avaient fait le voyage à Delphes où Apollon parlait. Le « Connais-toi toi-même » est une énorme invention. A partir de Socrate et Platon (mais les présocratiques les précédaient) on se dit que les histoires de dieux n'expliquent rien. D'où l'avènement de la raison. Le logos est différent du muthos : du mythe. Les philosophes ne contestent pas les mythes, qui régulaient la journée, la vie, de chacun. Le premier, Xénophane de Colophon, un présocratique, leur dit que la multitude des dieux reconduit à un seul dieu : o théos, le divin, qui est complètement abstrait et qu'on ne peut définir.

Participant : il y a eu des prémisses, par exemple dans l'Egypte ancienne.

Oui, comme Akhénaton qui est vécu comme une hérésie.

Avec Anaximandre la philosophie va prendre son indépendance, devenir philosophie. Le premier à avoir employé le terme serait Pythagore. « Je suis ami de la sagesse ».

Les présocratiques vont donc considérer que les dieux de l'Olympe n'expliquent rien et chercher un principe explicatif :

Pour Anaximandre c'est le grand gouffre : tous les êtres jaillissent de l'a-peiron (le sans limite), y retournent après le temps qui leur a été imparti, se rendant mutuellement justice. C'est la première idée de l'infini.

Pour Thalès, c'est l'eau le principe qui explique tout.

Pour Héraclite, c'est le Feu (l'univers est un grand feu qui s'allume et qui s'éteint avec mesure).

Pour Anaximène, c'est l'air.

Pour Empédocle, ce sont les 4 éléments.

A Elée, Parménide invente le terme « être » : encore une avancée colossale.

Quand les théologiens voudront caractériser le dieu biblique (qui n'a rien à voir avec tout ça), ils utiliseront cette notion d'être.

Qu'est-ce qui se passe sur le parcours des philosophes ? Ils s'amuse avec les concepts ; ils cogitent de la logique et si possible de la mathématique. Se produit alors un drôle d'évènement, l'arrivée du Christ. Constantin se convertit en 312. Une église se forme, qui devient l'église officielle de l'empire : les philosophes et toute la culture gréco-latine sont menacés. Fermeture de l'Ecole d'Athènes, puis de toutes les Ecoles de philosophie. Puis sous le chef de Platon, qu'on intègre sous une condition : la philosophie d'accord, mais comme fille et servante de la théologie.

Le premier qui va dire non à ce que la philosophie soit fille et servante de la théologie est Schopenhauer, dont le disciple immédiat est Nietzsche. Pour Schopenhauer (Freud lira beaucoup Schopenhauer), qui est un pessimiste radical, la philosophie se pluralise. En scientisme, en positivisme, dans l'invention de la sociologie, de la psychologie. Elle circule partout mais dans son enseignement scolaire, elle fonctionne comme histoire des idées, avec des grands thèmes classiques.

[Plus nous connaissons des choses singulières, plus nous connaissons Dieu, dit Spinoza. Dieu ou la nature. Quand j'étudie la nature, je suis sauvé. « L'ordre et la connexion des choses sont les mêmes que l'ordre et la connexion des idées. » (C'est ce qu'on appelle le parallélisme spinoziste).]

N'impliquent (1^{ère} ligne) : en terme logique, une implication.

Théophanisations (2^{ème} ligne) : On se dit, là c'est un artiste qui écrit. Je ne tiens pas un discours sur Dieu. Ô théos, l'être, le divin. Manifestation du divin.

Phaïno = lumière, apparition, ce qui révèle, ce qui montre.

De l'être (3^{ème} ligne) : car pas de dieu, pas de diable. Ce n'est pas une théologie. Un discours sur le divin.

Participant : pourquoi théophanisations et pas ontophanisations.

Yves : Je n'ai jamais vu ce terme. Théophanisation, on le trouve dans le bouddhisme. Nietzsche nous dit : les arrière-mondes, l'au-delà, dieu, le paradis, c'est terminé.

Retrouver le sens de la terre, dit-il. Lisant Nietzsche, je vais un peu plus loin et parle de la divinisation du terrestre ; à partir de là je peux me mettre à peindre.

Bouddha a la révélation de la souffrance humaine. Pour jeter dehors les castes brahmaniques de l'hindouisme, il va faire un geste iconoclaste en termes de pensée : il va détruire l'absolu. Si on écroule le divin (pas l'être car on ne peut pas l'écrouler), l'absolu, il reste le relatif, c'est-à-dire ce qui fait les choux-gras des bouddhistes : tout est impermanent.

Picturales (1^{ère} phrase du 2^{ème} paragraphe) : je ne suis pas en train d'écrire un traité d'esthétique ni de justifier pourquoi je ne peins pas abstrait.

Illisibles (2^{ème} phrase du 2^{ème} paragraphe) : je marche sur des charbons ardents, d'où le fait que la phrase se complique un peu. Je parle de « parcours imagologiques » et pas de Tracés Imagologiques. Demain vous réunissez 15 grosses têtes de la théologie d'aujourd'hui, ils ont dix fois moins travaillé que moi sur l'Image de Dieu.

Participant : dans le texte (4^{ème} ligne du 2^{ème} paragraphe) théologie s'entend-il comme idolâtrie, comme quelque chose de péjoratif ?

Yves : oui, car si nous étions de vrais chrétiens (ou musulmans ou juifs) nous ne ferions jamais le moindre mal à notre prochain

Philosophique (dernier mot du 2^{ème} paragraphe) : que nous disent ces flots d'images (du cinéma, de la photo, etc.). On a les moyens techniques pour les diffuser par flots. Mais vous sentez bien qu'entre ces images-là et l'Image de Dieu, il n'y a aucun rapport. Excepté qu'il faut l'Image de Dieu comme sous-bassement à ces images. Derrière la moindre image, nous cherchons l'Image de Dieu.

Participant : la révélation

Yves : oui.

Par-delà (milieu du 3^{ème} paragraphe) : je suis beaucoup plus en polémique, là.

Interprétation (avant-dernière ligne du 3^{ème} paragraphe) : cette Image de Dieu, et là-dessus tous les théologiens sont d'accord, correspond à trois choses :

L'entendement (intellectus dei) : Kant

La volonté (que ta volonté soit faite ...) : les Franciscains et Descartes

La mémoire de Dieu : je l'ai en moi, comme le dit Saint Augustin.

De l'homme (avant-dernière ligne du 3^{ème} paragraphe) : quel est cet impact énorme de l'image dans nos existences, qu'aucune civilisation n'a connu avant nous ? Ce n'est pas d'un débat pictural dont il s'agit là.

Dernière phrase : l'homme défini à l'Image de Dieu, comme sujet de Dieu. L'homme : c'est-à-dire le sujet, le soubassement.

Participant : tu vas traverser l'Image de Dieu ?

Yves : je la déconstruis complètement. C'est ce que font Nietzsche, Heidegger, Spinoza.

Comment me procurer un accès à l'être ?

Heidegger a dit : moins j'en ferai, moins je ferai souffrir le monde : Gelassenheit, sérénité, laisser être l'être.

Si le sujet occupe toute la place (tout mon travail consiste à « désubjectiver »). Je vais attribuer au « sujet » des choses. Mais de lui je ne peux rien dire. C'est le rôle classique de l'attribut du sujet : « le mur » en soi n'évoque rien contrairement au mur de brique, etc. Socrate est un homme, un bipède, chauve, laid, grec, mais de lui en tant que sujet je n'en peux rien dire. Seulement une indéfinition d'attributs.

Le sujet est toujours corrélé à un objet. Plus on étudie l'objet plus on peut savoir ce qu'est un sujet.

Séance du 23 mai 2016

Texte 53 : La peur du polemos.

J'emploie le mot polemos : Héraclite : fragment difficile à entendre car il nous manque tout un contexte. « Polemos est le père de toutes choses ». Pour Héraclite le monde est constitué de contraires irréductibles. Je suis en débat avec Hegel ; il n'y a pas de Aufhebung chez Héraclite. Hegel est dans son époque et veut réconcilier les contraires, surmonter en élevant. Pour Hegel, un stade de l'Histoire ayant été atteint, on en garde une partie et on la monte à un stade supérieur. Nietzsche, Schopenhauer ne sont pas d'accord. Grand silence aussi de Hegel sur l'Inde, comme si l'Inde n'avait pas existé. Pour Hegel, il y a une logique de l'Histoire. Il part de Jean Baptiste Vico (1668-1744), mais qui lui, reste dans un balancement : quelquefois c'est bien, d'autres fois non.

Quelles sont les motivations de Hegel ? il est luthérien ; on lui confie la chaire de philosophie de Berlin, donc de la Prusse. Il s'agit pour lui de dire : « maintenant c'est l'avènement de la Prusse ».

Pour les Grecs, il n'y a pas du tout cette vision de l'histoire. L'âge d'or est en arrière ; il n'y a pas cette idée de progrès dans l'histoire. Les Grecs sont des penseurs de la circularité. Avec le christianisme advient tout autre chose ; nous sommes dans une conception linéaire ouverte de l'histoire. L'histoire du salut. A partir du Christ, la courbe monte vers le progrès.

Hegel a cette intuition de génie (on le suit ou pas ; je ne le suis pas) : il s'agit de rendre compte en termes dialectiques, c'est-à-dire dans une logique implacable de son déroulement, de l'Esprit s'absolutisant dans l'Histoire, d'où la notion d'Esprit absolu ou de savoir absolu.

L'Esprit est au départ en gestation. Hegel va s'appuyer sur Vico et aussi Jacob Boehme (1575-1624). Ce dernier, luthérien hétérodoxe, a l'intuition que le Père est doté d'une vie bouillonnante. Au départ il y aurait la divinité qui bout dans des douleurs inimaginables de gestation et d'accouchement, pour que de la lumière jaillisse de l'obscurité : le Fils jaillit.

Joachim de Flore (1130-1202) dont on sait que Hegel l'a lu, était un moine calabrais. Pour lui l'histoire (sainte) se déroule en trois grandes étapes : la première est celle du Père (l'Ancien Testament), la deuxième est celle du fils (l'Evangile) et la troisième est celle de l'Esprit (il va parler de l'Evangile éternel). Il évoque un amour spirituel, la pauvreté, d'autant que l'Eglise est en train de s'enrichir. Il introduit de la temporalité. Dans ces années 1150-1200, les gens s'aperçoivent que ça dure depuis longtemps, contrairement à ce qui était prédit. Hegel reprend ça, avec l'Esprit s'absolutisant dans l'Histoire chez le peuple prussien.

Nietzsche lui reproche de dénigrer la vie. Pour Nietzsche, cette vie vaut la peine d'être vécue une éternité de fois. La bête noire de Nietzsche est le nihilisme. La vie est sous le signe de l'empreinte du divin. Deux figures princeps du surhomme : le surhumain est une passerelle jetée vers le divin. « César avec l'âme du Christ ». « Le surhumain sera impitoyablement bon ».

Dans les Carnets du Voyageur, je tente de bâtir une éthique de l'éternel retour du même (ou de toutes choses).

Texte 54 : De la destination de l'être à la prédestination du sujet

Le Pays d'Avant dans les Grandes Amériques : le « héros » est Lyconive Oubli, elle c'est Nicolylve Mémoire. Il découvre le monde des Grandes Amériques et il est en quête d'autres mondes. Les trois premiers livres sont les livres de l'Oubli ou de la haine. (Je n'avais pourtant pas encore lu Empédocle). Dans les trois derniers livres, Lyconive Oubli s'efface et c'est une pure parole. Dans le dernier chapitre, je vais jusqu'au bout de ce que permet le langage. Je liquéfie le langage, je l'exténue. On passe aussi par un chant, le Livre des Cantiques. Lyconive Oubli entrevoit l'Etablie Terre d'Amour, qu'il va appeler le Pays d'Avant.

Après la dernière de la dernière de la dernière des nébuleuses, (voir le Livre des Grandes Amériques), on expérimente que tout se termine. On est au plan cosmologique. Quand l'univers s'éteint, l'aventure se poursuit ailleurs. S'il n'y avait rien avant ni après, ce qu'il y a là ne serait rien non plus.

Etablie Terre d'Amour : 4 atomes de mémoire qui me parlent du Pays d'Avant. C'est cette Terre que des mystiques arabes vont appeler le « Pays du non-où ».

Je crois au Pays d'Avant, mais ce n'est pas une foi religieuse. J'ai fait un rêve (nocturne) du Pays d'Avant en juillet 2019.

Dans les possibles destins de l'univers, une forme de vie peut rebondir ailleurs. C'est mon postulat de base : toute forme d'amour échappe au néant.

Discussion sur les Grandes Amériques et La Lettre d'amour.

Il n'a pouvoir que de la laisser être (2^{ème} phrase) : Laisser être = Heidegger. Je viens de relire le livre de Reiner Schuman : « Le principe d'anarchie, Heidegger et la question de l'agir ».

Le dernier Heidegger : retrouver le sens des choses : c'est le dernier message de Heidegger.

Heidegger dans « Question III » évoque la Gelassenheit (sérénité) : laisser être la chose, ne pas vouloir s'en emparer, comme un objet à manipuler. La nature s'en porterait mieux. Dans « Question III » il a aussi un superbe dialogue entre un philosophe, un psychologue et un scientifique : « pour servir de commentaire à sérénité ».

A tout jamais imprédestinable (ligne 3) : Heidegger est celui qui parle d'une dimension qui n'avait pas été prise en compte (chaque philosophe a une ou deux idées fondamentales nouvelles) : le temps, d'où Sein und Zeit.

Le dernier Heidegger des années 68-70 : Sein ist Zeit (être est temps). En littérature, il était précédé par exemple par Proust. Jusque-là le temps se réduisait à chronos.

Aristote : « le temps est le nombre du mouvement selon l'avant et l'après ». Ça, c'est la conception publique, commune, du temps. Y a-t-il un autre temps ? oui, nous dit Heidegger : le temps des choses. Bergson aussi (qui ne connaît pas Heidegger) s'est interrogé sur le temps, mais lui vient de Plotin.

J'ai demandé à Pierre Magnard en 2^{ème} année de philo : c'est quoi la durée ? Fondre un morceau de sucre dans un verre d'eau, par exemple. La durée n'est pas le temps. Bergson nous a démontré que nous avons spatialisé le temps.

Aristote a cogité le temps mais pas la durée : de la génération et de la corruption de toutes choses. Mais Aristote pouvait cogiter cela, car dans son monde à lui, il y avait les étoiles, le soleil, le monde supra-lunaire, fixes. Il reste en contact avec Platon, les astres sont fixes et indestructibles, alors que dans la nature, tout naît, vit, meurt.

Imprédestinable : prédestiner = prévoir par avance ce qu'une chose ou un être va devenir.

La science (et des savants comme Laplace) ont cru pouvoir tout prévoir, prévoir toute la suite des événements. Laplace dit à Napoléon : « si nous étions à la place d'une intelligence infinie, nous

pourrions prévoir toute la suite des événements ». Un jour la science pourra le faire, pense-t-il, en tant que partisan d'un déterminisme absolu.

Si je suis là, vivant, c'est un hasard phénoménal : mon père reçoit 3 balles de fusil mitrailleur dans le dos peu avant la fin de la guerre 39-45. A quelques centimètres près, je ne serais pas né.

Fin de la vidéo

Séance du 06.06.2016

Comme prévu, nous reprenons la querelle des universaux : elle prend son prime départ avec Abélard, maître dialecticien s'il en fut. Ça va prendre de l'ampleur au fur et à mesure quand on va intégrer Aristote, car les théologiens catholiques vont opérer une relecture d'Aristote, en particulier au XIII^e siècle. C'est la plus grande querelle intellectuelle du Moyen Age. Il y a une autre querelle, qui lui est associée, celle des futurs contingents. Les théologiens découvrent la logique d'Aristote alors qu'auparavant, ils s'appuyaient sur Platon. La lecture d'Aristote va combattre le point de vue platonicien sur l'universel. Voir le livre d'un auteur thomiste Jacques Chevalier : « De saint Augustin à saint Thomas d'Aquin ». Jusque-là, il n'y avait pas de problème mais les théologiens ont réactivé une querelle entre les réalistes et les nominalistes, au XVI^e siècle. Je suis nominaliste, n'étant pas platonicien. Chez Platon, il y a un réalisme des Idées (ce qui nous paraît étrange). Elles sont plus que réelles ; seule l'Idée est réelle pour Platon. Fichte dira : l'Idée du mur est plus réelle que sa réalité. En mathématique il n'y a rien de plus réel que le nombre. Seul est réel Dieu, il est proprement réel. Pour Platon, les Idées participent peu de la matière, qui est éphémère et qui ne fonde pas l'existence des Idées.

Arrivent les lecteurs d'Aristote. Comment accorder Aristote et la grande tradition catholique ? Faut-il un point de vue universel comme les droits de l'homme ? Etant nominaliste et nietzschéen je ne crois pas à l'universel. Mais on peut me reprocher de détruire toute vérité. Guillaume d'Ockham a lu Aristote qui soutient qu'il n'a de réel que la substance (ousia), et non l'Idée. Substance = composé indivisible, indestructible (il existerait une matière première éternelle). Pour Aristote, le monde n'est pas créé et il ne s'arrêtera jamais. Pour Platon, le monde est créé par un démiurge mais il ne s'arrêtera jamais.

Pour Aristote, la matière est mêlée à la forme mais ne lui est pas subordonnée. Si l'aristotélisme avait triomphé nous ne parlerions même pas du rapport âme-corps.

Le nominalisme (qui s'oppose au conceptualisme) : lecture d'un passage du livre de Pierre Alféri : « Guillaume d'Ockham, le singulier ».

Un universel conçu par l'esprit je l'admets. Un universel hors de l'esprit, non.

Lacan : « Les noms ne sont pas la conséquence des choses ». Le signifiant est arbitraire. Les nominalistes découvrent l'importance du nom, c'est-à-dire ce qui désigne ; signe. Difficile question de la réalité de l'individuel et de sa participation.

Pour les nominalistes, tout ce qui est réel est individuel. Je vois bien un cheval, mais je ne vois pas la caballéité. Je vois bien un homme, mais je ne vois pas l'humanité. Je vois Socrate ; Socrate est un homme. Mais qu'est-ce qui me dit que c'est un homme ? Non, ce n'est plus un homme puisqu'il est mort. Comment définir ce qu'est un homme ? Porphyre, pour se tirer d'affaire dit : on a le genre, l'espèce, l'individu. Ça reste abstrait. Pour pouvoir tuer un homme, il faut que je me dise que c'est un sous-homme.

Est-ce qu'il y a de l'universel dans l'individuel ? Les universaux n'existent que dans les expressions verbales. Ça ouvre la route vers la linguistique, qui est une invention propre à l'Occident. S'il n'y a pas d'individu en tant que tel, il n'y a pas de psychanalyse.

Comment échapper à un formalisme dont l'autre ne voudrait pas ?

Avec les nominalistes, ce qui est intéressant c'est le signe. Le signe est une production de notre esprit.

Il n'est pas dans le Ciel des Idées. On est dans les premières failles de l'édifice théologico-politique.

Mes 4 axiomes : qui forment l'assise de toute mon œuvre intellectuelle.

Rendre l'amour à sa spiritualité

S'il existait un seul atome de néant l'univers s'y engouffrerait.

Elever l'universel jusqu'à la dignité du singulier

L'amour veut des œuvres.

Je suis mon monde dit Wittgenstein. Je meurs, le monde tel qu'il est n'existe plus. Car je ne peux parler du monde que depuis mon point de vue de singulier. L'universel est une proposition élaborée par l'esprit humain.

Texte 54 Deuxième partie, à partir de « L'art... »

Je m'en prends là au sujet de la modernité. Les métaphysiques de la subjectivité qui prennent leur essor avec Kant, Fichte (on met Schelling à part), ont pris leur départ chez Descartes.

Est-ce que je peux poser Le sujet ? Est-ce qu'il existe Le sujet ? Le sujet (subjectum) il pense chez Descartes. L'animal pour Descartes ne pense pas, n'a pas d'âme, donc il n'est pas un sujet.

S'il y a sujet, il y a fatalement objet.

Jet : le posé devant, jetant devant lui. Une « jecton ». Visée intentionnelle chez Husserl. Mouvement de sortie. Ce ne sont pas des abstractions, c'est ce qu'on vit tous les jours.

Conscience = conscience d'objet.

En tant que sujet pensant, ce que je vais définir est un penser. Jusqu'où va l'adéquation entre le pensant et le penser ?

Participant : l'adéquation entre l'intellect et la chose : là on peut dire qu'il y a de la vérité. Jusqu'où va cette adéquation ?

Il y a le sujet humain, le sujet pense. Car il lui faut déterminer ce quelque chose qui est devant lui : l'objet. Je détermine cette chose.

Participant : Adéquation : il y a l'intelligibilité qui est dans la chose qui est la même que celle qui est dans le sujet.

Yves : oui, Spinoza radicalise tout ça. Pour Spinoza il y a une intelligibilité absolue du réel. Car pour lui, Dieu et la nature sont une seule et même chose. C'est d'une modernité inouïe. « L'ordre et la connexion des idées sont les mêmes que l'ordre et la connexion des choses ».

Je refuse la position de Fichte (il y a le moi et le non moi). Les choses ne sont pas du « non moi ».

Si seul le sujet pose, il ne fait que poser des objets.

L'art ... Pays d'Avant : l'art n'est pas une activité artistique. L'art n'est pas du tout à ranger dans les activités. Il est une réponse. Là je suis heideggérien.

Participant : ça participe de l'idée que le sujet n'est pas l'auteur de sa propre existence.

Autonomie absolue : non car il est en rapport avec l'être.

Créateur : si l'art ne se fonde que de l'objet, que l'artiste s'arrête là et aille faire de la science, car il oublie l'être. Voir Heidegger : « qu'est-ce qu'une chose ? ».

Et cela seul : j'attaque de front toute l'abstraction. Devant un tableau abstrait, même si je le trouve très beau, je dis « tu n'as peint que toi-même ».

Nous avons deux manières d'envisager le rapport à un autre : la relation créateur/créature (il faut lire Dieu dans sa création). Ça évolue au XVII^e siècle, nous avons substitué à cela la relation sujet-objet. Il faudra un jour inventer un autre binôme.

Texte 55 : Une grisaille à nulle autre pareille.

La nuit de l'être : = l'oubli de l'être chez Heidegger. Pour les penseurs, ces abstractions sont des choses réelles. Ce n'est pas « cogiter » avec des mots. Un philosophe ne fait que parler de ce qu'il vit.

On veut tout soumettre au pouvoir de la raison (technico-scientifique). C'est la grande Raison des Lumières. Avec les Lumières, peu de poètes et de peintres. L'essor des Lumières va enclencher une réaction terrifiée : celle des Romantiques qui vont effectuer un retour vers l'irrationnel. Retour vers le Moyen Age dans un premier temps : sauver les églises, les châteaux. Retour vers les mythes, les légendes, les contes. Célébration du féminin : le sommet va être atteint par Hölderlin avec Diotima. (j'ai fait un paysage de neige mettant en scène leur rencontre). Hölderlin va écrire Hyperion pour elle.

Après la mort de Diotima (Suzette) il vit encore 40 ans, mais dans la folie, et il écrit un poème comme si c'était elle qui lui écrivait d'outre-tombe.

Cette découverte de cette femme singulière, aimée, c'est un apport du Romantisme.

Participant : quelle est la différence entre l'amour courtois et l'amour romantique ?

Ce n'est plus la femme idéalisée qui est fêtée, mais la femme singulière. L'amour romantique est le premier discours amoureux (comme le dit Lacan) après l'amour chanté par les troubadours. Ensuite il y a eu en 1968 un autre discours amoureux.

Raison : deuxième ligne. A entendre comme raison scientifico-technique.

Rien ne diffère de rien = nihilisme

Au plus extrême de la grisaille : une barrière, un rempart. Qui fait barrière quand on réduit toute chose à un objet. C'en est fini de ce que Heidegger appelle la lumière de l'être.

L'équivalence de la chose et du rien sous la figure de l'objet : dessin au tableau d'un « vitrail » avec à gauche le sujet regardant. Le vitrail fait rempart, barrière quand on réduit tout à l'objet. A droite de la « barre », des non choses. Si je dis « j'abstrais » : seul cela existe car je le constitue de part en part.

Le regardant va créer alors son re-semblable, rien d'autre, car ce qui serait autre chose ne m'est plus visible. Il n'y a d'évidence que là (à droite de la barre). Elle ne fonctionne qu'ici où tout se plie, où tout est obligé de se plier à l'évidence du seul sujet. Seul est évident ce que j'arrive à « evidere », à vider de sa substance. Ça devient évident, mais je n'ai plus accès à ça (colonne de gauche), à ce qui échapperait à mon évidence abstractisante. Le premier à nous l'avoir rappelé fortement est Heidegger qui nous dit : vous oubliez les choses, vous vivez dans un monde d'objets. Ce monde d'objets est en train de vous pulvériser en tant que sujet percevant. Les objets sont à ma disposition, objets de consommation. L'impensable pour l'homme moderne, selon Heidegger, c'est la mort. Elle n'est pas enregistrée au sein des choses possibles. Ce sujet tout puissant que je suis, pourquoi ne vivrait-il pas deux siècles ?

Texte 56 : Le scorpion du Cercle de Feu.

Ce texte est une critique fine de Leibniz. Je peux m'appuyer sur Leibniz sans pour autant être un leibnizien pur et dur.

Je ne reçois pas l'image de l'artiste créateur car elle est boursoufflée, ravagée d'inanité. Tous les hommes (ou aucuns) font un travail de création. On a monté ça en épingle à partir du point de vue relativement kantien de l'artiste comme génie (ainsi qu'avec des penseurs anglais comme Shaftesbury). Le génie pour Kant, c'est celui qui invente ses propres règles. Les gens l'ont relativement mal compris. Un autre concept, celui de spontanéité, qui vient de Kant, a été aussi très en vogue. « Exprime-toi ». Les potes, dans ma jeunesse, considéraient que Rimbaud n'avait jamais rien lu, ce qui est profondément faux.

Heidegger souligne à plusieurs reprises que les Grecs ignoraient le principe de création. Le Dieu créateur est le Dieu biblique. Quand on aborde l'art il faut mettre le terme création de côté. Pour moi, ce terme est connoté de ce fond de théologie chrétienne. Ce mot de création fait symptôme.

Piégée : par ces fausses notions non interrogées.

Cercle de Feu : ça me vient d'un spectacle auquel j'ai assisté enfant, vers l'âge de 10 ans en Algérie. Les hommes avaient repéré un scorpion. Ils l'avaient encerclé avec des brindilles auxquelles ils avaient mis le feu. Le scorpion a donné l'impression qu'il s'était piqué lui-même comme pour se suicider. (En réalité, les adultes se sont trompés et nous ont induits en erreur, nous les enfants, nous faisant croire au suicide de l'animal : c'est la chaleur qui le fait se recroqueviller sur lui-même, pour se protéger). C'est une image qui m'a marqué, qui traduit la fatalité du piège.

Mille consciences ressemblées : c'est la société et si toutes les consciences se ressemblent, c'est la catastrophe. Elles s'anéantiraient toutes.

Petits miroirs de l'univers : je m'en prends à Leibniz, quoiqu'il me dirait que ce n'est pas exactement ce qu'il dit. Dans l'esprit de Leibniz, Dieu ou l'entendement créateur cogite à l'infini. Il n'est pas tellement en dehors du monde. Les monades fulgurent de la divinité. Le Dieu de Leibniz est le représentant suprême d'une infinité de possibles. Il crée une infinité de mondes possibles. Dans ces mondes possibles, la monade (Andrée par exemple) peut rencontrer d'autres destinées. Dieu met en connexion

les différents possibles et ça marche ou pas. Andrée devient un compossible que Dieu fait passer à l'existence. Les monades passent à l'existence car elles sont compossibles avec d'autres monades. Cette monade (Andrée) est elle-même composée d'une infinité de monades. Il est un précurseur de la science moderne. La monade est sans porte ni fenêtre, car Leibniz ne veut pas d'une influence extérieure à la monade. Leibniz les appelle aussi des points métaphysiques. L'univers de Leibniz n'a rien de matériel, c'est un univers psychique, spirituel, intellectuel.

Jean-Baptiste Van Helmont (on est dans les débuts de la chimie) trouve cette belle image : une immense (infinie) boule de mercure qu'on jette et qui se fracasse en une infinité de petites boules de mercure. Les monades entrent entre elles dans une composition ordonnée, mieux dit-il, ces monades (ou atomes, d'autant qu'on est en train de découvrir l'infiniment petit avec le microscope) métaphysiques sont corrélées entre elles. Une monade (sans porte ni fenêtre) porte en elle un quantum d'information qui lui vient de Dieu. Elle porte la justification de son existence et le sens de son existence. Il existe une harmonie préétablie dans l'entendement du créateur, pour aboutir au meilleur des mondes possibles. N'allez pas vous plaindre de ce monde dans lequel vous vous trouvez. Il n'y en a pas de meilleur. Là on rejoint l'éthique. Leibniz rêve d'une harmonie des consciences entre elles.

Si ces monades ne sont que des miroirs vides (dernière ligne du texte), elles nous renvoient au néant. Un monde pour Leibniz est un *vivant* petit miroir de l'univers. Le quantum d'informations que la monade porte en elle-même est lui-même infini. La monade comme miroir perçoit une infinité de miroirs qui vont l'empêcher de voir tout l'univers.

Leibniz va évoquer les petites perceptions, comme le bruit de chaque goutte d'eau va constituer le bruit de la vague tout entière. Nous ne sommes pas conscients de ces petites perceptions. Schopenhauer (et d'autres penseurs) met au point le concept de l'inconscient. On comprend qu'il y a quelque chose qui résiste à l'investigation de la conscience.

Participant : pourquoi « *vivants petits miroirs de l'univers créé, surfaces du néant* » ?

Une démonstration par l'absurde : (un miroir par lui-même n'existe pas). Pour qu'un miroir devienne objet il faut un sujet. Si le miroir se reflète seulement dans un autre miroir, aucun intérêt. Surface du néant, c'est une vue de l'esprit. Deux miroirs vides, qui ne sont donc plus vivants, ça n'existe pas.

C'est quand l'univers est créé par de pseudo créateurs, de pseudo artistes que le quantum d'information, que ne manque pas de présupposer Leibniz, disparaît.

Leibniz ne dirait pas petits miroirs créés. Si l'artiste n'est pas informé, il ne produit rien. Dans tous les cas de figure, information dit sources. Quand on dit communication, ça veut dire mettre en commun.

Texte 57 : Les escouades de l'inquisition

Là, je suis en débat avec la théologie.

Inquisitio voulait dire rechercher (il n'avait pas le caractère négatif qu'il a connu ultérieurement).

Je suis là en débat avec l'histoire de l'art. Jeune homme, j'étais excédé par les « Histoires de la peinture ». Ça commençait par les peintures rupestres, puis les lions de la Babylonie, puis les hiéroglyphes, puis les Grecs, et à la fin Picasso. Là derrière se tenait une véritable idéologie, marxiste. La dialectique du matérialisme historique. Toute l'histoire aboutissait à chanter la création ex-nihilo, et à célébrer les vertus de la tabula rasa. Thèse de Mandelstam « il n'y a pas de progrès en art » ; c'est aussi mon point de vue, d'autant que la notion de progrès est corrélée à celle d'Histoire. Ces « histoires de l'art » sont toutes tombées en désuétude : on voulait nous expliquer que chaque forme d'art renvoyait à une idéologie, et qu'on avait la clef pour interpréter l'histoire.

La Création (ligne 8) : qui dit création dit point de départ, et recherche de l'origine.

Jugement dernier : car ce que le christianisme a inventé de très fort, et ça a marché jusqu'à la folie, c'est cette affaire du jugement dernier. Il est totalisant. Imaginez le flip des gens jusqu'au 15^e siècle : l'existence que je mène n'est peut-être pas bonne. Le jugement est en suspension jusqu'à la fin des temps. L'enfer a été aboli par l'Eglise en 1926. Cette application folle, c'est la Shoah, le même schéma dirigé par des pervers.

Texte 58 : Par les sentes imagologiques.

C'est une affaire d'avance, de retour, de parcours. C'est du Merleau-Ponty et du Heidegger.

La vision (on a du mal avec ça) c'est une affaire de parcours. Je ne passe pas par l'intermédiaire de l'œil : ce n'est pas l'œil qui voit. Il enregistre des données. Si on n'avait que l'œil et le cerveau, on n'aurait rien, une vue de l'esprit ; on n'existerait pas.

Si l'œil voit une chose, la chose fait aussi exister l'œil. Les deux s'avancent l'un vers l'autre dans un parcours aller-retour. Ce que comporte en lui ce qui est saisi par rapport à ce qui est saisissable. Si on en reste à une vue de l'esprit archi dominante.

Il nous faut la chose (d'où « L'œil et l'esprit »). Pour qu'il y ait de l'esprit, il faut un œil et une chose. Par contre, dans le schéma cartésien du sujet et de l'objet, pour Merleau-Ponty on manque tout ça. Il s'agit de déterminer ce qu'est l'objet et ça s'arrête là. Il n'y a pas de retour. C'est le sujet de la science, le cogito. Bien que les savants modernes remettent cela en question, à partir d'Heisenberg et Einstein. Einstein : « il n'y a aucun passage de l'expérience à la théorie ». L'homme du cogito ne conçoit la nature que comme objet. Alors que pour Spinoza cette dichotomie sujet/objet n'existe pas. Chez Spinoza, Dieu et la nature font un.

Les mythes grecs : par exemple Thésée et le minotaure. Thésée abandonne Ariane à Naxos. Dionysos va la consoler. C'est en lien avec la corrida. Pierre Magnard dit que ça correspond au meurtre du minotaure. Le minotaure c'est l'homme-animal. J'ai eu le projet d'écrire le dialogue entre Dionysos et Ariane, que Nietzsche avait envisagé d'écrire. Le minotaure a un corps de taureau avec une tête d'homme. Le mythe signifie qu'en le tuant, vous mettez d'un côté l'homme, et de l'autre l'animal. Vous ne pourrez plus jamais les faire se rejoindre. Celui qui va entériner cet abîme entre l'homme et l'animal est Descartes.

Texte 59 : Scintillae animae.

Étincelle de l'âme. Notion importante dans le christianisme de l'Antiquité gréco-latine et au Moyen Âge. Elle vient de la lecture que les Pères grecs et latins vont faire des Stoïciens. Dans le cosmos des Stoïciens, donc dans leur physique et leur cosmologie (ils ont en particulier beaucoup étudié la partie morale du stoïcisme). Le stoïcisme sort d'Héraclite : les Stoïciens vont reprendre la vision du monde d'Héraclite : l'univers est un grand feu qui s'allume et qui s'éteint avec mesure. Ça vient des Babyloniens, dont Zoroastre. Le temps chez Héraclite est cyclique. Éternel recommencement tous les 80 000 ans. (Dans l'hindouisme antique, l'univers était âgé d'au moins 10 milliards d'années !) Ce cosmos est du feu et de ce feu jaillissent, à l'intérieur, des étincelles : l'âme, la psyché. L'âme, ce n'est pas au sens chrétien, c'est une âme cosmique, d'un monde qui n'est pas créé.

Dans tout être (nous, les animaux, les plantes, etc.) il y a cette étincelle. Donc je suis éternel. Rien ne peut détruire ce cosmos qui est divin : c'est tout le stoïcisme.

Il y a trois niveaux d'application en Occident chrétien : 1) dans la spiritualité catholique. Cette façon de concevoir l'âme va culminer chez deux grands mystiques catholiques : Ste Thérèse d'Avila et St Jean de la Croix qui a écrit « La vivante flamme d'amour ». 2) Spinoza 3) Nietzsche.

Conception d'un monde Un (en kai pan) : nous sommes à l'opposé du platonisme et même de l'aristotélisme.

Querelle des panthéistes au XVIII^e siècle : quand on voulait couler quelqu'un, on disait de lui qu'il était panthéiste : c'est une notion philosophique du tout (du dieu pan, de la nature) : Dieu et la nature sont un. En régime chrétien ce n'est pas accepté, Dieu n'est pas dans la Création. John Toland soutient la thèse que la nature et dieu, c'est la même chose. D'emblée je m'inscris dans la lignée des Stoïciens et d'Héraclite quand j'écris « *conjonction* », jonction avec. J'ai eu cette intuition : *si la chose est du temps l'espace se déploie alors comme lumière autour d'une flamme*. C'est pour cela qu'il y a des cierges dans les églises. Allumer un cierge, symbolisme de type cultuel, montre que le feu duplique sans s'amoindrir. (si on approche le cierge d'une flamme, le feu est transmis sans amoindrir la flamme). En allumant un cierge, on ranime une présence.

Vive étincelle de l'âme = vive flamme d'amour. Scintillae animae.

Pour le peintre figuratif, il y a conjonction de l'espace et du temps. Tout le XX^e siècle (et même depuis Newton) cogite la coappartenance de l'espace et du temps. L'espace, avec Newton on croyait savoir ce que c'était. Mais 75% des écrits de Newton sont des écrits alchimiques. On (sa famille en particulier) a voulu cacher cela. Les intuitions physico-mathématiques de Newton sortent de l'alchimie.

Kant va lire Newton (et ne savait pas qu'il était alchimiste) ; sa critique de la Raison pure est du Newton appliqué. Kant croyait que Newton avait dit définitivement le dernier mot en physique.

Cette co-appartenance : l'espace chez Kant est une forme a priori de la sensibilité : un cadre-forme a priori de la sensibilité. Ça m'a beaucoup interrogé jusqu'à ce que Heidegger me donne la solution dans le « Kant buch » qu'il écrit juste après « Sein und Zeit ». Heidegger dit qu'il y a un grand bougé entre la préface à la « Critique de la Raison Pure » de 1781 et celle de 1785. Il donne tout à l'entendement alors qu'avant c'était à l'imagination.

Dans la théorie kantienne de la connaissance, il y a pour tous les commentateurs, le schématisme transcendantal. (Les schèmes = les images). Kant nous dit qu'ils reposent dans l'âme. Heidegger demande où est et qu'est-ce que ce schématisme, cette faculté que nous aurions de produire des schèmes régulateurs. Si on est kantien ça marche. Sinon, non. On accorde à Kant que notre intelligence est schématique, qu'elle use de schémas. John Lock avant Kant affirme, pour s'opposer à Leibniz, qu'il n'y a pas d'idées innées, qu'il n'y a que des idées acquises. Je suis partisan des idées acquises. Je ne veux pas des idées innées au plan politico-social. Kant, qui meurt en 1804, pense, lui, par concept et il met beaucoup de choses en nous. On a l'espace qui est interpénétré par ce plan qui est le temps. A chaque point de l'espace correspond un nombre. Le temps définit l'espace. Quand Aristote nous dit que le temps est le nombre du mouvement selon l'avant et l'après, on ne peut que lui donner raison ; il suffit de regarder une montre. Sauf que le temps est dans l'espace.

Le schème, chez Kant, est « caché dans les profondeurs de l'âme » (pour un Andalou comme moi, c'est du verbiage ; Kant dit que c'est en nous, qu'il n'y a pas besoin de chercher dans la nature). Pour moi, nietzschéen et heideggérien, le temps n'est pas une forme, c'est des choses.

Temps est être, pour Heidegger.

Graphies : qu'est-ce-que je fais quand je graphie ? Si je fais ça (Yves dessine une montagne au tableau) je graphie une forme, un schème que j'ai acquis. Si je fais un arbre, c'est un autre schème (je préfère forme). Kant me dirait que ce ne sont pas des schèmes mais des images. Car avant cela pour Kant, il faut les schèmes de l'espace et du temps, les formes a priori. Il faut que j'aie acquis une conception de la spatialité pour la représenter.

Inscrire l'espace dans le temps (ligne 2) : la définition du temps selon l'avant et l'après sombre dans la caducité. Dans mon cosmos à moi il n'y a pas d'avant et d'après, car je ne suis pas aristotélicien.

En quel temps vient la chose : pourquoi la chose vient dans un temps qui lui est propre.

Quel site : un lieu.

Participant : un topos.

Les Grecs ont travaillé ça avec le terme koré. Koré : le lieu comme espace. La tasse n'est pas dans l'espace, elle est l'espace.

Participant : l'espace se constitue comme un site.

Je ne peux pas définir un espace de manière abstraite : c'est là que je ne suis pas kantien. C'est si je suppose qu'il n'y a rien autour de la cuiller ou autour de la tasse que je la crois dans un espace. Il n'y a que du il y a.

Participant : pour les Chinois, leur notion de vide n'a rien à voir avec la nôtre.

C'est un sur-plein d'énergie. Comme chez Pierce, le un sort du zéro. Pour nous « zéro » veut dire rien, pour le sens commun. Le 1 sort de la béance originaire qui nous fonde en tant qu'êtres incomplets, du zéro. C'est démontré en termes mathématiques. Ce zéro est plein de 1. L'introduction du zéro en arithmétique est une vraie révolution. Il y a zéro, puis moins 1, moins 2, etc.

L'espace se déploie alors comme lumière autour d'une flamme : Yves dessine une bougie au tableau. La flamme c'est le temps, et l'espace se déploie autour de cet axe.

Kant me dirait : tu es un panthéiste.

En littérature (dans le Nouveau roman et chez Blanchot par exemple) présence de l'abîme. Cet abîme qui rend possible effectivement la conjonction de l'espace et du temps. Kant dirait, puisque tu penses par rapport à cet abîme, tu es un panthéiste. On n'y pense pas souvent à cet abîme, mais il nous habite. On s'est battu pour des vérités qui n'ont plus de valeur. C'est apaisant socialement. Certes, on perd de l'universel, de la certitude. Car toute vérité est fille du temps.

Dessiner ou écrire est une mise en abîme constante, continue. Ça s'arrêtera quand je mourrai. Les Carnets du voyageur que j'écris depuis 2000 jusqu'à maintenant : l'écriture qui s'accomplit dans un espace et un temps m'amène à une mise en abîme vers le haut ou vers le bas, car le texte que je suis en train d'écrire pourrait être mille fois différent. Il se trouve que c'est ce petit bonhomme qui est en train de l'écrire, je pourrais l'écrire autrement. La mise en abîme, c'est cette découverte des Modernes qui s'aperçoivent que l'écriture n'est pas un absolu ; c'est un relatif qui bouge. Le lecteur va en faire autre chose, d'où une mise en abîme, infinie. La mise en abîme, par exemple dans l'écriture, le premier qui la conçoit est Leibniz. Dans une monade (on vient de découvrir le microscope) on voit comme dans un étang il y a des poissons, dans les poissons on voit des étangs, etc. On demande à Leibniz : est-ce que la monade a une consistance matérielle ? Non, c'est un point métaphysique. Le monde matériel est fondamentalement métaphysique ; il n'y a que des milliards de quantas.

Ame où temps : la flamme de la bougie, c'est du temps : « dans la lumière du temps » dit Heidegger. C'est le temps qui est véritablement l'être. (La montre n'est qu'une manière de nombrer le temps). Heidegger nous dit que *chronos* n'est pas le temps. Cette flamme illumine l'espace qui tourne constamment autour du temps.

Où est le lieu ? « Être est temps », on pourrait le traduire par « être où temps ». Ce que j'oublie dans la perception commune d'une tasse, si elle s'élevait d'elle-même, toutes les lois de la gravité s'effondreraient. Elle est posée là car la table la soutient. Il faut toutes les forces conjuguées de l'univers pour que la tasse tienne sur la table. L'être (c'est-à-dire la présence d'une chose) est le lieu même du temps, le lieu où a lieu le temps. Le temps est le lieu de l'être (ce qui n'est pas tout à fait pareil).

Cette petite étincelle... accomplissements humains : c'est la lumière qui engendre le regard et pas l'inverse. Je serais un demiurge si c'était mon regard qui produisait la lumière. Je dis bien « humains », je reste terre à terre, là.

Parce qu'il ne se représente pas, le temps accomplit : c'est St Augustin. St Augustin dit qu'il sait ce qu'est le temps si on ne le lui demande pas, mais il ne sait pas ce que c'est si on le lui demande. Je peux me représenter l'espace de la tasse, mais je ne peux pas me représenter le temps de la tasse.

Participant : le temps ne se représente pas (tout court) et pas lui-même non plus.

Cette flamme, elle ne se représente pas elle-même. (Elle ne sait pas qu'elle est flamme). Je me la représente : ce sont toutes les philosophies de la re-présentation qui défilent. Kant et Leibniz sont des philosophes de la représentation. Ça veut dire que le rôle du « re », c'est dû à ma mémoire. Je ferme les yeux et je me représente la cheminée. Je les ouvre ; il y a un bougé car je ne peux pas dans la mémoire me la représenter telle qu'elle est.

Présent = présence : le temps. La représentation amène sur le devant de la scène une image, un mot. Mais le fond est celui de la présence de l'être. « La cheminée », c'est aussi de la syntaxe. Si je ferme les yeux, je peux me représenter dix cheminées différentes. On parle des métaphysiques de la représentation. Pour ce qui est de la représentation en direct, on revient au même problème : il n'y a rien d'autre que l'être comme temps. Toute représentation (et là Freud voit juste) est représentation de mots et représentation de choses.

Schopenhauer : « Le monde comme volonté et représentation » : c'est aussi le monde de Freud.

Parce qu'il ne se représente pas, le temps accomplit l'œuvre picturale : je ne suis pas en train de peindre du temps, c'est lui qui l'accomplit. En termes cosmologiques, nous sommes enfants du soleil. Si le soleil s'éteint demain, c'est la catastrophe. Au cours de sa lente évolution, le soleil a produit une terre, avec des hommes, que le soleil inonde tous les jours de sa lumière : enfants d'un unique soleil.

Dernière phrase : le postulat de fond d'un tel énoncé : nous sommes des êtres traversés par la finitude ; c'est le problème du temps ; c'est un peu douloureux. La finitude, ça se représente comme ça (Yves trace un segment au tableau). Je peux le diviser en un nombre infini de segments.

Mais le passage obligé : tout mouvement s'inscrit dans l'espace, est redevable d'un espace.

Dit : il pointe, il me met en contact

La primauté irréprésentable : échappe à la représentation. Je peux me représenter la tasse, pas le temps.

Participant : conjonction de l'espace et du temps, c'est l'étincelle de l'âme ?

Yves : oui.

Séance du 14.09.2016 :

Reprise de la notion de mise en abyme dans la littérature : exemple de la vache qui rit, qui est reproduite dans sa boucle d'oreille, etc.

Dans les Carnets du voyageur (même si je n'aime pas les procédés littéraires), j'écris que je suis assis (en littérature moderne le « je » est aussi une fiction), je suis assis au bord d'une route dans le Sud de l'Espagne, en train de dessiner. Je vois arriver, sur une carriole qui descend, deux jeunes hommes. L'un a 15-16 ans et l'autre 78 ans. Je reconnais le petit garçon, c'est moi enfant. « Je » peux le reconnaître, mais le petit garçon ne peut pas « me » reconnaître. J'annonce que je vais écrire un roman sur le retour du même. Virginie m'a dit : « ah, coquin, tu es déjà en train d'écrire le roman ».

Les personnages de la réalité sont aussi des personnages de fiction. On ne croit plus que le moi et l'être c'est la même chose. Le moi est l'être, Descartes y croyait, même si l'ego n'est pas le moi psychologique, mais le moi transcendantal. Tout au long du XVIII^e siècle et ensuite, on s'aperçoit que le moi est beaucoup plus complexe qu'on pouvait l'imaginer.

Texte 60 : D'un miroir qui serait miroir de miroir.

Le non-voyant (1ère ligne) : un non-voyant ne sait pas ce qu'est un miroir.

2^{ème} phrase : Vinci était passionné par le miroir. Son écriture le prouve aussi. On découvre le miroir en verre avec du tain vers 1490-1520, à Murano. C'est un enchantement. Tout au long du XVI^e siècle, on observe un triomphe des miroirs. Vinci soutient qu'il n'y a pas plus véridique que l'image que reflète le miroir. Dans l'absolu, c'est vrai. Je vais tenter dans ce texte de prendre le miroir au piège. Avec Copernic (1543), on change de monde, d'image du monde. Le Moyen Age avait produit beaucoup d'ouvrages intitulés « L'image du monde (imago mundi) ». On change de vision du monde au XVI^e siècle. Le monde médiéval est un monde scalaire (échelle). J'avais trouvé une centaine de textes du Moyen Age portant le terme « scalaire » : on monte une échelle et on monte vers le transcendant jusqu'à l'absence de matière, jusqu'à Dieu. Ce qui sous-tendait cela était le songe de Jacob. Les anges étaient vrais pour eux, faisaient partie de leur vie.

Mais en même temps, dès les années 1450-1650, apparaît la littérature des Miroirs. Un auteur allemand a publié une bibliographie sur les Miroirs, qui comptait 670 ouvrages. Dans mes recherches, j'en ai trouvé beaucoup plus : au total 1410 Miroirs. C'est-à-dire des ouvrages dont le titre comporte le mot miroir. Plus personne vers 1700 n'écrit des scalas (des échelles), ni des miroirs.

Au tournant des années 1620-1720, apparaît souvent un nouveau signifiant, celui de théâtre. Théâtre du monde, théâtre de la nature, etc. Le théâtre évince le principe du miroir. Puis le principe du théâtre s'efface pour laisser la place à un nouvel objet : la machine, et la technique. J'en rajoute un autre : le temps.

Voir mon texte : « Scalaire, spéculaire (miroir), spectaculaire (théâtre), technaculaire et vers 1890-1930, tentaculaire (temps) ».

Enchanté de l'invisible : si miroir + miroir, ça cumule une telle dose de visibilité, qu'on se demande ce qu'il y a derrière le visible. Si le miroir est une glace sans tain, on passe à autre chose. On est de « vivants petits miroirs » nous autres les humains. L'animal est un miroir sans tain (je fais cette hypothèse) ; si bien que la réalité lui apparaît tout autre qu'à l'humain. Parce que ce miroir est associé au XVI et XVII^e siècles, au miroir de la conscience. On dit de quelqu'un qui a commis une faute qu'il ne pourra plus se regarder dans le miroir. Le miroir matériel se complète d'un miroir spirituel, celui de la conscience.

Il n'existe pas : je vais défendre ma position. Par lui-même, pour lui-même, et selon lui-même, s'il n'a rien à refléter, il n'existe pas. Il ne devient miroir que parce que quelque chose se reflète dedans.

Ligne 5 à 9 : j'essaie de dégommer là le sujet classique de la représentation. A mes risques et périls. Je fais exister le verre (Yves le prend sur la table). Non, répond le verre, je te fais exister autant que toi tu me fais exister.

2^{ème} paragraphe : la chose est l'œil du visible. : le verre (on dit que ce n'est qu'une chose ; non, je suis en désaccord avec les platoniciens dont Descartes) est une chose, ainsi que l'œil. Les deux choses se font exister mutuellement.

Le miroir est la conséquence d'une certitude... : il n'est pas au départ, il est la conséquence. Cette certitude qu'il y a du visible, je l'anticipe. Avant qu'il y ait du miroir, il y a du visible.

Pré-tendu : anticipé

...figuratif : pour moi, on n'a pas d'un côté un réel qui nous attendrait gentiment, et de l'autre une manière de se représenter le réel qui s'appelle une figure du réel, un figuratif. Lui n'est pas là avant ou après, ils sont là en même temps. Pas la primauté de l'un sur l'autre. Chez Platon, on a la primauté des Idées : elles sont là avant les phénomènes. Un arabe au teint basané ne peut être que douteux : c'est ce qui est « pré-tendu » dans l'opinion. Prétendre que le réel ouvrirait la perception, la fonderait, la déterminerait : non. Selon ce principe-là il est là en même temps (en montrant au tableau). C'est pour faire un sort à ce que les gens appellent la réalité. Ils déconnectent l'objet et le sujet. C'est pour ça aussi que j'ai beaucoup de mal avec la Critique de la Raison pure. Kant a un gros problème à résoudre : comment se construit un objet ? C'est une question énorme. Il ne dit pas « une chose ». Il va faire valoir cette notion qui est très belle : il y a le divers sensible (une rhapsodie), non intelligible, non intellectuel. Il est représentable par une diversité infinie, mais sensible. Ce n'est pas unifié : « en soi ». C'est le sujet humain qui va unifier dans des formes l'espace, le temps, les catégories, pour en faire un objet (de la représentation). On lui dit : « tu vas loin », mais il ne pouvait pas le savoir à son époque, parce que les travaux de l'anthropologie sont débutants. Avant l'apparition de l'homme, il y avait bien quelque chose. D'où viennent-elles les lois de la nature, comme la gravitation ? nous ne pouvons pas répondre à ces questions. Ça ne nous explique pas comment se construit un objet.

Participant : Kant balaie la métaphysique, reste le sujet rationnel.

Mais de l'un : on m'attend au tournant : on me dit : « si on te suit, tu sembles dire qu'il n'y a que de l'être ». Ça on te l'accorde, mais aussi que les choses, la multiplicité infinie des choses, est autoorganisée (Parménide). Et je réponds oui, elle est autoorganisée, et aussi autoorganisatrice. Spinoza me dit là que c'est ce qu'il dit dans son Ethique (il n'est pas kantien) : « L'ordre et la connexion des choses sont les mêmes que l'ordre et la connexion des idées ». C'est le parallélisme spinosiste. Kant n'est pas du tout d'accord. Il n'y a pas de divers sensible et un sujet organisateur chez Spinoza. C'est un parallélisme « a » correspond à « à », « b », etc. Si je veux découvrir quel est l'ordre et la connexion des choses, il faut que je mette mes idées au point pour trouver cet ordre et cette connexion. Je suppose, en bon spinoziste, l'absolue intelligibilité du réel. Le réel est l'impossible à dire, dit Lacan. Oui. La prochaine fois je vous parlerai des Védantistes qui ont un tout autre rapport que nous à la notion cause/effet.

Le cerveau est un produit de l'évolution, rien d'autre. Comment voulez-vous que cette chose nous donne une représentation vraie, exacte et parfaitement conforme de la réalité ? Il nous en donne un type de représentation. Donc que le Réel soit de l'impossible à dire est évident.

1^{ère} ligne du 3^{ème} paragraphe : si c'est un miroir infini, on le met où dans l'infini, lui-même non représentable ?

2^{ème} ligne : dans l'infini. Une image ne donne pas de l'être.

Le renvoyer : l'image ne renvoie pas à la chose qui serait là. Elle le rendre voyer : tout ça c'est dans l'être ; c'est Heidegger.

2^{ème} ligne du 3^{ème} paragraphe : l'être du miroir...Il y a : enlever l'être, il n'y a plus de chose, plus de miroir, ni sujet, ni objet. L'être (on y reviendra) est ce qui fonde l'existence de la chose, l'existence de l'image, du moi, etc, d'où le titre.

Ligne 5 : je ne fais rien d'autre du miroir qu'un *emblème de la vision*.

Fin du 3^{ème} paragraphe : je tire à boulets rouges sur Platon.

4^{ème} paragraphe : « l'être il y a » n'a pas de renvoi possible. A quoi renverrait-il sinon au néant. Pour Parménide, non être il n'y a pas.

Tout ça c'est de l'intuition au V^e siècle avant J.C. Des coups de sondes dans l'abîme de la réalité. Ils cherchent à percevoir un ordonnancement. Ils sont encore en prise avec le divin, donc le cosmos est divin, divinement organisé. La réalité est divinisée. Est-ce que cet « être il y a » est divin ? Je dis oui, bien que je ne puisse pas le définir. Certains me disent que ce n'est pas nécessaire. Je soutiens ça parce que j'aimerais bien que mon existence ait un peu de sens. Mais ce n'est pas par défaut.

Participant : Certains diraient que tu sors de la philosophie.

Yves : Certains diraient : « tu verses dans la mystique ». Je leur dirais : c'est votre point de vue à vous. Qu'on me dise philosophe du côté de la mystique, ça ne me gêne pas. En quoi ça me gênerait qu'on ne me reconnaisse pas comme philosophe. Je ne reconnais pas les philosophes qui ne sont que philosophes.

Comme je ne reconnais pas les théologiens qui ne reconnaissent pas les philosophes. Si Platon ce n'est pas de la mystique, je veux bien qu'on m'explique qui est Platon. Idem pour Socrate. La mystique serait pour notre époque, ce qui n'est pas rationnel, nenni !

Participant : sur le fait que ce ne serait pas nécessaire : je pense aussi que c'est nécessaire. Sinon tu ne peux pas le développer jusqu'au bout.

Notre existence est finie. Nous avons vécu une journée. A-t-elle un sens ? Qui répondrait non, ma journée n'a eu aucun sens, personne.

Participant : on répondrait une multitude de sens.

Bon argument, que je n'avais jamais envisagé. Ma journée a eu une multitude de sens. Moi, je veux continuer de tenir au sens. Chacun donne le sens ou les sens (ou significations) qu'il veut bien.

Quel rapport ces sens ont-ils entre eux ? S'ils n'ont pas de rapport entre eux, ça n'a pas de sens. Mais je soutiens que même dans le « ça n'a pas de sens », il y a du sens. Il n'y a que du sens. Le problème est (je parle pour nous, pauvres bougres) de savoir si l'être (soit « l'être il y a ») est coupé en deux : une partie qui a du sens, l'autre non. Non, répond Parménide. Ce que j'ai vécu, est-ce que ça a du sens ?

Participant : qu'est-ce que ça veut dire que ça a du sens ?

Parménide, dans l'être (où il n'y a que de l'être) : si être il y a et non être il n'y a pas. Difficile à démontrer. Parménide prend cette image de la déesse qui le conduit. Si vous voulez qu'il existe du non être, il y a deux chemins. J'ai fait un dessin dans l'Aube, aux Grandes Vallées. Il y a un chemin qui monte vers la vérité, et un chemin qui descend. Parménide leur dit, sur le chemin qui descend, vous allez devenir des êtres bifaces : un visage devant, un visage derrière et il appelle ça la doxa, l'opinion. Si vous prenez le chemin qui monte, vous ne verrez que la vérité de l'être qui est divin.

Est-ce que ce que je vis dans une journée s'inscrit infiniment et éternellement dans un être qui n'est que sens ? Je ne peux pas le savoir. J'aurais tendance, parce que je suis optimiste à répondre oui.

Participant : ceux qui te traitent de mystique (de façon péjorative pour eux), c'est parce qu'ils confondent mystique et religion. Les religions sont des représentations théologico-politiques.

Pour vivre ce que je veux vivre, je décide que ma journée a un sens. Sinon pourquoi je ferais un dessin de plus, pourquoi écrirais-je un texte, ou aimerais-je quelqu'un plus que quelqu'un d'autre.

Participant : c'est pour ça que le monde est monde : il est divin. L'absurde c'est l'homme.

Oui, c'est pour ça que je ne suis pas camusien, bien que chez Camus, c'est nuancé. Ce monde est absurde pour partie, essayons de l'améliorer nous dit Parménide. Camus veut chanter la beauté du monde, mais rendu douloureux par les hommes. Il ne radicalise pas l'absurde.

Pour qu'il y ait de la raison, les philosophes depuis Kant ont lu la Critique de la Raison Pure. Fichte a bien compris : il dit à Kant « tu vas trop loin avec la doctrine de la science ». Il y a le moi (pas celui de la psychologie), c'est le moi kantien qui organise le monde de par son positionnement de sujet connaissant. C'était avant le développement de l'anthropologie.

Le moi = sujet connaissant transcendantal, c'est-à-dire universel et nécessaire. Le moi, et en face du moi, le non moi. (L'oiseau est un non moi).

Schelling dit à Kant : « je ne suis pas d'accord, il y a une intuition intellectuelle » ; pas pour Kant. Ce n'est qu'un moment du développement de l'esprit absolu lui dit Schelling, moment qui va être dépassé.

Pour Hölderlin, tout ça c'est une aberration. Il est le premier à dire « retour aux Grecs ». C'est une complète nouveauté.

Pour Schopenhauer : le monde n'est que volonté et représentation. Il dit à Kant : ce que tu appelles « chose en soi », moi je dis que c'est la volonté : nous faisons des enfants sans même savoir pourquoi. Nous sommes les jouets d'une volonté aveugle de la nature. Aveugle car elle ne sait pas où elle va, sinon on serait heureux. Elle nous dirait comment corriger nos erreurs. Elle produit des indéfinies d'espèces. On vient de découvrir les premiers travaux de l'anthropologie. La vie pour Schopenhauer est un pur non-sens. Le reste n'est que représentation, ce ne sont que des images, à savoir des illusions. (Il est bouddhiste). Le voile de la Maya nous cache un abîme sans fond (Grund).

Séance du 12.10.2016

Texte 61 : Les preuves du Malin Génie

Les preuves : l'épreuve.

Dès 18-19 ans, quand je lis les Méditations de Descartes, je me dis que c'est un montage. Les Méditations premières : dans ce texte, j'entre en débat avec Descartes et l'abstraction (ab = tirer hors de). Abstraction, c'est un terme qui nous vient de loin, on l'utilisait au Moyen Age. A partir d'Aristote. Opération mentale : tirer quelque chose pour l'amener dans la lumière du vrai. C'est un mouvement de l'esprit ; on passe nos journées à abstraire.

Descartes : Méditations de philosophie première : il parle le langage de son époque : ça renvoie à Aristote et ça veut dire ontologie. Il dit ainsi aux censeurs qu'il fait de la métaphysique, mais sans rien toucher au dogme et à la théologie. Il parle de l'être et pas de Dieu. Le Deus chrétien ne participe pas de l'être chez Aristote. Descartes est croyant. Le Père Mersenne et le cardinal Pierre de Bérulle (Oratoire) lui ont demandé s'il voulait bien écrire une métaphysique chrétienne, alors qu'il n'avait que 23-24 ans. Ils étaient de son côté. Mais contre lui il y avait les Jansénistes. Descartes n'a jamais prétendu écrire une théologie.

Descartes tire le cogito de Saint Augustin. A la fin du XIV^e siècle un théologien et philosophe, Grégoire de Rimini, invente cette histoire du Malin Génie, que Descartes va faire intervenir comme contrepoids à Dieu. Il est dans la lignée de Saint Augustin et des néoplatoniciens. En Dieu reposent les vérités éternelles ; c'est un Dieu véridique, garant des vérités éternelles ($2+2 = 4$; la somme des angles d'un triangle vaut 180°) ; sinon nous ne serions pas assurés. C'est la recherche de la certitudo. Vieux terme qui remonte via la rectitudo au Moyen Age. Il faut remonter à la fin du XVI^e et au XVII^e siècle pour qu'apparaisse un premier sceptique d'envergure. Montaigne : « la seule chose que je sais est que je ne sais pas ». Il va être repris par une lignée de sceptiques.

Montée aussi de l'athéisme : les Libertins érudits. C'est la première grande bataille contre le Dieu chrétien. Descartes a deux grands courants adverses : le scepticisme et, pire, l'ontologie magique de la Renaissance.

Participant : discussion sur l'athéisme.

Yves : j'ai la foi de mes pères ; j'allume des cierges à la cathédrale. Descartes, en son privé, priait la Vierge Marie.

L'ontologie magique est du panthéisme ; pire que le scepticisme ou l'athéisme. (Il y aurait deux manières d'écrouler le capitalisme : qu'en France 15 millions de personnes rentrent dans les ordres, ou qu'on passe au panthéisme. Si quelqu'un veut détruire une source avec un bulldozer, on lui dirait « n'y touche pas, il y a une divinité dans la source ».

Avec Descartes, avènement de la raison scientifique. Pour lui, Dieu est plus fort que le Malin Génie.

Trompeur : si tu n'abstrais pas, tu seras trompé nous dit Descartes.

Le monde est une scène. D'où l'apparition des « théâtres ». Descartes voit passer des personnages avec une cape. Qu'est-ce qui l'assure que ce sont des personnes ? Ces corps peuvent être habités par le Malin Génie. L'homme rêve d'une ombre, dit Pindare.

Ce qui intéresse les femmes, ce n'est pas le savoir, c'est la vérité. Descartes nous dit : à nous le savoir et on laisse la vérité à Dieu puisqu'il nous garantit la vérité.

Pour le croyant, il y a une vie éternelle. Mais même les saints ne sont pas assurés d'aller au Ciel.

Les croyants, s'ils ne viennent pas m'embêter avec la morale et la police des mœurs, pas de problème.

Participant : ce n'est pas Dieu qui me gêne, c'est la religion.

Descartes reprend la formule d'Archimède : donnez-moi un point fixe et je soulèverai l'univers. Il trouve le point fixe : le cogito. Descartes sort de Platon (d'où la mathématique).

Il pense en mathématicien, donc ce qui l'assure de son existence, ce n'est pas son corps, c'est le penser.

Se rendre maître et possesseur de la nature en associant la technique à la pensée physico-mathématique.

Descartes va réintroduire le dualisme, la différence, la séparation âme/corps. Seule l'âme est immortelle, pas le corps. Les tenants de la résurrection des corps lui tombent dessus. Il leur répond, ce n'est pas de la métaphysique, c'est de la théologie.

Les deux piliers fondamentaux du christianisme : l'incarnation, et la résurrection des corps (un corps glorieux). Si on annule ça, on démolit le christianisme.

Le cogito est une conscience transparente à elle-même.

Le sujet de l'intériorité : (ligne 3) l'homme intérieur est la grande tradition du christianisme (point de vue de Descartes). Saint Augustin : l'homme fait retour vers l'intérieur : « Dieu est plus intérieur à moi-même que moi-même ». L'intériorité subjective : rencontrer Dieu dans la prière.

Duelle variété du vrai : savoir/vérité. Pour échapper au Malin Génie, plus je vais abstraire, plus j'approfondis le savoir, plus je vais me rapprocher de Dieu.

Séance du 16. 11.2016:

Poursuite du 61, 2^{ème} paragraphe.

Le mot être, pour la plupart des gens est associé à l'humain : être humain ; et pour eux, le concept être, non associé à humain, est vide de sens, déconnecté. Du fait de l'emprise énorme du rapport sujet/objet. De même, pour les gens, chose = objet, et c'est généralement matériel.

Les arbres, un pavé, ce n'est ni un objet ni une chose pour 98% de la population. Le projet de Heidegger c'est retour aux choses. Pour Heidegger une chose est une constellation de significations, alors que pour les gens, elle est privée de sens.

Participant : dans le texte, « désincarnation » du terrestre, pourquoi pas dématérialisation ?

Yves : j'aurais pu le dire, mais je préfère désincarnation. Merleau-Ponty emploie une belle expression. Il va proposer dans « L'œil et l'esprit » (la plus belle attaque par rapport à Descartes que je connaisse) : la « chair du monde ».

Nous sommes en train de dématérialiser de plus en plus, car le progrès de la science moderne dématérialise la matière ; elle en fait un concept. Chez Aristote, matière = hylé. Il n'est pas un atomiste. La hylé : le mot veut dire « bois ». Par extension, sont « hylé » la pierre, l'eau, le feu, l'air, la terre, à savoir des matériaux. Hylé va être traduite par les Latins en « materia, d'où on tire le mot « matière ». C'est ce qui a une consistance et une résistance. La hylé grecque a été traduite en latin de deux façons :

-1 materia : materia prima : elle est là avant toute chose. On distingue matière et esprit.

-2 physis (c'est-à-dire la physique). Mais avec le développement de la physique quantique, les physiciens actuels ne parlent plus de la matière, excepté pour la « matière noire ». La matière est devenue énergie, etc. Pour la définir, on passe maintenant par des machines (microscope, télescope, accélérateur de particules, etc.) : on la dématérialise.

Participant : das Ding de Lacan ?

Ce n'est ni au sens d'Aristote, ni de Heidegger. Das Ding chez Heidegger va être corrélée à des tas de dimensions : mortel, immortel, physis, le monde, la terre, le langage. Ce que Heidegger cherche, c'est ce qui ferait de ce monde un monde plus humain, moins dématérialisé, où la chose porte une histoire, un sens.

Regard subjectif : pour les gens, il n'y a de sujet qu'humain.

Texte 62 : Descendre vers le haut.

Dans ce texte, j'articule deux notions et je vais leur faire faire un mouvement de bascule. On peut représenter deux vecteurs qui se croisent : un vertical, un horizontal.

La transcendance : les gens pensent que c'est ce qui est en haut. Le vecteur vertical : en haut l'Absolu. On retrouve cela dans le terme de méditation transcendantale.

Pour 90% de la population : immanent = ce qui est là, maintenant.

On a comme deux champs : le transcendant, l'immanent. C'est la base de tout le christianisme. C'est Nietzsche qui s'en prend à cela le premier. Pour Nietzsche, le transcendant c'est terminé. En termes chrétiens, c'était Dieu, les Saints. Ils sont au Ciel, dans des arrière-mondes ; ils ne sont pas de ce monde. Dans la physique moderne on ne parle plus d'arrière-monde. Cet univers a des limites observables, dans le temps et dans l'espace. C'est la constante de Planck.

Texte 63 : Artiste de la liberté

Dernière ligne : tire (au sens de puiser)

Tel type d'humanité = les Occidentaux. Husserl dit « nous autres les sujets ». Dans la Krisis, en 1936 il dit à Descartes « tu vas trop loin ». On a vu que cette seule humanité occidentale pour Hegel, est la vraie humanité. C'est-à-dire le christianisme, qui est la seule vraie religion, pour Hegel. La religion du vrai. Primauté de l'humanité européenne occidentale. Voilà ce qu'on appelle un type d'humanité. On va essayer de convertir les autres types d'humanité à la science. Dont les neurosciences. Descartes : nul ne peut devenir savant s'il n'est auparavant chrétien. Savant = mathématicien. Dans ses soubassements métaphysiques et dans le rôle qu'elle attribue à l'homme dans ses rapports à la nature en particulier, on peut dire La science est chrétienne (voir Descartes : La troisième Méditation). Elle est en outre, aujourd'hui, platonicienne : rôle éminent de la « mathématique ».

Les Pères de l'Eglise et saint Augustin pour intégrer Platon vont couper le monde en deux : Dieu au ciel immatériel des Idées-Nombres et de l'autre côté : la matière, le corps, la libido sexuelle (source de tous nos maux). C'est de cette division trop forte que va jaillir une opposition entre un monde intérieur (Saint Augustin « Dieu m'est plus intérieur à moi-même que moi-même »).

Le « moi », comme sujet du cogito, c'est Descartes.

Dire que le cogito est ontologique, c'est une aberration autant en termes aristotéliens, platoniciens, ou stoïciens. Peut-être en termes chrétiens. Pas en termes husserliens ni heideggeriens.

Je vais mettre en place un concept : le cogito est « égologique ».

L'âme chez Descartes est couplée à un corps, mais Descartes réduit ce corps à une machine. La Mettrie (un matérialiste), un siècle plus tard, intitule son livre « L'homme machine ».

Ce type d'humanité (1^{ère} phrase) : pour découvrir mon véritable moi-même, il faut que je supprime toutes mes passions, volontés, aspirations, libido, pour découvrir en moi Dieu. C'est l'illumination mystique chrétienne.

Participant : le lien avec la science ?

Il va arriver au XV^e siècle, en cassant le monde en deux, vous offrez comme sur un plateau la matière à la science ; ça engage la question du corps. En éteignant ce que le corps pourrait nous dire, on accède à l'espace intérieur. Il y a une notion qui prend de l'importance : l'homo interior, l'homme intérieur. Que va devenir ce qui n'est pas l'homme intérieur ? Voilà comment surgit la science. Il n'y a pas d'homo exterior. C'est la nature qui va représenter l'extériorité, qui s'oppose à l'intériorité de l'esprit.

Origine (avant-dernière ligne) : Yves montre, en exemple, le tableau « Le gardeur de troupeau ». Je n'aurais pas vu cette scène (de la photo d'Orcheta) en 1920, date approximative de la photo. J'aurais vu un berger et ses moutons.

Séance du 07.12.2016 :

Texte 64 : En l'œuvre d'art advient l'origine :

Pur condensé des « Chemins qui ne mènent nulle part » : en particulier : Conférence sur l'Origine de l'œuvre d'art.

Ursprung : mot plus évocateur en allemand.

Origo renvoie à l'essence. « Origine » pour les Grecs, les Hindous, les Bouddhistes, ne renvoie pas à « passé ». On est marqué par les notions de temps et d'espace.

Origine et Ursprung : c'est toujours un jaillissement, ce qui apparaît, ce qui sourd.

Dans « L'origine de l'œuvre d'art », en 1934, Heidegger lève un lièvre : où une œuvre d'art fait-elle commencement ? Dans la conception banale, classique, on part de l'instant *t* et on remonte dans le passé. Et d'où vient-elle ? On n'a pas 36 paramètres, seulement l'espace et le temps. Comme pour Heidegger le temps est l'être, l'œuvre d'art surgit de l'être. Heidegger va prendre 3 exemples : « la paire de godillots » de Van Gogh, d'Amsterdam ; le temple grec ; la fontaine romaine.

Dans « La paire de godillots », il découvre qu'il y a beaucoup de paramètres qui jaillissent : elle a une histoire, un fabricant, un usage, un usager, un monde. Dans « La paire de godillots », repose un monde et la Terre. Toutes choses reposent dans un monde. La Terre et le monde, ce n'est pas la même chose. La Terre est là avant le monde. La Terre = *Physis*, nature, ce qui jaillit. Dans « La paire de godillots », il sent que la terre colle aux semelles. « La paire de godillots » sort de la terre (*Erde*) et en même temps, elle porte un monde qui est à la fois un objet et une chose.

Heidegger va mettre en place le *Geviert*, qu'on traduit par quadriparti : la Terre, le monde, les mortels, les immortels. Il en fait la démonstration dans le temple grec. A la Terre, correspondent les choses. Au monde, correspondent les objets. On est dans le schéma quadriparti.

« Dans l'eau de la fontaine séjourne le mariage du ciel et de la terre ». Ça c'est de la grande phénoménologie, ce n'est pas une simple description. On voit les multiples connexions que le phénomène rassemble. Quadriparti : jeu de renvoi en miroir. Tout fait miroir. Heidegger ne prend pas miroir au sens de l'objet, mais au sens de renvoi, de jeux de renvoi à l'infini. « La paire de godillots » porte aussi des activités, des significations. Le génie de Van Gogh est de nous dire que dans cette paire de godillots, il y a un monde. Ça rend très réceptif à une présence. A une entrée en présence. La paire de godillot est ici, pas dans le passé. Heidegger va aller un peu plus loin car il a l'idée de ce qu'il cherche. Heidegger n'est pas un philosophe de la substance, mais de la relation. Tout n'est que relation chez Heidegger. C'est ce que fait un artiste peintre figuratif. C'est très difficile. Devant le tableau de « La jeune fille à la perle » de Vermeer, j'étais ému aux larmes : elle a existé, elle a été belle, elle n'est plus : ça aussi c'est l'origine. « Quand tu seras vieille et grise... », poème de Yeats. Là, le poème ne comporte pas une vérité factuelle.

Ce qui va faire signe, c'est le passage de croisée entre le temps et l'espace. Elle (la jeune fille à la perle) est là, et elle n'est plus là, elle n'était pas là avant de naître. On passe à la mystique, car la vérité objective ne peut pas convenir à un esprit qui ne la tient pas pour seule et ultime vérité. On passe à la mystique pour vivre. La mystique est le seul langage pour dire l'amour. La jeune fille à la perle a un merveilleux sourire. A qui sourit-elle puisqu'elle est morte ? L'artiste a saisi un instant qui se trouve sur différents points d'un vecteur qui représenterait le temps. Pour le spectateur elle origine un regard. Yves montre son dessin d'une rivière, avec racines, berge, arbres et un personnage : Andrée. La rivière est une image du temps qui s'écoule. Mais les arbres et le personnage sont aussi dans le temps. Dans cet instant, la femme est là ce qui origine.

Participant : avec Dali ?

Avec Dali, on est dans un imaginaire fantastique, qui pour moi a peu d'intérêt philosophique. Dali m'ennuie. Tous les paramètres de la philosophie subjective sont appliqués par Dali. Il ne nous délivre pas de message plus profond que les paramètres de la modernité. Sauf les montres molles : elles épousent le temps et l'espace d'Einstein. Le Christ en croix et Christophe Colomb, ce sont des reprises de gravures du XVII^e siècle.

Participant : le surréalisme ?

C'est Hegel. Il existe un réel au-delà du réel : Breton = Hegel + Freud.

Pour Heidegger, le surréalisme, c'est du Hegel. Le peintre cherche à nous montrer un réel au-delà du réel. Ce surréalisme tire profit d'Einstein et de cette idée très moderne qu'il y a quelque chose derrière la réalité apparente. Ça conduit à des œuvres qui ont leur originalité dès qu'elles apparaissent mais qui disparaissent rapidement. Au niveau surréel, il y a beaucoup mieux qu'eux : Einstein, Niels Bohr, etc.

Un trip (comme sous LSD) met seulement la réalité entre parenthèse, car il est connecté à la réalité de la personne. Les hallucinations ainsi produites sont d'emblée connectées à la réalité de la personne. Ce qui m'a fait adhérer à Heidegger, c'est que c'est un monde et l'œuvre d'art qui nous donnent à voir une modalité particulière de la vérité, qui n'est pas la vérité comme adéquation (la mêmété de l'objet), mais la vérité comme alêtheia (non oubli, découverte, dévoilement).

Advient : (titre) veut dire vient de, vient depuis.

Essayez de séparer l'espace et le temps, de vous représenter l'un séparément de l'autre : impossible, c'est un continuum. On est marqué par les idées qui nous ont formés : on pense que le temps c'est la montre. Heidegger nous dit que ce n'est pas du temps mais de l'espace chronométré. Espace et temps sont continuellement reliés.

Yves trace un petit trait au tableau et dit : j'ai fait de l'espace et du temps. Je suis constamment immergé dans un espace et du temps. Tout est espace ou rien n'est espace, et ce ne peut être que du temps.

Le regard amoureux ne voit pas vieillir les choses, sinon il se ferait « baiser », tromper, par un monde de valeurs.

En l'œuvre, ... s'origine la liberté : c'est une bascule.

Participant : une origine qui jaillit et qui n'est ni de l'espace ni du temps.

Heidegger, quand il fut invité à un séminaire à l'Isle-sur-la-Sorgue par le groupe de René Char et Jean Beaufret dit qu'il aimerait voir la Sainte-Victoire. J'ai repris une photo qui avait été faite alors et j'ai retrouvé l'endroit précis où elle a été prise. Heidegger dit, devant la Sainte-Victoire : « suivre le chemin de Cézanne », parce que Cézanne nous donne à voir tout ce que la philosophie de Heidegger dit avec des mots. Il fait intervenir la Freiheit, la liberté. La liberté est au fondement même d'un acte possible. Pas de liberté, pas d'acte. Sinon, il s'agit d'une action, comme celle d'une machine, voire l'instinct de l'animal. C'est parce que je possède une petite part de liberté que je peux produire un acte. Dans tout régime totalitaire, le parti détermine ce que je dois faire. Les deux grands régimes totalitaires du siècle dernier sont des machines. Ils sont d'ailleurs liés à l'avènement de la machine. Et à un athéisme radical. Aucune perspective transcendante : le fait social est ramené à une dimension unique.

Heidegger : l'essence de la technique repose dans le triomphe des métaphysiques de la subjectivité. C'est aussi placer la nature comme un simple réservoir de ressources (et maintenant en plus, l'exploitation des ressources humaines). Pour relier cela avec les métaphysiques de la subjectivité : pour fabriquer un objet il faut un sujet. Jusqu'où va-t-on aller dans l'objectivation de l'homme ? Pour fabriquer plus d'objets, il faut toujours plus de sujets... et de machines.

On retrouve dans le nazisme et le marxisme-léninisme soviétique : athéisme radical et culte de la machine. Aucune perspective transcendante : le fait social est ramené à une dimension unique. Dieu, de façon générale dans les civilisations est le nom donné à ce qui n'est pas réductible au prosaïque.

Séance du 11.01.2017

Texte 65 : L'objet est la chose sans son Image :

L'objet de la science. *L'image* de la chose, son symbole. Dans ce texte on va approfondir le rapport objet, chose, image.

L'objet : Kant, jeune, se pose la question : qu'est-ce qu'un objet ? Comment se construit-il ?

Auparavant, on s'était posé la question « qu'est-ce qu'une chose ? » dans l'Antiquité.

Heidegger (et moi aussi) dit que Kant est passé à côté de la question de l'être.

Avant Kant, on ne distinguait pas chose et objet. Descartes : res extensa, res cogitans, mais il ne nous dit rien sur la chose. Et avant, on raisonnait en termes de substance (ni objet, ni chose). La substance aristotélicienne est un composé indissoluble de matière et de forme. Chez Spinoza il n'y a pas non plus de question à ce sujet.

Kant nous dit : voilà comment se construit l'objet. Il se forme à partir des 12 catégories de l'entendement. Elles fabriquent un objet de l'expérience sensible. En soi nous ne connaissons cet objet que par la mise en forme de son existence par les catégories de l'entendement. Sur la base de l'espace comme forme (chez Kant, forme n'est pas ce que nous appelons habituellement forme, c'est une

Pragung, un cachet, quelque chose qui donne son assise à une chose, l'aspect saisissant qui détermine le saisissement par l'entendement).

Notre entendement (qui est différent de la raison) a à faire au divers sensible. Avant la mise en place de l'activité de l'entendement, il y a un divers sensible inappréhendable comme tel. D'où le fait qu'on ne peut jamais connaître la « chose en soi ». Elle résiste à l'activité de l'entendement : c'est ce que nous, aujourd'hui, on appellerait les atomes, les molécules, les particules élémentaires. (D'après Bernard d'Espagnat, « le réel voilé » : le « réel » nous reste toujours voilé). Ce divers sensible en soi, nous ne le connaissons jamais. A cet objet, notre perception via l'entendement, va lui donner une forme, mais avant que l'entendement ne s'active il y a une forme qui est là : l'espace comme forme du sens externe et le temps. C'est là qu'Heidegger s'engouffre dans la brèche, forme du sens interne. Là Heidegger va lui dire : « tu as senti le truc mais tu n'as pas pu aller plus loin. » Heidegger va lire la première préface de la Raison pure, de 1781, et là, Kant donne beaucoup de place à l'imagination comme faculté de production d'image, et Kant recule. Heidegger lui dit : « tu aurais dû continuer sur cette piste ». Pour Heidegger, le temps n'est pas une forme subjective et encore moins une forme objective ou objectivante. Le divers sensible, les 12 catégories de l'entendement, via l'espace et le temps, vont produire l'objet de l'expérience, donc scientifique.

Après, il y a la question du schématisme. Kant très gêné aux entournures parle du schématisme caché dans les profondeurs de l'âme. Le schématisme fait schéma : dessin, forme. Quand je lisais Kant ce qui m'insupportait était son recours massif à la notion d'a priori. Pour Kant, la notion d'a priori est partout. Pourquoi ? C'est là où je ne vais pas le rejoindre : tout ce qu'il a tiré de ses cogitations, il va le mettre dans le sujet. En « creusant » dans les profondeurs du sujet repose l'entendement (pour cet homme de 1781, préfreudien et présocratique). Dans le sujet, il y a le « ich denke » : Le « je pense doit pouvoir accompagner toutes mes représentations ». Le Je transcendantal, en quoi est-il transcendantal ? L'entendement se passe de la raison. Est transcendantal ce qui est nécessaire et universel. Et c'est là que s'engouffre Fichte (un génie est quelqu'un qui lit et déchiffre plus vite que les autres). Fichte est le premier des Kantiens ; il a écrit à Kant d'ailleurs. Kant va plus loin (c'est là que Freud et Lacan ne seraient pas d'accord avec lui) : « le « je » pense doit pouvoir accompagner toutes mes représentations ». Le « je pense » est conscient. Kant met de côté toute la psychopathologie. Le « je pense » est une fonction de synthèse. De là, un autre philosophe, Schopenhauer, va nous ouvrir vers Freud.

Fichte nous dit : il y a le moi (l'ego du cogito) qui est transcendantal. Pourquoi personne ne peut me dire non, si je lui dis : « la somme des angles d'un triangle est égale à 180° ». Fichte, lui, dit : il y a le moi et ce à quoi le moi a affaire est du non moi. Je me pose en m'opposant. Le non moi, ce sont tous les objets de la nature. Ce n'est pas un sujet. Donc, comme le dit Fichte, le non moi est un objet. C'est plein de conséquences au plan métaphysique et humain. Ça induit tout un abord des choses de la nature. Les animaux ont-ils une âme ? Avons-nous des devoirs envers les animaux ? Schopenhauer dit à Kant, dans « Le monde comme volonté et représentation » : tout n'est que volonté et représentation. Volonté ça évoque Nietzsche. Représentation : c'est du Freud avant Freud. Sortent de là toutes les philosophies de la représentation. Cette volonté pour Schopenhauer est aveugle. La nature poursuit des fins aveugles. Le voile de Maya nous cache à tout jamais la vérité. Son affaire de représentation, c'est très fort. Freud : représentation de mots et représentation de choses. Le tableau sur lequel j'écris, le sol, sont des représentations. Représentation de la représentance : Lacan thématise cette notion. Tout ce à quoi j'ai affaire, c'est de la représentation ; je n'ai pas affaire aux choses ni aux choses en soi. Je peux décortiquer Andrée au microscope, je ne la connaîtrai pas mieux ; c'est aussi une représentation. Je vois Andrée : forme humaine. Nous communiquons, mais à aucun moment nous ne pouvons dire, le sujet, je le tiens.

Participant : en mêlant cette représentation avec le panthéisme, est-ce qu'on ne fait pas rupture avec la solitude dont tu parlais tout à l'heure ?

Yves : sinon on en crève. Les conséquences ne sont pas neutres. Le panthéisme est une notion non scientifique. Si on l'introduit dans la nature, la science explose. Il faut repartir depuis Thalès pour reprendre tout le chemin. La nature est pleine de dieux.

Participant : dans une vision associée à la représentation, associée à une sensibilité vivante.

Yves : c'est là qu'arrive Heidegger, qui va parler des choses. Heidegger nous propose un retour aux choses. Toute l'écologie arrive. Husserl : « retour aux choses », retour aux phénomènes. Merleau-Ponty a intitulé sa thèse : « La phénoménologie de la perception ». Dans « Qu'est-ce qu'une chose ? » Heidegger (il laisse l'objet à la science) précise que la science ne pense pas la différence ontologique. Tout le texte 62 tourne là autour. A savoir la différence entre l'être et l'étant. Ils sont corrélés. Moi, je m'en démarque de cette différence-là. Malgré tout, chez Heidegger, c'est le dasein (le « être là ») qui en est porteur. Heidegger va parler d'une ipséité du Dasein : je l'ai en moi. On retourne vers la métaphysique de la subjectivité. Le sujet humain est porteur de la compréhension de la différence ontologique. Heidegger dit qu'on ne peut pas faire autrement. Heidegger distingue l'être (Sein) de l'étant (Seiende).

L'étant, il faut le concevoir sous deux aspects : l'objet de la science ; et la chose. Ce « être-là » : le mouton, la pierre.

Le Sein : l'être. Au départ Sein und Zeit. A la fin de sa vie : Zeit ist Sein. Mes intuitions (à 22-24 ans) n'étaient pas par rapport à l'être, car je suis dans le sillage d'Héraclite (alors qu'Heidegger est dans celui de Parménide, soit la question de l'être) alors que la question de Héraclite est le devenir.

A 24 ans j'écris « La Pensée du devenir » en essayant de cogiter l'être c'est le temps.

N'étant pas kantien, Heidegger ne peut pas toucher à la question éthique non plus.

On revient au texte, à son titre : ce n'est pas *Image* au sens d'imaginaire. Alors que l'Image de Dieu, c'est du langage, sinon ce serait une idole. C'est un symbole.

L'objet : c'est l'objet de la science.

Est : c'est un terme important.

La chose : c'est das Ding.

Dernière ligne du premier paragraphe : *Puissance* : la puissance cachée du dessous des choses des Médiévaux. La science va prendre une matière pour en faire un objet, l'exploiter. L'artiste, ce qu'il veut, c'est sentir la puissance. Le texte repose sur la distinction de fond d'Aristote : du passage de la dunamis à l'énergieia. Quand je dessine, j'effectue des passages. Andrée me dit souvent que j'y suis particulièrement attentif et qu'ils sont très riches et complexes dans mon art de peindre. Einstein est encore très aristotélécien. Energieia est traduit en latin par actus, acte. Chez Aristote, acte : c'est ce qui est achevé.

Prenons un exemple, pour reparler des causes chez Aristote : Un bloc de marbre. La statue d'Aphrodite, (par exemple) est en puissance (potentia), potentielle. Elle dort, elle repose dans le bloc de marbre. Va-t-elle s'actualiser ou pas ?

1 : le bloc de marbre = cause matérielle

2 : le sculpteur a une forme en tête = cause formelle

3 : le sculpteur travaille le marbre = cause efficiente

4 : pour quoi, pour la déposer où ? = cause finale

La puissance cachée sous les choses ne concerne pas l'être humain, mais la nature. Chez Aristote, l'acte (energeia), c'est ce qui est achevé, complet, porté à sa perfection. Saint Thomas d'Aquin, lisant Aristote, fait de Dieu l'acte pur.

Toute la science moderne repose sur ces deux causes : matérielle et efficiente. Formelle, plus ou moins, quand on voit l'architecture actuelle : c'est de la géométrie appliquée. La finale : ça durera ce que ça durera, alors que les Grecs bâtissaient pour l'éternité.

Ils avaient en tête cette cause finale : le divin. Le maçon n'a pas cette finalité.

Participant : comment la chose révèle la puissance cachée en elle ? Quand on parle du rapport aux choses, de la perception, je suis dans un rapport de contemplation.

Yves : Pour Aristote, le sommet de l'énergieia, de l'acte, c'est la contemplation. Le contemplatif est le plus actif des hommes. Si la contemplation est l'acte maximum d'activité, vient alors l'acte de penser.

L'être humain par l'acte se rapproche de dieu par la pensée.

2^{ème} paragraphe : je vais faire fond d'une puissance dynamique, un processus qui germe. Nous sommes là, assis dans un monde ; nous ne pouvons pas nous en extraire. Nous sommes au monde, dans le monde, par un corps.

De dedans à dedans (paragraphe précédent) : Yves dessine un grand cercle avec un plus petit dedans, puis un plus petit encore dedans... Dans n'importe laquelle de mes perceptions, je suis en rapport avec quelque chose. Je ne pourrais pas, même par une vue de l'esprit, extraire quelque chose qui appartienne à ce monde. Même si je la détruisais, elle repartirait autrement dans le monde. Tous les dedans sont corrélés entre eux. Ce sont des dedans qui communiquent entre eux. Pour en avoir perception, je l'appelle puissance cachée dessous les choses. Toute ma perception du monde est engagée dans cette affaire des dedans qui communiquent entre eux. Si le monde m'apparaît stable, c'est parce que les dedans sont organisés de manière stable, conventionnellement. Le fantastique va jouer de manière à essayer de créer des dedans qui ne sont pas du monde, c'est le monde de la fantaisie. Ces dedans que je ne peux pas identifier en tant que tels, Kant me dirait « c'est ce que j'appelle la chose en soi ». Oui. Schopenhauer me dirait : c'est ce que j'appelle la volonté. Je l'appelle la puissance cachée dessous les choses.

Séance du 08.02.2017

Suite du texte 65

Quelque chose d'Infini : Comme peintre, si je suis devant une Sainte-Victoire (je m'appuie sur ce que dit Cézanne), je sais que c'est un point de vue parmi une indéfinité de points de vue. Cézanne : « je vois par touches ». Ces touches, c'est aussi de l'infini. De plus ça définit un style. Imaginons, je mets une touche verte, puis bleue, puis jaune, ça pourrait être d'autres couleurs, c'est infini. On est loin d'une représentation objective (qui d'ailleurs n'existe pas). Ce qui est représenté là est radicalement subjectif. Je pense que du côté de la science on va progressivement abandonner l'idée d'une représentation objective des choses. Sinon, on voudrait deux choses : ou bien il existerait dans la nature un objet pré-objectif qui ne demanderait qu'à être objectivé : on y a cru tout au long du XVII^e siècle. Prenons une pomme : ou bien on dit : ça c'est un objet, on croit que cet objet existe sans nous. Il est l'objet en soi. Nous le sujet, on ne ferait que l'objectiver. Cet objet en soi pour quasiment tous les philosophes il n'existe pas. Même pour les physiciens quantiques, ça n'existe pas. Avec la phénoménologie, un monde objectif en soi ça n'existe pas. En revanche, pour eux, il existe des phénomènes = des présences, du phainomenon, choses qui vont apparaître pour la perception. C'est le problème du solipsisme qui a été posé par quelqu'un de génial : Berkeley, le père de l'idéalisme, voire de l'immatérialisme. Berkeley est important : c'est la critique de l'objectivité scientifique du début du XVIII^e siècle. Il a senti que le monde était immatériel, pour que ça, la table par exemple, c'est moi qui la constitue comme telle. Pour se rassurer, il a une très belle formule : « le cheval est dans l'étable. Le livre est sur le bureau ». « Être c'est être perçu ou percevoir ». Il n'y a pas d'être en dehors de la perception. Leibniz disait qu'il n'y a pas de matière (au sens connu du terme).

Participant : C'est avant Kant ?

Oui.

Chez Hume la causalité aussi est une invention de l'être humain, car dans la physique on ne démontre pas la causalité d'un quelconque objet. Kant dit : « Hume m'a réveillé de mon sommeil dogmatique ». Kant a essayé de faire un sort à Berkeley et à Humes. Ils sont tellement opposés qu'il y a un livre intitulé : « Ou Hume ou Kant ». On ne peut pas donner raison aux deux. (De même que c'est ou Hegel ou Spinoza : leur opposition est trop forte, et irréconciliable au plan du concept). Ce que j'appelle « la puissance cachée dessous les choses » est une vieille expression du XVI^e siècle (je ne dis pas la puissance cachée sous les objets).

Ces choses : de la nature. C'est elle qui va faire émerger l'art figuratif comme représentation de la figure naturelle. Attention, l'art figuratif ne fonde rien dans l'ordre du vrai. L'œuvre d'art chez Heidegger ne m'apprend rien dans l'ordre de la connaissance.

Inclusivement : (ligne 4 du paragraphe 3) Tout le travail de Fernand Couturier, c'est de nous dire qu'on ne peut pas se déconnecter, ou croire possible de se déconnecter du monde (die Welt) : c'est une vue de l'esprit fantastiquement fausse.

Fruition : c'est le titre du seul poème érotique, de 15 à 20 pages, que j'ai écrit.

Fruitio en latin = jouir (pas au sens lacanien). Saint Augustin parle d'une fruitio dei : arriver à goûter Dieu. La fruition est un jouir, la possession d'un goûter à. Si je prends un pruneau posé dans une assiette sur la table, je le prends pour le fruitionner. Je prends une chose. Le pruneau ne sait pas qu'il est pruneau. Il y a une indéfinité d'ontologies.

Berkeley écrit « le cheval est dans l'écurie » ; comment le sait-il ?

Participant : par déduction

Pour calmer mon angoisse : le cheval est bien dans l'étable, grâce à la perception que j'en ai eue. Il veut nous dire que si on déconnecte l'être et la perception, c'est la catastrophe.

Le pruneau n'a jamais existé ; c'est là que les affaires coton commencent.

Participant : on sait que le pruneau a existé ; c'est comme le cheval dans l'écurie.

Yves : c'est tout le rapport entre être et langage.

Chez l'être humain, la perception (ou la saisie perceptive) d'une chose quelconque passe par le langage. « Pruneau » est un mot pour désigner quelque chose ; ce n'est qu'un mot. Si j'imagine, dans un réalisme simpliste, que le pruneau est né pour correspondre au mot « pruneau », et que la chose est née pour correspondre au mot pruneau, ça ne marche pas. Il y a un horizon indépassable entre le mot et la chose, c'est ce que Heidegger va appeler un monde, die Welt.

Il est là avant, pendant et après moi : ce n'est qu'une supposition, de la déduction. Le monde nous est donné de façon pré-objective. On le voit dans la saisie pré-objective du petit enfant. Il s'en saisit et en fait un objet. Nous nous heurtons à un horizon de la représentation et en même temps à un horizon de l'expression. Le monde qui est là, Heidegger dit que c'est le monde des choses. Les choses sont acheminées par le langage (ce qu'il va appeler la compréhension, la situation et l'explication par le langage). Ce monde va révéler un étant, selon un type de positionnement du vrai. Si je tiens que c'est vraiment un pruneau, vous sentez qu'il y a une énorme déconnante là-dedans. Je tiens que le mot est vrai par rapport à la chose à laquelle il doit s'appliquer.

En tant que peintre, je l'ai tellement expérimenté en nature ! La chose est en moi de façon quasi connaturelle. Je m'imagine à Relieu : je repense à une petite ligne de pins sur la montagne. Je la trouvais d'une beauté inouïe et j'aurais voulu la dessiner, mais c'était impossible. Je n'ai que certains moyens pour approcher de cela. La peinture figurative s'enfonce dans un infini.

Participant : là où tu es allé le plus loin dans ce sens, c'est dans « Le panier de pommes ».

Dans « Le portrait au blouson rouge » aussi, j'ai mis 70 couches de glacis de rouge sur le blouson. Platon m'aurait dit : tu perds ton temps. Heidegger dirait « c'est sa manière à lui de figurer l'émergence de la chose ». « Suivre le chemin de Cézanne car il nous fait révélation de la chose ». (Pas du vrai de la chose, vérité au sens scientifique ; le peintre ne nous apprend rien au sujet de la montagne Sainte-Victoire). Même si elle est prise comme un objet scientifique, elle porte une infinité telle de données que ce n'est pas représentable. La science ne me donne pas le sens, la signification de mon vivre (dernière ligne du texte).

Texte 66 : Le fantasme primordial du Dieu

Du et pas « de »

Dieu : c'est celui du monothéisme

1^{ère} phrase : c'est une illusion d'optique liée à notre familiarité avec le langage qui nous fait croire que le mot et la chose sont semblables. Il faut filer à nouveau du côté de la phylogenèse et de l'ontogenèse pour voir comment cette illusion a pu s'enraciner en nous pour devenir une évidence.

Evidence vient de videre en latin (un voir). « C'est clairement vu » dit-on. Depuis tout jeune, je suis adversaire des évidences. C'est lié à mon enfance algérienne, et la venue en France en 1962. J'ai 10 ans quand, en 1958, le Général De Gaulle passe à Tlemcen et nous dit : « je vous ai compris ». Deux heures avant son passage, j'étais dans la foule des Français qui l'acclamaient. J'avais un petit drapeau français. Au moment où son véhicule est passé devant nous, il me restait dans la main le petit bâtonnet, mais plus de drapeau. Plus tard, tout s'écroule dans le rapport entre vérité et mensonge. Un monde radicalement autre surgit quand je « rentre » en France.

Je conteste la portée ontologique de la notion d'évidence (et aussi cognitive et sémantique).

Vérité : c'est dans le langage

Objet et chose : point d'interrogation.

C'est le problème de la caverne platonicienne. Platon est pythagoricien, ami des nombres. Il nous dit : il y a un monde sensible (le monde des choses, de la matière, et des objets comme la table, le livre). Si on l'étudie, on n'arrivera jamais à en extraire du vrai. Ça n'est pas faux, mais ça n'est pas vérifiable, c'est la doxa, l'opinion. Platon va supposer qu'en fermant les yeux aux choses sensibles qui sont toujours de l'ordre du contingent, par une ascèse, notre regard (le regard de l'âme) se tournera vers un monde intelligible. Les vraies vérités sont les Idées-Nombres. Seule la mathématique nous donne accès au vrai. On n'est pas surpris de voir tous les commentateurs parler d'un réalisme (vrai) des Idées. Les vraies évidences, il faut un type de regard pour les percevoir, les comprendre et les traduire. Le problème est que tout ça c'est supra-Ouranos, dans un monde où il n'y a pas une once de matière. Chez Platon, il ne faut même plus parler d'un dualisme mais d'un discord entre monde sensible et monde des Idées.

Trace : Tracés imagologiques. On pourrait me dire : « tu fais quoi de l'objet ? ».

Res extensa : ce sont des figures géométriques qui rendent compte de la res extensa . Pour Descartes, il faut un lieu d'accueil aux choses : res extensa. Cette représentation géométrique sera toujours vraie. C'est du Platon, un nouveau platonisme.

Les non cartésiens ont reproché à Descartes d'avoir explosé le monde des qualités secondes : couleurs, etc. Quand on fait de la géométrie, on ne s'occupe plus des qualités secondes.

Un être de raison : le livre de Fernand Couturier m'a permis de mieux comprendre le « jet » de « objet », subject. L'objet est un être de raison, car l'objet émerge par l'exercice de la raison. C'est un être : un être n'est pas obligé d'être matériel, il peut être mental.

Restent les choses : on n'a pas résolu l'abîme (Nietzsche ou Heidegger) de la représentation. Cet abîme de la représentation, même si l'objet est un être de raison, il n'est pas dans la matière. Donc il nous faut un sujet, c'est-à-dire un être humain. Les Idées-Nombres ne suffisent pas. Il y a quelque chose qui est là avant le sujet, avant l'objet : c'est le monde (die Welt).

Fin du 1^{er} paragraphe : c'est là que va surgir le fantasme primordial du Dieu. La philosophie est un exercice de funambule, c'est pour ça qu'elle ne concernera jamais grand monde, car elle va contre les évidences et les idées reçues. La Genèse : et Dieu dit : « faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance ». Tout le monde accepte ça, ça n'a pas été vraiment questionné.

Vers 19-20 ans, ce thème de l'Image de Dieu se met à me parler. Cette notion vient en partie des Egyptiens, via l'hérésie d'Amenhotep IV (Akhenaton, le Moïse de Freud). L'homme était défini comme une image du dieu. En grec, eikon sera traduit par icône : l'image vraie. L'image fausse est eidolon (apparences, idole).

Tu ne feras pas d'image à ma ressemblance dit Dieu à Moïse sur le Sinaï, donc aucune image ou statue du Dieu de la Genèse ne sera possible. (le Veau d'or).

Moïse demande à Dieu « que vais-je dire à ceux qui m'attendent ? » Tu leur diras que j'ai dit : « ego sum qui sum : je suis celui qui suis ». Descartes sort de là.

Ce Dieu nous fabrique (on est dans le discours théologique ; on ne se demande pas si c'est vrai ou pas). Je suis l'Etre (en dehors de moi, il n'y a pas d'être). Il fabrique une image de lui-même. Le contact avec la divinité est possible parce que je lui ressemble, même si ce n'est qu'un peu.

« Quand vers vous j'appelle » est le titre d'un des poèmes des Originaires d'Exil : je dis que je ne suis pas non plus rien, même si devant Dieu je ne suis pas grand-chose.

Homnirésence : néologisme

1^{ère} ligne du paragraphe 3 : on est dans l'abstraction.

7^{ième} ligne du paragraphe 3 : là on a une opposition.

Non-aliud de Nicolas de Cues = non-Autre. Il a écrit un texte sur ce sujet. Il y a l'Autre et le non-Autre, qui ne peut être que Dieu. Qui dit : il n'y a pas d'autre Dieu que moi.

J'aime beaucoup l'abstraction en peinture en tant que peintre, mais pas en tant que philosophe. La controverse entre abstraction et figuratif était très forte dans les années 60-70, relayée par les

iconoclastes que sont les marxistes (la peinture figurative était alors considérée comme une peinture de bourgeois pour bourgeois, rien d'autre). Le marxisme est un iconoclasme au sens fort du terme, idéologique et politique. Je me suis demandé comment un artiste abstrait produit, quand il ferme complètement les yeux sur l'extérieur (c'est ce qu'il doit faire). Il peut avoir un résultat très beau, très lyrique, au plan des couleurs ; je pense en particulier à l'abstraction lyrique américaine. Là, je sens une présence de la couleur telle que je peux la sentir dans la nature. A 22-24 ans, j'interprétais l'abstraction comme une charge contre la peinture figurative, s'appuyant sur le fantasme primordial du dieu et sur la science galiléo-cartésienne. « Ce que tu es en train de faire, ce ne sont que de pauvres illusions ». C'était ça le problème que j'avais à résoudre à cet âge-là. Est-ce que peindre (figuratif) a encore un intérêt ? On s'aperçoit que, les élites marxistes se terminant, on prolongeait leurs positions par la destruction de toute manière de l'art de peindre : ça s'appelle les installations. « Terminé ! Posez vos pinceaux ! » Vous sentez que le fantasme primordial du dieu, ce serait que du Dieu existe sans création ; c'est impossible, sinon en passant par les mystiques de l'anéantissement avec lesquelles il n'y a plus aucune représentation sensible possible. Si j'anéantis la chose extérieure comme ne valant rien, je reflue vers un dieu dont la création ne présente plus aucun intérêt, aucun intérêt sensible. Au moment de la « querelle des iconoclastes » à Byzance, ce sont les iconophiles qui l'ont emporté. Je viens de découvrir pourquoi, en plongeant dans la patristique grecque : c'est parce que tous les Pères grecs étaient iconophiles. Ça ne voulait pas dire qu'ils trouvaient que les païens et les Grecs de l'Antiquité avaient bien fait, mais ils se disaient : « il ne faut pas leur en vouloir, ils ne connaissaient pas le vrai Dieu ». Ces théologiens du 2^{ème} au 4^{ème} siècle ont préservé de manière miraculeuse les œuvres antiques, car dès 520-540, des décrets impériaux de Byzance étaient envoyés dans tout l'empire, appelant à la destruction de toutes les idoles et de tous les temples. On a ainsi perdu des dizaines de milliers de statues, et de très nombreux temples. Cet iconoclasme est un extrémisme, un intégrisme qui choque les catholiques comme Pierre Magnard et Alain Besançon, tous deux catholiques. La Renaissance n'est possible qu'en milieu catholique. Rome admet que l'on puisse s'inspirer de la statuaire antique et à partir de la Renaissance on va commencer à sauver tout ce que l'on peut chez les Antiques. Pour un catholique, représenter une femme nue n'est en rien condamnable. Alors que pour un luthérien, un calviniste ou un moine slave orthodoxe, ça l'est. Chez les catholiques, il y a une défense de la nudité. La nudité d'Adam et Eve n'est pas chose condamnable. Ils récupèrent l'héritage gréco-latin qui va être transmis en douce tout au long du Moyen Age et qui redonnera naissance à la peinture figurative qui apparaîtra en Italie au quattrocento, soutenue par le courant du premier humanisme (Dante, Pétrarque, Boccace, etc.), où on peut célébrer le corps, la nudité. C'est ça qui va sauver la peinture figurative et par la suite tout le développement de l'art figuratif.

On ne sera pas étonnés que Cézanne, quand il terminait sa journée de travail sur le motif, faisait une prière de gratitude et allait le dimanche matin à la messe. C'est ça la catholicité ; elle se définit à travers les Pères grecs et latins ; elle récupère l'héritage gréco-latin et le transmet aux générations ultérieures. Quand on dit ça aux gens, ça leur paraît normal, mais là-dedans rien n'est normal.

Séance du 08.03.2017

Texte 67 : L'ange appauvri et meurtri mais toujours vivant.

Dans les Carnets du Voyageur, Clara d'Aix et en dialogue avec Antoine. Il fait valoir pourquoi Paul Klee, quelques temps avant sa mort, va peindre sa fameuse série des anges. Klee leur donne des noms cocasses, drôles. Qu'est-ce qui amène quelqu'un à évoquer la présence de l'ange ? Il faut bien distinguer la figure de l'ange dans le religieux, de ce qu'on appelle de façon plus générale une angéologie (ce n'est pas un néologisme), une doctrine, ou théorie des anges. Depuis 3500 à 4000 ans la figure de l'ange est présente. C'est un être intermédiaire, qui fait intermédiation. Dans la pop musique, il est souvent présent. L'être humain s'y réfère pour échapper à l'impact de la modernité. Le grand docteur de l'ange est saint Thomas d'Aquin (13^e siècle) ; c'est un dominicain, on l'appelle le docteur angélique. Il y a sept types d'anges.

Cette présence de l'ange est retrouvée dans la poésie. Elle s'étend et disparaît comme figure religieuse pour revenir dans le fond poétique, laïc, dans le romantisme et la poésie moderne.

L'ange fondamentalement est bon (si on exclut Lucifer, Méphistophélès).

Zoroastre (8^e siècle avant J.C) du Zend-avesta : les mages viennent de là. Deux principes articulent tout l'univers : le bien (la lumière) et le mal (les Ténèbres) : c'est un dualisme. Deux siècles après J.C, apparaît une figure qui vient à la fois du zoroastrisme et du christianisme : Mani, qui va donner le manichéisme. Dans le zoroastrisme, les anges occupent une place primordiale. Ce sont des entités.

On peut me demander pourquoi je fais appel à la figure de l'ange : il fait médiation. Je tente de spécifier où, comment, quand, apparaît l'ange. Quand Dieu veut communiquer avec Abraham par exemple, les intermédiaires sont trois anges. Il y a communication entre deux paroles : une parole divine que l'homme ne peut pas entendre car elle ne participe pas du langage humain, et une parole humaine. On pourrait dire que l'ange est un intermédiaire langagier. Si on reste bloqué, cadencé dans le rapport sujet/objet, l'ange n'existe pas. La relation sujet/objet qui triomphe avec Descartes (qui prie la Vierge Marie et croit en Dieu) saisit par un double mouvement la réalité comme objective (seulement objective et rationnelle) et nous renvoie au sujet lui-même comme objet d'étude comme un autre. Les deux pôles vont utiliser les sciences de la logique et donc de la mathématique pour définir le sujet, car comme le disait Aristote, le sujet ne peut pas se définir : « du sujet en lui-même on ne peut rien dire » parce pour en dire quelque chose il faut passer par les attributs (comme dans la grammaire). Si je dis « le mur », je n'ai rien dit s'il n'y a pas d'attribut. Comment le sujet peut-il se dire : par un intermédiaire : la parole.

Sujet de l'énoncé ≠ sujet de l'énonciation

Si les choses étaient tellement simples que la vérité soit inscrite dans l'objet ! Non la vérité n'est pas inscrite dans l'objet ! Pour les physiciens quantiques c'est admis. Si la vérité était inscrite dans les choses ou les objets, je vais me balader en nature, je vois apparaître dans le feuillage d'un peuplier $e=mc^2$.

Participant : l'ange est aussi une figure du double, en plus de celle d'un intermédiaire.

Dans les Veda, le bouddhisme, le chamanisme : médiation entre un pôle divin et un pôle terrestre (de la matière, de l'obscurité).

Pour un peintre figuratif et un poète, il n'y a pas qu'une relation sujet/objet, idem si on l'appliquait à la relation humaine. Cette relation nous donne une image de la réalité, mais ne la définit pas. Elle n'existe pas non plus pour un physicien quantique, qui utilise la notion de champ et qui inclut l'observateur.

Il faut bien que je stipule l'existence des choses. Si on me demandait ce qu'est une chose, je répondrais : passez à la poésie et à l'art, sinon vous ne comprendrez jamais ce qu'est une chose.

1^{ère} ligne : *nous Appelle à sa vérité* : à sa vérité de chose

Enfance : retrouver le regard de l'enfance

Simple : c'est au sens de Heidegger : c'est le plus complexe et le plus difficile à atteindre : c'est l'être. C'est le regard de l'artiste qui ne se demande pas si la Sainte-Victoire est un objet, mais qui la peint. Quelque chose que je ne vais pas arriver à définir dans un rapport sujet/objet.

Amitié : être en amitié avec les choses.

L'ange appauvri : il a vécu beaucoup de souffrance (par les idéologies et par les autres qu'il a connu dans sa vie), mais il est toujours vivant.

Texte 68 : **Enfant du visible Destin du monde** :

C'est comme si c'était Héraclite qui avait écrit ce texte !!

Héraclite : « Le temps est un enfant royal qui joue aux dés, d'un enfant il a la royauté ». Le temps ici est aïon, ce n'est pas chronos, ni kairos.

Royal : élevé dans la distinction

Aux dés : ou au tricot en fonction de la traduction ; c'est un jeu de hasard.

Tout Nietzsche part de là.

On distingue 3 types de temporalité :

Aïon : traduit en latin par aevum = éternité. Imaginez un temps qui remplit toutes choses, qui parcourt toutes choses et qui les baignent de sa présence, de sa consistance. Des permanences sont remplacées

par d'autres quand elles disparaissent. L'éternité, de deux choses l'une, il y a le temps (comme chronos) et ce qui n'est plus le temps (comme chronos). Rien ou l'éternel, il n'y a pas de troisième choix.

Chronos : le temps dévorateur, destructeur, des horloges. Le chronologique.

Kairos : le temps de la rencontre opportune. Il est représenté sous la forme d'un petit dieu avec une petite touffe de cheveux sur la tête (Les grecs mettaient sa statuette à un carrefour de chemins). Il s'agissait d'avoir l'esprit assez agile pour l'attraper à temps par la touffe de cheveux. Le temps qu'il ne faut pas laisser filer : juste à temps. Il ouvre des possibles.

« Le temps est un enfant royal qui joue aux dés, d'un enfant il a la royauté » : ainsi dans le Cosmos les signes du divin révèlent de nombreuses dimensions du sens. Nous sommes des dés que lance un inconnu et, le temps de comprendre, nous sommes déjà morts. Nietzsche dira que notre existence se joue aux dés ; pour lui les valeurs sont aussi comme des dés.

Il y a un autre fragment de Thalès sur l'aïon : « le Temps est la Chose Sage, parce qu'il découvre tout. » A Heidegger, grand connaisseur des présocratiques, il manquait quelque chose. A 74 ans ses amis lui ont proposé d'aller en Grèce. Il arrive à Egine ; c'est là que lors d'une nuit d'orage, il voit la foudre et comprend ce qu'est le Logos. Autour de la foudre : la nuit, le chthonien, l'indéchiffrable. Nous vivons dans la nuit du monde. Même si on arrive à voir scientifiquement une petite partie de l'univers. Le Logos, c'est ce qui vient éclairer de manière illuminatrice, la nuit du monde. Ça permet à Heidegger de comprendre ce qu'Héraclite appelle le Logos. Il découvre aussi ce qu'est le phénomène (phainomenon) phai = lumière. C'est ce qui apparaît : une île (depuis l'horizon de la temporalité) : l'émergence dans la lumière de ce qui était jusque-là caché.

Séance du 26.04.2017

Suite du texte 68.

Nous vivons dans la nuit du monde et le monde n'existe pas quand je meurs.

Qu'est-ce qui fonde l'intersubjectivité humaine ?

Pour Heidegger nous accédons au Logos via le langage (et d'autres choses).

Pour les latins, il y a une cumscientia qu'on a traduit par conscience. Cum = ensemble. Science = scientia. Les Médiévaux ont conçu Dieu comme porteur d'une science (scientia divina).

Le terme raison va se dédoubler chez Kant entre entendement et raison.

1^{ière} partie : je tente de rendre saisissable comment nous apparaissent les choses. Je fais retour vers l'enfance comme ce qui est le point focal où nous apparaissent les choses. Fragment d'Héraclite : « Le temps est un enfant royal qui joue aux dés, d'un enfant il a la royauté ». Hannah Arendt a insisté là autour dans ce qu'elle appelle la liberté native de l'enfant, qui bouscule toutes choses. L'enfant est un potentiel à transformation du monde ; l'enfant invente mais c'est lui qui porte la liberté native (de naissance). Je tempère les propos d'Hannah Arendt : l'enfant invente à proportion de la liberté que nous pouvons lui octroyer.

Livre de Fernand Couturier : « Monde et être chez Heidegger » 1981. L'être est ce qui nous ouvre au monde, le monde des étants. C'est quoi le temps ? Le temps est le mode de dévoilement de notre existence.

Le temps n'est pas l'étant. Il est ce qui ouvre le monde.

Heidegger découvre que l'être repose sur un fond qui s'écrit de deux manières On ne peut pas le nommer. Il est le coup d'envoi à l'ouverture aux étants, sur un fond sans fond (Ungrund, Abgrund) Long échange sur la mort. J'écrirai un jour un texte que j'intitulerai « l'adieu au monde ».

« Le temps (aïon) est un enfant royal, etc. » : tout n'est qu'un jeu de hasard : l'enfant jette les dés et ils tombent.

Heidegger va découvrir, car ça lui pendait au nez : entre l'étant et l'être, y a-t-il un fond ? Il s'aperçoit, effrayé, que l'être n'a pas de fond. Les Romantiques allemands, dont Schelling, vont appeler l'abgrund : le sans fond. Ça fait pièce à toutes les philosophies rationalistes. La raison n'a pas pouvoir de

fonder le fond de l'être. Le sans-fond fait que tout se dérobe sous nos pieds. Heidegger va l'appeler le rien.

Si nous savions quel est le fond de l'être, nous n'aurions pas peur de la mort.

Ce rien, comment apparaît-il ? J'ai affaire à des choses et à des corps. Si ces choses disparaissent par une vue de l'esprit, comment puis-je me représenter le rien ? Nous n'avons pas de représentation du rien. Heidegger : « Dans la claire nuit du néant (rien) de l'angoisse ».

C'est parce que l'être se retire (bien malgré nous) qu'il libère l'accès au monde des étants.

En tant que sujet je (on) pense que ces choses-là sont réelles, qu'elles existent, car elles apparaissent. Elles sont dans le temps. C'est quoi des étants si ce ne sont pas des objets : c'est que j'ai oublié que l'être faisait donation des étants sur fond de rien. Il faut quitter la problématique sujet/objet. Prenons ce tableau « Le gardeur de troupeau » : le tableau n'est pas un évier, un placard. C'est une chose qui va apparaître via le temps et prendre une configuration. Ce que Heidegger appelle l'être, ce n'est pas ce que je vois là. Ça, c'est un évant (Yves trace des lignes qui symbolisent l'arrière et le devant du tableau lui-même figuré par un rectangle). Il entoure un chaos infini. C'est ça le rien, je ne peux pas le nommer car depuis ma position de sujet, je n'ai pas de mots pour dire ça, ou le peindre. Yves éteint la lampe et nous sommes une fraction de seconde dans l'obscurité : les choses apparaissent dans la lumière de l'être. L'être, c'est ce qui permet aux étants d'apparaître.

Merleau-Ponty devant un tableau de Cézanne : c'est une fenêtre ouverte sur l'être.

Spinoza va vers une autre solution : son monde (deus sive natura).

Transparence / à parence : ce n'est pas un simple jeu de mots. On peut opter pour deux directions : Soit transpercer les apparences : la science objective transperce. Il s'agit pour elle de découvrir un objet, un objet d'étude rationnel.

Soit traverser les apparences, sans les violenter au point de les détruire.

Dans le premier cas, le sujet cartésien transperce les apparences qui sont considérées comme trompeuses. L'objet est corrélé à un sujet. A la fin du XIX^e siècle le sujet se prend lui-même pour objet d'étude rationnel ; le couplage est encore renforcé.

Dans le deuxième cas le peintre, quand il est devant un motif, il ne touche pas au motif. Les apparences restant ce qu'elles sont, un jeu de lumière à 17h un 26 avril au bord de la rivière n'est pas le même qu'à un autre moment. On ne va pas dire que c'est de l'illusion. Le peintre peint cette lumière comme il peut. Il ne peut pas être platonicien ou cartésien, sinon on lui dirait que ce sont des apparences.

Sommet des sèves : un arbre en février, ses bourgeons. La poussée des sèves continue au-delà, dans son environnement.

Dénoue la nudité des transparences : quand je peins un nu, je me retrouve devant le même truc : je dessine une transparence. Le peintre ne dénude pas, il habille. Avec tout un jeu de couleurs.

Dénoue : on dénoue le vêtement ; le nu apparaît, donc c'est une apparence, une venue dans la parence, vers ce qui apparaît.

Du hasard et de l'amour : je reviens au premier texte des Tracés Imagologiques. Tout n'est qu'un fabuleux jeu de hasard. Je peux dérouler les nécessités ou les déterminismes à l'extrême, jamais un coup de dés n'abolira le hasard.

Séance du 17 mai 2017

Texte 69 : Le tohu-bohu du Réel.

Ce texte tourne autour de la notion de représentation et du tohu-bohu du Réel.

Le Réel est un concept philosophique de la grande tradition de la métaphysique (Realitas) à partir du XVII^e siècle. Bien sûr qu'il était là avant en tant que concept. Il était là chez Platon, qui nous dit qu'il n'y a rien de plus réel que l'Idée. En termes philosophiques on parle du réalisme des Idées. On voit même quelqu'un comme Fichte, disciple un temps de Kant, dire que, par exemple, le mur matériel est moins réel que le mur idéal. Le concept de Réel nous vient de Platon : l'Idée-nombre. Platon est pythagoricien. Le reste, ce sont des apparences.

Réel en français vient du latin « res » qui correspond à la chose.

La représentation : c'est l'un des concepts les plus riches, les plus complexes, les plus intéressants de toute la philosophie. Avec Freud, c'est le concept de Vorstellung. Pour Schopenhauer nous n'avons

affaire qu'à des représentations. Les philosophes allemands ont beaucoup cogité l'appréhension de la chose.

Dans la caverne de Platon : il y a trois feux :

Le feu sensible dans la caverne

Le soleil sensible

Le vrai soleil : le soleil intelligible.

Platon prend aussi l'exemple d'un lit. Il faut déjà avoir l'idée du lit ; c'est un ordre logique. Le démiurge de Platon crée le monde en regardant le Ciel des Idées. Il ne se retourne pas sur ce qu'il crée. Il crée d'après des modèles, éternellement vrais, des exemplaires divins. Tout ça on le retrouvera dans la théologie.

Le réel au sens psychanalytique ne peut pas se concevoir sans un passage par la représentation. Au plan logique, pour qu'il y ait une présentation, il faut qu'il y ait quelque chose qui soit la « re-chose ». La cheminée m'apparaît, mais pas en soi. La chose est corrélée, rapportée constamment à un va-et-vient continu. Le sujet percevant va percevoir un perçu.

Hegel a une formule qui définit toute la modernité (il est un monstre de logique et s'appuie sur d'autres monstres de logique). C'est nous aujourd'hui : « Tout ce qui est réel est rationnel. Tout ce qui est rationnel est réel ». Hegel est irréfutable, même si je ne suis pas du tout d'accord avec lui : mes adversaires nommés sont DKH : Descartes, Kant, Hegel. Ce « tout » nous propulse vers le totalitarisme. Il n'y a pas qu'un seul univers possible, celui du rationnel.

Participant : tout ce qui est rationnel s'explique et est donc universel ?

Oui, il n'y a qu'un rationnel possible, pour Hegel c'est l'universel du rationnel, sinon vous avez l'opposition singulier/universel (l'Un). Cet universel va finir par prendre le singulier et le transformer au point de l'inclure dans l'universel.

D'où l'axiome que j'ai bâti contre Hegel : « élever l'universel jusqu'à la dignité du singulier » en tant que singulier. Je suis contre-hégélien. Le singulier en tant que singulier vaudra toujours infiniment plus (davantage) que l'universel.

Participant : ça explique ta façon de peindre. Chaque fruit est singulier et travaillé singulièrement. Imagine des fruits qui répondent à Hegel, peints par lui !

Autre participant : oui, ça aurait un côté trompe-l'œil.

Yves : il ne peindrait pas de fruits.

Participant : oui, mais admettons qu'il le fasse.

Yves : il ne le peut pas car il n'y a pas de fruits idéels.

Participant : il ferait cette forme assez géométrique.

Yves : mais comme dirait mon maître en peinture, János Kis, on ne se tire pas d'affaire comme ça. (Yves dessine au tableau un cercle avec une « queue »).

Participant : ça nous rappelle un peu certaines abstractions.

Participant : je voudrais que nous reparlions du titre. Le tohu-bohu (tohu-va-bohu du texte hébraïque) c'est la solitude et le chaos.

Yves : dans le titre c'est mon point de vue qui va intervenir.

Participant : le réel n'est pas si rationnel puisqu'il est chaos. Où est-ce qu'il y a une logique dans ce chaos ?

Yves : oui, quelle logique ! Héraclite : « un tas d'écorces dispersées au hasard : le plus bel ordre du monde ». Aujourd'hui on le sait grâce aux progrès de la physique.

Participant : est-ce que ce n'est pas une étape qui vient après ? Le tohu-bohu est le chaos. Dans l'ordre, il y a la création de la terre. La deuxième phase dans le texte hébraïque est : « et la terre était solitude et chaos ». On est à la base de la création, il n'y a pas d'ordre là-dedans au départ.

Yves : mise en ordre par Dieu.

Participant : « le souffle planait sur l'eau ». Pas sur la terre, pourquoi ?

Yves : on est renvoyé aux cosmologies babyloniennes elles-mêmes dérivées des cosmologies hindoues du III^e millénaire. Elles aussi postulent qu'il y a un chaos originel. Les Grecs aussi d'ailleurs.

Participant : tohu-bohu va plus loin car solitude, désert, vide.

Yves : béance vide ; les physiciens de la mécanique quantique l'ont bien en tête. Il y a pour eux une évidence. On a d'abord affaire à un chaos, pas à un monde organisé. C'est pour ça qu'Einstein n'a pas pu adhérer à l'idée d'un univers en expansion, même jusqu'à la fin de sa vie. Pour Einstein, il y a un ordre et cet ordre évolue grâce à une intelligence organisatrice.

Pourquoi cette prégnance du rationnel dans la civilisation occidentale ? Au XVIII^e et XIX^e siècles, Hegel, Kant, Fichte, etc. ont en tête Leibniz. Pour lui il y a un ordre. Il y a des milliards de milliards de monades et un ordre qui est voulu par la monade de toutes les monades, Dieu. Depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand, elles sont organisées entre elles. Leibniz a un grand avenir devant lui car il est encore plus rationaliste qu'Hegel. Dans la monade il y a un quantum d'information (de rationalité, sauf qu'on n'arrive pas à encore à le rejoindre ce quantum, il va falloir du temps). En termes de monade, cette information existe. D'où tient-elle ce quantum ? De Dieu. Et par fulguration des myriades de monades passent à l'être. Leibniz a cette phrase étonnante : les monades sont sans porte, ni fenêtre. Elles portent le quantum d'information qui est indestructible et qui rentre de façon concomitante ou harmonieuse avec une autre monade, et ainsi indéfiniment. Les monades sont les vivants petits miroirs de l'univers. Pour Leibniz tout est vivant, le grain de sable comme l'éléphant. Il n'y a pas pour lui de hiérarchie du vivant. Leibniz prend avec François Mercure Van Helmont l'image de la boule de mercure (voir plus haut) pour faire comprendre ce qu'est un vivant petit miroir de l'univers. C'est pour ça que notre perception est limitée, car si je suis ici, je ne peux pas voir ça. Dans l'entendement divin infini, Dieu cogite une infinité de mondes possibles. Il crée le monde A, le monde B, C, etc. Si le A ne marche pas, si B et C marchent ensemble, etc. A un moment Dieu dit, ça va, et il fait passer à l'existence : c'est le meilleur des mondes possibles qui passe à l'existence par fulguration de la Monade des monades. Passent à l'existence les compossibles. Les autres resteront à l'état virtuel. C'est une métaphysique du possible, Aristote nous donne 4 modalités de l'existence : le nécessaire, l'impossible, le possible, le contingent. Une modale détermine un mode. Par exemple, dans le nécessaire on peut faire rentrer la norme, l'irréfutable, ce qui est déterminé, le certain, etc. Lacan : le nécessaire, c'est la vérité : ou elle est nécessaire ou elle n'est pas vraie. C'est « Ce qui ne cesse pas de s'écrire ». Prenons les lois de Newton : elles ne cessent pas de s'écrire dans la réalité. Dans le nécessaire on met le père.

L'impossible : la mère, l'Autre, trésor des signifiants frappé par l'incomplétude. Il y a de l'incomplétude radicale dans l'ordre de la connaissance humaine. C'est « Ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire ».

Le possible : c'est le masculin. « Ce qui cesse de s'écrire ».

Le contingent : c'est le féminin. « Ce qui cesse de ne pas s'écrire ». L'aléatoire, le hasardeux, l'imprévisible.

Le tohu-bohu du Réel : j'écris Réel avec un R majuscule car c'est un concept. Je ne sais pas ce qu'est le Réel. On peut en voir des émergences. En termes de mécanique quantique : dans la soupe du vide quantique, les particules ne sont pas identifiables. Ce que le sens commun appelle le Réel ça nous apparaîtrait irréel car on ne peut pas se le représenter. Plutôt que dire irréel, on dit virtuel : ça existe mais non identifiable, non mesurable, non mathématisable. C'est là que je mettrais le tohu-bohu. C'est la puissance d'Aristote, la matière première d'Aristote, la proto-hulé, je ne peux pas l'identifier. C'est le passage de la dunamis à l'energeia, l'acte.

N'essence : je joue avec le signifiant naissance. Avicenne, XI^e siècle, commentateur d'Aristote, et platonicien, le premier, distingue l'essence de l'existence. Les véritables essences sont les Idées et les nombres. Alors qu'existence touche le rapport à la matière.

Quand les gens vous demandent « est-ce que Dieu existe ? », la réponse à faire est « votre question est mal posée ». Car avant Avicenne, Dieu n'existe pas, il est. La distinction entre essence et existence vient d'Avicenne. Elle recoupe la distinction, qui vient de Platon, entre l'Idée et la matière. Je nais : non essence. Suis-je une essence ? Je n'en sais rien. Il faudrait que Dieu me dise, ne t'inquiète pas, tu es une essence. Merci répondrais-je, je vais exister toujours et éternellement.

Les unes aux autres : nous comptons tous le même nombre d'oranges dans l'assiette (Yves montrant une suite de fruits dans la pièce). Je suppose que les autres ont la même représentation que moi.

Nait : ce n'est qu'une représentation. Je transforme naissance et je ne dis que n'essence.

Pour conclure : j'en resterai au présupposé platonicien que les essences sont les modèles idéaux de toute possible matière. La matière alors, est ce qui relève du périssable et du passager, elle ne fait pas partie des essences. Les Idées ne comportent pas de matière, ce sont des Intelligibles = des représentations de l'esprit ; il n'y a pas de sensible là-dedans. Si on dit : le monde des essences n'existe pas, il nous reste les « n'essences ». Ce que je vais critiquer (Sartre - Camus), nous naissons, c'est tout. Nous ne pouvons pas avoir la prétention de définir ce qui serait une représentation vraie puisque ça (l'essence) n'existe plus. Les représentations vont entrer en concurrence.

L'essence c'est Dieu dans la première ligne.

Valeur de sens : quel sens est-ce que je veux donner à mon existence ? Elle émerge par les représentations que je vais avoir.

Nous ne naissons plus les choses : nous ne les laissons plus naître. Nous les soumettons par représentation. Depuis Kant nous savons que nous ne pouvons pas atteindre les choses en soi. Kant ne sait pas ce qu'est la chose en soi. Mais dans une sphère limitée de l'expérience, nous les atteignons partiellement par les catégories de l'entendement.

Séance du 31 mai 2017.

Suite du texte 69 : le tohu-bohu du Réel.

J'ai parlé la dernière fois de Hegel : « Tout ce qui est réel est rationnel. Tout ce qui est rationnel est réel ». Hegel ouvre la modernité (après Kant) car il a quelques intuitions de génie/monde moderne. Cependant on ne le lit quasiment plus aujourd'hui, car l'histoire lui a donné tort. Il est un peu notre moelle d'hommes modernes. Marx sort de Hegel.

Ce Réel pour Hegel ne peut être que rationnel. C'est la position d'aujourd'hui. Hegel est le penseur de la totalité : il ouvre la notion de total, de totalitarisme. C'est à partir de lui que naissent les totalitarismes (il n'en est pas plus responsable que Marx ne l'est du goulag). Hegel se veut partisan de la réalité effective : Wirklichkeit. Ce qui n'est pas rationnel n'est rien pour Hegel : les artistes, les mystiques, c'est fini. Mais plus encore, Hegel effectue le passage de la philosophie à la science : Wissenschaft. Elle monte en puissance avec les savants du XVII^e siècle, qui sont déistes ou théistes. Ils ne révèrent pas le Dieu des croyants. Pour les philosophes Dieu est un concept opératoire.

Je m'inscris contre Hegel car dans son esthétique, il nous annonce la fin de l'art. Hegel s'oppose à Kant : « ah, les Lumières et la vanité de l'entendement ! ». Il lui reproche son côté formel, abstrait. Le maître livre de Hegel est « La phénoménologie de l'Esprit ». Le sous-titre est : « science de l'expérience de la conscience ». Nous voulons vivre des expériences, mais d'un certain type ; en cela nous sommes hégéliens. Pour moi, Hegel est délirant, mais lui-même trouvait Spinoza délirant.

La conscience des modernes est une conscience de la science. Le concept est un moyen d'analyse. « Concept » vient de « concevoir ». Il est un produit de l'acte d'intelligence. Le concept est un outil de la perception mentale. Hegel veut faire l'expérience de la conscience. La philosophie pour lui doit devenir la science de toutes les sciences. Il va nous donner une approche de la réalité effective (qui prend ses effets) par la science.

Participant : ce serait quoi une réalité non effective ?

La réalité du fantasme, une illusion de réalité, la poésie, le délire.

Hegel : « je parle pour des Allemands aux Allemands et en allemand. » Il est luthérien, anticatholique, anti-oriental (donc antijuif, donc anti Spinoza). Luther meurt en 1546, provoque le schisme. Deutschland über Alles. Luther est profondément iconoclaste. Mais le Luther qui philosophe est ennemi de la scolastique (d'Aristote) et des thomistes. « Seule la foi sauve. Dehors la philosophie, et la théologie ! ».

Pour Nietzsche on aurait pu assister à la fin du christianisme avec les Borgia et autres dérives de l'Eglise catholique et il s'en serait réjoui, mais hélas (pour Nietzsche) « Luther est arrivé avec ses gros sabots ».

En tant qu'anti scolastique, Hegel est contre la substance : ce qui porte en soi son propre développement pour Aristote. Elle est éternelle. Leibniz a été honni des luthériens. Il va remplacer la substance par le sujet. Hegel s'écrit « terre en vue » après avoir lu Descartes. C'est ce que ne voulait

pas Spinoza : un univers désubstantialisé. Car il est juif, kabbaliste, aristotélicien et stoïcien. Si tu admettes des substances comme Leibniz, les monades sont indestructibles car d'origine divine. On ne peut pas détruire une monade sans détruire l'Image de Dieu.

Quand Dieu crée un homme, il le crée à son image. Le danger extrême du nazisme et en partie du communisme, c'est qu'ils ont cassé l'humanité en deux : les sous-hommes et les autres.

Chez Hegel, le sujet devient la conscience, il n'y a plus besoin de l'Image de Dieu.

D'où sort le dieu de Hegel ? Terminé l'être suprême au-delà du monde, le créateur au-delà du monde, le grand architecte de l'univers. Le dieu de Hegel s'incarne à l'époque du Christ dans l'Histoire. Il a évincé la substance, la nature. Pour les Luthériens, la nature est déchue. Hegel met en place l'Histoire qui est guidée téléologiquement parlant par l'Esprit. L'Esprit ne peut s'absolutiser que dans l'Histoire. Il nous décrit l'avènement de l'Esprit s'absolutisant dans l'Histoire. Marx va retenir la leçon de manière dialectique (ce qui veut dire non contestable puisque ça ne peut pas se produire autrement chez Hegel). Nécessaire et universellement vrai. Chez Marx : dialectique matérialiste de l'histoire. Dialectique veut dire ici : que non seulement on ne réécrit pas l'histoire, mais aussi qu'elle suit un cours tel qu'il n'est jamais réversible et qu'il est déterminé par l'Esprit absolu.

Participant : à l'époque de Descartes l'histoire est contingente ?

L'Histoire va vers le meilleur pour Hegel. Après la première guerre mondiale, Hiroshima et la Shoah, on ne peut plus être hégélien. Pour lui il y a dans l'histoire une ruse de la raison qui expliquerait ça.

D'où sort la conception hégélienne de l'Histoire ? Elle ne vise qu'à l'avènement et la domination de l'empire prussien. Ça sort de trois grandes dimensions. Jusqu'à la fin du XV^e siècle l'histoire est la relation des événements, mais dans l'esprit des gens, c'était le lieu du contingent, de l'imprévisible. Elle n'aurait pas pu devenir une science. Jérôme Bosch, le dernier peintre médiéval marque la fin du Moyen Age. Le monde ne doit pas durer encore bien longtemps, pense-t-on à cette époque.

Au milieu du XVI^e siècle l'histoire prend un sens nouveau ; elle va être associée à la notion de progrès. On ne l'avait pas associée à cela jusque-là.

Avec Descartes, qui connaît bien l'œuvre de Francis Bacon (1561-1626), apparaît la première apologie des sciences et du progrès. Pour Francis Bacon, la grande déconnaute qui avait eu lieu jusque-là doit cesser pour rendre possible l'avènement des sciences et des techniques : il écrit comment cet avènement va nous rendre heureux.

Mais à l'époque, Hegel qui lui aussi a lu Bacon, va tirer sa notion d'histoire associée à celle du progrès d'un premier auteur : Joachim de Flore (qui meurt en 1202) et d'un autre auteur peu connu désormais : J.B Vico (mort en 1744). Il va tirer sa conception de dieu de Jacob Boehme. Vico va mettre au sommet de tous les progrès, la poésie. C'est lui qui va inventer la théorie moderne de l'histoire : des tours et des détours, mais sans progrès. Hegel retient que l'histoire peut être une science. Joachim de Flore a beaucoup travaillé l'apocalypse, la fin de l'histoire. On pensait à ce moment-là que le jugement dernier était proche. Joachim de Flore a écrit « l'évangile éternel ». Il y a trois évangiles nous dit-il :

Celui du Père (Ancien Testament)

Celui du Fils (les Evangiles)

Celui de l'Esprit (l'Evangile à venir)

Le premier a duré 1200 ans, le deuxième aussi. Maintenant nous allons aller vers une spiritualisation grandissante de toutes les institutions, de toutes les mœurs, de tous les comportements. Il nous faut devenir des spirituels, des personnes n'ayant plus besoin de preuves matérielles pour croire en Dieu. L'Esprit nous habitera dans tous nos comportements. L'Esprit va ouvrir une nouvelle ère.

Hegel lit cela et se dit que l'histoire peut devenir une science.

J. Boehme se dit, dans un langage proche de l'alchimie et d'une philosophie de la nature (que vont chercher les Romantiques) : « comment s'engendre le Fils », en sachant que Dieu est le créateur de la nature. C'est un Dieu qui souffre le martyr pour enfanter le Fils. Il passe par des phases de bouillonnement et de déchirement intérieur. De ce feu jaillit la Lumière, le Fils. Hegel se dit que c'est ce Dieu qu'il lui faut : un Dieu qui souffre, manque, désire, peut être en colère. C'est le Dieu de Hegel. Ainsi il peut faire de l'Histoire une science de l'Esprit s'absolutisant dans la matière, dans le sensible, pétri de contradictions. Hegel est un philosophe du mouvement. Ce Dieu n'est plus le Dieu des Juifs ou des Chrétiens, il est l'Esprit s'absolutisant dans l'Histoire.

On n'est rien à côté de cet Esprit. C'est un Dieu qui traverse les aléas de l'histoire et qui donne un sens à l'Histoire. Quand Hegel voit passer Napoléon à Iéna, il dit : « voilà l'âme du monde ».

Notion d'Aufhebung : dépassement vers le mieux.

Hegel s'appuie sur trois grandes dimensions pour faire de l'Histoire la science des sciences. L'Esprit travaille dans la douleur. L'art pour lui est devenu caduque car il ne porte plus le vrai de la science de la logique. Il y a une aspiration à un savoir absolu capable de tout expliquer.

Les grands empires coloniaux sont en place et l'Allemagne n'a rien. Hegel, vers 1820-1830, veut dire à la Prusse de se tailler un empire. Il lui donne les clefs.

L'image d'une chose, par notre n'essence inter-posée, nous vient ainsi par représentation, par la représentation de nous-même : si nous détruisons la substance, nous ne sommes plus que sujets, nous dotant de pouvoirs de tout représenter depuis notre position de sujets et rien que depuis cette position.

... de notre seule n'essence : c'est l'impossible à dire ; nous ne pourrions jamais dire et définir le Réel.

...du domaine de l'art : là on rejoint Hegel

Le Créateur.... notre propre représentation : oui, puisque nous n'en pouvons rien dire.

Dernière ligne : n'essence : le néant en tant que néant est une n'essence pure.

Oui, car dans toute la théologie, en particulier chez Maître Eckart, l'homme est néant devant Dieu. Si l'homme est néant devant Dieu (je me dois d'occuper cette position en tant que croyant), je tiens ma naissance seulement de Dieu. Le peu d'essence (d'être) que j'ai n'est rien devant l'Être infini, éternel, parfait. Dieu me dit : tu es un petit peu quand même.

Participant : si on est fait à l'Image de Dieu...

Yves : nous sommes à l'Image de Dieu jusqu'à ce que nous soyons expulsés du paradis terrestre. Dieu a fait à l'homme un don merveilleux : nous sommes à son Image et ressemblance, car c'est un Dieu bon et juste. Quelque part en Palestine apparaît le Christ qui est l'Image parfaite du Père. On va chercher à imiter le Fils le plus qu'on peut, pour retrouver un peu l'Image que Dieu a mise en nous, du moins son reflet. Aucun théologien chrétien n'a admis que l'Image avait totalement disparu car ça détruirait tout. Il n'y aurait pas de monde possible sans l'Image de Dieu. L'Image de Dieu fonde la dignité de l'être humain.

En 1450, Nicolas de Cues avait établi l'égalité de tous les enfants de Dieu entre eux, la liberté et la connexio. La vision de l'homme par les Lumières est celle du christianisme.

Texte 70 : Prudent comme un serpent et simple comme une colombe.

Dans l'Evangile de Mathieu 10-16 et dans un évangile apocryphe selon Saint Thomas : « Et voici je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez prudents comme les serpents et simples comme les colombes ».

« Et voici » : ça donne un ton de gravité. Vous allez devoir évangéliser, soyez prudent.

Je reprends ça pour l'appliquer à ce que je ressens quand je travaille sur le motif.

Premier paragraphe : la ligne est constituée d'une infinité de points en géométrie : succession spatio-temporelle, qui définit un espace-temps. Géo : Gé, la terre. Metron, ce qui mesure. Il n'y a pas dans la nature de figures géométriques. On peut voir dans une montagne la forme d'un triangle, mais ce n'est pas une figure idéale, mais approchée. Le sujet de la modernité voit un triangle mais la figure idéale se trouve au ciel.

Appartenance des choses au devenir : on ne peut pas aligner la graphie sur la ligne ; elle participe d'un tout autre procédé d'invention, de traduction. Si le ciel avait fait que je sois un génie en mathématique (pour laquelle j'ai une grande admiration), j'aurais cherché à démontrer une théorie que j'ai en tête, mais que je ne pourrai jamais exprimer : les nombres fluides. Ça m'est arrivé en Patagonie, je postule qu'ils existent. Puisque j'ai établi une opposition radicale entre l'être et le devenir, depuis l'âge de 20-21 ans. Les nombres participent de l'être par leur stabilité : ils sont le permanent, ce qui dure, comme l'Idée platonicienne. Il nous manque, à cause de la prégnance radicale de cette ontologie, une théorie du devenir. Dans cette théorie, les nombres deviennent fluides : c'est mon intuition. Il faut sentir que si on tient à une théorie de l'être, les nombres fluides ne peuvent pas avoir d'existence.

Jeune, j'ai postulé que tout est devenir. Héraclite : tout s'écoule. On retrouve la forte opposition qui traverse toute l'antiquité. Pour Heidegger, le mot devenir n'a pas de sens. Pour lui, l'être est le temps et il n'y a pas d'être sans temps. C'est ce qui fait sa nouveauté. On s'aperçoit que c'est à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, que des auteurs comme Proust, Bergson, et autres, s'acheminent vers la prise en compte du temps, qui est le grand oublié de la métaphysique. Antérieurement il y avait seulement l'opposition entre l'éphémère et l'éternel. A partir du moment où Heidegger attaque le soubassement de la métaphysique, il déboulonne « la vérité absolue qui ne change pas » (propre aux Médiévaux et aux Modernes). Elle est le fondement qu'on ne peut pas casser. Cette vérité participe d'une ontologie. Les nombres fluides seraient obligés de dépasser le caractère ontologique de la mathématique. Le premier tremblement de terre va s'effectuer avec Cantor : la théorie des ensembles et des transfinis. On ne voulait pas entendre parler de la notion d'infini actuel en mathématique jusqu'à Cantor. Ce que démontre Cantor au plan mathématique concerne l'infini actuel. A son époque il ne pouvait pas y avoir d'infini actuel. Il existait un infini potentiel, déjà chez les Médiévaux. C'est la théorie de G. Bruno vers 1580 : « l'univers est infini ». Par contre notre cerveau ne peut pas penser réellement l'infini. On entrevoit un concept, une grande distance et ça s'arrête. L'infini c'est le piège par excellence des Modernes, car nous étions rivés à une théorie de l'être, que, comme Parménide, nous pensions fini. A partir de Galilée, Leibniz : l'univers est infini. En termes de pure théologie, on se heurte à une aporie : l'existence d'un infini contredit à l'existence d'un autre, il ne peut pas y avoir deux infinis. Il y aurait une possible confusion si l'univers était infini et Dieu aussi. G. Bruno dit qu'on ne voit pas ce qui limiterait la puissance de Dieu ; il pourrait donc créer un univers infini. En termes théologiques, le fini devenant de plus en plus grand, il pousse Dieu en dehors de la création. Dieu devient de plus en plus extérieur à la création. Nous nous retrouvons aujourd'hui avec un univers infini. On dit : donc ce n'est pas une création.

Les nombres fluides rendraient compte du devenir. Notre esprit n'est pas fait pour comprendre cela. Heidegger s'en prend à l'onto-théo-logie, car celle-ci prête à Dieu un être et une logique qu'on ne peut pas vérifier. Heidegger ne veut pas de ce dieu ; et Spinoza l'a dit aussi, étant le premier à critiquer l'onto-théo-logie.

Nous avons du mal à bâtir une éthique à partir de la science. Si on effondre Dieu, on effondre l'éthique. Les attributs, la substance sont éternels. Les modes sont passagers. Nous, tellement blindés de subjectivité : différence âme/corps très importante chez Spinoza ; l'âme est éternelle. C'est le premier philosophe qui va nous parler des corps. Le corps est condamné onto-théologiquement. Comment pouvons-nous resituer notre corps dans l'ensemble indéfini des corps ? Nous sommes tellement frappés du sceau des représentations classiques du corps. Pour nous Modernes (98% de la population) mon corps c'est ce que je peux toucher, palper. C'est ce qui est matériel, tangible.

Nietzsche nous dit : vous avez oublié le corps. Pour lui le corps est un corps psychique. Nous autres Modernes, si on tente de resituer un corps dans l'ensemble des autres corps, on touche à une doctrine de l'être, à ce qui est immuable, éternel, donc à la notion de vérité. Le soleil, la terre, se déplacent, donc on effondre le cosmos aristotélicien et copernicien. Nous sommes, par les rotations de la terre dans un déplacement phénoménal. Le soleil fait partie de la galaxie ; il y a 250 milliards d'étoiles qui bougent ! C'est ça cogiter les rapports des corps avec les autres corps. La galaxie fait partie d'un ensemble de galaxies qui compte 80 000 galaxies (« amas local »), ensuite il y aurait un grand « trou » dans l'espace-temps et d'autres amas de galaxies.

Des micro-corps interagissent avec des macro-corps.

On continue à regarder l'univers comme si on était en son centre.

Mon corps est la résultante momentanée d'une indéfinité de forces qui le font exister.

Force : c'est le terme de Leibniz, remplacé depuis Einstein par celui d'énergie.

Notre corps est une résultante et pas une entité.

Indéfinité : il faut toutes les « forces » réunies de l'univers pour que mon corps subsiste. Si la terre s'approchait trop du soleil, elle exploserait. Je suis soumis, défini, organisé comme une résultante indéfinie de forces physiques. Dans le livre de la Genèse, s'affirme déjà un registre d'abstraction, de

dédivinisation (les Grecs) qui conduit à un autre type de mentalité. Le soleil, la lune, les astres ne sont plus des entités divines puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu : Yahvé.

Galilée : la nature est un grand livre écrit en un langage mathématique (1620).

Il n'y a pas de lois de la nature : une loi veut dire une vérité intangible ; il faut un grand architecte. C'est la nature qui en produisant crée ses lois. Mais la nature n'a pas de projet.

C'est pour ça que je suis anti-darwinien.

Séance du 05.09.2017 :

Suite du texte 70 : Prudent comme un serpent...

J'ai suivi dans ce texte la belle remarque de Vinci quand il parle de la ligne serpentine, « fluctueuse », « serpentine ». En même temps, je prends le serpent comme l'animal terre à terre.

La geo-métrie : ça va devenir une science abstraite qui nous fait perdre le contact avec la terre (gê, gäia). Avec Descartes, on franchit encore un pas avec la géométrie analytique. Ça devient encore plus abstrait, ainsi qu'avec la nouvelle topologie. Dans la topologie on parle des espaces immergés : la figure la plus célèbre est la bande de Moebius. Ensuite vont venir les espaces chiffonnés.

Deuxième paragraphe : je vais à nouveau immerger la géométrie : la surface du tableau n'est pas géométrique pour le peintre. D'après une remarque de Merleau-Ponty le tableau me regarde ; et Merleau-Ponty demande : « il est où le tableau ? ». Il est dans un espace. Nous, on pense que c'est une surface plane avec des couleurs dessus. C'est une chose, je la regarde autant qu'elle me regarde. Elle est immergée dans un espace de vie. Je suis à telle ou telle distance. Ce n'est pas un objet géométrique. Il nous regarde, il interagit. Il lui faut de la lumière, il nous faut de la lumière : première corrélation. Il y a une succession de corrélations, c'est-à-dire de mise en rapport de 2 ou plusieurs éléments. Chez l'être humain, les corrélations deviennent infinies. C'est ce qu'on appelle des paramètres : mettre en rapport. En réalité (moi je vais jusque-là) on ne peut plus juger d'un tableau en termes scientifiques, objectifs.

En philosophie, le jugement s'établit en fonction d'une logique, d'une ontologie, d'un langage. Le tableau est une chose, pas un objet. Parce qu'on est trop habitué à la relation sujet/objet dans l'espace cartésien, dans l'étendue, la res extensa, qui suppose un objet corrélé à un sujet. Jeune, ça m'a beaucoup posé question, et dans les Pensées apocryphes, j'ai démontré, avec l'aide de Heidegger, que pas de sujet sans objet et pas d'objet sans sujet. Avec le « jectum » (de objet et de sujet), nous sommes en train de filer du côté d'Aristote et de l'hypokeimenon : le sous-jacent. Le subjectum est la traduction que donnent les Latins à hypokeimenon. Le sous-jacent à tout acte, à toute démarche, ce qui soutient. Sous-jacent : devant le jet, la « jacence ». Heidegger ouvre la route, mais qui est peu suivie, car on est trop marqués par cette opposition, (pas par Aristote, car lui, il nous immerge : on est une substance parmi d'autres substances. Descartes casse tout ça : pour lui, il y a le sujet et les objets. Pour un aristotélicien, c'est d'une invraisemblance totale).

Participant : le fond de l'affaire, c'est toujours la nature de la nature.

Participant : si on surplombe le monde en pensant qu'on est sur le balcon du monde. En fait on est dans le monde, et pas plus.

Participant : d'où le fait que le monde me regarde autant que je le regarde.

Quand les neuroscientifiques le voudront bien, ils cesseront d'étudier l'œil et le cerveau comme des objets.

Jeune, je me disais que le cerveau n'est pas un objet. Certes on peut l'étudier comme un objet, mais il est corrélé et connecté à une infinité de forces, et il a été produit par la nature. Ce produit de la nature nous donne une image de la réalité complètement abracadabrante ; et cette image (Descartes a tout faux, pour lui c'est une étendue), on pourrait la maîtriser. Toute la théologie chrétienne du XV^e au XVII^e siècle nous a amené à nous considérer comme les rois de l'univers, créés comme tels et voulus par Dieu, et sujet de la création de Dieu.

Le tableau provoque en moi quelque chose ; il ne me remuerait pas si c'était un objet comme la cuillère et la tasse.

Un poète est très logique avec le langage. René Char nous donne une image d'une rencontre amoureuse dans ce poème : « Dans le chaos d'une avalanche, deux pierres s'épousant au bon purement s'aimer nues dans l'espace. L'eau de neige qui les engloutit s'étonna de leur mousse ardente ».

Deux pierres, c'est nous.

S'épousant : mariage

Au bond : elles rentrent en corrélation parmi une multitude de pierres.

Philosophiquement parlant, deux possibilités (en excluant l'ordre de la foi) : Platon : la vraie réalité n'est pas là, dans la matière. Aristote : pas de forme sans matière : l'hylozoïsme, ou hylê-morphisme. C'est la conjonction des deux (platonisme et aristotélisme) qui va amener au XVI^e siècle la science moderne. Leibniz se réfère à Aristote (les formes substantielles de l'Ecole) et s'oppose ainsi à Descartes.

Les monades sont toutes corrélées entre elles. Je pense que la science de demain sera leibnizienne. Sinon, il y a deux autres univers philosophiques, pour ce qui relève d'une vie cosmique, et qui ouvre vers un ensemble infini : Spinoza et Nietzsche. Dans l'univers de Spinoza, la substance (Aristote) est une manifestation de Dieu. « Dieu ou la nature ». Ce n'est pas une nature ex-nihilo. Si on intègre ce qu'a dit G. Bruno, donc l'infini, c'en est terminé avec l'idée du Dieu créateur. Pour la théologie : Dieu est infini et la création est finie (on attend la fin des temps). Sinon, on écroule toute la théologie. L'autre intuition de Spinoza, c'est que cette substance est Dieu : « par cause de soi, j'entends ce dont l'essence enveloppe l'existence. Autrement dit ce dont la nature ne peut être conçue qu'existante ». Spinoza dit que l'univers est infini. A propos de cette substance, il a l'intuition que : « l'ordre et la connexion des idées sont les mêmes que l'ordre et la connexion des choses ». Ça veut dire qu'il y a une intelligibilité infinie et absolue du réel. C'est toute la science moderne.

Une fois, j'ai vécu son intuition : j'étais devant la fenêtre de la pièce à vivre de notre maison, et là, je me suis dit que je voyais ce que Spinoza voulait dire : « nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels » (il ne dit pas immortels, mais éternels). Sentir que ce qui est là devant mes yeux est éternel.

Nous ne connaissons jamais que deux attributs parmi une indéfinité d'attributs.

Voir : une fantastique transcendante : elle aurait dû être écrite par Fichte, qui avait lu Leibniz. Fantastique veut dire image en grec, ce qui produit des images. Ce que nous faisons 24h/24h, même dans les rêves. La préface de 1781 de la Critique de la raison pure accorde une place énorme à l'imagination, comme on l'a vu plus haut. Nous baignons dans un monde infini d'images. Les monades sont de vivants petits miroirs de l'univers. Le champ de la réflexion est limité.

L'axe générateur de la chose : toute chose dans l'univers (mécanique quantique) a un axe de rotation (spin).

La ligne serpentine : constitue les objets (Vinci en parle dans ses carnets). Théorie des flexions et des fluxions en mathématique.

Condamner : /à ce qui se dit dans la Genèse.

Participant : il ne s'agit pas d'une pomme mais d'un fruit d'or, ou d'une figue.

Au plan moral c'est corrélié aux pommes d'amour : ça c'est l'Egypte ancienne : c'était le fruit de l'amour.

Il y a un avant et un après la faute, la tentation : la création de Dieu ne peut être que bonne. Quand je dessine une pomme, elle est bonne.

Les « nus avec chiens » : je viens d'écrire un petit texte dans les Carnets du Voyageur, car ça peut être mal interprété. Si je les expose à nouveau, je les accompagnerai de ce texte. Je pars d'une chanson de Dylan : « if dogs runs free ». Je cible les moralistes. J'ai un index des occurrences du mot « jouissance » chez Lacan : 1170 occurrences ! J'ai écrit le texte pour les femmes ; j'ai enlevé les occurrences entre les notions d'hystérie et de jouissance.

Qu'est-ce qui ferait que ces œuvres soient condamnables ? Le nu n'est « pas » Andrée. Je les ai appelés « nudités d'Artémis ». Celui qui voit Artémis nue en meurt. Les deux chiens sont Andrée et Yves. Le moraliste va finir comme Actéon.

Connaissance : celle du bien et du mal.

Eternelle : voilà l'Eternel, dit le serpent à Eve.

C'est parce qu'il est défendu : à ce fruit-là, vous ne toucherez pas : ne pas s'en emparer.

La pomme n'a pas de connaissance : si je prenais une pomme et qu'elle me dise : « ne me touche pas », ça ferait un trip phénoménal.

Le serpent a déjà fui : il n'est pas concerné dans le procès.

Objet : ligne 1 de la 2^{ème} page : après la chute, les portes se ferment ad vitam aeternam. J'ai été pris d'horreur devant les débats sur la chute (c'est corrélé à la notion de prédestination).

Quand je lisais ce qui a été écrit, entre 1580 et 1670, au sujet du Pêché Originel et de la Grâce, j'étais horrifié. Ces débats sont d'une grande violence et d'une grande puissance de culpabilisation, écœurante. On distingue une nature avant et une nature après la faute. Ce ne sont plus les mêmes natures. A l'époque, c'était pour instituer une autorité : « tu n'as pas le droit de ... ». C'était fondateur du rapport à la loi.

5^{ème} ligne de la page : *savoir autrement dessiné* : tout dessin prend appui d'un dessein (intentionnalité). Les nudités d'Artémis partent d'un petit instant avant la chute. L'artiste, quand il fait un nu, c'est avant la chute. Dans un rio d'Espagne, pour refaire des photos de nu plus en détail, Andrée posait, assise sur un rocher. Deux chiens en cavale ont surgi : « si on pouvait les retenir, ce serait génial » ai-je pensé. Ils sont restés vers nous environ 20 minutes et j'ai fait 5 pellicules de 36 poses...

Séance du 04.10.2017

suite du Texte 70 :

Nous évoquons « la Pensée du Devenir ».

Peintre et main serpentine : c'est ce que Vinci appelle la ligne « fluxueuse ». Devant un motif (la peinture n'est pas la géométrie) une graphie dérive d'un style d'écriture (voir la peinture chinoise). Ça oriente vers une perception de l'acte de graphier. Des psycholinguistes (Hagège et d'autres) soutiennent que si les Grecs ont élevé la raison à un haut niveau, c'est dû à l'intégration de l'écriture alphabétique, qui est très épurée.

On a expliqué que l'aspect prodigieux de la peinture chinoise provient de l'apprentissage de leur écriture. L'être ne renvoyait plus à un symbole dans l'écriture grecque, qui s'est épurée de tout symbole de la nature.

Le peintre est un enfant qui a oublié de devenir adulte. Il va faire une fixation autour du rapport entre une lettre (quand il est petit) ; il aime bien écrire, il s'applique, car il devine là-dedans qu'il se passe quelque chose. En tant qu'enfant, il reste du côté d'une magie. Il a une pensée magique qui s'active. Magie, ça renvoie à la magie du XIV^e au XVI^e siècle : les magiciens, dont certains sont montés sur le bûcher, soutenaient qu'il y avait une magie naturelle et une magie surnaturelle (aujourd'hui leurs écrits sont considérés comme des grimoires) (J.B de la Porta, Cardan, Pic, Ficin). La magie était devenue envahissante, ainsi que les astrologues. Newton était aussi un magicien, un alchimiste. On ne distinguait pas encore l'alchimie de la magie. Voyons comment la nature produit, se disent-ils. L'homme veut s'emparer des secrets de Dieu.

Si on laisse tomber la magie, toute la peinture s'écroule.

Où se sont-ils plantés les magiciens de la Renaissance ? C'est simplement parce que ça ne marchait pas.

un serpent : l'enfant fait la supposition que sa main est un serpent. Le moindre trait graphique nous emmène dans l'infini.

Participant : l'enfant grandissant accepte à un moment que le segment n'est pas infini ; il accepte cette castration symbolique.

L'autre point de fixation pour l'enfant est un phénomène psycho-ontologique : comme lui, je me sens être l'arbre que je dessine.

« Peindre, c'est s'emparer de la puissance (potentia) cachée dessous les choses » est une formule qu'on utilisait avant le XVIII^e siècle. Nous sommes toujours en quête de cette magie naturelle, mais comme au XVIII^e siècle on a coupé science et religion, on a relégué cette magie dans l'imaginaire, l'illusion, la superstition. La gravitation de Newton sort en partie de sa lecture du « de magnete » (l'aimant) de W. Gilbert (né en 1544). Mais Newton utilise les principes mathématiques. La dernière

remarque de Newton : « je n'ai été qu'un enfant qui a trouvé quelques coquillages, les a admirés, mais n'a pas pu accéder à l'océan ».

Axion : axe : néologisme axe générateur + action.

Quand on dit : « c'est beau », on veut dire que ça porte une dimension de révélation (de la puissance cachée dessous les choses). Nous redevenons enfant une fraction de seconde. Le beau, d'une manière abstraite, est indéfinissable. Il y a trois transcendants : (au sens des Médiévaux, mais pas de Kant) : le vrai : ça ne nous reconduit plus aujourd'hui qu'à l'objectivité, mais de ce fait il ne nous reste plus que les équations. Le bien et le beau.

Querelle des universaux, querelle qui persiste encore. Si je renonce à l'universalisme, je renonce au transcendant. Dun Scott : « seul est réel le singulier existant » : c'est le nominalisme. N'étant pas platonicien, pour moi seul le singulier existe.

Mon deuxième axiome : « élever l'universel à la dignité du singulier ».

Participant : *connaissance* : on pourrait mettre aussi universelle.

Connaissance au sens de l'abstraction. Les Védantistes n'ont pas notre notion de l'individualité. Si je regarde un arbre, je suis l'arbre. « Cela tu l'es ». Si j'efface l'arbre, je suis quoi ?

C'est le singulier qui fait le réel qui existe. L'action de peindre est au fondement de la relation entre moi et ce que je dessine.

Séance du 06.11.2017

Suite du texte 70 : à partir de « au plus près de la terre »

Je pousse l'image à fond parce qu'une vue abstraite (ou un peu extérieure) de la peinture nous laisserait croire que c'est l'œil et l'esprit qui peignent, comme si les mains avaient un rôle secondaire. Je vais affirmer que les mains auraient le premier rôle. On a tellement fait des mains un objet de la préhension qu'on ignore leur rôle réel dans la perception (le toucher) mais aussi dans la construction de n'importe quelle œuvre. C'est un discrédit qui porte sur une partie du corps. La main, c'est le serpent ; elle est au plus proche de ce qui serpente. En touchant la table, par exemple, on est au plus proche de la terre. L'outil (le crayon ou le pinceau) est la prolongation de la main.

Le peintre est aussi rusé, comme le serpent.

En sa génération axiale : une action. L'axe générateur : il est partout dans la nature.

Participant : oui, au plus profond de la matière.

Yves nous montre une planche de la Bixe chameau : toutes les palmes et le moindre poil sont des axes générateurs.

Le visible s'engendre de la génération de la chose : il faut se défaire cette affaire du visible sinon, nous sommes très marqués par Platon. Il faut de la lumière, mais pas non plus 1000 fois plus forte que celle-ci (montre la lampe de la pièce). On bénéficie d'une « niche » bien précise. On pense qu'il y a du visible, en réalité nous sommes dans le visible, nous sommes le visible.

Ce n'est pas parce qu'on a des yeux qu'on voit, mais parce qu'il y a du visible. Je suis avec Merleau-Ponty : je regarde l'eau de la piscine. Mon corps la voit bleue et la fait bleue, la fait exister comme bleue.

Ma chair est en contact avec la chair du monde. Le monde est de la chair. La pierre, l'air sont de la chair. Je suis la chair du monde, dit Merleau-Ponty à Descartes.

Le Devenir : D majuscule. Toutes choses deviennent avant d'être pour moi. Je ne nie pas l'être ; je dis que ce qui fonde l'être, c'est le Devenir. Je suis héraclitéen et anti-platonicien.

Tout s'écoule : l'être apparaît, et il disparaît. Nous sommes des mortels car nous sommes pris dans l'écoulement de toutes choses.

Fragment de Nietzsche que je découvre à 19-20 ans : « Imprimer au devenir le caractère de l'être. Suprême cime de la volonté de puissance. (Ou : suprême cime de la contemplation) » : (imprimer comme imprimer son sceau). Soit assez puissant pour affirmer, pour défendre le terrestre !

Spinoza dans l'Éthique : « nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels ». Spinoza nous démontre d'un point de vue philosophique que nous sommes éternels, que nous n'avons pas besoin

d'attendre un Dieu éternel qui nous dirait : « vous avez assez souffert, vous avez droit à l'éternité ». Spinoza nous dit Dieu ou la nature. Si Dieu est éternel, la nature est éternelle.

Ce Dieu, c'est la substance (il ne peut y en avoir qu'une seule car deux substances (infinies) se contrediraient. Substance, ça veut dire qui porte en soi tous les germes de son développement. Chez Aristote elle est indestructible, elle est cause de soi, de sa propre existence.

Participant : c'est un concept rationnel de Dieu, indéboulonnable. Sinon on parle d'autre chose. C'est une exigence logique, philosophique.

Pour Aristote la cause des causes n'est pas matérielle, c'est le Dieu Pensée de la Pensée. Il ne s'occupe pas des affaires humaines, contrairement au Dieu des chrétiens. Spinoza a lu Aristote et ne veut pas que son Dieu (celui de Spinoza) soit déconnecté de la nature : natura naturans, le Dieu ou la nature naturante, qui produit de manière éternelle et infinie. Nous ne pouvons pas comprendre ni comment, ni pourquoi elle produit, jusqu'à une infinité d'attributs, alors que nous n'en connaissons que deux (la pensée et l'étendue).

Le visible : à la fin du texte. Lettre à Ysembard, dite (après-coup) lettre du voyant, que Rimbaud, à 17 ans, adresse à son professeur pour lui expliquer ce qu'est pour lui la littérature. Il faut que tu te débarrasses de toute ta conception du moi. Jusqu'à aboutir à cette découverte : « Je est un autre ».

Texte 71 : L'iconoclasme abstrait :

Ce texte va être une attaque de l'abstraction en peinture.

Iconoclaste : adversaire de l'image, de l'icône.

Iconophile : ami des images.

Je ne vais pas parler de l'Image de Dieu, mais les Tracés Imagologiques s'appuie sur l'Image de Dieu ; je vais parler du pictural.

Les catholiques aiment bien mes nus, les protestants, non.

Deux religieuses qui ont vu mes « Poégraphies » chez Gérard ont dit : Dieu lui a mis la grâce dans les mains.

Les orthodoxes défendant l'art de l'icône, ils défendent donc aussi l'image ; mais il faut distinguer Eikon d'Eidolon.

Le cheminement théorético-pratique : (Aristote) la philosophie produit des théories ; elle est aussi pratique, elle a des retombées pratiques.

Imagologie : je suis en train de construire une imagologie, une logique de l'image. Un tableau est une image. Les catholiques du VIII^e au X^e siècle ont sauvé l'héritage gréco-latin et ça permettra la redécouverte des Antiques au XVI^e siècle. De là jaillit un renouveau phénoménal de la peinture et de la sculpture.

L'iconoclasme abstrait est une crise Imagologiquement repérable : Livre d'Alain Besançon : L'Image interdite. Une histoire intellectuelle de l'iconoclasme (1994). Il a accepté d'écrire la préface des Tracés Imagologiques, alors que, m'a-t-il dit, il n'écrivait jamais d'autres préfaces. Il soutient que Dieu, le Dieu biblique interdit qu'on le représente de manière imagée, d'où : « tu ne tailleras pas d'image à ma ressemblance » (tu ne la connaîtras jamais).

Eikon = icône, diffère des idoles (eidolon). En ce qui concerne les icônes des orthodoxes, on ne dit pas que c'est Jésus ou la Vierge. Ils diraient : on a envie de les peindre car ils se sont incarnés, donc nous les admirons et les contemplons. Ils ont eu un corps. Saint-Luc (l'auteur de l'Evangile de St-Luc) était médecin et peintre. Il se disait qu'il aurait fait le portrait de la Vierge.

Participant : ça a une valeur allégorique, support pour l'imagination, la méditation, la contemplation. Oui, tous les grands mystiques prennent appui sur des symboles de la nature : exemple de la nuit obscure pour la nuit de l'âme chez St-Jean de la Croix.

... en sa teneur et sa rigueur propres : Alain Besançon s'interroge aussi beaucoup sur les peintres abstraits, dont j'avais déjà lu les textes avec grand intérêt :

Kandinsky : sa première aquarelle abstraite date de 1913. Il a un soubassement orthodoxe en lui. Il a commencé par peindre des paysages expressionnistes. A 27-28 ans, je lis son maître livre : « Du spirituel dans l'art » (1911). Spiritus correspond pour les orthodoxes au Saint-Esprit. Kandinsky dit que la peinture devrait être de la musique, abstraite comme la musique. On ferme les yeux, car on n'a pas

besoin de représentation visuelle de la nature. La musique n'a pas besoin de s'appuyer sur la nature, sinon ça nous égare et limite notre possibilité d'atteindre la montée vers le spirituel.

Pietr Mondrian : Hollandais calviniste. Pour lui, finis les arbres et les coquelicots, ainsi que les peintres impressionnistes. Dehors la peinture, dehors la nature !

Malevitch : Alain Besançon dit qu'ils nous entourent, qu'ils cherchent à détruire la peinture figurative et la culture occidentale. A partir du IV^e siècle les Eglises se scindent en deux grandes branches autour de querelles sur la question de la Vierge Marie par exemple. Entre 800 et 880 la querelle des iconoclastes a fait 80 000 morts. Les deux courants sont le catholicisme occidental et l'orthodoxie slave. Beaucoup de points de discorde autour du dogme, en particulier sur le statut à accorder au Saint-Esprit. Lénine, Trotski, Staline sont des orthodoxes. Deux grandes forces spirituelles qui se combattent. Malevitch va encore plus loin : « détruire la luxure des Vénus » : pour lui, il faut détruire tout l'art du nu, les Grecs et les Romains. Malevitch va nous faire une grande trouvaille : « carré blanc sur fond blanc ». Alain Besançon pense qu'ils veulent mettre fin à l'exception culturelle française, occidentale : ils ne sont pas d'accord avec nous sur la définition de l'homme comme Image de Dieu.

Sur le plan du dogme, cet iconoclasme remet en cause la doctrine de la vérité. Pour les Médiévaux et les Antiques, comme pour Aristote, la vérité est adéquation de la chose avec l'intellect.

Les peintres abstraits sont platoniciens. Ils croient qu'est vrai ce qui de la chose est adéquat à ce que l'intellect en perçoit et définit.

Participant : la chose n'est ni vraie, ni fausse, ce sont des représentations, des propositions, en termes platoniciens.

On ne mettra pas d'accord Aristote et Platon. Les Grecs avaient deux conceptions de la vérité :

Omoïsis traduit par adéquation (mathématique)

Et alètheia traduit par non oubli, dévoilement, symbolisé par une femme nue qui sort d'un puits (de la terre, de ce qui est en-dessous).

A la fin de l'Antiquité grecque, au 1^{er} et 2^{ème} siècles, alètheia disparaît et ne reste que l'adéquation.

Heidegger va nous dire en quoi l'art nous révèle le vrai. Dans sa conférence « De l'origine de l'œuvre d'art » il analyse « La paire de godillots » de Van Gogh. Dans « La paire de godillots », dit-il, il y a un monde. L'abstraction ne lui évoque rien. Vous voyez pourquoi l'art est vrai : on n'est pas dans l'adéquation, mais dans l'alètheia.

La « photographie » a été inventée par un moine du VIII^e siècle au Mont Sinaï. « L'écriture de la lumière ». Ce moine a défini le Christ comme photo-graphos, car il imprime son image en moi. On mettra 11 siècles pour mettre la photographie au point en Occident. Dans les années 1900, on dit que la photographie fait mieux que la peinture, que c'en est fini de l'art figuratif.

Le Créateur Abstrait : c'est Dieu

C'est l'esprit seul qui a rapport à l'esprit : Le Dieu de la Bible dit : personne ne peut me peindre parce que je n'ai pas de forme représentable. Le Fils avait une forme représentable. Quand Michel-Ange peint une représentation de Dieu dans la Chapelle Sixtine, ça part d'une brève indication dans le texte biblique : l'Ancien des jours (le Vieux). C'est une image qui va faire fortune, une barbe, etc. Et les doigts qui ne se touchent pas dans la « Création d'Adam ». Adam est jeune. Les doigts ne se touchent pas entre eux pour indiquer que la distance est infinie entre le Créateur et la créature.

Le dehors n'a pas à être forcé... : je ne peux, en tant que peintre abstrait, que peindre quelque chose qui ne ressemble pas à une feuille, un arbre.

Kandinsky : « regarder ce que je peins comme une partition ». Abstraire est un vieux terme : tirer hors de soi, de son propre fond. Tirer de son « cerveau » des abstractions.

Participant : on l'oppose à concret.

Dernier paragraphe : citation de Maître Eckhart : c'est la mystique rhénane, mais c'est le sommet du néoplatonisme chrétien. Maître Eckhart est un moine.

Séance du 5.12.2017

Texte 72 : D'un axiome pictural :

Quand je parle du singulier, je m'appuie sur le livre « Guillaume d'Ockham. Le singulier » de Pierre Alféri. Les philosophes nominalistes partent d'Aristote pour contester ce qu'on appelle le « réalisme » des Idées de Platon. Il s'agit de savoir si la caballéité du cheval existe, autre qu'idéale. Pour un nominaliste, seul existe le cheval de la réalité, incarné. Lacan (qui est nominaliste) : « les noms ne sont pas la conséquence des choses ». On étudie le singulier et si on peut en tirer une généralité on le fait. Tout ce que j'écris repose sur mes 4 axiomes, cités plus haut. Ici, c'est celui-ci : « élever l'universel à la dignité du singulier ».

Quel statut prête-t-on à l'art ? On dit que c'est une branche de la culture (au même titre que la variété, le people ?). Je pose la question de la dignité de l'art. Les régimes totalitaires éliminent poètes, philosophes et artistes. Je suis en mouvement, l'art a charge d'opérer la surélévation du terrestre.

L'Universel s'Arraisonne le terrestre : (arraisonner un bateau). La science moderne et la technique opèrent un principe d'arraisonnement de la nature. Soumettre à la raison-arraisonnement. On demande à la nature de calculer, en exigeant d'elle qu'elle nous offre toutes ses ressources grâce à la raison technicienne. Impossibilité de toute présence du divin. Une source, ça n'est qu'une source si on sait la capter pour que ce soit rentable. Pas de nymphe là-dedans. Tout doit avoir une raison d'être.

C'est quoi l'art en face de cela !! L'art n'a plus de raison d'être suffisante. Comparons les sommes d'argent dédiées au développement des sciences et des techniques, par rapport à celles consacrées à la culture (et bien pire celles consacrées à l'art).

Pulchritudinales : de pulchro, qui en latin, désigne le beau. Il y a des traités sur la beauté du XV^e et XVI^e siècle qui s'intitulent « de pulchro ».

La Chose Finie l'emporte sur l'Infini du Raisonnement : là je vais m'opposer précisément à l'infini du raisonnement de la science : ne peut s'y opposer qu'une chose finie.

Seul le singulier peut se graphier : un texte comme celui-ci, et d'autres, me sont venus quand je dessinais au soleil. Je me disais sur mon petit siège : « qu'est-ce que tu fous là, par cette chaleur ? ». (Yves dessine au tableau une feuille sur une branche d'amandier, puis propose de grossir la feuille). C'est ce que je vais appeler le singulier et je suis assez fou pour postuler que la petite feuille a autant de valeur que l'universel abstrait de Hegel. D'une certaine manière, c'est tellurique le nominalisme. On s'est rendu compte, deux siècles après, que Guillaume d'Ockham était en train de s'opposer à l'universalité de la papauté. Guillaume d'Ockham veut nous dire que l'existence de cette personne précise en tant que telle est une absolue singularité, donc d'une absolue dignité. Il est anti-platonicien. Seul est réel le singulier existant. Ça va très loin, c'est un corrélat de la montée du féminin en Occident. Je dois accorder, en tant que bon nominaliste, à n'importe quel singulier existant, un statut de réalité tel qu'il soit fondé d'une dignité absolue.

Participant : le Tout, c'est ce qui donne sens à la présence du singulier.

Oui, tu détruis un singulier, tu détruis le Tout. C'est l'anti-totalitarisme ; faudra bien qu'on y arrive. Guillaume d'Ockham n'est toujours pas en odeur de sainteté. Il détruit aussi la hiérarchie. Cette petite feuille d'amandier a autant de dignité que le pape. Ça accompagne aussi l'avènement de l'individualisme moderne.

Participant : c'est une position antichrétienne.

Mais pas anti-évangélique.

Participant : dans l'Ancien Testament, l'homme soumet les éléments de la nature, qu'il considère comme en-dessous de lui.

Oui, dans l'Ancien Testament, mais pas dans le Nouveau. Jésus recrute des pauvres bougres et des putes, à qui il dit qu'ils ont autant de valeur que les puissants. Dès le V^e siècle on ne reconnaît plus ce message.

Le sub-jet qui est la traduction de l'hypokeimenon (hypo = ce qui est en-dessous, qui donne l'assise, et keimenon, le jacent. Dès le début du XVII^e siècle avec l'arrivée des sciences et des techniques, on va opposer le sujet à l'objet. Je ne suis pas la bouteille d'eau qui est un objet, mais elle n'existe que par rapport à un sujet.

« Andrée s'est levée de la chaise » : le sujet de la proposition est Andrée. « La chaise est en paille » : la chaise devient un sujet.

Comment je vois le sujet en restant aristotélicien. Il n'y a pas de sujet qu'humain. Le subject = un cylindre sans fond (Yves dessine un cylindre au tableau). Un cylindre sans fond. Il va où le jet, le jaillissement depuis un sans-fond. Donc en tant que sujet,

1 : je ne suis pas absolu.

2 : Je ne tiens pas mon existence de moi-même.

3 : Je suis limité.

4 : Je ne peux pas m'explorer à l'infini moi-même puisque je suis mortel. Il y a en moi quelque chose que je ne connaîtrai jamais. Sans fond, non connaissable.

5 : Ce sujet n'existe pas sans un autre sujet. Ils sont tous non connaissables.

Troisième paragraphe : c'est le rapport entre le tout et la partie qui est en jeu. L'ensemble de la totalité des individus, et un individu. L'universel et le singulier. Le singulier définit l'universel et pas l'inverse.

Nietzsche : qui définit l'universel ? Quel homme ? Le pape, le président de la République, le Führer.

« Un homme » universel, c'est le chef. Le chef de la démocratie ne parle pas au nom de l'universel, mais de la majorité. Le problème politique est celui de l'accord des consciences.

L'hégélisme va éclater en deux branches après la mort de Hegel : Marx et d'autre part Stirner (la philosophie du moi). Hegel : la dialectique du maître et de l'esclave. Le maître remporte la partie car il risque sa vie jusqu'au bout. Kojève dit que les esclaves préfèrent la vie et donnent la bourse.

Séance du 17.01.2018

Texte 73 : Meleta to pan

Yves nous conseille un article trouvé sur Internet « Schize de l'œil et du regard ». Schize = coupure, disjonction. On y trouve plusieurs citations de Lacan : « je ne m'adresse pas au regard, je parle en son nom ». « Dans le champ scopique, le regard est au dehors, je suis regardé. Je suis tableau ».

Freud, au sujet de Spinoza : dans une lettre de Freud à Siegfried Hessing de 1932 (référence dans le livre de Yirmiyahu Yovel : « Spinoza et autres hérétiques » p 547). « Tout au long de ma longue vie, j'ai timidement éprouvé un respect extraordinairement élevé pour la personne aussi bien que pour les résultats de la pensée du grand philosophe Spinoza ».

On va s'occuper du « Méléta to pan ». C'est une formule que l'on attribue à l'un des Sept Sages, qui précède Thalès. C'est le terme qui me guide dans mon travail de peintre.

On peut le traduire par : « prendre soin du tout ».

Les Grecs n'entendent pas le Tout comme nous. « To pan » va traverser toute la pensée présocratique ; il est présent chez chacun des Présocratiques, du moins pour ceux qui nous restent. L'affaire va s'effondrer avec Socrate ; le « cas Socrate » comme dit Nietzsche, même si ça se poursuit par ailleurs. Socrate a eu pour maître Anaxagore, lui qui pourtant disait « je suis là pour étudier les étoiles, la lune et le soleil ». Cette notion du Tout s'effondre avec Socrate, car avec lui, c'est l'avènement de ce que nous, Modernes, appelons la subjectivité. Nietzsche est le premier à signaler cela, donc à s'en prendre à la figure tutélaire, intouchable à ce moment-là, de Socrate. Heidegger en parle tout au long de son œuvre. Socrate faisait bien les affaires du christianisme. On trouve chez Erasme la formule « Saint Platon » ; et chez Pascal : « le platonisme pour disposer au christianisme ». A partir de Victorinus, au IV^e siècle ou de Saint Augustin, l'accentuation se fait très forte vers l'intériorité. Ce qui intéresse Socrate est : « qu'est-ce que l'homme ? ». On ne se demande plus ce qu'est le destin du cosmos, ce qu'est la nature. Socrate opère cette forte disjonction entre l'homme et la nature (physis), le cosmos. Nous ne connaissons que le Socrate de Platon, qui a tiré la pensée de Socrate dans le sens qui lui convenait. D'autres auteurs, dont Aristophane et Xénophon, en ont donné d'autres versions. Je vais suivre Nietzsche pour son flair : il fait de Socrate un cas symptomatique. Nietzsche le dit malade, malade de l'homme. Nietzsche est un impatient : « Dix-neuf siècles et pas un seul nouveau Dieu ! ».

Pour le sens commun, Socrate reste la figure du sage. Au XVII^e siècle : « Le Socrate chrétien » ouvrage de Jean Louis Guez de Balzac. Les chrétiens ont bien récupéré la figure de sage de Socrate.

Pour sentir ce qu'est le To pan, il faut faire bouger la fixation qui est sur l'homme. Les contemporains de Socrate (dont Diogène) n'étaient pas enthousiastes envers lui. Montaigne, en revanche, est sous l'impact du « sage Socrate ». Platon va en faire la « grande affiche » du « Connais-toi toi-même ». Beaucoup de gens pensent que ça vient de lui, alors que cette formule était là trois siècles avant lui. En disant « Connais-toi toi-même » on pense à notre époque, que le plus important est de se connaître soi-même ; on boucle la subjectivité. Pour les Grecs, ce n'est pas ça : tu ne peux te connaître toi-même que si tu connais le monde.

Nous ne trouvons dans aucune spiritualité, quels que soient le pays ou l'époque, qui partant de l'homme ne débouche que sur l'homme. Ce texte 73 arrive pour questionner ça. Je postule qu'il y a « to pan ». On voit arriver le panthéisme. Le panthéisme est l'horreur d'un certain christianisme.

La « Querelle du panthéisme » a lieu vers 1820-1830 en Allemagne. C'est Fichte, élève de Kant, qui va y laisser sa réputation. On lui reproche d'être panthéiste. Jacobi, allemand, pasteur protestant, dont les positions sont proches de celles de Pascal. La raison ne suffit plus pour faire son salut ; il faut faire le saut dans la foi. Donc, Jacobi rend visite à Lessing (qui est aufklärer, mais qui a réintroduit la « passion » dans l'art) et lui fait part que Fichte est spinoziste ou panthéiste : En kai pan : l'Un selon le Tout. Ça va amener la fameuse querelle du panthéisme.

Nous sommes au maximum des métaphysiques de la subjectivité : l'idéalisme subjectif. Le Moi devient absolu et le reste c'est du non moi. C'est fondamentalement Kant, Fichte, Hegel. A l'opposé : Schelling, Lessing, Goethe, Hölderlin, tous les Romantiques allemands, qui ne s'alignent pas sur Kant. L'Aufklärung délaisse la nature qu'elle considère comme porteuse de tous les bas-instincts, le corps, etc. Ce corps chez Platon devient le bourbier et le tombeau de l'âme. Socrate aspire à l'immortalité de l'âme.

Participant : pourquoi y a-t-il problème pour les chrétiens par rapport au panthéisme, puisque Dieu a créé le monde ?

Pour Heidegger, il faut bien distinguer la nature des Grecs (et des Latins) de la création des Chrétiens. Les Grecs et même Platon, admirent le monde, le cosmos, le bel arrangement. La base du cosmos est la phusis. Les dieux sont libres d'y aller et venir, habitant le cosmos. La phusis n'est pas frappée par le Péché. Il n'y a rien de mauvais. Pas de faute de départ. Pas de notion de création.

Pour Platon, le monde a un commencement : un démiurge. Pour que le monde soit le mieux possible, le démiurge l'a créé en contemplant le Ciel des Idées. Mais il ne regarde pas ce qu'il fabrique. A aucun moment il ne se dit que ça va ou que ça ne va pas. Chez Platon, le monde n'a pas de fin car son démiurge n'est pas maître de l'existence du monde. Il crée, et s'éclipse. Ce sont des querelles qui vont durer jusqu'à Leibniz, Newton et même Stephen Hawking. Chez Aristote, le monde n'a pas de commencement et pas de fin. Chez les Stoïciens (qui ont lu Héraclite) on va avoir un monde qui commence et qui finit. (Nous sommes dans la corrélation cosmos-nature). Heidegger dit à plusieurs reprises que la création ne participe pas de leur univers mental. Pour les Stoïciens et les Epicuriens (grands mouvements qui vont perdurer), il n'y a pas de commencement, pas de fin : un nombre infini d'atomes qui vont donner un nombre infini de mondes. Les dieux ? Ils sont dans un intermonde et ne s'occupent pas des humains (sinon ils seraient malheureux). Les Stoïciens vont amener quelque chose de très nouveau, qu'on va retrouver 17 siècles plus tard chez Spinoza. Avec les Stoïciens, le cosmos s'allume et s'éteint avec mesure tous les 80 000 ans. Ça vient certainement des Hindous. Ce monde des Stoïciens est traversé de part en part par un même Logos qui traverse et éclaire toutes choses. C'est du Spinoza avant l'heure. Nous sommes actuellement très proches de cela. Nos élites savantes se diviseraient en deux groupes : les Epicuriens (démocritéens) : le monde naît du hasard et les mondes roulent à l'infini. Nous sommes un jeu d'atomes, naissons, mourons, mais ça n'a pas de sens. On estime que nous sommes sortis du christianisme. Voir le livre remarquable de Marcel Gauchet : « le désenchantement du monde ». Pour lui, le christianisme est la religion de la sortie de la religion. Sa thèse illustre l'évolution du christianisme qui produit la laïcité. Il n'y a plus besoin de foi. Liberté, égalité, connexio pour Nicolas de Cues. Et deuxième grand courant : le Stoïcisme, qui postule que toutes choses sont traversées par le Logos ; c'est aussi ce que postule un savant moderne. Comme

Spinoza : une absolue intelligibilité du réel. Pour Spinoza la Substance (terme d'Aristote et pas de Platon) : ce qui ne doit son existence qu'à elle-même, est éternelle et infinie, est constituée d'une infinité d'attributs. Ce que vous appelez Dieu, je l'appelle Substance. Nous sommes des modes de la Substance, des modifications.

Participant : ça fait exploser l'anthropocentrisme.

Oui, ce que je suis chez Spinoza : un mode de la Substance. Spinoza veut expliquer la vie (Descartes aussi). Un attribut pensée, un attribut étendue dans une constante relation de l'idée et du corps.

Le mode est détruit mais va se transformer en un autre mode : c'est comme si on avait une masse d'eau qui bouge.

Début du texte : se détotalitariser du monde : Ne plus croire le Total expliquant le Tout. C'était encore un peu Descartes, mais avec Spinoza et Leibniz c'est terminé. Pas de totalité, car totalité conduit à totalitarisme ; le totalitarisme est cette idée qu'il y a une vérité unique. Lorsque le Total et l'Unique fusionnent, on a le totalitarisme en politique : « je sais tout de ce dont vous avez besoin ». Et pas de totalité mécanique : Laplace, qui dans les années 1810-1820, répond à Napoléon que la science pourra tout expliquer.

Le Tout (monde et pas nature) : là c'est les faits sociaux, les comportements, les modes de vie. La somme finie des parties. Alors que le Pan est un Tout vivant, ouvert. La nature n'est pas une somme finie des parties.

Le regard graphiant : c'est-à-dire un regard qui va établir des relations entre une infinité de choses. Prendre conscience que tout est vivant.

Partes extra partes : c'est une attaque contre le cartésianisme. Descartes conseille pour comprendre, de prendre une chose et de l'étudier une partie après l'autre.

Où la lumière perspectivisée : perspective

Coloration : Véronèse par exemple, et tous les grands peintres Renaissants, établissent un point de fuite et construisent leurs tableaux, puis mettent des couleurs. Mais attention, la perspective est une construction mentale ; la nature ignore ce qu'est la perspective. Ça n'empêche pas que j'aime beaucoup les Renaissants, ainsi que les savants.

« *Difinition* » : définition, on peut l'entendre comme une difinition. Une définition finit quelque chose ; c'est un « dit » fini.

Maîtrisable : c'est Hegel.

Participant : tu opposes le réel et le monde.

Oui.

L'artiseur : l'artiste. Pour sortir du monde de l'artisan.

Créer : il créerait quoi ? Je ne « crée » pas.

Participant : c'est le mythe des Abstraites.

Oui des Abstraites et de tout l'Art Moderne.

Participant : ne peux-tu pas dire que tu crées une image ?

Non, je l'élabore. Je n'aime pas le terme « créer » car ça correspond trop à la Création.

Ou bien la Singularité se surélève d'elle-même jusqu'au divinément terrestre, ou bien la partie est et reste sans totalisation possible : contrairement à ce que pense la totalité mécanique.

Longue discussion sur les « ou bien ». « Ou bien, ou bien », c'est le titre d'un livre de Kierkegaard

Participant : c'est un « ou » inclusif.

Participant : Non, c'est exclusif.

Yves : ce n'est pas exclusif : on a un autre choix.

Participant : remplacer le deuxième « ou » par sinon, correspondrait-il davantage au sens voulu ?

La première proposition de la phrase, c'est de l'amour, c'est accorder beaucoup d'importance à la Singularité.

D'elle-même : elle n'a pas besoin de nous.

Deuxième proposition de la phrase : *partie* : toi aussi tu es une partie du monde. Si je fais un dessin d'un coin de nature, c'est une partie de la nature ; je pourrais extrapoler et dessiner sur plusieurs centaines de mètres. On ne peut pas faire un tout fini en additionnant toutes les parties (de la nature).

Participant : mettre une virgule après le deuxième « ou bien » ?

Sans totalisation.

Ou bien Andrée est une Singularité, ou, à la manière de Descartes je vais la découper pour savoir ce qu'elle est, si bien que je la détruis. Elle se reconnaît comme singularité, mais elle ne peut pas rendre compte de sa singularité.

Participant : l'ensemble des ensembles est une totalité.

Non, il y a une incomplétude de fond. Car l'infini exclut une totalisation possible.

Dans un régime totalitaire, je suis un pion, je ne peux pas être une singularité.

Le « ou bien » n'est pas vraiment exclusif (il est partiellement inclusif).

Séance du 22.02.2018

J'ai retrouvé dans mes anciens papiers 6 pages de notes avec le titre : « Position du panthéisme » ainsi que nombre de documents de diverses sources sur le panthéisme.

Courant des Eclectistes, qui apparaît à la fin de l'Antiquité gréco-latine, mais auquel s'opposent les opposants au panthéisme.

Le piétisme (qui vient de piété) en Allemagne, à distinguer du déisme (dont Voltaire) et du théisme (Newton). Rousseau et Diderot cherchent à distinguer les théistes des déistes.

74% des écrits de Newton sont consacrés à l'alchimie. Newton postulait l'existence d'un sensorium dei. L'espace est le sens de Dieu. Le sensorium par opposition à l'intellect. Vers 1680, Newton pense que le monde n'est pas vide de Dieu. Voir Jean Zafiropulo et Catherine Monod, « Sensorium Dei dans l'hermétisme et la science ». 1980

Le déiste ne dit pas que Dieu est dans la Création. Voltaire se détournait des Athées ; il se disait chrétien chez les athées et athée chez les chrétiens.

Newton, Leibniz ne disent pas qu'il y a un Dieu créateur, au sens où on ne dit rien en disant cela.

Les matérialistes apparaissent au début du XVII^e siècle, dont le Curé Meslier. Marx est matérialiste.

Fin du XIX^e siècle, importance des agnostiques (dont Freud).

John Lock : athée.

Dans le panthéisme, l'âme qui anime la matière n'est pas l'âme des chrétiens.

Revenons à Pan : petit dieu, son image devient une notion : le Tout. La nature est habitée par le divin.

Pan vient des Indes (avant le bouddhisme). En 2800 avant J.C, apparaissent les Vedas. Au VII^e siècle après J.C, réaction violente des Brahmanes contre le bouddhisme. Le Vedantisme postule une seule et unique réalité : pas de Dieu, pas de Création. Le Vedanta est une philosophie moniste, un non-dualisme qui prône une Absolue pureté du monde phénoménal. Dans l'Ad Vaita vedanta, est remise en question la notion de cause : il n'y a que des effets. Un univers Un : tout hindouiste est dans le fond panthéiste. L'Absolu en lui-même est éternel et infini. L'espace et le temps ne sont que quelques-uns de ses attributs.

Aujourd'hui, nous ne pouvons pas être panthéiste sauf à aller vivre en Inde. Il y a deux barrières civilisationnelles : le christianisme et la science.

Si je me disais panthéiste, on m'accuserait de croire qu'il y a des nymphes dans les sources. On me dirait du côté de la science : « tu es ridicule ». Ni matérialiste, ni déiste, ni théiste, ni athée, ni piétiste...

On a établi une omerta par rapport au panthéisme. « La querelle du panthéisme » a duré jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

Participant : panthéisme et Pensée du Devenir ?

Ça rejoint ma notion de divinément terrestre.

Séance du 29 mars 2018

Texte73 : Mélêta to pan (suite)

On va s'accorder un moment pour approfondir la notion de panthéisme.

To pan = le Tout, et aussi le dieu Pan.

Mélêta to pan : propos venu de l'un des Sept Sages, un peu avant Thalès. Il nous reste quelques maximes des Sages. Il y a 17 noms de Sages, mais on a gardé surtout ces sept-là.

Mélêta to pan = prendre soin du Tout. Ou fais attention, réfléchis au Tout.

L'artiste peintre est un soignant du regard. Il prend soin des choses et il rajoute la beauté, qui participe d'un prendre soin. C'est après la Première Guerre Mondiale que cette notion du prendre soin apparaît. Désormais prendre soin de la nature est un souci constant, alors qu'auparavant il fallait la maîtriser. Elle était considérée comme dangereuse. Nait l'écologie / exploitation technique effrénée de la nature. D'où vient le terme « panthéisme » ? Il est récent, il n'existait pas avant les années 1700. John Tolland publie un livre en latin, en 1720, intitulé « Pantheiscon », terme grécisé qu'il a forgé. Le livre a été brûlé. Avant lui, en 1694, John Rapson créait le terme panthéisme en anglais dans un traité : « de l'espace réel » (pas l'espace des mathématiciens). Tolland connaissait Rapson. C'était les premières fois qu'on rassemblait pan et théisme. « Toutes les choses sont en Dieu » disait-on jusque-là. Le premier qui bâtit une théorie sur le panthéisme est Giordano Bruno ; il dit, entre les lignes, Dieu et la nature, c'est une seule et même chose.

En suivant la méthode de Heidegger, cherchons d'où vient ce mot.

Pan = le Tout, mais Nietzsche soutient cette thèse, que les concepts sont des symboles au départ, des choses concrètes. Ex : la vérité est au fond du puits, dans la terre. L'eidos platonicien est une forme avant d'être une Idée. Autre exemple, Logos vient de rassembler, tenir ensemble.

La nature combine toutes les lettres, comme le fait l'alphabet grec, qui combine les lettres pour faire tous les mots. De même, pour les atomes. Pour Démocrite, les atomes tombent en nombre infini dans un univers infini. Les atomes (atomos eidos) sont en nombre infinis. Donc il y a des mondes infinis. On est dans le cadre d'un déterminisme implacable, alors qu'avec Epicure nous sommes dans un cadre où la liberté peut exister. (C'est la théorie du clinamen).

Pour Nietzsche et Heidegger, au départ du terme panthéisme, il y a le dieu Pan. Entre 900 et 800 avant J.C, apparaissent les premières cosmologies. On y trouve le dieu Pan = Tout, le tout de la nature. C'est un dieu agreste, sylvestre. Sa tête est celle d'un humain et son corps celui d'un bouc. Il est laid, tellement laid que sa mère l'a rejeté et qu'on l'a poussé hors de la ville. Il va devenir la nature. Il copule avec les nymphes. Il est lascif et va faire peur. On va le trouver dans les sources et les bois. C'est le dieu d'une sexualité non maîtrisée, lubrique, nocturne. Il est doué d'une force hors du commun, telle qu'il peut tuer un humain. Dieu de la phusis, il est dieu de toutes choses. Même pour les Grecs, c'est un dieu de la « germination sexuelle », nous sommes dans le cadre d'un pansexualisme, car pour les Grecs, la nature est divine. Elle est traversée par d'innombrables figures du divin. Comme le dit Thalès, tout est plein de dieux. Les dieux vont et viennent à leur guise dans le cosmos. Platon, Aristote, et Socrate, sont des esprits religieux.

Dans les hymnes homériques (qui ne sont pas d'Homère même si à un moment on les lui a attribués), il y a un hymne à Pan.

Entre 150 avant JC et 150 après, on assiste à l'effondrement du monde hellénistique, gréco-romain. L'anthropos cède la place à un autre type d'homme : l'homo romain. Entre les deux, il y a un abîme. Il y a un autre abîme par rapport au subjectum médiéval, qui est une créature (on est en théologie biblique). Puis apparaît au XVII^e siècle le sujet de la modernité : le cogito.

On a commencé dès le XVI^e siècle à se demander s'il existait un panthéisme dans l'Antiquité, les textes étant redécouverts. La mythologie grecque commence à être diffusée. Les Vedantas arrivent aussi, au tournant des années 1800. On commence à les traduire correctement. Ils ont été écrits vers 2700 avant JC. Apparaît alors le terme « brahman », le « dieu » de l'hindouisme. Le seul endroit au monde où le panthéisme est actif est dans les Vedantas. Le Brahman pour les Hindous, est l'Absolu. C'est antichrétien et anti-monothéisme. Il nous ignore totalement. Brahman non manifesté en soi, pour soi, d'une absolue pureté et Brahman n'occasionne pour nous que des compréhensions relatives. Nous ne le connaissons jamais. Il est éternel et infini et se manifeste à nous dans toutes les choses. C'est le panthéisme hindou. Il n'arrive en Occident que vers 1850.

Entre 150 avant et 150 après JC, le monde antique disparaît. Plutarque, qui meurt en 125 après JC, a été grand prêtre à Delphes et il a rassemblé tout ce qu'il a pu. Anecdote : un marin de la flotte romaine avait utilisé pour mot de passe : « le grand Pan est mort ». (Propos rapportés par Plutarque).

On relit Plutarque à la Renaissance, et entre 1500 et 1600 on dit que ce n'est pas la peine de revenir à Pan, car il est mort. Giordano Bruno, lui, n'est pas d'accord. Il l'a payé sur le bûcher en 1600. Dès 1560-

1580, il y a une notion qui va tourmenter les esprits : l'infini. C'est d'abord une notion mathématique. Pour Bruno et des Anglais, l'univers est infini. G. Bruno intitule un de ses écrits : « de l'univers, de l'infini et des mondes ». C'est là que ça bascule. L'univers d'Aristote explose.

Par définition ça ne se crée pas l'infini.

4^{ème} paragraphe du texte 73 :

Le to pan n'a rien d'un ensemble, car un ensemble infini d'éléments n'est plus un ensemble.

Nous sommes des graphies, Christian (comme les autres personnes présentes ce soir) est une graphie. Quelque chose graphie notre existence. Nous sommes des graphies de l'Absolu. Christian est une existence graphiée et graphiante. Quelque chose graphie mon existence dans un tout indénombrable, éternel et infini.

Participant : qu'est-ce ou qui graphie notre existence ?

Il n'y a pas de que ou de qui. Il y a un constat : Christian est là. Présence graphiante. Car s'il n'était pas là nous n'aurions pas de traces, de graphies de son existence : « Nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels » : Spinoza. Je nais le 27 juin 1948. En réalité je ne nais pas et je ne meurs pas. Au moment de notre mort, notre graphie disparaît et va ailleurs, autrement. Ceux qui ne m'auront pas connu auront eu tort, car je ne les aurai pas graphiés. C'est ça l'amour. L'amour me graphie autant que je le graphie. Allons un peu plus loin, l'amour me gratifie autant que je le gratifie. Je suis à moi-même un perpétuel avènement, c'est pareil pour la cheminée et le cendrier.

Le to pan est sans centre : G. Bruno, mais déjà Nicolas de Cues, avaient subodoré l'affaire. Le « Livre des 24 philosophes » (compilation anonyme) : « Dieu est la sphère infinie dont le centre est partout et dont la conférence est nulle part ». C'est l'univers.

En termes de physique quantique il n'y a plus de causes, il n'y a que des effets. Nous vivons dans un monde d'événements : autrement dit des effets. Dans un monde éternel et infini, il ne peut pas y avoir de causes. Alors qu'en théologie, on se base sur des causes. Un acte mauvais vient d'une cause mauvaise. Notre morale s'est bâtie pendant des siècles sur cette notion de cause.

Fin du texte : c'est une grosse sortie contre le christianisme.

Séance du 17 04.2018.

Encore de petites précisions par rapport au panthéisme. « La religion naturelle » (titre d'un livre) dure des années 1660 à 1800. Ce n'est pas le panthéisme. C'est un concept formé par des philosophes proches des positions théistes et déistes (pour ne pas être accusés de panthéisme). Pour John Locke et Hume, il est en l'homme une propension à croire en Dieu. Pour eux, pas de nature divine, mais en l'homme il y a un germe qui leur fait croire à un Dieu.

Il existe 4 types de théologie (ça vaut pour les trois religions monothéistes) :

1 la plus répandue est la théologie morale

2 la théologie spéculative : ses tenants se servent de la philosophie (Platon, Aristote, etc.) pour spéculer sur la nature de Dieu. On la dit rationnelle.

3 une théologie mystique

4 une théologie naturelle : Raymond de Sebonde : « Le livre des créatures ». Elle a toujours eu mauvaise presse. Elle vient s'ajuster aux développements des savoirs scientifiques. Charles Darwin a démolé la théologie naturelle.

Texte 74 : S'abstraire du monde comme l'Abstracteur suprême.

Gérard Desargues (1591-1661) est le créateur de la géométrie projective. Lacan en tire sa théorie de l'objet. Descartes (1596-1650) est le créateur de la géométrie analytique. Je vais parler dans ce texte de mon refus d'accepter une géométrie de la peinture. Dans ce que je peins, j'introduis plusieurs perspectives, plusieurs points de vue. Prenons « Le gardeur de troupeaux » : les moutons sont gros, j'ai plusieurs points de vue : je ne me demande pas si c'est juste ou pas.

L'Abstracteur suprême : c'est le Dieu géomètre, le Dieu horloger, celui du XVII^e siècle. Je discutais d'astronomie avec un ami récemment : il y aurait dans l'univers un grand abstracteur étrange qui drainerait vers lui les 80 000 galaxies du groupe local.

La fonction de la peinture abstraite dans son immédiate originalité, en 1913, était : « on ne s'occupe plus de la nature extérieure, on ferme les yeux et on crée des formes ».

Participant : l'Art Moderne ?

Il commence dans les années 1630-1650, et porte déjà beaucoup de géométrisation.

Pour moi, la date qui fait tout basculer, c'est 1913 : la première aquarelle abstraite de Kandinsky : il s'agit de se détourner du regard naturel.

Mes Suites de fruits ne s'expliquent pas sans l'apport de l'abstraction. Je l'ai intégrée dans ma peinture. J'aime beaucoup l'Abstraction lyrique, mais le problème n'est pas de l'ordre du goût ; il est logique et métaphysique. La peinture tombe toujours sous le coup de la logique et de la métaphysique. Entre 1950 et 1980, forte opposition entre abstraction et figuration. On se moquait de moi si je disais que je peignais figuratif.

Cette opposition forte entre figuratif et abstrait part de Hegel. Dans son Esthétique en 8 volumes, il nous dit « l'art, c'est fini », en 1820-1830. Pourquoi ? J'ai réalisé que tout le vingtième siècle est hégélien. Hegel, c'est une philosophie de l'histoire : nous allons vers l'avènement de l'esprit. Hegel est platonicien et luthérien. Son propos, comme celui de Luther, est iconoclaste. Malevitch : « se débarrasser de la luxure des Vénus ». Dans la conception hégélienne de l'histoire, on a franchi une étape et on ne peut plus revenir en arrière. Celui qui peint en 1913 va vers l'avant dans le temps. Je me suis dit : si pendant 4-5 siècles vous arrivez à peindre de manière abstraite, je vous tire mon chapeau !!!

Ne peindre qu'abstrait alors que la peinture figurative a 25 ou 28 000 ans derrière elle, ça interpelle. Abstraire veut dire tirer hors de pour monter plus haut. Figuratif = la figure des choses (figuratif est un drôle de terme qui n'existait pas avant l'abstraction, on disait : « la peinture ». Le peintre et le philosophe que je suis, engage une bataille. Après avoir pris connaissance de Kant, de Fichte, de Hegel, de Schelling) je me dis que s'il n'existe pas d'ouverture possible vers les choses de la nature, on m'impose une théorie du progrès terrifiante. « Tu dois obéir à la notion de progrès, sans revenir à ce que le progrès a laissé derrière lui ». Pour Nietzsche il n'y a pas de progrès dans l'histoire.

Participant : concordance entre l'abstraction et la vitesse du monde. L'abstrait est conforme à l'accélération du monde.

Oui, le mouvement futuriste, en particulier, est un éloge de la vitesse.

Ces philosophies, on les appelle des métaphysiques de la subjectivité, l'idéalisme subjectif.

Quand je voyais Andrée (de 1975 à 1980) peindre abstrait, je me demandais où elle allait chercher cela. Dans la Première Critique, Kant dit que c'est le sujet qui organise le monde. Fichte a compris d'emblée que si on radicalisait cette position : l'entendement (c'est l'entendement humain et pas l'entendement divin comme chez Spinoza) c'est ce qu'on appelle le Moi. Et Fichte va beaucoup plus loin : c'est le moi qui pose l'existence du monde. Hors du moi, le non moi. Là j'explose en plein vol : la cheminée que j'ai en face de moi n'est que du « non moi ». Il n'y a que le moi qui pose ce qui existe. La philosophie de la science. Le moi humain = le sujet de la modernité.

Il me dirait : « tu perds ton temps à peindre des arbres, c'est du non moi ». Le « ich denke » kantien doit pouvoir accompagner toutes mes représentations. Kant, pour y arriver est obligé de mettre de côté toute la pathologie, le corps, le rêve, etc.

J'ai rêvé (au sens de rêve nocturne) que je peignais 9 à 12 tableaux abstraits merveilleux. Leur matière provenait de la nature : quartz, et autres pierres, etc. J'ai aussi rêvé que je faisais deux installations. L'une d'elle, si je la faisais, elle provoquerait un scandale. Je fais des dunes, je plante des palmiers, des parasols, des petits humains. Au-dessus des dunes, des gardiens avec des mitraillettes. « Vous avez intérêt à jouir, sinon on vous flingue ».

Et autre rêve : un grand calice d'or et la main de Dieu qui entrait dans le calice.

Le sujet qui peint (Kandinsky par exemple) tire son tableau de lui-même, de son imagination interne. Le philosophe que je suis lui demande : « il te vient d'où ton monde intérieur ? », « il est où l'intérieur ».

L'abstraction sort de Platon : il y a un monde intérieur qu'on n'atteint qu'en fermant les yeux sur le monde extérieur.

Participant : c'est une bataille millénaire et qui va durer. On a poussé trop loin le mépris du sensible.

Participant : trop d'importance accordée à l'homme.

Reprise de la lecture du texte dès son début : Cézanne ou Delacroix ont été à tort considérés comme à l'origine de la peinture abstraite. « Un Cézanne sur nature » est le texte situé à la fin des Tracés Imagologiques, dans lequel je réunis des citations de Cézanne.

Regard de Dieu : il juge sa Création bonne. Il dit : « ceci est bon ». Il aurait pu faire d'autres mondes antérieurement.

Participant : ça me rappelle une pirouette d'un rabbin pour justifier les dinosaures : Dieu aurait créé d'autres mondes avant celui de la Genèse.

Chez Platon, le démiurge est créateur (voir plus haut). Chez Aristote, le Dieu est Pensée de la Pensée.

Participant : *abstractisé/abstractisant* ? rapport de réciprocité, dans les deux sens.

Au Maximum : il faut des notions, des représentations internes.

Participant : le Maximum est-il l'Abstracteur suprême ?

Yves : Oui, je vois le minimum de ce qu'Il fait. Seul Lui peut voir le maximum quand il crée.

Texte 75 : L'Unifier du Tout.

Là je postule ce que j'appelle le divinement terrestre. Sortir de la violence folle avec laquelle nous soumettons la nature, pour revenir à quelque chose de plus apaisant, qui nous redonne une conception moins folle en non coupable du divin, telle que l'ont connue Héraclite, Empédocle, etc. Allez-tranquillement avec la nature car elle relève du divin. Ce n'est pas vous qui avez créé la nature !

Unifier le Tout : en to pan, sans tomber nécessairement dans un truc béat : écoute le chant de l'oiseau, etc.

Texte 76 : Le Kairos Graphiant.

Kairos : le temps de la rencontre ; saisir le moment opportun. Voir plus haut, petit dieu dont on pouvait trouver une statuette aux carrefours des routes. Appliquez cela dans votre vie de tous les jours, dont la rencontre amoureuse. Nous ne sommes jamais assez présents à ce que nous vivons. Bien souvent nous ne sentons pas la rencontre opportune.

Participant : beau livre sur la présence de Louis Lavelle. Philosophe que plus personne ne lit.

Séance du 15.05.2018

Petit cours de cosmologie.

Schopenhauer : « la philosophie est à proprement parler cosmologie » : je suis d'accord avec lui.

Titre d'un livre de Paul Clavier : « Les idées cosmologiques de Kant » 1997

Sous-titre du livre de Whitehead « Procès et réalité » : « essai de cosmologie » 1929

Fantastique solitude cosmique de l'homme. Après 1945 l'homme doit intégrer l'infinité de l'univers, la shoah et la bombe atomique.

Texte 77 : Les Vigiles du Il y a.

Parménide et le parricide platonicien.

Long développement sur divers sujets

Pour Berkeley, le plus antimatérialiste de tous les philosophes, « être est percevoir ou être perçu »

« Il y a » = « es gibt » en allemand

Pour Parménide : « être il y a ». Non, répond Heidegger : il y a de l'être. Le « Il y a » précède l'être au plan ontologique.

« Il y a Andrée » et non pas « Andrée il y a ». Il y a un corps, de l'étendue, des molécules avant Andrée.

Avant l'existence d'Andrée. Je ne saurai jamais ce qu'est Andrée, mais je crois que je connais l'autre.

Le philosophe va généraliser ce qu'il avance ; c'est un malade de la généralisation.

Activités fallacieuses : Pour Platon, peindre une fleur est idiot car l'être en tant que tel ça ne se peint pas, car c'est l'Idée, qui n'a pas de matière.

Le poète aussi, pour Platon, nous donne des images qui ne sont pas mathématisables. Ce qu'ils peignent et disent est faux.

Texte 78 : Œil de chair et regard créateur.

Toute l'affaire se joue sur la valeur à accorder à ce que vit un œil de chair. Tout le christianisme va dire : ça c'est mal. A cela on va opposer l'œil de l'esprit : là on ne risque rien, car il n'y a pas de sexe. Pour Platon, l'œil de l'esprit correspond à des démonstrations mathématiques. Kant va plus loin, car c'est un idéaliste platonicien doublé d'un luthérien : « à toi de choisir : préfères-tu faire l'amour ce soir avec une belle femme et demain tu seras pendu, ou bien y renoncer et avoir la vie sauve ? ».

Tous les historiens de l'art sont platoniciens. Leurs raisonnements sont déjà forgés avant que l'objet n'existe. L'histoire est une construction de l'esprit, et si vous orientez l'histoire d'une manière dialectique, vous donnez aux historiens la possibilité de condamner n'importe laquelle de vos prestations.

Dans un type de peinture comme l'académisme (on reprend le terme platonicien d'académie), on n'a pas le droit de représenter les poils.

Participant : toute la tradition de l'œil de l'esprit est associée à la culpabilité et à l'intériorisation du péché.

Binôme : c'est d'un côté Platon, l'intelligible, l'œil de l'esprit et, de l'autre : Aristote, le sensible, l'œil de chair.

« tout peintre se peint soi-même » dit Vinci.

Je ne reconnais que deux axiomes en peinture : « tout peintre se peint soi-même » et « la peinture est chose mentale » (Vinci).

Quand je peins un tableau (et pas seulement un autoportrait) je ne peins que moi-même.

Participant : tu es un fruit si tu le dessines ?

Je le peins de cette manière-là et pas autrement. C'est l'âme qui peint l'âme. Si bien que quand je suis devant n'importe quelle œuvre, « le pont de Narni » de Corot par exemple, ce n'est pas la peine d'aller voir le pont de la réalité, car Corot se peint soi-même. L'âme de Corot est belle.

Le sujet peignant est unique en son genre au moment où il peint.

Participant : le faussaire

Celui qui copie un tableau, il tente de rejoindre le Corot qu'il a aimé. J'ai pris mon pied quand j'ai peint l'interprétation du « Pont de Narni » de Corot. J'ai rajouté une petite arche au petit pont du fond. Je ne l'ai pas signé. A 16-17 ans j'ai été émerveillé par une petite reproduction de ce tableau dans un livre.

Pour Platon le peintre fait des copies de copies.

Kandinsky qui veut nous laisser le témoignage de sa théorie picturale, écrit : « le spirituel dans l'art ». Il prend la musique pour nous dire qu'il n'y a pas plus pur. Comme si la musique était pure par rapport au sensible ! Une toile de Kandinsky fonctionne bien dans un hall d'aéroport ou d'hôtel. Avec « l'odalisque » de Boucher on aurait davantage de mal. L'art abstrait ne dérange pas nos émotions profondes et nos fantasmes.

Séance du 12.06.2018

Texte 79 : Visions de mains.

Une amie ne comprenait pas, pensant que les mains ne voient pas.

Participant : elle n'a jamais été aveugle.

De mains... et demain. C'est lié au temps.

Texte 80 : D'une Ethique de l'Esthétique.

Ce texte repose sur le rapport entre matière et forme.

Pourquoi je ne suis pas platonicien ? Je vous montre « Chemin du banquet », une poégraphie que j'ai faite il y a de nombreuses années. Ici Aristote, là Platon. Ici la forme avec la matière, là c'est la forme pure.

Hölderlin : je le cite beaucoup dans les Carnets du Voyageur. Je vous lis ce fragment : « Laissez passer ce qui se passe, les êtres ne passent que pour revenir, ne vieillissent que pour rajeunir, ne se séparent que pour s'unir plus étroitement, ne périssent que pour vivre d'une vie plus vivante ! », ainsi que ce texte de lui (Hölderlin) sur l'en kai pan.

Participant : il transcende notre rapport au temps.

Dans ce texte 80 on a deux termes majeurs : éthique et esthétique.

Nous vivons sur la conception que les Classiques se sont faits du terme « esthétique ». La grande esthétique prend son envol dans les années 1630-1640 jusqu'à Kant, et au-delà avec Hegel et sa fameuse esthétique. Mais tous ces gens-là se sont appuyés sur Baumgarten, Chelmsbury et autres auteurs.

C'est une conception non grecque de l'esthétique, parce qu'elle vient du XVII^e. En grec *aïsthesis* = sentir. Au XVII^e siècle l'esthétique est déconnectée de la nature et elle est reliée, corrélée au sujet : au sujet de la modernité qui bâtit une esthétique et, à l'époque, une doctrine du beau (ou de la beauté). Tout le problème est : « qu'est-ce que la beauté ? ». Comment surgit en nous le sens du beau ?

Kant va un peu plus loin et introduit une catégorie qu'on connaissait déjà dans l'Antiquité : le sublime (chez le Pseudo-Longin au 2^e et 3^e siècle après J.C.). Un peu avant Kant on le trouve chez Shaftesbury, qui ne va pas réserver le terme qu'à l'*aïsthesis*. Au départ (chez Longin) le Sublime (sub-lime) c'est la manifestation du divin en tant que tel. Shaftesbury va ramener l'*aïsthesis* à la beauté. Alors que pour Kant, le sublime est le surgissement du transcendant dans la matière. Le sublime ne trouve pas son surgissement dans la nature en tant que telle. Il y a une autre dimension qui fait césure par rapport à la nature : c'est le divin. Le sublime par excellence, pour lui, ce sont les Dix Commandements. Cette Loi qui ne participe pas des lois de la nature. C'est ce qui va élever l'âme.

Je suis dans une grotte ; la mer est en furie : je suis bouleversé, dessaisi de moi-même, ça me tire hors de la perception de la nature.

Participant : il y a cette dimension de frayeur, de saisissement. Le « *tremendum* », le saisissement.

Kant introduit une dichotomie entre le beau et le sublime. N'étant pas kantien, je ne vais pas suivre Kant là-dessus. Le beau me suffit d'autant qu'il est inépuisable.

On ne redécouvre le traité sur le sublime du Pseudo-Longin qu'à la fin du XVII^e siècle.

Participant : le sublime, ça ne se discute pas.

C'est ce qui excède.

Le problème de l'esthétique c'est d'expliquer le ravissement. Si on va du côté de la mystique, ça va, mais on quitte la peinture.

Kant lui-même et Hegel ont des formules très elliptiques pour parler du beau « ce qui plait universellement sans concept ». Le peintre que je suis ne peut pas accepter cette formule. Ils ont une idée du concept qui n'est pas corrélée au sentir de la matière. (Kant n'a jamais quitté Königsberg). Si bien que tout le mouvement romantique va se défier de lui et même le combattre. Ils (les Romantiques) sentent que Kant va dérober le concept du beau dans la nature. Dans la beauté de la nature on a un ravissement de l'âme qui fait qu'on n'a pas besoin du concept (pour Kant).

Qu'en est-il du sentir (c'est notre époque) ? On est envahi par la machine. Nous avons une conception de la beauté de la nature qui est moins forte que celle des Romantiques et des Grecs.

Participant : dans l'art, c'est la beauté artistique. Beauté naturelle et beauté artistique ?

Participant : pour moi, c'est la même chose.

Yves : pour moi aussi.

Les psychanalystes ont une notion que Kant ne connaissait pas : la sublimation. On y retrouve le mot « sublime ». Les psychanalystes ont souvent du mal avec cette notion, qui, chez Freud, vient de l'alchimie.

Participant : c'est un processus de guérison.

C'est parce que j'ai pu sublimer toute ma vie que j'ai pu garder la raison.

Aïsthesis, c'est ce qui relève du corps, du sentir.

Autre reproche que je fais à Kant, c'est qu'il tire le beau du côté de la morale. Pour lui, il n'y a rien de plus beau qu'un lys, car étant blanc, il est la pureté.

Les poètes maudits se condamneront à ne pas avoir raison devant l'activité de l'entendement. On va glisser vers un subjectivisme forcené du beau. Dans ce glissement, pour lutter contre « si ce n'est pas scientifique, ça n'est pas juste », on va voir la génération des Romantiques et post-romantiques glisser vers l'isolement social. Le poète va devenir le maudit du fait social. On le voit resurgir en mai 68. On ne sait pas quand ça va revenir. Woodstock est le plus grand bras d'honneur qu'on peut faire à Kant à Hegel, à la science, donc ça part aussi d'une génération de poètes maudits (Beat génération). Woodstock est une révolution amoureuse.

1ière phrase : *avait* : ça concerne les Grecs, Médiévaux, Renaissants et même les Romantiques. Maintenant certains opposent forme et matière, contenant et contenu.

Participant : si on est platonicien, on fera référence à l'Idée ; Idée = forme.

Participant : mais pour toi, Yves, ça ne marche pas.

Yves dessine au tableau des fesses féminines : comment vais-je aller chercher dans le Ciel des Idées le tombé de ces fesses ?

Participant : quelle était l'Idée ? Que veut dire le peintre dans un tableau ?

Yves : c'est là qu'on passe à l'éthique. « oh ! Tu ne vas pas mettre de l'éthique là-dedans » en montrant une planche de Bixie Chameau. Là, je n'ai plus le choix après. Si je ne mets pas de l'éthique dans ce tableau. Mais ça concerne n'importe quelle œuvre d'art ; elle est toujours interprétée.

Eidos : ne prenez pas ça pour une idée au sens moderne. Socrate dans un dialogue dit que x a rencontré une nana. Qu'appelles-tu « elle est belle ? » et « Est-elle toujours belle ? ». Socrate va amener x à reconduire ce que x trouve beau à un archétype, à un modèle.

Eidos pour Platon est l'aspect d'une chose, la forme.

Participant : c'est la forme idéale.

Cette forme, elle a une matière, on ne peut pas concevoir une forme sans matière. Donc Platon est dans une dichotomie fondamentale entre forme et matière. La forme n'est pas là dans le sensible, mais dans le Ciel des Idées, les Intelligibles : ça le fait filer du côté de la mathématique.

Le sensible concerne l'art, sinon, on dirait à Platon : d'accord, et on ferait tous des mathématiques. « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre ».

Circonscrire : si on me demande de peindre cette table : Yves dessine des formes géométriques. Kant mettait le dessin au-dessus de la couleur.

La physique théorique fait exploser les concepts de forme et de matière : théorie des champs.

... *invisible* : fin du 1^{er} paragraphe. Ça, c'est de l'Aristote pur et dur. Personne n'a mieux connu Platon que Aristote. Mais il vient d'autres horizons intellectuels que lui. Aristote dit à Platon : « tu as raison, mais ton affaire ne vaut que pour la mathématique, peut-être la logique, et encore. Aristote est imprégné de la pensée de Démocrite, Héraclite et autres, et dit à Platon : « tu as oublié de tenir compte de la matière ». Pour Aristote pas de forme sans matière. En grec, hylé est traduit en latin par *materia*. Pour Aristote, on va parler d'un hylémorphisme, ou d'un zoémorphisme (zoé = la vie). A l'ousia de Platon (l'essence, c'est-à-dire la forme pure) Aristote va prendre cette ousia pour en faire la Substance : rapport de la forme et la matière, qui tire d'elle-même son unité de vie. Aristote distingue deux types de matière : la Substance : une forme (il reste platonicien) vient informer une matière. Ils ne savent pas encore que le verre tient, posé sur la table, parce que toutes les forces de tout l'univers font tenir le verre. On le sait maintenant grâce aux lois de la mathématisation de la matière. Aristote distingue une matière première proto-hylé ; on ne la connaîtra jamais, elle est infinie et éternelle. Et une matière seconde : celle qu'on connaît. C'est ce que Kant va appeler le divers sensible. Sans l'activité de l'entendement, le divers sensible est ça : (Yves « dessine » des atomes et des molécules). Tout ça, c'est corrélé. Et c'est l'entendement qui par les catégories va établir des rapports spatiaux et temporels pour nous faire surgir une forme. Les 12 catégories de l'entendement mettent en ordre le monde. Le moi et le non moi pour Fichte. Le divers sensible en tant que tel, c'est la matière première, inconnaissable

Il faut expliquer comment l'amour vient s'incarner dans la beauté.

Représentativement : ça passe par la représentation que je m'en fais. Le merle, la mouche, ne savent pas ce qu'est une poire.

Participant : ils s'en régaleront.

Oui, c'est *aïsthesis*.

Baptiser la matière : je m'en prends à la théologie chrétienne. J'en reste à une « matière première » (Aristote) qui est là, sans commencement, sans fin, qui n'est pas dicible. Elle va être dicible à partir du moment où une forme vient lui donner une consistance ontologique. « Matière première » et « matière seconde » : seule la matière première est éternelle. Elle est la source, le support de la matière seconde, la matière au sens habituel du terme.

Yves dessine une tomate : on ne la trouve pas n'importe où, ni partiellement mangée. Elle a une forme. Pour les théologiens du Moyen Âge, c'est le « *dator formarum* » qui donne forme à une matière, le donneur de forme, Dieu, d'où le terme de baptême.

Participant : baptiser j'ai cru que c'était donner un nom.

Yves : c'est donner une forme et même un salut. Dès qu'on dit *aïsthesis* (pour les Grecs), c'est *phusis*, physique. Aujourd'hui on a rajouté biologie. *Aïsthesis*, ça renvoie au corps, à la sensibilité, à la sensation, donc à la nature.

Beauté : va voir des équations sur un tableau, ce n'est pas la beauté que tu ressens en premier, surtout si tu n'es pas mathématicien.

Origine : représentez-vous un microscope. Il n'y a plus de matière, au sens ordinaire. Les bactéries, elles viennent d'où ? Qu'est-ce qui fait que j'ai une forme ?

Participant : c'est la nature qui l'a faite cette forme.

Yves : il faut toutes les lois des sciences physicomathématiques. Notre corps est un conglomerat (les gens ont du mal avec ça).

Yves dessine un buste (c'est du Matisse) : ce qu'il faut bien concevoir en termes de physique moderne, c'est qu'il ne tient debout que parce que des forces infinies donnent consistance à sa présence. Toutes les forces infinies de l'univers.

On vit encore dans un monde naturel. Nature = toutes ces lois.

Qu'il ne soit pas : je pose le problème de la justification de l'existence d'Andrée (par exemple).

Participant : sommes-nous capables d'identifier la matière elle-même.

Yves : qui l'identifierait sur des milliards de particules ?

Pensée du Devenir : tout ce qui a été dit plus haut prend un autre sens dans cette Pensée.

Si tu mets de côté la forme, et même la matière d'Aristote, ça sort d'où ta perception de la beauté et de la présence ? D'autant que tu as mis de côté l'être. Donc il faut plonger dans le Devenir de toutes choses.

Pour se raccrocher aux branches, on file à nouveau du côté de la métaphysique classique : pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien.

Discussion sur le pourquoi de la recherche du sens.

Nous sommes dans un torrent, emportés ; c'est ce qu'on appelle la vie.

Pour Leibniz, Dieu a décidé qu'il y a quelque chose plutôt que rien. Pour Leibniz, le rien n'est pas intéressant.

Sens pas téléologique, donc pas causal.

Pour les scientifiques, infinité de forces aveugles qui engendrent la vie.

Yves : je vous propose une petite solution : il y a quelque chose dans le flux ininterrompu du quelque chose. La solution a été proposée par Kierkegaard (même si je ne le suis pas), tout s'écoule. Tout apparaît, disparaît. Ça fait vaciller notre pensée.

Ce que j'ai vécu de vrai et de beau, de bien (or tout s'écoule) je ne le revivrai pas. Je vais faire intervenir une transcendance : seul existe l'instant, au sens de Kierkegaard.

L'instant devient une source de vie.

La mémoire sort de l'instant, elle est un produit de l'instant.

Si je garde mémoire, je vais déboucher sur une éthique. Ça me fout le moral de me dire que j'ai vécu quelque chose de beau, de bien et de vrai. Ça ne s'explique pas. Seul est réel l'instant=» je gagne mon éternité avec ça. Je peux mourir. Il faut juste que je témoigne, devant qui m'a donné à vivre, que ce que j'ai vécu est bien, beau et vrai.

Dans le flux de toutes choses, quelque chose va émerger.

« Laisser passer ce qui passe » dit Hölderlin dans Hypérion. Dans la folie, il pense que Suzette lui écrit. Il se sent follement aimé. Il a complètement pensé ce qu'est l'instant... éternel.

Nietzsche nous dit que l'éternel retour ne vaut que si tu as aimé la vie par-dessus tout.

Destin de devenir : graphies (leur surgissement). L'éthique (de l'esthétique) va surgir lorsque nul ne peut me convaincre : « ce que tu as vécu n'est pas bien, vrai, et beau ». C'est ça l'éthique. A l'inverse des nihilistes.

Distinction morale/éthique : la morale enclenche sur l'obligation. L'éthique ne peut pas aller au-delà de la prédiction ; elle n'a pas charge de me dire « tu dois », mais tu « droit ». L'éthique est prédictive : « attention, si vous allez... ». L'éthique médicale est aussi morale parce qu'elle devient sociale. Elle est prédictive, mais son boulot, c'est de dire « tu droit » et pas « tu dois ». Tu as le droit à la condition que ce que tu penses faire ne porte pas atteinte à telle ou telle finalité de l'homme dans le fait social. Elle est prédictive. Les belles éthiques fabriquées au XX^e siècle sont prédictives : E. Bloch, H. Jonas, Levinas. Participant : si on l'applique à l'esthétique ?

Yves : vous voulez vivre heureux ? Devenez artiste. Le vrai, le bien, le beau deviennent convertibles dans l'art. Moi, devant vous, je me mets à genoux car vous êtes dans la morale, vous sauvez des gens. Au plan moral, je ne peux être qu'en dessous de vous. Si je vous suis un tout petit peu supérieur, c'est au plan de l'éthique.

Il y a amour quand il y a entre deux êtres la conjonction du vrai, du bien et du beau. Quand les trois peuvent entrer en dialogue d'amour. C'est ça une éthique.

L'amour culmine dans l'instant. On peut le reverser du côté de la morale, et aussi de l'éthique. La puissance de l'instant.

Texte 81 : De quelques questions adressées à l'Histoire de l'Art.

Dans ce texte, je suis en débat avec la conception de l'art des historiens de l'art, qui ne sont pas des artistes.

C'est un champ qui a pris son essor à la fin du XIX^e siècle, même s'il y a eu des prédécesseurs antérieurement, et qui s'est surtout développé au XX^e siècle. Je veux les épingler autour de quelques questions. C'est un artiste qui s'adresse aux historiens de l'art.

Je vais démolir la notion d'objectivité. Tout historien de l'art engage une subjectivité, qu'il le veuille ou pas. Pour moi l'inverse est impossible dans quelque domaine de l'esprit que ce soit, pour un sujet humain. Et encore moins pour un historien de l'art. Whitehead dit aux métaphysiciens, Descartes, Humes, Kant : « vous vous croyez empiristes, mais vous êtes des irrationalistes, car vous n'allez pas au bout de vos prémices ; à un moment vous fermez une porte ». On quitte une idéalité, d'ordre cartésienne, de l'objectivité. Un sujet embarque un corps et son histoire personnelle. Il faut avoir en tête cet adage d'Aristote : « rien n'est dans l'intellect qui ne soit auparavant passé par les sens ».

Première phrase : systèmes imagologiques :

Participant : c'est intéressant que tu écrives « systèmes imagologiques » alors que le terme « imagologique » t'es propre, du moins dans cette acception.

Prenez l'art égyptien, l'art chinois ou des Indiens d'Amérique, ce sont des systèmes imagologiques.

Participant : t'es le seul à le dire de cette façon pour l'instant.

Deuxième ligne du texte : l'histoire de l'art qui hypostasie : (hypostasier = considérer abusivement une pure abstraction comme une réalité en soi absolue). Ça nous vient de Vico ; il est le premier qui va nous donner une théorie de l'histoire (vers 1730), qui n'est plus l'histoire sacrée. Il a vécu isolé, haï. Il s'en prend à Descartes. Jusque-là on avait soit les chroniques, les récits de voyage. L'histoire pour Vico fait des cours et recours (corsi e ricorsi), mais rien ne nous garantit que ces cours nous conduisent à un progrès. Il en doute. A la fin du XVIII^e siècle, on n'en doute plus.

Vico est le premier qui bâtit une histoire universelle. Il se dit, l'histoire a un sens. Il ne veut plus entendre parler de l'histoire sacrée. Donc il laïcise cela. L'histoire sacrée ne repose que sur une histoire de providence ; le but est là. Elle est connectée à une histoire du salut, ce que ne veut plus Vico.

A partir de la fin du XVIII^e, on va appliquer cette histoire objective à l'art. On prendra l'œuvre d'art comme un objet de science. Le terme « science » va provenir dans ce domaine-là de l'avancée des sciences et des techniques dans les XVII^e et XVIII^e siècles. Tout le monde se veut scientifique. Le premier, c'est Hegel qui nous bâtit une monumentale théorie de l'histoire ; mais il oublie et ne connaît pas les Hindous et les Chinois. Il nous bâtit une esthétique en 7 volumes mais il voit large. Qui trop embrasse mal étreint : ça lui est retombé dessus. Pour lui, l'Esprit (Geist) donne un sens à l'histoire. Le problème c'est que c'est meurtrier. Hegel est protestant et le protestantisme est le dernier grand iconoclasme. L'Esprit monte pour rejoindre l'absolu. « L'Esprit va s'absolutisant dans l'histoire et par l'histoire ».

Participant : c'était une façon de s'opposer au développement des techniques.

Non, on est en 1800, on ne voit pas encore l'impact des techniques sur la nature et sur l'homme. C'est l'enfant des Lumières qui entre en révolte contre les Lumières. Pour lui, les objets techniques sont des incarnations de l'esprit. Au bout, c'est l'Esprit qui va gagner.

Participant : ça donne une direction à l'histoire.

Hegel introduit une notion qui, très jeune, me faisait flipper : la ruse de la Raison dans l'Histoire. La Raison, dit-il, a des ruses pour arriver à ce qu'elle veut. Mais que faire de la Shoah et de la bombe atomique ? A partir de 1960, Hegel disparaît, il n'est plus lu. Pour Marx, ça va donner la dialectique. Marx remplace l'Esprit par le matérialisme historique ou le matérialisme dialectique. Nietzsche s'en prend violemment à l'historicisme dès le début de sa carrière.

Hegel (Aufhebung) nous dit qu'on a une période qui décline ; il en reste un petit quelque chose de positif, qui va passer dans la période suivante, etc, jusqu'à l'avènement de l'esprit absolu. Dans ce processus d'assomption de l'esprit qui se développe on va toujours d'un moins bien vers un mieux. Hegel doit justifier dans sa philosophie l'avènement de l'état prussien ; c'est l'Aufhebung, qui nous montre le processus de surmontement des contraires. Hegel interprète l'histoire de la peinture et de la sculpture. Au début il y a beaucoup de sensualité (statuaire grecque), qui va vers une spiritualisation. Les abstraits, dont Kandinsky (Du spirituel dans l'art), vont sortir de Hegel.

Participant : la dialectique repose sur l'exercice du principe de non contradiction (Aristote), on ne s'en est pas débarrassé. (Processus dialectique : on a A et B qui entrent en contradiction. La dialectique permet de la surmonter en aboutissant à C qui renferme une partie de A et une partie de B. Dialectique veut dire « logique ». Hegel en fait une logique historique, dans l'Histoire).

Non, là, Nietzsche nous dit : votre conception de l'histoire vous arrange bien, mais vous mettez de côté tellement de paramètres que vous filez droit dans le mur : les affects, le corps, ce que Whitehead appelle un senti.

Le sous-titre de la « phénoménologie de l'esprit » de Hegel est : « science de l'expérience de la conscience ».

Hypostase de l'histoire :

Participant : l'art comme il est pensé par les historiens et pas comme il est produit par l'artiste.

Oui, ouvrez n'importe quel livre d'histoire de la peinture des années 30-40 jusqu'à 1990, on commence par les grottes de Lascaux, on poursuit par Vinci, etc, et on termine par Picasso qui est le sommet de l'art. Il faut mettre Picasso au-dessus de Vinci et de Phidias.

Qu'il y ait histoire et évolution, je ne le conteste pas, mais vers quoi ? Vers une finalité ? Sinon qu'est-ce qui nous ferait dire : cela est mieux que ceci.

C'est déjà trop : (fin du 1^{er} paragraphe) : oui, vous allez trop loin.

2^{ème} paragraphe ... surgissement : toute œuvre a des constituants propres, qui bâtissent un système, par exemple imagologique. A savoir un système d'interprétation d'une image (image n'est pas à entendre au sens moderne du terme comme l'image photographique). L'image photographique ou filmique n'a rien d'objectif ; elle nous donne une interprétation de la réalité. Toute image est le produit d'un système d'interprétation.

Participant : on est situé dans un contexte.

Oui, Whitehead dit : ce que vous appelez une image est une résultante d'un système interprétatif. La réalité est une résultante d'un système interprétatif.

Participant : on a tendance à l'oublier

On est embarqué par l'autojustification de nos propres systèmes d'interprétation.

Participant : on adhère, on y croit.

... *Une Histoire* (3^{ème} paragraphe) : l'Histoire de l'art prétend étudier des objets. Mais « qui es-tu ? » est la question à poser.

Participant : si je veux être un universitaire...

... *mise en œuvre* : je pose comme axiome (il n'y a pas des axiomes qu'en mathématique) ; c'est ce qu'on pose pour effectuer une démonstration. Cqfd.

Participant : axiome qui est formulé où dans le texte ?

Tout artiste est incarné, participe d'une culture, d'une histoire personnelle et il va traduire dans son œuvre ce composant de lui-même à lui-même qui s'appelle une œuvre.

Participant : différence entre l'artiste et son œuvre.

J'oppose aussi un autre axiome : « tout peintre se peint lui-même » (Vinci). En fait l'œuvre est l'âme + le corps de Léonard. Notre esprit va projeter une résultante qui s'appelle une œuvre. Mais depuis un lieu sursaturé, sur-connoté de références existentielles. Vinci meurt, on n'a pas de Vinci bis.

La personne c'est l'œuvre et l'œuvre c'est la personne.

Participant : c'est très difficile de dire ce qu'est la personne.

Oui, la personne c'est un tout infini.

J'écris aussi pour empêcher la mésinterprétation de l'œuvre. S'ils lisent les Carnets du Voyageur, ils ne peuvent plus regarder mon œuvre comme s'ils ne les avaient pas lus.

De plus la façon de voir l'œuvre dépend de la projection du spectateur.

... *seul Art* (milieu du 4^{ème} paragraphe) : pas seulement ceux qui viennent de la peinture pour un peintre, de la musique pour un musicien.

... *par exemple* (fin du 4^{ème} paragraphe) : je dis à un historien de l'art : « tu vas émettre un jugement depuis ta place, place qui est celle d'un sujet engagé, dont l'intérêt n'est pas pour l'art, mais pour l'histoire. Parce que si tu étais engagé pour l'art, tu deviendrais artiste ». (Engagé au sens fort, question de vie ou de mort).

Diderot quand il éreintait quelqu'un, il éreintait vraiment. Quand il voit pour la première fois Madame Boucher posant nue pour son mari, il s'attaque à Boucher : « c'est un vaurien ». Il interdit aux jeunes Parisiens de passer dans la rue de l'atelier de Boucher.

... *pas des révélations historiquement logiques* (milieu du 5^{ème} paragraphe) : oui, parce qu'il n'y en a pas.

... *d'autre part* (fin du 5^{ème} paragraphe) : quand j'ai commencé à peindre dans les années 70-80, je n'osais pas dire que je peignais figuratif, car tout le monde se serait foutu de ma gueule. Qu'est-ce qui les y autorisait, sinon une certaine logique du déroulement de l'histoire.

... *rapport à l'Histoire* (fin du 6^{ème} paragraphe) : la pratique de l'artiste devant une logique de l'histoire.

Participant : tu veux promouvoir l'idée d'un surgissement de l'œuvre.

Oui, quand j'écris ce texte, j'ai en tête le séminaire que j'ai animé sur « L'origine de l'œuvre d'art » d'Heidegger. Origine est la traduction de Ursprung, ce qui surgit d'un fondement. Heidegger n'est pas historien de l'art ; et les historiens de l'art détestent Heidegger. Heidegger démonte la conception de l'histoire de Hegel. Heidegger prend l'exemple de la paire de godillots de Van Gogh. Et Heidegger leur dit qu'ils sont passés loin de ce que Van Gogh peignait. Pour Heidegger, cette paire de godillots représente un monde : Ursprung, le jaillissement du vrai. Heidegger les désarçonne dans leurs présupposés. Heidegger, comme Nietzsche demande : « qui est-ce qui parle et depuis où ? ».

... *le relierait à celle-ci* (fin du 7^{ème} paragraphe) : si je dis, je peins de cette façon-là, parce que tout le développement des civilisations depuis Babylone m'a amené à peindre comme ça, on me dirait : tu es un démiurge.

Participant : Picasso, il était un peu dans cette position ?

Oui, il avait beaucoup d'humour.

Imaginons que nous ne savons pas que la guerre d'Espagne a eu lieu, nous ne voyons pas Guernica de la même manière.

Participant : quand un Chinois voit la Joconde...

Si l'histoire de la Création (12^{ième} paragraphe) : Création de l'histoire, l'histoire sacrée, c'est de là qu'on va tirer ce vocable « création », fin XVIII^e, début XIX^e. C'est un vocable que je refuse totalement pour moi-même.

Participant : parce qu'il y a un aspect religieux. Tu produis pourtant ex-nihilo.

Non, pas ex-nihilo. J'ai 7-9 ans, à Tlemcen. Il y a deux repros impressionnistes à la maison. Elles m'interrogent énormément.

Participant : plus (+) les milliards d'images que tu as vues et enregistrées ensuite. Ce n'est pas ex-nihilo.

Participant : si on dit ex nihilo, je vois un parallèle avec un dieu créateur.

Yves : ex nihilo ça concerne Dieu, il a créé à partir de rien, mais avec une infinité d'images qu'il a en lui. Pour Leibniz tout est dans l'esprit de Dieu, une infinité de mondes possibles. A-t-il raison Leibniz, je ne sais pas. Dieu va choisir le meilleur des mondes possibles, et ceux qui passent à l'existence sont des compossibles qui s'harmonisent entre eux.

On prend une toile, de profil. Cette toile (toile vierge), pour Nietzsche, pour Heidegger et pour beaucoup d'autres, participe d'un monde. Elle est d'ores et déjà dans un monde.

L'artiste est le singe de Dieu ; il a été représenté comme ça dans des tableaux.

Si l'artiste n'a pas d'idée, il ne peut rien faire avec sa toile. Sinon il mime Dieu. De là, une idée vient s'imager.

Pour un être humain, ce n'est pas possible de créer ex-nihilo.

... *non concevable* : c'est plutôt, est-ce tel art qui détermine telle forme d'histoire ?

... *l'Absolu de l'Art* : c'est ce que tout mouvement pictural voudrait faire. Et au XX^e siècle, il y en a pléthore. Tous les mouvements picturaux à partir de l'impressionnisme, voulaient cette absolutisation. Avec les Abstraits, si tu peins figuratif, tu te fais exclure.

Un monde qui nous transit dès notre naissance, qui nous traverse.

Participant : quand j'entends parler de l'histoire, c'est quelle histoire ? Des dates, des batailles, l'histoire des vainqueurs. Pourquoi en histoire de l'art on va sélectionner un type d'art.

Pendant 40-50 ans on a empêché dans l'Education Nationale, l'enseignement de la peinture de la tradition.

Séance du 8.10.2018 :

Avant de passer au texte, quelques précisions : Hegel bâtit une esthétique pour nous annoncer la fin de l'art. Il soutient l'iconoclasme luthérien. En contrepoint on a un cours publié par William Blake and Co, de J.M. Pontevia ; le premier volume commence par : « et si tout avait commencé par la beauté ». Pontevia est proche de Heidegger et prend le contre-pied de Hegel.

Pour Hegel l'œuvre d'art ne porte plus révélation du vrai. Heidegger montre l'inverse dans l'Origine de l'œuvre d'art. C'est une dimension qu'on ignore sous l'influence des élites marxistes de la fin du XIX^e siècle et du XX^e, car on ne reliait pas l'idée du vrai et l'œuvre d'art, qu'on reliait au beau, au sublime, à l'affect.

Dans les Tracés Imagologiques il faut relier l'œuvre d'art à la question du vrai. Je tente d'établir la convertibilité des 3 fondamentaux (vrai, bien, beau, sans hiérarchie entre les trois). A la manière d'un Plotin, mais pas sur les mêmes bases. Mon propos est de corréliser le vrai au beau.

Le bien, ça participe d'un autre registre : c'est l'apanage de ceux qui, dans la cité, travaillent pour le Bien commun, comme les soignants, les enseignants, etc. Dimension de l'existence qui est un souci porté à l'autre. L'artiste que je suis n'en participe pas. Mais le Bien, il ne faut pas le concevoir comme moral ; c'est cette dimension-là de l'existence. Dirait-on que Van Gogh a fait le Bien ? Oui, parce qu'avant d'être peintre, il a voulu être pasteur.

C'est quelque chose qui hélas, ne m'a pas préoccupé étant jeune. Ce qui m'a préoccupé, c'est la question du vrai. A 15-25 ans. Puis, à 26 ans je rencontre Andrée et je vais découvrir ce qu'est le Bien. Ce n'est pas l'œuvre d'art.

Le bien et le beau sont corrélés au vrai. Le seul accès au vrai, pour moi, est le langage, dans la philosophie et la poésie et le beau parce que je peins ; ou le vraiment beau de la peinture. Le vrai est un mode de découverte ou de dévoilement de l'être.

Texte 82 : Un surgissement de l'œuvre picturale.

Qu'est-ce que j'appelle un enchantement ? Pomponazzi (Ecole de philosophie de Padoue, aristotélicienne) a écrit : « Des causes et enchantements de la nature ». Il participe, comme Jérôme Cardan, Paracelse, Lee, de la Porta de l'ontologie magique de la Renaissance. Tous ces penseurs, poètes et alchimistes, pensent leur appartenance au monde plus ou moins sur un mode panthéiste. Dans certains textes, à cette période, de 1460 à 1600, la nature est conçue sous un mode panthéistique (théorie des semences, des sympathies, de la copula mundi, de la signature des choses). Ce retour de Pan va être combattu par Francis Bacon : « Du progrès et avancement des sciences » et par Descartes. Mersenne et Descartes vont se mettre d'accord pour combattre deux choses : l'athéisme et le panthéisme. L'une de leurs bêtes noires est Robert Fludd, l'Anglais qui porte au sommet cette vision panthéistique de la nature.

Henry More, contemporain de Descartes, platonicien de Cambridge, va dire à Descartes qu'il est en train de « flinguer » la nature. Il va écrire ses « Axiomes panthéistiques ». Chrétien, il veut que la nature soit animée d'un souffle divin.

A l'époque du désenchantement du monde, l'artiste doit réenchanter la nature. De 1974 à 1990, dans les « Pensées apocryphes », je remets en cause la conception cartésienne, donc scientifique, du réel (du réel, car il n'y a pas de conception scientifique de la nature). C'est le terme « réel » que je vais étudier de manière serrée.

Whitehead (savant mathématicien) en 1929 : « Process and reality » fait appel à Dieu et aux objets éternels, alors qu'il est scientifique. A la fin de l'ouvrage il indique que s'il a fait appel à Dieu, c'est pour deux raisons : nous vivons dans une certaine période cosmique qui nous induit à penser ainsi. Et parce qu'on ne peut pas expliquer le surgissement de l'ordre et de la nouveauté. Cet ordre fonde la science. Il considère que nos intelligences sont limitées, ce qui est nouveau (on ne le pensait pas au XVIII^e siècle). Le sous-titre de « Process and reality » est « essai de cosmologie ».

Un propos attribué à Aristote : « Rien n'est dans l'intellect qui ne soit auparavant passé par les sens ». Il insiste sur le sentir. Tout se fait à partir du sentir ; c'est aussi la position de Whitehead.

La science moderne cherche à évincer Aristote. On ne veut plus de la notion de substance ; on lui substitue le sujet (cartésien), dont on fait le substrat de fondation de la science.

5 : *que non être il y a* : ce réel que nous cherchons tant dans la science. Même si la science ne peut pas nous apprendre ce qu'est le réel. Différent de la réalité. C'est une certaine conception ontique de la science. C'est une notion à laquelle je n'ai jamais adhéré. Cette notion de réalité (« il n'a pas le sens des réalités ») c'est social, ce n'est pas scientifique.

3 : (plus haut dans le texte) : cette *semblance du donné* : Le donné d'ensemble est une semblance.

Imaginez qu'un peintre veuille peindre un gros platane isolé dans un champ. Qu'est-ce qu'il peint ? Il lui faudrait des milliers de vie (pour peindre la prétendue « réalité » de l'arbre).

Cela n'est pas : si je dis : cela est un platane, je suis déjà embarqué.

La réalité n'est qu'un long processus d'abstraction.

Il y a de l'être : pas intéressant de le définir comme réel ou pas.

5 : *Or s'affirme ici que si l'être peut s'abstraire, c'est que non être il y a* : longue discussion pour comprendre cette phrase, car la deuxième partie semblait en contradiction avec les autres propos.

Yves propose de l'écrire ainsi pour qu'elle soit plus claire : « Or s'affirme ici que l'être peut s'abstraire et que si l'on pousse à son extrême un processus complet d'abstraction, alors on ne pourra

qu'aboutir à cette assertion : non être il y a ». C'est la thèse « non être il y a » qui a été soutenue par Gorgias le Sophiste. C'est un autre problème que celui posé par Parménide « être il y a, non être il n'y a pas ». Le non être de Parménide n'est posé qu'à partir de l'être. Pour moi, il n'y a pas de non être.

Ce n'est pas dans cette phrase la même abstraction que plus bas, l'abstraction en peinture. La

peinture abstraite veut peindre Dieu comme absolu, détaché des choses de la nature.

Texte 83 : Je parle en filigrane.

Ce que l'œil voit : nous autres les modernes allons être confrontés à une angoisse existentielle profonde. Les découvertes venues de la cosmologie, de la chimie, rendent ce monde encore plus angoissant.

Ce que l'œil voit, le regard l'occulte : la schize de l'œil et du regard, chez Lacan.

Sitôt que je le vois un objet, je l'interprète.

Ce que je vois, le regard l'occulte.

« Si ton œil t'est une occasion de chute, arrache-le » Saint Matthieu. Le Christ veut nous dire là que l'œil est moral.

Poète allemand de la deuxième partie du XIX^e siècle, Stefan Georg : « aucune chose ne soit là où le mot faillit ». Même où nous croyons seulement voir, nous voyons la chose associée à un mot. Le procès de la nomination fonde la vision, l'écoute, etc.

L'œil du peintre aveugle le regard du moraliste : C'est une charge contre le platonisme et le christianisme. Platon s'en prend aux artistes car ils sèment la zizanie. Platon dit que les peintres ont tout faux, car ils représentent une copie qui est déjà une copie de l'Idée. Pour lui, la statue que je regarde n'est pas vraie, c'est de la pierre avec des couleurs ; ce n'est rien par rapport à l'Idée du beau. Pour que l'objet soit relié à l'Idée, il faut le mathématiser.

Séance du 19. 11.2018

Texte 84 : Du tombeau des calamités aux germes d'éternité.

La mort de Dieu : Jean Paul Richter est le premier à proclamer que Dieu est mort (vers 1830). Nietzsche reprend la formule 30 ou 40 ans plus tard, au plan philosophique. Dans les années 1950-1960, Deleuze, Derrida annoncent la mort de l'homme. Ils veulent dire la mort du sujet cartésien.

Jean Paul Richter parle de la mort du Dieu des trois monothéismes.

Nietzsche ne réfute que le Dieu moral et prévoit le déclin inexorable des trois religions. Nietzsche veut se débarrasser du christianisme de son temps, la morale chrétienne. Et propose la transvaluation de toutes les valeurs. Lesquelles ? Il n'a pas de réponse à cela. Il faut un changement de conception du divin.

Arrive le terme éthique pour ne plus employer le terme « morale » : principe de précaution, principe de responsabilité, etc.

La morale est le fondement de la religion. Il y en a un qui s'est aperçu que ça ne fonctionnait pas, c'est le Christ. La Torah, la Loi ne peut pas fonctionner complètement dit le Christ. Et il propose que la Foi en Dieu remplace la Loi. Nietzsche soutient que ça ne la remplace pas. La mort de Dieu spécifie un tournant dans la mentalité occidentale (technologique). Nietzsche nous dit que nous ne sommes pas près de nous débarrasser des conséquences de la mort de Dieu : la Première guerre mondiale, la Shoah, etc.

La mort de l'homme, pour Deleuze, Derrida, c'est l'homme qui n'est pas capable de rendre justice à l'homme.

Calamités : Dieu est mort

Nous tenons de nos Pères : là je parle de moi, puisque mes ancêtres paternels et maternels greffaient, trouvaient des sources, faisaient du charbon de bois en Algérie.

Le soleil des Heures : manière poétique de dire que peu importe la mort de Dieu, la mort de l'homme, rendez-nous le Terrestre.

C'est la métaphysique du sujet que critiquent Derrida et Deleuze : les Américains qui ont pris leur terre aux Indiens avec les armes.

C'est dès la fin du XVI^e siècle qu'est présente la mort de Dieu, même si elle n'est pas formulée. En

termes cosmologiques, le Dieu du cosmos antique et médiéval s'excentre alors, et c'est l'effondrement du surnaturalisme médiéval. Le surnaturel n'existe plus pour Montaigne, qui ne nous propose plus rien et aboutit alors au scepticisme.

Les Méditations cartésiennes sont un montage. Mersenne et Bérulle demandent à Descartes de leur fournir une métaphysique chrétienne ajustée sur les résultats de la science de son époque.

Texte 85 : S'il existait un seul atome de néant.

C'est mon troisième axiome. Là je suis ultra parménidien. D'abord de l'être.

Parménide : « être il y a, non être il n'y a pas ».

Le coup de génie de Parménide (c'est du Descartes avant la lettre ; Descartes ne connaît pas les présocratiques qui ne sont pas traduits à son époque) : « c'est le même que le penser et l'être » ou « penser l'être c'est la même chose que l'être même du penser ». Rappel des deux chemins, l'un qui monte et l'autre qui descend. J'en ai fait un dessin.

Mon texte : « La Pensée du Devenir » se situe par-delà Parménide, car je n'ai pas oublié Héraclite : tout s'écoule. Platon cherche son assise pour bâtir sa philosophie. Il reconnaît que Parménide et Héraclite ont raison. Mais il n'y a pas de mouvement chez Parménide. (Les Eléates étaient immobilistes). Platon commet le parricide parménidien, mais « dit » à Parménide, je vais sauver ton être ; je le fais monter là-haut dans le Ciel des Idées, monde intelligible du non changement.

S'il n'y a que de l'être, je dis à un sceptique ou à un nihiliste, du rien on ne peut rien dire.

Ce qu'on appelle néant (rien) est un concept. Avec rien je ne peux pas penser, dit Parménide.

Le cogito cartésien, c'est l'Image de Dieu.

Je ne suis pas d'accord avec Platon qui met le devenir seulement au niveau du sensible.

Première ligne du 2^{ème} paragraphe : La peinture y trouve à le méditer : à méditer le devenir en tant que...

Graphiein : acte de graphier, d'écrire.

Tout peintre abstrait a besoin d'un support (toile, etc.) donc de l'être. Tout support (*hypokeimenon*) est de l'être.

Yves dessine au tableau les deux chemins, avec un petit personnage sur le chemin qui monte.

Hors de ce que nous nommons communément l'espace et le temps :

Participant : le jaillissement.

Phénoménologie de la perception : comment savons-nous qu'il y a de l'espace et du temps ? C'est par notre corps (Husserl) que nous apprenons qu'il y a de l'espace. On se fait une représentation d'un lieu qu'on appelle espace.

Paragraphe 3 : du *Poème* : c'est le poème de Parménide.

Paragraphe 4 : Dokounta : Parménide parle de la sphère de l'être. Pour les Grecs, la sphère est la figure parfaite.

Il y a l'être, mais il se dit que c'est abstrait, donc il fait appel à ces étranges figures des dokounta, qu'Aristote va traduire par les *phainomena*, de l'apparaître. Etranges présences que la métaphysique traduit par *phainomenon*, ce qui apparaît, ce qui surgit de l'être dans l'être.

S'il n'y avait pas de dokounta je ne pourrais pas peindre.

Pour Heidegger les dokounta sont les étants ; c'est l'être dans l'être.

Prenons un exemple : la rose. A. Silesius : « la rose est sans pourquoi / Fleurit parce qu'elle fleurit / N'a pas souci d'elle-même / Ne désire être vue. »

Yves dessine une rose.

Heidegger est parménidien, mais il n'adhère pas à Héraclite, car il ne veut pas penser le devenir.

Heidegger écrit « Le principe de raison ». Schopenhauer s'en prend au principe de raison de Descartes, Kant, Schopenhauer est bouddhiste, donc proche des sceptiques.

Se creuse un abîme : on ne peut pas accéder au pourquoi de la rose. Je ne pourrai jamais être une rose. Je peux seulement être en corrélation avec elle.

Il y a un abîme pour la raison. L'être de la rose et encore on dit cela mais on en a à peine le droit. C'est toute la question de Dieu qui est posée. Nous ne connaissons Dieu que par ses attributs, sinon on file vers la théologie négative. (Pour parer à l'anthropomorphisme). La théologie morale (90% de la théologie) se tire d'affaire avec la notion d'Image de Dieu.

Développement sur La chose en soi pour éclairer la suite du texte : pour Kant, nous ne pouvons connaître que les phénomènes. L'entendement humain par le jeu des catégories, dans son activité organisatrice, va poser des formes : formes a priori de la sensibilité. L'entendement va créer l'expérience. La chose en soi, c'est ce qui est au-delà des phénomènes. On ne peut pas se la représenter. On ne peut connaître que les représentations, qu'il faut se représenter comme objectives. On dit à Kant : mais alors la chose ? la rose ?

Le « cri » de Kant est qu'est-ce qu'un objet ?

Schopenhauer, Fichte, Hegel, lisant Kant, lui disent : tu es platonicien. Oui.

Cette chose en soi, Schopenhauer, lui, dit que c'est la volonté : tous les êtres de la nature veulent vivre. Ils ont capacité à exister, à être. Cette volonté se manifeste partout. La bactérie a un conatus. Cette volonté de vivre est aveugle pour Schopenhauer. Tout ce à quoi j'ai affaire ce sont des représentations, et pas aux êtres, ni aux choses en soi pour Schopenhauer : « le monde comme volonté et comme représentation ». Pour Freud, qui sort en partie de Schopenhauer, le sujet humain n'a à faire qu'à des représentations de choses et à des représentations de mots.

Séance du 11.12.2018.

Reprise au 5^{ième} paragraphe du texte 85 : « Le peintre, ...

Copier le réel, pour moi ça ne veut rien dire. Aucun peintre figuratif n'a prétendu peindre le réel.

Participant : les réalistes ?

Non, au XIX^e, à l'exemple de Courbet, on revient vers du prosaïque, une réalité de tous les jours. Y compris sociale.

Un peintre comprend d'emblée que ce qu'il va peindre est une représentation. Magritte : « ceci n'est pas une pipe ». Quand je vois une pomme, c'est une représentation ; nous ne savons pas ce qu'est une pomme, la pomme en soi. L'objet pomme est construit par la représentation.

Ex-nihilo : paragraphe 8. Veut dire, à partir de rien. En termes de théologie, on peut dire que Dieu a créé à partir du rien. Il aurait cette surpuissance (1^{er} verset de la Genèse). Il faut l'existence d'un Deus ex machina (ça marche fort du XV^e au XVII^e siècles). Mais quand la machina devient infinie, il ne peut plus y avoir un dieu extérieur à la machina.

Leibniz est le premier qui démontre mathématiquement l'infini, avec le calcul infinitésimal.

Développement sur le vinculum substantiale de Leibniz.

Le dieu des philosophes n'est pas celui des croyants. Je suis leibnizien.

La Déesse : ce n'est pas moi qui peins, mais la Déesse.

Pas deux têtes : car je suis parméniénien. Et aussi parce que si le peintre s'éloigne de l'alètheia, et se rapproche de la doxa (l'opinion), il est mal embarqué pour peindre. Pour peindre une pomme, il faut une certaine naïveté, croire en l'existence de la pomme. Elle va pourrir, si je me dis : « ça c'est du non être », je m'arrête de peindre.

Là-bas : 1^{ière} ligne du paragraphe 10 : pourquoi une majuscule ? L'Au-delà du monde, le Paradis.

Espace et temps et être : si vous dites espace, vous dites temps, et être.

Si vous dites devenir, vous dites « être ». Il n'y a que de l'être, ce qui est affolant. Pas pour Leibniz. Ce qui est affolant, c'est qu'il n'y ait que de l'être. Qui nous délivrera de cette vie ? Même la mort. Faut être radical. Je suis philosophe.

ces messagers de la Lumière : paragraphe 10 : j'aurais pu dire les photons.

Vers le non être : comment accorderais-je du non être à la pomme, ou alors il faudrait que je la détruise. C'est ce qu'on appelle le nihilisme. Nietzsche : « le plus inquiétant de tous les hôtes frappe à la porte : le nihilisme ».

Il y a trois courants majeurs à relier à la théorie du non être :

1 Le manichéisme

2 Le gnosticisme

3 Ce qui apparaît au milieu du XIX^e siècle : le nihilisme qui culminera en esthétique avec le mouvement dada, nada.

Paragraphe 12 : *Ici la mêmeté du penser et de l'être* : Descartes subjective l'être du Parménide. La subjectivité moderne sort de la capacité qu'a eue saint Augustin d'intérioriser (Voir Pierre Hadot). Pour saint Augustin, Dieu est plus intime à moi-même que moi-même. Il va donc subjectiviser l'être. Pour Parménide, c'est le même que le penser et l'être. Parménide est le premier à intuitionner ça : je pense et je ne peux penser que de l'être. Parménide n'enclenche sur aucune théorisation de l'intériorité.

Texte 86 : L'ami aux mains de feu.

A quel prix : au sens de que seraient-ils prêts à engager, qu'est-ce que ça vaut pour eux ?

Tu es de tous les mortels... : Participant : ça paraît prétentieux.

L'artiste figuratif est constamment confronté à la mort. S'en aller vers la mort en homme libre, il y en a deux ou trois qui l'ont fait : le Christ, Socrate et Bouddha.

Heidegger : l'homme est un être vers la mort. Rilke l'a inspiré, en particulier dans : « Le livre de la pauvreté et de la mort ». Un lecteur de Heidegger disait que le génie de Mozart, par exemple, c'est d'avoir compris très jeune qu'il était mortel. Heidegger dit qu'il faut une vie entière pour comprendre « Mort et feu » de Paul Klee.

J'avais 8-9 ans et je marchais dans les collines avec les vergers, à un kilomètre de notre maison. Il y avait eu un vent fort dans la nuit. Un nid était tombé d'un olivier sur le sol. Les trois petits oisillons étaient tombés par terre. Le peintre a conscience de la fragilité de toutes choses.

Rilke : « nous autres les violents ».

L'ami aux mains de feu est un renvoi à Paul Klee.

Un crâne parmi ... : je vise les Vanités.

Tu vas mendiant : j'ai de plus en plus conscience qu'en amour nous ne sommes que des mendiants. En ce moment j'écris « Une rencontre amoureuse ». Cette jeune Juive américaine, en 1971, m'a accordé quelque chose que je n'ai pas compris sur le moment. Elle me l'a accordé comme quelque chose que l'on accorde à un mendiant. Je n'avais pas compris que l'amour est corrélé à la mendicité. Il faut que l'un puisse donner. Le mendiant te rassure sur ton humanité quand tu lui donnes quelque chose.

Qu'est-ce qui fait que je ne suis pas parti rejoindre Suzanne ? Je n'avais pas compris : je dois partir pour toi.

Martin Buber : « Je et tu ».

Je n'avais pas compris qu'elle était un toi. Comment sortir de la sphère du moi pour aller vers un toi. C'est le chemin de l'amour.

Léon l'Hébreu (né en 1460) : « les dialogues d'amour ». Lui s'appelle Philon, il est en dialogue amoureux avec elle, qui s'appelle Sophie.

Séance du 14.01.2019.

On reprend sur l'histoire des figures de Dieu. (Voir Régis Debray : « Dieu, un itinéraire » 2003). Dieu passe par les représentations liées au savoir de telle ou telle époque : le Grand Architecte de l'univers du XIV^e à la fin du XVI^e siècle, le Grand Horloger de l'univers, fin XVII^e siècle, et, aujourd'hui, le Grand Ordinateur Suprême. (Voir le Grand Dessein de Stephen Hawking).

Vous vous souvenez du « cri » de Leibniz : « mais tout cela a bien une raison d'être ». (Le merveilleux principe, etc.)

Texte 87 : Chaque être est à lui-même le signe de son chemin.

Leur fleuve : le Nil

J'avais travaillé avec un ami, Bernard Marie, qui m'avait mis en relation avec des égyptologues, à qui j'avais dit que je pensais qu'il y avait une énergétique du signifiant dans les hiéroglyphes.

Un signe hiéroglyphique n'a de sens que par la lumière. Ils sont tous disposés de telle sorte que la lumière vienne les éclairer. Akhénaton va faire du soleil (Aton) une divinité unique (vers 1700 avant J.C.). Ensuite commencent les hypothèses. Moïse serait un prêtre de la révélation apportée par Akhénaton. Je vais appeler ces théologiens égyptiens des imagologues : des savants de l'image.

De l'humaine tolérance : je ne peux pas être davantage défenseur de la judéité.

Exode : Exode 3.14 : Dieu dit à Moïse « Je suis celui qui Suis ». Ça va donner lieu à un monceau de traductions. Ça va être traduit par « ego sum qui sum ». Dans les Septantes (traduction de la Bible 70 ans avant J.C.) : « ego eimi einaï ».

Ça fait trois couches différentes, comme en archéologie. Quand Descartes dit « ego sum... » c'est un renvoi à un type d'homme, l'homme du cogito. Il est demandé à Descartes d'élaborer une métaphysique chrétienne, par le cardinal de Bérulle, Mersenne, etc, qui avaient déjà admis les thèses héliocentriques de Copernic. Ces théologiens érudits disent au jeune Descartes : le cogito, vous le prenez chez saint Augustin. Le sujet de la modernité sort de saint Augustin.

Dans mes recherches ultérieures, j'ai trouvé que la thèse du malin génie est déjà défendue par Grégoire de Rimini (philosophe du XIV^e siècle).

Descartes leur donne le titre de « Méditations de philosophie première » (1641), ce qui renvoie à la métaphysique. Ça veut dire qu'il ne parle pas de théologie, mais de philosophie. La troisième Méditation est entièrement consacrée à l'Image de Dieu.

Ce qui m'a interpellé, ce sont les dérivés de l'hypokeimenon d'Aristote : le sous-jacent, le jacent au fond.

sub-jectum en latin

sujet en français.

Dans mes recherches, je suis tombé sur une pépite dans un sermon français de la fin du XV^e siècle : « en l'homme soub-git l'Image de Dieu ».

Là on est avec le Dieu de l'Exode. Nous sommes en situation exilique, nous autres les mortels. D'où le titre de mon recueil de poèmes : Originaires d'Exil. Je suis originaire d'exil.

Aliénation du Terrestre : c'est le christianisme, pas le judaïsme.

Quand je dis que pendant 50 ans j'ai étudié l'Image de Dieu, mes interlocuteurs voient des images comme des images d'Epinal ou des images pieuses. L'image pour la plupart renvoie à la photographie. Non, l'Image, c'est spirituel. Dans tous les traités, cet Imago Dei est constitué de 3 paramètres fondamentaux : volonté de Dieu, memoria dei, amor dei. Voilà ce qu'est l'Image de Dieu pour les théologiens. C'est une donne spirituelle.

...*paradis* : je débats sur l'opposition entre d'une part une divinisation de la nature comme celle des Grecs, des Zoroastriens, des Hindous (les tenants du Vedanta) et d'autre part ce que le christianisme fait de la nature, pour l'offrir à la science sur un plateau.

Participant : dans le Nouveau Testament il n'y a pas cette dévalorisation de la nature ?

Non, et il y a chez saint François d'Assise une défense de la nature. C'est une déformation ultérieure. Cette défense s'arrête à l'avènement de la science galiléo-cartésienne. Avant, toute la nature chantait la gloire de Dieu. La nature devient vide de toute présence du divin. Vous vous voyez arrêter une tractopelle qui va détruire une source : « arrêtez, une divinité est abritée par cette source » ? Généralisez. Descartes ouvre de grandes avenues à la science moderne. Ceux qui, principalement, s'opposent à Descartes et Mersenne sont les tenants de l'ontologie magique de la Renaissance.

Participant : dénigrement en germe dans la Genèse ?

Non, dans la Genèse il y a les sept jours de la Création. Et avec le péché originel, l'être humain est chassé du « paradis terrestre ». Avec Luther et Calvin, c'est toute la nature qui devient peccamineuse.

Trois castrations : symbolique (qui nous conduit à l'accès au langage) / imaginaire / réelle.

... *ressemblance à Dieu* : on a parlé du subjectum, donc du sujet. La figure de ce monde (l'image du monde) est-elle définitive ? Sommes-nous condamnés à 10 000 ans d'omnipotence des sciences et des techniques ? Sortirons-nous des geôles de la subjectivité qui instaure l'Homme comme maître et possesseur de la nature ?

Mai 1968 est une révolution amoureuse. Love et freedom sont dans toutes les chansons. Révolution amoureuse telle qu'on n'en a pas connue depuis les troubadours.

Me détourner ... aux normalités ambiantes : fin de paragraphe : l'homme malade c'est en référence à Nietzsche. Pour Nietzsche, l'homme est malade depuis Socrate (je suis nietzschéen à ce niveau-là). Nietzsche a écrit : « le cas Socrate ».

Participant : le Socrate de Platon.

Oui. De quoi Socrate est-il malade ? Du corps : la condamnation du corps chez Platon. Nietzsche dit à Socrate : « tu n'aspirez qu'à mourir et atteindre l'immortalité de ton âme ».

Ce Socrate (de Platon) va servir au christianisme, il va ouvrir au christianisme l'intériorité. L'homme intérieur (de saint Augustin) condamne le corps.

Saint Paul condamne le corps. Pour lui, cette vie est condamnable.

Participant : pourquoi c'est venu comme ça dans le christianisme ? Paul va beaucoup dans cette direction. Ce n'est pas comme ça dans le judaïsme où il n'y a pas de condamnation du corps, ni du plaisir. Pour faire miroiter l'après-vie ?

Dans le judaïsme il n'y a pas de réincarnation. La résurrection des corps est une invention chrétienne venue de l'Égypte antique.

La mort du Christ en croix va être utilisée par le christianisme comme argument contre les sagesse du monde. Chez saint Paul : « la folie de la croix contre les sagesse du monde », c'est-à-dire contre la philosophie. Folie de la croix que va reprendre Pascal.

Au II^e et III^e siècles va grandir le thème de la « fuga mundi », la fuite du monde ; du monde gréco-latin. Fuga mundi, se retirer dans le désert, ce qui va ouvrir la voie à la vie monastique. Détruire ce monde gréco-latin, ça a été fait au V^e, VI^e siècle.

A accueillir ma demeure (8 l avant la fin) : je suis stoïcien là.

Conjonction du monde matériel et du monde spirituel (6 lignes avant la fin du texte) : Henry More (platonicien de Cambridge, contradicteur de Descartes) a écrit un pavé : « Traité de métaphysique ». Il est kabbaliste (kabbale chrétienne et judaïque). Les plus belles objections à Descartes viennent de lui : « l'Image (Imago dei) est l'insertion en nous de l'En Sof » (donc de l'infini, donc du dieu de la Kabbale). Je le porte dans ma petite personne (je ne suis pas rien, cela va contre la tentation nihiliste et sceptique). J'ai une valeur puisque j'existe.

Pour les Kabbalistes, je suis en Dieu. Il n'y a pas entre Dieu et moi un abîme infranchissable. « Nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels » de Spinoza est une thèse kabbalistique.

Participant : quand tu parles de l'Un-fleuve ?

Oui, le devenir.

« L'Imago Dei est le point d'insertion en nous de l'En Sof ». En Sof = tout s'écoule infiniment et éternellement, mais je n'en suis pas exclu.

J'ai traduit les 11 thèses d'Henry More sur l'Imago Dei dans mon livre « Homme et femme à l'Image de Dieu ».

Dire que je ne suis rien, je n'ai même pas le droit de le dire d'un point de vue logique.

Je ne suis pas rien, car je suis à l'intersection d'un ensemble d'une foultitude indéfinie d'infinis.
J'ai ma petite âme : le terme a toujours spécifié pour les anciens imagologues : âme, psyché, pneuma.
L'âme en philosophie (Kant en fait un des 3 noumènes : l'âme, la liberté et Dieu) est le principe d'animation (intellectuelle) d'un corps (Aristote). Pneuma : le souffle vital qui vient de Dieu. Dieu prend de la glaise et souffle, ce qui me fait exister.

Il faut les conjonctions infinies de l'ensemble de l'univers pour que le verre posé sur la table, ou mon corps puissent exister : tel qu'ils se définissent dans la réalité.

Participant : pour beaucoup, il y a une âme individuelle dans laquelle ils ont foi.

Je suis thomiste là-dessus, contre Averroès qui, lui, est vraiment aristotélécien. Pour lui, il n'y a d'âme que collective ; c'est ce que croient les musulmans. Je crois à l'existence d'une âme individuelle.

Participant : comment expliques-tu la multiplicité des âmes à l'infini ?

Yves : Leibniz : par fulguration infinie et continue de la divinité. Le Dieu de Leibniz fait passer la monade « Yves » à l'existence. Elle n'est pas anthropocentrée cette intelligence éternelle et infinie. Elle nous paraît anthropocentrée parce que nous sommes hommes.

Participant : il s'occupe autant des étoiles que de nous.

D'après l'équation de Drake, il existerait dans notre galaxie 250 milliards d'étoiles et pour une étoile, 5 planètes : 12 500 milliards de planètes. Il y aurait entre 4500 et 5000 civilisations extraterrestres.

Spinoza a lu Giordano Bruno : l'univers est infini. Il y a une infinité de mondes habités.

Long développement sur Spinoza.

Texte 88 : Il n'y a pas d'objet dans le soleil. (Début).

Dans ce texte, je vais disserter sur l'objectivité.

Imaginons, je suis en bord de Seine, je dessine. Je vais donc à la rencontre d'un existant.

Paragraphe 2 : les choses nous montrent : une chose « res », comme dans de natura rerum.

Ce qu'est l'arbre en tant qu'il est défini par un sylviculteur est un objet. Il ne voit pas ce que je vois en tant que peintre. Je tente de voir ce qui met en relation tel et tel élément de l'arbre et du paysage ou du tableau. Le sylviculteur en fait un objet d'étude : objet posé comme tel par un sujet.

Paragraphe 3 : Regarder et voir : l'arbre est une représentation. Je ne suis pas l'arbre, pourtant je connais l'arbre.

Regard=>espace

Voir=>vision

Participant : voir c'est comprendre

Participant : regarder c'est se questionner, porter le regard sur.

Séance du 06.02.2019.

Texte 88 : Il n'y a pas d'objet dans le soleil. (Suite).

Je vais me battre contre la réduction du vrai à la seule objectivité scientifique.

La principale et première question de Kant est : « qu'est-ce qu'un objet ? ».

Le terme objet apparaît à partir du cartésianisme. L'objet vient subrepticement remplacer la chose. On tenait que la chose était réelle, d'où « res ». Avec la science galiléo-cartésienne, se met en place un nouveau type de langage et de concept.

Scientia était, au Moyen Age et à la Renaissance, un savoir. La mathématisation de la nature par Galilée : « le grand livre de la nature est écrit dans un langage mathématique », entraîne à tenir ensemble, à conjuguer la scientia nouvelle et la compréhension de la nature. « La nova scientia » est le titre de l'ouvrage de Tartaglia en 1537. Il est ingénieur en balistique.

Scientia était employé en théologie au Moyen Age et à la Renaissance.

Francis Bacon (1561-1626) a écrit « le nouvel organum » : « le nouvel organe de recherche ». Francis Bacon est le maître à penser de Descartes. Il est l'auteur du : « Du progrès et de l'avancement des sciences » (sciences physiques, mathématiques). C'est de là que va jaillir notre conception, celle qu'on

a encore aujourd'hui, de la vérité : c'est objectif = c'est vrai ; démontré par une expérience.

Kant va canoniser la notion d'objet dans la Critique de la Raison pure. Il est newtonien. Mais pour les physiciens de la physique quantique, la notion d'objet n'a plus de sens. C'est à partir des années 1930 que l'on comprend que l'observation ne peut se faire que par un observateur inclus dans l'observation et qui détermine l'observation : « la physique ne nous apprend pas ce qu'est la nature mais ce que nous disons au sujet de la nature ». Niels Bohr.

On a une corrélation forte avant 1900-1930, entre le sujet et l'objet.

Jet $\Leftrightarrow$ jectum.

Nous, le sens commun, pensons toujours que la tasse est un objet ; un physicien quantique ne pense pas comme ça.

Rajoutez à cela Freud. Ce sujet-là est celui de l'inconscient.

Le véritable subjectum git dans l'inconscient. Il « tient » l'inconscient. Nous sommes fabriqués par l'inconscient. Ce n'est pas intégré dans le sens commun.

Pour le sens commun, « c'est subjectif » veut dire « ce n'est pas scientifique ».

Il n'y a pas d'objet dans le soleil, mais pas non plus sur terre.

Si on demandait à Lacan, c'est quoi la réalité, il dirait : le signifiant (pas au sens de Saussure).

Chez Saussure, le signifiant est encore corrélé au signifié. Exemple : une pièce de monnaie, pile le signifiant (le signe linguistique), face le signifié (l'idée, le concept).

Il y a un arbitraire du signifiant : table en français, mesa en espagnol.

Le signifiant lacanien est divisé entre un S1 et un S2. Quand je dis table, le S1 disparaît de par la survenance du S2. Il disparaît dans l'inconscient.

Le réel est l'impossible à dire, pour Lacan. Le signifiant nous fait croire que nous touchons à du réel.

On oublie que ça, nous l'approchons avec un moi. Leurs moi ne sont pas d'accord. Il n'y a pas de moi transcendantal, sinon tout le monde se mettrait d'accord sur tout. Nous avons du mal à accepter que ce soit toujours un « moi » qui parle, de quelque chose qu'il croit connaître. Lacan : « le moi est la somme des identifications imaginaires du sujet ». Tout petit l'humain va chercher des identifications aux parents. Lacan : « Le moi, fonction de méconnaissance ».

Un trait d'identification à la personne aimée : ce trait va aller se transposer dans le langage. Pour revenir à S1-S2, Lacan prend l'exemple d'un os gravé par un homme préhistorique. Le premier trait est le trait unaire ; mais chez l'homme, c'est le S1 associé à un autre S qui va donner le S2.

Le mot nous parle de S2 et suivants.

Ce sont des associations de lettres qui forment un mot : S2

Le signifié tombe dans l'inconscient du sujet et S1 ne resurgit que rarement, à l'occasion des formations de l'inconscient : rêve, lapsus, acte manqué, mot d'esprit, symptôme. Lacan : « Le signifiant (écrit ou prononcé) se définit de représenter le sujet (de l'inconscient) pour un autre signifiant ».

Le S1 est le signifié en termes saussuriens. S2 est ce qu'on appelle le signifiant, les chaînes signifiantes qui s'entrecroisent à l'infini dans l'inconscient. Nous avons tous une écoute singulière du S2. Nous n'avons pas une écoute universelle. L'inconscient est structuré comme un langage selon les axes de la métaphore et de la métonymie (condensation et déplacement dans le langage freudien).

Deux auteurs vont particulièrement savoir lire Kant, c'est Fichte et ensuite Schopenhauer.

Fichte : « la doctrine de la Science ». On a pu lui reprocher d'aller trop loin. Non, il va au bout de la pensée de Kant. Il y a le moi, et tout le reste ce sont des non moi.

Pour Schopenhauer : « la chose en soi » (de Kant) devient « la volonté ». Il a écrit : « le monde comme volonté et représentation ». Pour lui, cette volonté est aveugle.

Pour revenir à la fameuse vérité.

Pour Fichte, comme pour Kant, c'est le moi qui fixe l'ordonnement du monde. Et tout ce qui n'est pas moi (un moi transcendantal) c'est du non moi.

Kant aurait opéré l'équivalent d'une révolution copernicienne (mais ça va le piéger jusqu'au bout) : pour les Médiévaux, la Vérité (le S1 à l'état pur) avant Copernic, nous dit Kant, c'était le sujet qui tournait autour des choses. Ce sujet disait ça c'est bon, ça c'est vrai. Kant dit : on ne peut pas fonder

une science rigoureuse avec ça. Il veut fonder la science comme objective (c'est toute la Critique de la Raison Pure). Il propose la solution d'un équivalent de la révolution copernicienne. Désormais ce sont les choses qui tournent autour du sujet. « A priori », c'est avant tout. Ensuite Kant parle du schématisme comme caché dans les profondeurs de l'âme. Là, je ne le suis pas ; de même, son usage de l'a priori j'en avais marre. Le « Ich denke » (« je pense ») c'est le sujet qui met en ordre les choses. Fichte lui dit, il y a un moi et un non moi. Kant lui répondrait mais non, tu vas trop loin. On aboutit à un subjectivisme dont on ne sort pas. Chez Kant, Fichte et Hegel, c'est le sujet qui devient idéal : l'idéalisme subjectif allemand.

Participant : c'est un sujet logique, rationnel.

Si je n'existais pas (vous non plus), le « divers sensible » subsisterait, mais inorganisé par mon entendement.

Ce qu'il faut voir, c'est que le sujet humain va organiser le divers sensible pour en faire un objet. D'où : le concept sans intuition sensible est vide et l'intuition sans concept est aveugle, pour Kant.

Reprise de la lecture du paragraphe 3 : dernière ligne du paragraphe 3 :

procès au sens de process. « Process et réalité » de Whitehead.

Paragraphe 4 : milieu : ... *hors de son Graphier* : exemple-type de la phénoménologie : est-ce que la Sainte-Victoire près d'Aix-en-Provence existe en tant que montagne ? On répond oui ; on dit que c'est un objet. Eh bien non. Parce que si j'introduis le signifiant montagne, elle commencerait où, elle s'arrêterait où ? A quel centimètre près ? C'est un objet si je considère que le signifiant est vrai. C'est faux parce que si je veux rentrer dans la définition de l'objet Sainte-Victoire, je vais y passer une vie entière. (Yves trace au tableau). Si je graphie, je sais que je ne fais que graphier. Si je mets de la couleur, je bâtis ce qui n'est pas un objet, au sens de quelque chose défini « objectivement ».

... *me revient comme objet* : je subjective quelque chose (Kant, Fichte) et l'ayant subjectivé par l'œil et la raison, ça me revient comme objet.

Fin du paragraphe 4 : *dans le soleil* : pas non plus sur terre sauf si vous vous faites une vision très courte de la raison objectivante.

La lumière : ce n'est que lorsqu'un électron change d'orbite et chasse un autre électron de sa précédente orbite que se dégage un photon. Que de la lumière est transmise. Le monde (au sens de l'univers physique) nous resterait sombre si l'électron ne changeait pas d'orbite ; c'est même pire qu'une opacité, c'est indescriptible.

Pierres de soleil : je fais appel à deux poètes qui m'ont beaucoup marqué : Octavio Paz : « piedra del sol » car il s'inspire des Aztèques. Et Jimi Hendrix : « Third stone from the sun », pour parler d'autre chose que $2+2=4$. Ainsi que Eluard : l'amour est un caillou riant au soleil.

Lettres de la lumière : les photons.

Je ne montre rien à l'œil diurne : je ne montre pas la réalité.

Il vient avec l'invisible : l'un et l'autre s'embellissent constamment.

Le peintre graphie, dessine, schématise, montre quelque chose du surgissement d'une forme. Le peintre a vu quelque chose qu'il a aimé, et qu'il va tenter de traduire parce qu'il l'a aimé.

Heidegger, près d'Aix-en-Provence, où il a été invité par René Char au séminaire du Thor, a été photographié devant la Sainte-Victoire. J'ai retrouvé l'endroit où il était assis et a dit : « suivre le chemin de Cézanne ». C'est ça la phénoménologie, qui, contrairement à Kant (philosophie de la connaissance) dit : « retour aux choses ». Essayons de voir les choses avant de les objectiver.

Texte 89 : Monadographie de l'un et du multiple.

1^{ère} phrase : rappel du texte qui pourra accompagner les Suites de fruits.

Leibniz (vers 1715) a eu l'intuition que la monade est un point métaphysique, un atome spirituel. Si on dit que c'est un point spirituel, c'est tout l'univers qui devient spirituel. On y va.

Participant : il y a plusieurs types de monades.

Oui, elles sont toutes spirituelles.

J'ai découvert il y a quelques temps que Leibniz avait créé le terme « poégraphie » : poïesis et graphein. Titre que j'avais donné à ma première série de nus.

Monadographie : je suis peintre ; ce qui m'intéresse, c'est l'art de graphier. Donc je cherche à graphier une monade.

De l'un et du multiple : les monades sont en nombre infini.

Accomplissement humain : humain car c'est un peintre. Ce peintre veut faire une démonstration, mais il ne va pas dessiner des milliers de Suites de fruits, car il a un accomplissement humain qui l'attend ; il est mortel.

Re-poser : assiette.

Terrestre : seulement terrestre.

Fruitions : nous sommes un fruit qui regarde, car nous jaillissons, et murissons, etc, comme des fruits.

Signe du multiple : S1, S2.

Quand je dessinais mes Suites de fruit, je cogitais l'assiette qui est une assise. Yves dessine au tableau une orange. C'est une monade. Si j'ouvre l'orange, « une » ne veut rien dire. Leibniz dit que la monade voit l'univers de tous les points de vue, je rajoute une deuxième orange, puis une troisième, etc. C'est déconnant car le peintre ne peut pas savoir ce qu'est une orange. Il ne sait pas ce qu'est une orange. Le signifié de l'orange, on ne le connaîtra jamais. Je ne sais rien de la vie de l'orange en tant que telle. Je crois que parce que je l'ai objectivée, je sais ce que c'est. Mais en l'objectivant, je l'ai « tuée ».

L'un va être un, d'être constamment en relation avec un autre un, etc, donc du multiple.

Aucune des oranges qui sont au nombre de sept sur cette assiette, n'est totalement semblable à une autre. Mais combien de conditions d'existence faut-il pour qu'une orange passe à l'existence : une infinité.

Nous n'arrivons pas à nous hisser à la hauteur des intuitions de Leibniz pour l'instant.

L'en panta einai : en = un ; panta = tout ; einai = être.

L'un tout, c'est-à-dire l'un multiple et le multiple en un.

On ne peut pas couper ni dans un sens, ni dans l'autre, comme on ne peut pas couper du S1 et du S2. En 1999, les Suites de fruits ont été exposées à Troyes, sur un même mur. J'ai voulu savoir, pour changer de point de vue, combien de permutations donnaient les 144 dessins : 144x143x142, etc. Une vie entière ne suffirait pas à les compter. Je voulais montrer les corrélations entre l'un et le multiple. Imaginons aussi qu'on permute les assiettes de différents dessins, etc. ou les couleurs des fonds. C'est le monde moderne, qui vient à partir des années 1900 qui nous fait réaliser que la réalité du matérialisme classique vaut tripette.

Pourquoi le Réel (à savoir S1, ou la vérité) est-il impossible à dire ? Il faut bien concevoir (et là on sort des métaphysiques de la subjectivité) que le cerveau est un fruit de la nature, qu'il a fallu des millions d'années pour produire. La nature produit cette étrange chose qu'est un cerveau et ce cerveau croirait comprendre ce qu'est la nature ! Alors qu'il ne peut voir ou comprendre que ce que sa propre constitution de cerveau lui permet de se représenter. Ce qu'il vit et comprend est borné par un horizon car il est immergé.

Séance du 4 mars 2019.

Texte 90 : Messagères et muses du temps.

Sa présence : la présence poétisante du mortel.

Ta eonta : les êtres.

Nous ne pouvons percevoir l'être que par les étants.

Exemple : La paire de godillots de Van Gogh : elle nous fait révélation de la présence de l'être par ces simples godillots, qui sont aussi tout un monde.

Si Van Gogh a mis autant d'amour à peindre ces godillots, c'est qu'ils triment des corrélations entre l'étant (les godillots) et l'être (leur histoire, leur monde, etc.)

En termes heideggériens l'être n'est pas seulement un concept. Heidegger voit dans la paire de

godillots la révélation de l'être via le découvrément qu'opèrent les étants. Les étants de par leur présence opèrent un découvrément, un dévoilement.

Les Graphies, on peut les entendre comme des signes, des présences de l'être. Les graphies sont des « traces » d'une présence. Un artiste va les activer ou non. S'il ne les active pas, il n'est pas artiste.

Présences poïétisantes : poïétisantes veut dire fabricant, « productantes ».

La poïesis est un mode du fabriquer pour les Grecs ; il y a deux modes du fabriquer pour les Grecs : la poïesis et la technê. Les graphies sont aussi des représentations d'une présence.

Participant : est-ce particulier aux graphies de découvrir un mode de présence au monde, qui leur serait bien spécifique ?

Oui, comme les mots, qui nous révèlent une présence, une idée enclenche le fait d'imagination. Cette présence est une re-présentation.

Présente artisation : ligne 7 : Pour les Grecs la poïesis est une forme de production. Aristote dit que la nature procède par poïesis. L'être humain intervient et a un autre mode de production : la technê.

Les Grecs n'ont pas un mot spécifique pour l'art. L'art est compris dans la technê. Le constructeur de bateau a recours à une technê.

L'artisation c'est ça. L'artisan n'est pas différent de l'artiste pour les Grecs. Il y a l'art, la politique, la médecine, etc, qui engagent toutes la technê. Le poète, l'artiste est inspiré, plus ou moins, des dieux. Plus il est inspiré, plus il est connecté aux dieux. Platon aussi est inspiré par les dieux. La spécificité du poète, en plus de savoir écrire, c'est qu'il a un savoir qui cherche à retrouver la poïesis. Il cherche le rapport entre poïesis et phusis. Idem pour l'artiste peintre qui graphie. Aussi grâce à la technê.

Plus le poète monte dans son propre savoir, plus il se rapproche du délire sacré.

Participant : Homère aussi ?

Oui. Quand les philosophes vont arriver, ils vont critiquer Homère, qu'ils vont considérer comme un enfant. Car eux ne sont plus en recherche d'une phusis corrélée au divin, mais en recherche de savoir comment fonctionne la nature. C'est là que la disjonction commence à s'opérer et que le discours philosophique va se mettre en place par le fonctionnement des concepts.

Traduire : ligne 10. Dire à travers.

L'en kai pan ; on est là dans l'Un Tout. Le Tout en tant qu'Un. Un ami regardait le tableau du « gardeur de troupeau » et s'étonnait qu'il y ait autant de précision dans un tout, qu'il n'y en ait pas davantage dans une partie du tableau que dans une autre. J'ai un savoir-peindre, plus ou moins expérimenté : je mets ici un olivier, ici le gardeur de troupeau (en pensant à Pessoa), ici une petite pierre, ici un chemin (Heidegger « tout est chemin »). Les moutons qui descendent, il faut que je les organise entre eux. Tout ça, il faut le voir dans l'en kai pan : l'être en tout. Le tableau nous montre ce qu'est un Tout. Le poète recherche la poïesis. Dans la nature chaque élément est corrélé à d'autres éléments. C'est ça le en kai pan. Tenir cela ensemble permet au peintre de fonctionner « comme » la nature. L'unité du traitement tient le un et le tout ensemble.

On a cru que la photographie tuait l'art figuratif. Les gens n'avaient pas compris ce que sont la photographie et le dessin. On ne le dit plus maintenant, mais on a même pensé dans les années 50-60 que les ordinateurs pourraient écrire des œuvres comme l'Iliade ou l'Odyssée.

Extasié : pour Heidegger nous vivons dans un espace-temps (qui n'est pas celui d'Einstein), dans trois extases (sortie hors de la stase) : le passé, le présent et le futur. On voit que les êtres humains sont dans un séjour extatique (qu'ils soient mystiques ou pas). Ex-sister : sortir hors de l'existence mécanique, automatique. Même l'animal vit dans une ex-tase ; il surgit hors de sa stase.

Participant : il y a un lien avec la substance=> sujet. Notion de stase ?

Rudolf Boehm « le fondamental et l'essential » (livre difficile à lire), est heideggérien. Dans un article il différencie la substance et l'hypokeimenon : on aboutirait lui et moi, par d'autres chemins à des conceptions proches.

La substance (Aristote est aussi un biologiste) est ce qui porte en soi-même le principe vital de son propre développement. Elle est indestructible.

Leibniz mettra le terme « monade » à la place de celui de substance. « La monade est riche de son passé et grosse de son futur ». La monade est un atome métaphysique.

Présence amoureuse : L'amour, c'est ce qui fait liaison. Dans ces textes, c'est ce qui fait copule. « Copula mundi » est l'être humain jusqu'à la Renaissance. Copuler = mettre en relation, réunir. Là je suis philosophe, pas poète.

Messagères et muses du temps : j'ai aimé ma maman. Elle est morte, elle a disparu de mon horizon spatio-temporel. Heureusement pour moi, j'ai une mémoire. C'est par la mémoire que je peux continuer d'être en relation avec les personnes aimées : mémoire amoureuse.

Mêmeté des choses : appartenance au même monde. Ce sont des dialectiques, c'est-à-dire un mode de relation. L'art de la dialectique est l'art de mettre en relation. On a l'un sans cesse corrélé à l'autre. On a le Même sans cesse corrélé au différent. Mais il faut qu'il y ait du même qui subsiste. Sinon si le différent l'absorbe complètement, l'autre disparaît et donc aussi le même. Le Même ne veut pas dire ici le pareil. Il veut dire : ce qui perdure dans son unité. Le différent va venir alimenter de ses propres unités le même, l'enrichir, le complexifier.

Entre-eux : le Même, l'autre. Pourquoi l'autre m'attire-t-il ? Parce que le même ne peut pas se suffire à lui-même pour être.

Délivrante direction : aller vers.

Messagères : il faut qu'il y ait des messages qui m'arrivent pour que je peigne ou que je poétise. Pour un Grec du V^e siècle, « messagères du temps » est connu, car les Grecs avaient de par leur tradition culturelle (la religiosité grecque), capté qu'il y a chez l'être humain de la mémoire : mnémosyne. Mnémosyne est une Titanide : elle est fille de Gaïa et Ouranos. Elle aura 9 filles, les 9 muses. Chacune de ses filles a une fonction. Mnémosyne mère fondatrice de l'échange interhumain, est principe de connaissance. Comme principe de connaissance est attribué à Mnémosyne le principe de la nomination.

Texte 91 : Artiste, guérisseur du Tout Vivant.

Le partout : en kai pan. L'un partout et le partout un.

La philosophie de Heidegger n'est pas une philosophie de la substance, c'est une philosophie de la relation.

Il ne faut pas chosifier (substance) l'être, ni l'étant. Leur rapport est en constante interrelation.

Participant : ça ouvre sur le monde moderne.

Participant : l'être est un point de fuite.

Là, et en même temps, un point de fuite. Heidegger à la fin de sa vie dit : « tout est chemin ». Le chemin matériel (sur le tableau du gardeur de mouton) symbolise ce « tout est chemin » : tout est en relation.

L'être ici ne s'oppose pas au devenir. Il maintient, il tient ensemble A et B. Ce qui fait le lien consubstantiel qui unit les monades entre elles.

On passe à la métaphysique : pour le Dieu de Leibniz, Dieu fait passer à l'être des existants. Il donne, offre, octroie à tous les existants une indéfectible dignité d'être.

Au sommet du devenir : comme Dieu m'a fait passer à l'ordre des existants, je vais me maintenir en tant qu'existant (ainsi que la pierre, l'arbre) le temps de ma vie au sommet du devenir : je deviens (avant de disparaître en Dieu). Je n'ai pas trouvé d'autres mouvements spirituels qui maintiennent ma dignité infiniment et éternellement, autrement que le Dieu de Spinoza.

Paragraphe 3 : *prétentions pleuvent encore de l'Absolu en grêles de glace et de feu* : l'Absolu doté de toutes les perfections et nous on est de la « merde ». L'Absolu s'oppose (en termes philosophiques, et là je vise Hegel et le savoir absolu) au relatif. En soi l'absolu ça n'a pas de sens.

Les grêles de glace et de feu : Sodome et Gomorrhe.

C'est le Dieu archi puissant.
Relatif, on entend sonner « relation ».

Anaximandre : il est le premier des Présocratiques qui sent qu'il y a de l'illimité. A l'abîme (le chaos) du départ, il va donner un nom : l'apeiron (l'illimité ; le sans fond), c'est-à-dire le non fini. C'est à la fois cosmique et moral. De l'apeiron surgissent les êtres ; ils se maintiennent en vie le temps qu'ils se maintiennent, et ils disparaissent dans l'apeiron pour céder la place à d'autres selon l'ordre de la justice.

Séance du 28.03.2019

Suite du texte 91 : L'artiste, guérisseur du Tout Vivant.

Un ami me disait qu'il était surpris par ce terme guérisseur.

De tous temps les artistes ont été guérisseurs du regard. Un siècle avant Monet, un étang avec des nénuphars n'intéressait personne. Sans même parler de le peindre. Les nymphéas marquent une étape dans notre regard en peinture et par rapport à la nature. Retour vers la nature qu'avaient déjà initié les Romantiques, mais là, avec l'impressionnisme, on plonge vraiment dans les petits choses de la nature auparavant sans importance. C'est ça toute la nouveauté de l'impressionnisme et avec les moyens de diffusion de la culture, ces gens vont se tourner vers la peinture chinoise, en particulier Monet et Van Gogh, car ils découvrent que les maîtres chinois (13 au 17^e siècles) dessinent n'importe quelle scène de la nature. L'impressionnisme reste plus faible au plan dessin que la tradition chinoise. Les masses populaires commencent à accéder à la représentation des œuvres d'art grâce aux changements techniques et les Impressionnistes vont peindre des scènes comme le bal, les canotiers, etc.

Participant : il y a eu Jérôme Bosch.

Oui mais on est avec lui dans une mise en scène symbolique.

Avant de reprendre le texte, je vais évoquer l'Ouvert de Rilke et l'opposition Rilke et Heidegger à ce propos.

On dit que Heidegger a pris sa notion d'Ouvert chez Rilke. Rilke est un être souffrant, d'une sensibilité exacerbée.

L'être de par sa présence donne à l'être humain le concept « d'envoi » vers l'Ouvert, d'éclosion.

L'être humain va déboucher sur un monde. Je suis rilkéen et je ne suis pas d'accord avec Heidegger sur l'Ouvert.

Pour Heidegger, l'animal est pauvre en monde. A l'extrême, ce n'est pas réfutable. Mais l'animal n'est ni riche ni pauvre en monde. L'être humain passe sa vie à explorer le monde des étants (il n'y a pas de monde de l'être ; l'être n'est pas le monde).

Pour la phénoménologie, qu'est-ce qui surgit là, et depuis où ? Le surgissement du phainomenon.

Imaginons les oiseaux à qui je mets des graines dans le jardin. Ils ne font aucune corrélation entre les graines et le monsieur qui les leur met. Les animaux domestiques feraient peut-être une corrélation, mais ils ne sont pas dotés d'une visée intentionnelle.

Participant : les animaux vivent la signification, mais ne la pensent pas.

Les animaux ont une âme (Aristote). Il y a 3 types d'âme chez Aristote : végétative, sensitive, intellectuelle. L'être humain a rompu avec le monde animal, qui nous reste définitivement inaccessible. Schéma : Côté gauche : l'Ouvert de Rilke, le monde animal, et même végétal. Ils sont l'Ouvert et ils sont en relation.

Côté droit : l'humain, le monde, l'ouvert de Heidegger. Nous ne sommes pas dans les mêmes façons de concevoir l'Ouvert.

L'animal a une âme sans tain. Nous, humains, nous nous sommes constitués avec un tain ; nous nous

voyons dans le miroir. Nous sommes capables de nous réfléchir.

Rilke : « Dansez l'orange ».

Chez l'humain, où est passé l'Ouvert ? Dans le divin, et l'artistique. Le divin serait apparu vers 30 000 ans avant J.C : pour l'humain, progressivement, il y a un être qui est infini et qui n'est pas le monde des étants. L'Ouvert, c'est l'infini, l'éternel.

Bergson : « l'homme est une machine à fabriquer des dieux ».

Arraïsonnement : le Gestell : principe d'arraïsonnement chez Heidegger, chez le Heidegger d'après le tournant, d'après la guerre, qui se demande ce que veut dire l'omniprésence de la technique.

« L'essence de la technique n'est rien de technique ». Qui l'a inventée ? L'occident. La technique est fille de la science moderne.

Le premier qui nous annonce la mort de Dieu, c'est Montaigne (1480), en passant par le chemin du scepticisme, car il n'aurait pas pu annoncer cela ouvertement à son époque.

Le règne de la technique s'origine dans les métaphysiques de la subjectivité : Francis Bacon, Descartes, etc. Elles évincent Dieu de la nature. Primat du cogito. Le Je pense mathématique. Deux barrières s'opposent au retour au panthéisme : la religion et la science.

Fragment d'Héraclite : « Le Temps (Aïon) est un enfant royal qui joue au trictrac. D'un enfant il a la royauté ».

L'Ici de son Destin : tout être a un « ici », un « là », de son destin. Voir Eugen Fink, ami de Heidegger (« Le jeu comme symbole du monde »). Très beau texte de phénoménologie. Nous croyons à tort que nous sommes maîtres de tous les jeux.

A-part-entière : une part qui devient un tout. C'est synonyme de « complètement ». J'opère un renversement. Les philosophes grecs détestaient les Barbares (les Perses). Tous les philosophes de l'occident refusent le fatum mahométan. Les plus belles sorties par rapport au fatum mahométan sont de Leibniz. Les chrétiens tiennent qu'il y a pour l'homme un libre-arbitre.

Le renversement : rapprochement et opposition entre : à-part (l'un) et entière (le tout).

Entière : en kai pan, l'Un-tout.

Andrée, tu es à-part. Mais ton à-part-entièreté n'est pas une bulle. L'à-part est constamment relié à un tout. Tu es à-part car tu es une partie de la nature, mais pas pour autant un empire dans un empire. Andrée, tu as évolué, du bébé jusqu'à maintenant. Mais tu n'en as pas fini avec ton à-part-entièreté. Ce que tu vis tous les jours, c'est ton entièreté. Ton à-part, tu l'as en toi.

Tu es à-part depuis ta naissance ; cet à-part n'a pas de sens s'il n'est pas corrélé constamment à quelque chose qui te dépasse. (On ne parle pas d'un fatum biologicum ou psychologicum).

Tu es constamment à la conquête de ton entièreté, que tu ne connaîtras qu'au jour de ton dernier souffle. C'est à ce moment-là qu'on pourra dire, en suivant Aristote, quel est le destin d'Andrée. En son heccéité. Nous ne pouvons parler du destin d'un être que dans son « il était » (Aristote). On ne te retrouvera plus jamais sur terre.

A-part : la différence avec les autres à-part. Mais ils sont tous corrélés au devenir de cette entièreté.

Moins on se croit à-part, plus on est cool.

Temps = aïon.

Participant : tu t'opposes à Hegel.

Oui, ce n'est pas l'historien qui invente l'art. C'est l'art qui invente l'histoire.

L'art n'a pas à être ordonné par le Rationnel.

Le concept n'est jamais intemporel.

Tous ces passages du texte, c'est truffé de Leibniz.

La monade (monas = un, en grec) ou enté-léchie (être-but, finalité) porte en elle-même le principe de son propre développement, toujours et radicalement « intime », « intérieur ». Elle est indestructible.

A notre mort, on va colporter ailleurs cette monade. Spinoza cogite la même chose « nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels ». Pas immortels. Nous sommes en Dieu.

La contrée c'est le temps. Notre contrée de vie, ce n'est pas la vie, c'est le temps.

Le boulot de l'artiste, guérisseur, est de sauver « l'intimité » des choses.

Ce requérir : quérir = aimer, soigner. Ce requérir de prendre soin des choses : hantise (la peur) de tout processus de subjectivation. Plus on accentue ce processus de subjectivation, plus on produit des objets, plus on flingue les choses.

Participant : car il s'agit de la relation.

Oui, un thérapeute « quérit ». L'artiste comme la réponse que le Tout lui adresse à-part-entière.

Lieu-d'être = le Tout

Il faut de l'espace à la liberté. (L'inverse de la prison).

Alles ist ining : Heidegger

En kai pan = l'un-tout

C'est l'à-part-entière qui chante

Les Vestigia Dei : renvoi aux Médiévaux, Renaissants et Stoïciens. Les vestiges de Dieu = toutes choses. Si on est en cohérence avec le texte biblique.

Ça ne commence pas par l'homme dans la Bible, ni aucun Antique non plus, même si c'est ce qu'on ferait de nos jours.

Les vestiges de Dieu : il faut attendre Francis Bacon, les années 1570-1580, pour que Dieu soit expulsé de sa création. Car auparavant (Antiquité, Moyen Age) la nature chante la gloire de Dieu. Dieu est le donateur des formes. Pour les Médiévaux, la forme est le principe substantiel d'un être. Ça n'a pas le sens que nous lui donnons maintenant.

Forme – Information. In-former.

Dieu est présent dans ses créations => vestiges. Effigies. Traces. Signatures.

Participant : ou image ?

Les Médiévaux appellent le Christ l'effigie de Dieu.

Participant : signature des choses ?

Dieu a laissé sa signature dans les choses. Il dit : c'est bien, je signe, donc ça passe à l'existence.

Les testimoniaux, c'est tout ça : effigie, image, signature, sympathie, vestiges.

Remis parce qu'il y a un à-part :

Langage : la linguistique moderne coupe le langage de son rapport aux choses : je ne suis pas d'accord. Il faudrait m'expliquer ce qu'est le signifié du mot « tasse ». Je tiens que nous n'aurions pas de langage si nous n'avions pas de choses. Il y a d'abord une chose puis je vais lui donner un signe oral ou écrit.

Texte 92 : La Sensation en l'Initialité de sa vérité.

Je ne suis pas pour autant un philosophe sensualiste. Je ne vais pas tout faire dériver de la sensation. Nombreux noms dans le mouvement sensualiste, d'où va naître l'empirisme.

Le texte 92 va s'appuyer sur l'adage qu'on va attribuer à Aristote : « tout ce qui est dans l'esprit est auparavant passé par les sens ». Aristote s'oppose là à Platon. Le sensualisme du XVII^e siècle s'appuie pour partie sur Aristote. Mais il ne se pose pas la question de l'intellect, et ceci de manière délibérée. L'objet est là, on le constate. Ça renvoie aux cinq sens. J'y ajoute, comme Raymond Lulle, la parole comme sixième sens.

On décrit cinq niveaux :

1^{ère} strate : la sensation (qui n'est pas encore connectée au travail de l'intellect).

2^{ème} strate : la perception. Merleau-Ponty : « La phénoménologie de la perception ».

3^{ème} strate : la représentation : l'intellect est aussi présent. Mais non connecté matériellement, par les cinq sens, à la nature. Question qu'on se pose depuis des siècles : comment passer de la matière à la représentation ?

4^{ème} strate : l'intellection : qui va nous dire : ça c'est un cercle, ça c'est de l'eau, etc.

5^{ème} strate : l'interprétation : intervient la problématique sujet/objet. Si on est radical, dans une vue de l'esprit, on se demande s'il peut y avoir objet sans sujet.

Pour les physiciens quantiques, dès qu'on parle de la matière, c'est une interprétation. Niels Bohr : « la physique ne nous apprend pas ce qu'est la nature. Elle nous apprend ce que nous disons au sujet de la nature ».

Schopenhauer : « le monde comme volonté et » représentation » et Nietzsche, qui le lit, et qui est aussi très informé sur la science de son époque. Schopenhauer : « Tout n'est que volonté et représentation ». Nous ne baignons que dans un monde de représentation. Schopenhauer a déplacé la bataille du côté de la représentation. Il est nihiliste : la volonté est aveugle. Il n'y a pas de finalité à la volonté, pour lui. Comme il y a bataille entre les représentations, Nietzsche part de là pour avancer sa philosophie de l'interprétation. Ce que je crois être la vérité est une sorte d'interprétation pour Nietzsche. La notion de vérité vole en éclat avec Nietzsche. On observe un essor des interprétations du monde dans les années 1900-1950.

Ricoeur, dont le maître livre est « le conflit des interprétations » vient après Marx, après Freud. Tarte à la crème des années 1960 : les maîtres du soupçon : Marx, Freud, Nietzsche, qui ne veulent plus entendre parler d'une vérité de toutes les vérités. Ils sont athées.

Lacan demande : comment l'interprétation vient-elle au psychanalyste ?

Lecture du texte :

Initial : titre : au commencement, au surgissement.

1^{er} paragraphe : après avoir écrit la Critique de la Raison Pure, qui montre comment fonctionne l'entendement, Kant dit qu'il ne démontre pas comment fonctionne la raison.

A partir de Freud, nous n'allons plus utiliser le terme « entendement » (intellect).

La Critique de la Raison Pure est faite pour démontrer la validité des sciences : physique, mathématique, début de la biologie.

Ensuite Kant va écrire la Critique de la Raison Pratique : la morale. Comment me repérer dans le monde pratique ? Schopenhauer, lisant la Critique de la Raison Pratique, dit à Kant : tu nous sors là les dix commandements de l'Ancien Testament. Hölderlin appelle Kant le « Moïse de la nation allemande ». Schopenhauer se détourne de Kant.

Kant ne voit pas chez l'être humain les zones d'ombre : la psychopathologie, la folie, les rêves, la nuit, l'irrationnel, le féminin. Ce sont les poètes romantiques qui vont tenir compte de cela.

2^{ème} paragraphe : je fais rentrer en jeu une catégorie majeure de Kant : le jugement. La 3^{ème} Critique : la Critique de la faculté de juger.

Dans l'œuvre posthume de Kant, on s'aperçoit que Kant réalisait qu'il avait oublié le subjectif : le jugement de goût. Pour les Romantiques, on peut se battre pour les goûts et les couleurs.

L'artiste dit : je juge que j'ai le droit de faire cela, mais pas de prétendre à l'objectivité. Pour Kant, il y a le sujet de l'entendement (un scientifique a le droit de dire quelque chose d'objectif). Kant tire profit de ses lectures des Méditations de Descartes. Mais il mesure qu'il y a un abîme entre le sujet de l'entendement et le sujet de l'intersubjectivité. Je peux dire c'est objectif qu'il y ait au moins 6 oranges sur cette assiette. (Yves montre les dessins des Suites de Fruits). Kant voit qu'il y a un abîme entre les jugements. Kant nous apprend qu'on peut aligner tous les objets possibles mais que ça ne permet pas de passer la barrière du subjectif, et encore moins celle de l'intersubjectivité. On n'a un jugement objectif seulement dans le cadre des sciences, et encore.

Avec mon maître en peinture, János Kis, nous parlions des couleurs. Un vert lui disais-je. Mais vert par rapport à quoi, me répondait-il. Parce que si on met un rouge à côté de ce vert, il va être transformé. Et encore plus s'il y a une troisième couleur.

Paragraphe 3 (1^{ère} ligne) : si on regarde le « gardeur de troupeau » : il a une initialité. J'ai arrêté le tableau quand je l'ai considéré « fini ». Ce tableau va me survivre. Ça ne change rien à son initialité.

Participant : l'initialité est la présence de l'œuvre ?

Elle n'est pas temporelle. Initial = source, commencement.

On était à Relieu, Gérard et moi. Il me dit : j'ai une grande toile, veux-tu nous faire quelque chose dessus. (Il l'avait apportée pour lui). On va à Orcheta dans le bar. Je vais aux toilettes et je vois sur un mur une photo ancienne, sépia, d'un berger qui garde des moutons. Je l'ai trouvée très belle. L'initial est en partie un fait de hasard. Il a fallu pour que cette photo me parle, et que j'aie deux auteurs en tête : Pessoa (le gardeur de troupeau), le Pessoa panthéiste. L'autre auteur c'est Heidegger : l'homme est le berger de l'être. Voilà l'initial.

Paragraphe 4 : je veux pousser le paradoxe jusqu'au bout.

Participant : initialité = engendrement ?

Oui, les jugements n'ont cependant pas prise sur l'initialité de l'œuvre.

Paragraphe 5 : C'est quelqu'un qui a sa sensation à lui, qui va produire une œuvre. Si vous allez sur place (à l'endroit qui m'a inspiré ce tableau) vous pourrez reconnaître un peu le lieu, bien que je l'aie beaucoup modifié. Les moutons et les personnages sont ajoutés. Yves nous montre la structure du tableau avec le chemin.

Vous voyez qu'on est complètement dans le subjectif. Il ne faut pas avoir peur de relever le défi de la subjectivité. Je ne crois pas à l'objectivité d'un jugement. Je vais jusqu'à soutenir que nous sommes aujourd'hui sous l'impact d'un nouveau type de théologiens : les scientifiques. Et nous allons les subir longtemps, car ils pensent détenir la vérité.

Il y a des contre-exemples : Einstein, écoutant le jeune Menuhin, enfant, jouer dit : il vient de nous démontrer que Dieu existe.

Beaucoup pensent que la science est à même de tout nous expliquer.

Paragraphe 5 : 2^{ème} phrase : je m'en prends à l'esthétique classique du XVII et XVIII^e siècle. Elle a surgi de l'effondrement d'un type de monde, valable jusqu'en 1600. Elle surgit à partir de 1620, jusqu'à 1800. Dieu a déserté le poste. Que reste-t-il pour nous expliquer l'œuvre d'art ? Les gens du XIV^e et XV^e siècles regardaient une Nativité et ne se demandaient pas si c'était beau, si c'était vrai (excepté les mécènes par exemple). Quand Dieu disparaît comme principe causal de l'œuvre, c'est là que va surgir l'esthétique de type classique.

Au Moyen Âge l'initialité d'une œuvre est la transcendance divine. Ils voyaient là un signe d'espérance.

Paragraphe 6 : la 1^{ère} phrase, c'est du Kant. L'esthétique classique ne parle que d'elle-même, tout en prétendant être objective. Je combats depuis tout jeune la « La Vérité ». Jusqu'au XIX^e siècle, il n'y avait qu'une vérité. Nietzsche nous permet de combattre le dogmatisme. Même pas une vérité parmi d'autres. Au XVIII^e siècle paraît un livre qui n'est transmis que sous le manteau : « Le traité des 3 imposteurs » écrit par un anonyme libertin : Moïse, le Christ, Mahomet.

Texte 93 : Des conditions ultimes d'une œuvre d'art.

Phusis : la nature est pour Heidegger, une autre façon de dire le Logos. Nature (phusis), Logos (raison) sont, nous dit Heidegger d'autres mots pour dire « être ». Je suis anti platonicien et nietzschéen (d'où le mot ressentiment).

Texte 94 : Le savoir-faire avec amour.

Très belle expression, que celle de « savoir-faire » : savoir s'y prendre avec. Plus le savoir-faire sera profond, plus l'œuvre va traverser les siècles.

Yves montre dans le « gardeur de troupeau » les petites pierres, la petite touffe d'herbe : ça provient du désir de bien faire. Il faut ce désir pour faire cela.

Toute la *poésie* de l'œuvre est dans le désir de bien faire, de faire avec amour.

Quand je peins cela, j'aime la peinture. Il y a de l'amour. Ça ne suffit pas à enclencher un savoir-faire.

Lacan (qui est spinoziste) : « Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir ». On a là une merveilleuse définition de la sublimation. La jouissance (au sens lacanien) est féroce. C'est celle du père primordial de la horde ; c'est ce qui nous amène à jouir de l'autre sans se demander si on a le droit d'en jouir. S'il n'y a pas un frein à la jouissance, on annihile l'autre. Il y a négation de la loi symbolique.

Seul l'amour : c'est le « seul » qui est important.

Texte 95 : Du style et du repos.

La science nous fait découvrir ce qu'est l'ordre du monde.

1^{er} paragraphe : de l'unité d'un Tout : c'est vrai pour un poème, une sculpture, une musique.

Participant : est-ce la même chose que ce qu'on appelle en peinture l'unité de traitement ?

Un peu, mais pas seulement.

Participant : Est-ce que tu parles de cette unité pour un seul tableau ou pour toute ton œuvre ?

Les deux.

Là, je parle d'une Mise en œuvre ; je vais lancer tel projet : un nu, un paysage. C'est le fond qui va articuler l'unité de traitement ; quel moyen requis pour aboutir : technique, sujet, thème. Même dans un tableau très achevé, cette mise en œuvre va se poursuivre, continuer par le regard du spectateur.

La mise en œuvre comme Vinci l'a édifiée connaît des effets de sens.

C'est seulement à la Renaissance qu'on va distinguer technique et art (technê).

Pour Aristote, l'œuvre d'art imite la nature et la porte comme à sa perfection ⇔ art.

« Technê » est différent de « poïesis » pour eux.

Mais on soumet tellement la nature à l'investigation biologique que ce n'est pas la même nature que celle des Grecs. La poïesis est le mode de production propre à la phusis.

Paragraphe 2 : Le style est ce qui rayonne... : définition d'un style : c'est une forme achevée. Un style n'est repérable que quand on peut repérer les éléments constitutifs de la forme qui le définit.

Différence entre poésie et prose : le XX^e siècle a poussé au maximum la pulvérisation d'un style.

Participant : mais ça donne quand même un style

Oui, le style c'est l'homme (Boileau).

Comme unité dans le Repos de l'œuvre : une fois l'œuvre terminée, elle va reposer. Elle a une position qui lui est propre.

Projet : où le peintre s'arrête-t-il, quand il se dit que le tableau est terminé.

Paragraphe 3 : *ergon* : travail

Energétiquement : concept, c'est une reprise d'Aristote qui a cogité le passage entre la dynamis et l'énergie, en embarquant les quatre causes. Aristote prend pour exemple le sculpteur, ou le bâtisseur de maison. Ils mettent en œuvre à partir d'un projet. Ce qui est intéressant chez Aristote, c'est le passage. On est perdu car pour nous « dynamis » est devenu dynamique (comme la dynamique des fluides). Energie : nous traduisons par énergie, mais ça n'a rien à voir avec notre « énergie ». C'est l'Acte. Energie, c'est l'accomplissement de la dynamis. On parle d'énergie quand l'Acte arrive à son plein accomplissement.

Le plus achevé des actes est Dieu : dans son Repos. Ce repos est le plein accomplissement d'un travail, ce n'est pas la fin d'un travail.

Dynamis = puissance = potentiel

Dieu est à son achèvement.

Paragraphe 4 : mouvement : pour chaque regard, le tableau bouge. Chaque regard invente son tableau. Maintenant elle existe comme œuvre.

L'infini de tous les infinis : Infini au sens où ça ne s'arrête plus.

dès lors acte du style : quand elle est finie

Long développement sur Spinoza.

Texte 96 : Vivre dans l'amitié des choses.

1^{ère} phrase : ça nous vient de loin. Pour tous les chrétiens. Mais je vais en tirer des conséquences personnelles. C'est ce qui fait qu'on est chrétien et que l'on peut croire en Dieu. Le plus fou des plus fous porte en lui l'Image de Dieu. Si on n'accorde pas ça, on bousille tout le christianisme.

2^{ème} phrase : c'est là que je me sépare des chrétiens. Théogonie = engendrement des dieux (Hésiode). Odyssée : Dieu a déposé son Image en moi. Il me faut la développer, donc il me faut traverser une odyssée, une existence.

Paragraphe 2 : je m'appuie sur un philosophe britannique contemporain de Descartes, Henry More : « Pour introduire la métaphysique ». C'est un platonicien doublé d'un kabbaliste chrétien. Il reproche à Descartes de scinder le monde en deux, comme Platon. Ce qui intéresse H. More, ce sont les moindres des objets. J'ai traduit les thèses kabbalistiques dans « Homme et femme à l'image de Dieu ». H. More ne plaisante pas avec l'unité du Tout. Il parle de l'En Sof : l'infini. Il nous dit que l'Image de Dieu est l'insertion en nous du divin. Descartes le lui accorde.

Ma vie de pauvre homme serait donc malgré tout de porter en moi l'Image de Dieu. L'Image est le lieu d'insertion en nous du divin. Je suis un lieu qui porte en lui son Image.

On me voit arriver : toutes les choses de la nature portent l'Image de Dieu.

Texte 97 : Idées-atomiques.

1^{ère} phrase : je les interpelle, ces Idées-atomiques.

Ça vient de Démocrite (Atomos), qui est l'ennemi juré de Platon, car Démocrite est matérialiste.

Démocrite a parlé d'atome-eidos, traduit par atome-forme. Forme a un sens très fort comme chez Kant. Grâce au clinamen, tel atome va s'accrocher à un autre, etc. constituant ce que nous appelons le réel, la réalité. Sinon ces atomes tomberaient dans le vide sans se rencontrer.

Un élément est un composé d'atome et de forme. On pourrait même ici remplacer graphie par atome-eidos. Mais cet atome est un composé de forme et de matière. C'est leur réunion qui fait que quelque chose existe.

Texte 98 : Le seul réel absolu.

Ce réel-là, je l'accepte, je le reçois.

Texte 99 : L'atelier.

Paragraphe 1 : *mal norme* : expression de Lacan.

Là je suis anti-académicien, anti-platonicien.

Participant : pourquoi introduire cette notion d'ombre ?

Il ne peut pas y avoir de lumière sans ombre, ça, ce serait un point de vue « idéal ». Dans l'œuvre d'art on a lumière et ombre. La lumière luit toujours dans les ténèbres. Cette lumière, c'est le Verbe, la Parole qui jette une lumière dans nos ténèbres.

Participant : c'est le phénomène.

Ça rejoint la formule : « je suis le chemin, la lumière et la vie ».

Participant : pourquoi « ars » ?

C'est la formulation latine. Quand on a traduit ars par art, on isolait l'art du fabriquer, de la technè ; comme une activité à part, qui ne serait pas scientifique, pas technique, ou, à l'inverse trop chargée d'idéalité.

Paragraphe 5 : *typifie* : donne un style, un type.

Paragraphe 7 : la vérité sort du puits, du fond obscur, Ur-sprung. De Démocrite.
Heidegger : dans la claire nuit du néant de l'angoisse.

Séance du 23.09.2019.

Texte 100 : Une dynamique énergétique.

Titre : Un acte : une dynamis. Aristote : le passage de la dynamis à l'energeia (acte pour les Médiévaux et les Latins).

Dieu acte pur ? Jeune, je me demandais ce que ça voulait dire chez saint Thomas d'Aquin. Dieu est à son extrême accomplissement. Lui seul est véritablement (en) acte.

Dans ce texte, la dynamique est dite « énergétique ». Une sculpture est le meilleur exemple : il y a une dynamique énergétique à l'œuvre. Sculpture de cheval : il était dans le marbre et le sculpteur l'a dégagé du bloc de marbre.

Paragraphe 1 : pour les Grecs, (excepté Platon) la *Forme* n'est pas vide de matière.

Jaillit : comme la fleur jaillit du bourgeon.

Unité : c'est une unité au bout, quand l'artiste considère que le tableau est fini.

Paragraphe 2 : imaginez une forme sans matière. J'ai écrit cela pour aller contre le sens commun qui confond la chose avec sa représentation. Si tu confonds la chose avec sa représentation, la peinture ne vaut pas une heure de peine. Le paysage (Yves montre le tableau du « gardeur de troupeau ») n'existe pas dans la réalité ; le peintre transpose.

Paragraphe 3 : *propre à tout art* : Heidegger dit « laisser être l'être » (Gelassenheit), excédé qu'il était par la toute-puissance technique. Il nous dit que nous passons à côté de la présence de l'être. Il tire la notion de « gelassen » de Maître Eckhart : la sérénité ; un délaissement ; laisser être l'être. Entrée en habitation : laisser Dieu entrer => sérénité chez Maître Eckhart.

Texte 101 : La parenté destinale de toutes choses entre elles.

Titre : *la parenté* qui nous destine : nous fait voyager jusqu'à. C'est contre Platon.

Paragraphe 2 : *Il y a* : entrée en présence.

Paragraphe 2 : autre concept de Heidegger que j'ai mis du temps à comprendre : l'Ereignis : événement d'appropriation : ce n'est pas s'approprier quelque chose mais s'approprier à quelque chose. Se rendre vers le propre, le propre de l'être. (C'est un horizon). Se rendre disponible à. C'est l'advenance comme avènement, événement appropriateur et, partant, libérateur.

Fin du paragraphe 3 : l'art est une démarche, un cheminement. L'art a une fonction d'apaisement et d'ouverture à la nature.

Texte 102 : Or innombrables sont les chemins.

Dans ce titre on est avec le taoïsme.

Ego sum qui sum : dans la Bible, Moïse demande à Dieu « que dirais-je ... ». « Je suis celui qui suis » répond Dieu.

Descartes était inquiet (c'est ce que sous-entend Heidegger) puisqu'il veut vérifier sa propre existence. Il est en recherche d'une « certitudo » (terme des Médiévaux). Il va chercher sa certitude dans les mathématiques. Descartes a besoin d'une « certitudo ».

Descartes veut s'assurer qu'il existe. Les personnes que je vois passer dans la rue, elles ont une cape. Qu'est-ce qui m'assure, dit Descartes, qu'elles sont réelles, qu'elles ont un corps, que ce ne sont pas

que des ombres. Il embarque la métaphysique du côté de la certitude mathématique. Il fait appel à un Dieu garant des vérités éternelles.

Confusion avec ego sum qui sum : c'est Dieu. Car ce qui était de l'ordre de Dieu, il le fait descendre dans l'homme. Descartes dit que Dieu a déposé en moi l'idée de l'infini. Il va faire appel à l'Image de Dieu tout au long de sa Troisième Méditation.

Cogito : du moment que je pense une vérité mathématique alors je peux conclure : ergo sum : je suis.

Participant : toutes les vérités sont garanties par Dieu, un Dieu véracé.

Pascal dit à Descartes : Dieu n'est pas mathématicien, il est amour.

Paragraphe 5 : *Topos hyper Ouranos* : lieu par-delà le Ciel.

Invisible : c'est ce qu'on appelle la vision au miroir (Saint Paul). Saint Paul est un théologien. Nous voyons Dieu, nous dit-il, comme dans un miroir. Maître Eckhart fait l'expérience suivante : regarder le soleil en face va te brûler les yeux. Si tu places un miroir au fond d'une bassine d'eau, tu peux regarder le soleil. Tu peux regarder Dieu comme dans un miroir. En énigme et comme en miroir. Les miroirs ont un rôle très important aux XVI^e et XVII^e siècles.

Par définition Dieu ne peut être qu'Invisible, puisqu'il n'a pas de forme, ni de matière.

Paragraphe 6 : *Face à face* : Nous le verrons ainsi, sous-entendu après notre mort.

Si je voulais rejoindre Dieu en tant que pôle de l'Invisible (attitude mystique), je ferais tout sauter. Je vais dans une dépréciation du sensible pour atteindre l'invisible qui dénature tout le sensible. Ce sont là les enjeux.

Que serait cette *Res publique* sans matière ?

Bouesol : tu recherches une boussole, mais tu te plantes dans la boue et le sol. Si le sensible, la matière, la chair ne sont rien, tu aboutis à quoi ? L'ordre monastique fonctionne mais comme un impossible à vivre pour tout le monde. Voir Lucien Febvre 1968 : « Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle ».

7 : *Les yeux de l'esprit*.

Là je suis en débat avec la grande spiritualité chrétienne qui prend son essor dès saint Augustin (et auparavant Tertullien). La grande spiritualité chrétienne va opposer les *yeux de chair* et les yeux de *l'esprit*. Parce que cette spiritualité chrétienne va récupérer le platonisme et le néoplatonisme dès saint Augustin et tout au long des V^e au XVIII^e siècles. Via le Pseudo-Denys (néoplatonicien du V^e siècle) qui a eu une grande influence. On l'appelle aussi Denys l'Aréopagite car il aurait parlé sur l'aréopage. Il aurait récupéré la philosophie de Proclus. Ce néoplatonisme va bâtir le christianisme jusqu'à ce que resurgissent les textes d'Aristote dans les années 1120-1140. Malgré tout sans toucher à la spiritualité dionysienne. On récupère un Aristote encore fortement teinté de platonisme. Il y a des textes à foison sur la Hiérarchie céleste, les noms divins. Il faut concevoir une forte différenciation entre le regard de l'esprit et le regard de chair. D'un côté Platon, l'homme spirituel, l'homme intérieur ; de l'autre l'homme charnel, l'homme extérieur.

L'homme intérieur, surtout au XVI et XVII^e siècles. Jansénus.

J'entre en polémique avec tout ce qui contribue à une dévalorisation du sensible (matière, nature, chair).

Participant : peut-on être chrétien et non platonicien ?

Non.

Participant : *Spirituel dans l'art* : tu fais allusion à Kandinsky ?

Oui, Le spirituel dont parle Kandinsky est le spirituel de la religion orthodoxe. Il va rapprocher la peinture de la musique, comme si la musique n'était pas aussi charnelle ! Il est vrai que l'oreille ne voit pas un nu, un nuage ou un ruisseau. Il s'agit pour eux (Kandinsky, Malevitch, et un peu aussi Mondrian) d'écarter l'art visuel de tout rapport au « sensuel ». Je suis en débat, moi peintre figuratif, pour défendre les droits de la chair, du corps, de la sensation, des cinq sens.

Avant Botticelli, on avait le droit de peindre nus seulement Adam et Eve. Les premiers nus féminins représentent des « putes ». La première est Vénus. Ensuite les peintres sont obligés de passer par le détour de la mythologie grecque.

La querelle des images au VIII^e siècle à Byzance a coûté 80 000 morts sur un siècle. Il s'agissait de savoir si on avait le droit de représenter en peinture le visage du Christ. Un argument positif était qu'il s'était incarné. Ce qui a permis le grand essor de l'art de l'icône. Les Pères Grecs (Cappadoce) tenaient qu'il y a une beauté de la création, donc on ne peut pas dire que l'arbre est laid. Dans la Genèse : « Dieu dit que c'était bon ». Il n'a pas dit beau. Il restait le beau en suspens. Il faut vous représenter une ville comme Corinthe dont la plus importante déesse était Aphrodite. Elle est représentée nue. Dans son temple officiaient des prêtresses d'Aphrodite. Pour les Grecs, une statue était une image vivante de la présence du divin.

Paragraphe 7 : *Militia christiana* : milice chrétienne : Erasme.

Paragraphe 8 : *Les Egarés* : référence à Maïmonide. *Ce que d'aucuns nomment Vie* : on me rétorquerait que j'oublie que notre Seigneur a dit : « je suis le chemin, la Lumière et la Vie ». Mais cette vie-là, si on suit saint Augustin et tant d'autres, c'est la vie éternelle, c'est-à-dire après notre mort.

Discrédit massif qui a frappé l'acte de chair tout au long des premiers siècles du christianisme.

Paragraphe 9 : *L'oraculaire delphique ne Guide pas* : en effet, il Assigne. Au XVII^e siècle : trois livres importants : « L'homme intérieur » de Louis Carbon, « L'homme criminel » du Père Senault un Janséniste et « Le Socrate chrétien » par J.L G de Balzac.

Cette expression d'homme intérieur, m'a toujours interrogé. Comme je reste andalou, simple et concret, la première chose qui m'est venue : c'est où l'intérieur de mon corps ?

Assigne : et pas Guide : sur le fronton du temple d'Appolon : « connais-toi toi-même ». Pierre Courcelles, en deux volumes fait un historique du connaître soi-même en milieu chrétien => connaître Dieu. D'où la reprise de « Socrate chrétien ». Platon pour disposer au christianisme.

Il y a aussi une alliance, une concordance, à laquelle je tiens, entre poïesis (produire) et phusis (nature). Depuis Pindare (V^e siècle) jusqu'à René Char, Yves Bonnefoy (dont le premier recueil s'appelle « L'Anti-platon »), ou moi-même, les poètes chantent la nature. Ce sont les seuls depuis 25 siècles qui chantent la nature (la phusis). (Yves Bonnefoy m'a fait une très belle réponse quand je lui ai envoyé les Tracés Imagologiques). Pour le sens commun, dire de quelqu'un c'est un poète... veut dire : il chante les petits oiseaux et les fleurs. Ce n'est pas ça qu'il chante, c'est la présence de la phusis dans le Il y a. Le Il y a de l'être.

Paragraphe 12 : lieu du Même : le Même, ici, c'est le Terrestre et pas là-bas, le Céleste.

Texte 103 : Dans l'amitié d'un toujours vivant héliotrope.

Hommage à Van Gogh. Tout véritable artiste sait qu'il n'est pas dans son « bon droit ».

Participant : dans la norme ?

Oui, il va recevoir des jugements de valeur dès qu'il montre ce qu'il peint. De ce fait, par anticipation, il sait qu'il ne peut pas être dans son bon droit.

Paragraphe 1 : 2^{ème} phrase : je m'attaque à Kant : le devoir. La philosophie de Kant est une philosophie du devoir être.

Méfiance : chez l'autre.

En cet étrange mélange : le devoir est un étrange mélange entre le plaisir (d'affirmer un certain pouvoir) et le droit.

En termes psychanalytiques, si j'associe plaisir à devoir, je tombe dans ce qui est décrit dans le texte de Lacan : « Kant avec Sade ». Texte difficile. Il y a, pour Lacan, un vrai sadisme à l'œuvre chez Kant. Si je quitte les a priori de Kant, et j'entre dans le domaine de la psychanalyse, surgissent les deux moteurs de toute relation : masochisme et sadisme.

Kant est puritain, enfant du piétisme (fin XVII^e et XVIII^e siècles). Le moraliste dit : « je suis dans mon bon droit car je suis moral ».

Paragraphe 2 : l'artiste n'est pas un être du devoir.

Paragraphe 3 : *relativement imparfait* : il a dit : Dieu fera mieux la prochaine fois.

Paragraphe 4 : je fais intervenir ce qu'il a peint.

Paragraphe 5 : « *le pays des tableaux* » c'est comme cela qu'il appelait la Hollande.

Paragraphe 6 : Pays d'Avant : pays d'avancer, qui s'avance dans le Livre des Grandes Amériques.

Texte 104 : A des questions en chœur d'enfance.

Paragraphe 1 : *chez elle* : sinon ça ne vaudrait pas la peine de peindre.

Paragraphe 2 : *archê* : ce qui est au principe.

Habitat : on fait aussitôt le rapport avec Heidegger. Texte génial que « Bâtir, demeurer, penser ». Il s'agit de bâtir une habitation où l'homme demeure en présence de l'être.

La cause : on ne cherche pas l'effet de la cause, là. Alors qu'habituellement on dit cause => effet. Pour le peintre, quand il met en place son dessin, tous les traits sont des traits de l'être. Ça ne peut pas être des traits de la nature, la nature n'a pas de traits. Elle s'arrête et elle commence où la Sainte-Victoire ?

Paragraphe 3 : *perfection* : ce n'est pas ce que recherche un artiste. C'est un concept théologique : je l'entends toujours comme cela : père-fection. N'est parfait que ce qui est fait par Dieu. Seul Dieu est parfait.

Où se termine une œuvre ? « Tu termines quand ? », « Où ? », ça me fait penser au texte de Freud : « analyse finie, analyse infinie ».

Paragraphe 4 : *si sens il y a...* : c'est ce que j'espère, qu'un jour l'être puisse trouver en l'art sa demeure. Nous reconduire vers le sensible, la fragilité de la vie. Avec la technique, il ne peut pas habiter la demeure de l'être. Il habite l'objet, la machine.

Paragraphe 5 : *cosmos* : en grec ancien veut dire bel arrangement, belle ordonnance, disposition. Pour eux, le cosmos était transi par les dieux, qui allaient et venaient dans le monde. Ils habitaient le monde, le cosmos. D'où le surgissement de l'œuvre d'art en Grèce et son incroyable étendue. Je le détaille dans mon texte : « sur un tas d'écorces brûlées » des Tracés Imagologiques, qui fait référence au propos d'Héraclite : « un tas de détritibus dispersés au hasard, le plus bel ordre du monde ».

Paragraphe 6 : comme on nous a promis un salut dans l'au-delà, par la théologie, on porte cet archê dans l'au-delà.

Paragraphe 7 : Kant a reculé dans la 2^{ème} préface de la Critique de la Raison pure, en considérant lui-même qu'il avait accordé trop de pouvoir à l'imagination comme faculté productrice d'images.

Kant va faire de Dieu une idée régulatrice de la raison => morale.

Paragraphe 8 : fin : *entre-sujets* : elle ne se fait plus dans l'œuvre et pour l'œuvre. C'est le reproche que je fais à toutes les Esthétiques. Les sujets prennent l'œuvre comme un objet, comme un objet quelconque. Untel donne tel jugement, untel donne un autre jugement. Ça ne part pas de l'œuvre. Toute l'esthétique envahit subjectivement l'œuvre. Alors que pour Heidegger, l'œuvre n'est pas un objet, mais une chose ; il y a un monde dedans.

Paragraphe 9 : devant « La paire de godillots » de Van Gogh : Heidegger dit que l'œuvre habite le monde.

Texte 105 : Tant que des peintres il y a.

Mon propos est un champ réflexif pour une reprise de la peinture figurative. Jeune, j'ai eu beaucoup de discussions serrées avec les tenants de l'abstrait. Mais Van Gogh, Delacroix, Matisse, même s'ils ont

produit des écrits n'ont pas élaboré un discours philosophique, mais un discours pictural. Je me suis dit qu'il y avait un vide énorme pour tous ces gens, y compris les « peintres du dimanche », qui poursuivent dans la voie figurative. Je me suis dit : « est-ce qu'il y a encore un devenir pour l'art figuratif ? ».

Bâtir quelque chose à sous-bassement philosophique ou métaphysique. Je pose que tout art de peindre qu'a connu l'Occident (mais j'inclus aussi le taoïsme, le bouddhisme, les Indiens d'Amérique, etc.) repose sur une assise métaphysique.

Participant : qui inclut le théologique, le laïque.

Métaphysique = ce qui va par-delà la physique.

C'est ça qui va être au départ de mon désir d'écrire les Tracés Imagologiques. Alerté par Nietzsche et le Heidegger herméneute, je sais que tous les concepts de la philosophie ont une histoire. C'est un sacré pari que j'ai à relever, mais beaucoup de gens m'ouvrent la route, dont Merleau-Ponty.

Paragraphe 1 : c'est moi qui interpelle Van Gogh.

Paragraphe 2 : la *puissance votive de ton extase humaine* : votive = vœu ; désirante.

Fin paragraphe 2 : il s'agit de saisir la signification profonde d'un geste (comme pour tout métier). Laquelle ? Van Gogh n'invente pas un motif. Il va extraire de la nature un motif. Ça c'est déjà un geste métaphysique. La chose est grave (au plan spirituel) : c'est son travail qu'il met en jeu : extraire, puiser hors de. C'est toute la peinture qui est corrélée à cet « extraire de la nature » au plan métaphysique. Son travail s'active, parce qu'il a « vu » un motif, qui le met en route vers. Le scientifique n'a pas la même nature que le peintre.

Paragraphe 3 : penser comme l'on dessine : petite phrase lourde de sens.

(*Semblable à la première* : la première est quand tu cours la nature avec la seule foi de ton intelligence).

Ce n'est pas dessiner comme je pense.

Participant : il y a quelque chose de natif dans le dessin qui engendre la pensée.

Imaginons l'expérience de quelqu'un qui va dessiner en nature, face à la nature picturale, picturalisante.

Je vais démontrer qu'on pense comme on dessine. Vinci me suivrait, pour qui la peinture est chose mentale.

Différente en son fond : je l'explique par la suite.

Comme : à la manière de, de la façon.

Le peintre démasque le théologien caché sous le philosophe : c'est Van Gogh qui nous le démontre. Van Gogh est panthéiste. Un olivier parle beaucoup à un peintre. Alors que ça ne parle pas à un théologien, ou à un philosophe.

Participant : paragraphe 4 : *Caché* : on aurait pu dire ainsi que ?

Oui. Descartes est un théologien (et même Heidegger) est un théologien caché sous le philosophe. Sauf Nietzsche.

Paragraphe 5 : *Sauver les phénomènes* : c'est Aristote.

Ainsi dessine-t-il le logos : là on vient de changer de registre. Van Gogh s'est mis à peindre ; il cherchait à être l'olivier. Il veut l'être => il dessine. Néologisme de ma part. Quelque chose dans l'olivier le désigne et lui fait signe.

Paragraphe 5 : Alles ist Wege (Tout est chemin) : c'est ce à quoi aboutit Heidegger à la fin. Nous sommes en chemin. Le chemin n'est pas tracé tout droit et facile.

L'Heur de passage : le Kairos. Le bon-heur, le mal-heur. Le temps opportun. On ne peut le cueillir que dans le temps présent.

Sans vectorisation prédestinante : pas de prédestination. Il faut réinventer à toute heure.

Le chronos est la figure du nécessaire ; le kairos est la figure du possible. Plus on fait advenir certains possibles plus on est libre.

Cheminant les phénomènes : phaï = lumière.

Phénomène : ce qui apparaît dans la lumière de l'être.

Phaïnoménon : émergence.

Phaïnestai : c'est le verbe : émerger, surgir.

Heidegger, à 74 ans, a « compris » ce qu'était le phaïnoménon, ce qui apparaît. Il était sur un bateau, s'approchant de l'île d'Egine. Quand l'île est apparue à l'horizon.

Réduction eidétique : Heidegger connaît bien la phénoménologie. Husserl est son maître. Faire retour aux choses, en étudiant un phénomène. Husserl voulant fonder la phénoménologie comme une science rigoureuse, va filer vers la réduction eidétique. Pourquoi est-ce l'annonce d'un gadin ? En recherchant l'eidos d'un phénomène, il se plante car il revient à Descartes, à Kant, à Platon. Il pensait qu'il pouvait fonder une nouvelle science. En fait il a fondé un grand mouvement philosophique, grâce à ses successeurs dont Heidegger. A la fin de sa vie il a écrit : « l'arche originaire Terre ne se meut pas ». Je le lui accorde. Texte géant.

Quand Van Gogh peint, il n'est pas dans la réduction eidétique, mais « amplification graphiante de la présence de la lumière en son Advenante phénoménalisation ».

Heidegger : suivre le chemin de Cézanne : c'est de la phénoménologie. Van Gogh a affaire à des phénomènes. Il pense comme il dessine, il va faire du Van Gogh. Il veut saisir le phénomène en tant que tel.

Séance du 3.01.2020.

Reprise du texte 105 en cours, à paragraphe 6 : « Rien ne commence dans la nature... ».

Pour les Grecs, il n'y a pas de concept de création. Heidegger le souligne. Donc, c'est Platon (qu'on a appelé le Moïse de l'Attique, région de Grèce) qui introduit la notion de démiurge. Tous les théologiens chrétiens ont voulu y voir les prémices de l'intuition du concept de création.

Participant : sans employer le terme ?

Le fameux démiurgos (qu'on va traduire par Deus ex machina : un dieu en dehors de la machine) va créer les choses en contemplant les Idées, mais sans se retourner (contrairement au Dieu de la Genèse biblique). Les Idées sont les modèles. Elles sont absolues et éternelles. Il ne les rectifie pas.

Platon est disciple de Pythagore. Ptah-agora : le nom de Pythagore serait un montage : le dieu de l'écriture qui enseigne sur l'agora. Platon est un disciple des mystères orphiques, d'où les Idées-nombres. Pythagore a vécu plus de 32 ans en Egypte ; c'est des prêtres égyptiens qu'il tire sa théorie des nombres. Imaginez l'Egypte 6 siècles avant J.C. Et Platon a passé 12 ans en Egypte, en bon pythagoricien.

Les Grecs établissent un cosmos (un bel ordonnancement). Les dieux n'ont pas participé à sa création. Ce cosmos est là avant les dieux. Avant, il y avait le chaos, puis vint l'esprit, le nous qui mit tout en ordre. C'est la pensée de la théogonie. Héraclite et les autres présocratiques ne veulent pas entendre parler de cela.

Participant : oui, ils font rupture.

Ils vont mettre, à la place de ce cosmos antique, l'être. Car ils veulent étudier la phusis grâce au Logos. Les dieux n'en font pas partie. Ils sont là pour réguler l'hybris.

Cet outil qu'est le Logos (nous on l'appelle la raison, la logique) sert à étudier la phusis : c'est là qu'ils vont innover. De nombreux traités s'appellent : « de la nature », à la jonction du VI^e et V^e siècle avant J.C.

Jusqu'à Kant nous n'avions pas accès à ce que disaient les présocratiques. C'est au XIX^e ET XX^e siècles qu'on les retraduit de façon rigoureuse grâce aux progrès de la philologie.

Rien ne commence... : la nature n'est pas créée.

Sourdre de la phusis : on différencie phusis et nature.

Présence phusicante : elle est innovante, fabricante, une présence qui laisse émaner de la phusis : ça les Grecs le vivaient. Les Grecs étaient dedans. Nous, on s'est « retirés », on la regarde : c'est l'objectivation. Critique par Merleau-Ponty : où vous mettez-vous pour objectiver ? Si on parle d'objet, c'est qu'il y a un sujet.

La physique quantique ignore la dualité sujet/objet. Niels Bohr : « la physique ne nous explique pas ce qu'est la nature mais ce que nous disons au sujet de la nature ».

Platon n'est déjà plus à l'écoute de la phusis. Il commence un peu à être dans la dualité sujet/objet. Puis les Chrétiens ont poursuivi.

La pluralité de la pensée grecque sourd du polythéisme. Pour accepter le panthéisme, il y a deux barrières essentielles à franchir : la science et le christianisme. Il faut que la science continue plus que jamais de se bâtir une éthique.

Les Bixes sont la nature. De même que « le nu montant l'escalier » (dernier dessin de Yves)

De savoir entendre : entendre : aux XV^e, XVI^e siècles on entend parler de l'entention. On l'entend encore sonner dans l'entendement.

Au XVII^e siècle, j'entends = je comprends. Je perçois.

De savoir entendre... picturale : le peintre impressionniste va essayer d'entendre la nature, d'écouter la nature. Monet déchiffre dans les nymphéas les jeux de lumière. Et s'enchant. C'est infini. C'est ce qui fait l'intérêt de l'impressionnisme et qui attire les spectateurs.

Participant : auparavant comment la nature était-elle représentée ?

Il y a toute une histoire de la manière de représenter un arbre par exemple. Cette histoire est corrélée avec les vues théologiques sur la nature. Les impressionnistes se sont réappropriés à la nature comme le dit Heidegger.

Pictura : au sens imaginal. Les premiers à avoir fait de la picture (vieux terme pour dire peinture), 3000 à 3500 ans avant JC, ce sont les Egyptiens. Ils ont fait des pictogrammes.

« La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé » Piera Aulagnier. Les Chinois se sont aussi orientés vers le pictogramme.

Paragraphe 6 : dernière ligne : *imaginale* : fabricant, produisant une image.

Logographie : le logos des graphies, la raison des graphies.

Paragraphe 7 : Les Grecs fondaient leur pratique de l'art sur la mimêsis (traduite par les Latins par imitatio, ayant donné pour nous imitation). Imiter est le geste fondateur de toute la peinture figurative. Le petit enfant aussi imite.

Participant : c'est Aristote qui contre Platon réhabilite la mimêsis.

Oui, Aristote : « l'art (technê) imite la nature et la porte comme à son accomplissement ». Voir la statuaire.

Yves nous montre son dessin « Andrée montant l'escalier » qu'il vient de terminer. Andrée est le modèle, source d'inspiration et référence. Image primordiale. Je veux traduire une ascendance. Le corps aussi c'est la nature. L'artiste ne porte pas à la perfection, mais comme à son accomplissement. Les Grecs avaient cette notion : tendre vers l'excellence. Il n'y a pas de perfection dans la nature. J'apporte quelques petites modifications et des mélanges de points de vue.

Paragraphe 8 : *motive* : quand il se rend sur le motif.

Paragraphe 9 : Lacan, pour que ses « élèves » ne mélangent pas imaginaire et peinture nous dit : « le tableau nous oblige à déposer le regard ». Arrêtez avec le regard inquisiteur ; c'est apaisant.

Dans les Mystères d'Eleusis : l'épi de blé peut nous apparaître, dans la lumière de l'être. L'être fait signe ; il ne peut pas être objectivé. Il fait éclaircie dans la nuit opaque du monde.

Être/phusis : les concepts de phusis et de Logos sont des équivalences de l'être, nous dit Heidegger.

Participant : on est dans l'immanence ; ce serait mal l'interpréter d'en faire quelque chose de platonicien.

Les premiers présocratiques qui étaient des physiologues, c'était d'une nouveauté extraordinaire. « Qu'est-ce que l'être » était leur question. Derrière ces éléments de la nature, auxquels ils vont s'intéresser, ils sentent qu'il y a de l'être. Il n'y a pas de mythes chez Aristote, mais de la logique. Il est physicien. Pour Aristote, la philosophie est la recherche de l'être en tant qu'être. C'est ce que je fais aussi quand je philosophe. Heidegger a lu, très jeune, Brentano : « des multiples manifestations de l'être ». Pour Aristote, contrairement à Platon, l'être a de multiples manifestations.

Dynamis-energeia : le passage de la dynamis à l'energeia chez Aristote. Ce qui est en puissance passe à l'acte.

Solaire : il faut de la lumière, la lumière de l'être.

Paragraphe 10 : l'assignation : mise en demeure, en appeler à quelqu'un.

Appel oraculaire. La pythie de Delphes

Ce qui est Lieu : le lieu d'être : le da-sein : le être le là, il ne faut pas le ramener à une psychologie, on est dans une ontologie.

Texte106 : Ni nombre d'or, ni nombre boueux.

Voir : hypokeimenon, ousia, au début du texte 107.

Pas de nombre en peinture, d'où le titre. Je ne suis pas platonicien. Le nombre d'or existe. Mais pour l'artiste, la nature n'est pas soumise au nombre. Pas non plus de nombre boueux, qui rendrait la nature boueuse : là je vise Platon.

Notre société est fascinée par le nombre. Il y a une frénésie du nombre.

Henry More, platonicien de Cambridge, philosophe de la kabbale, n'est pas d'accord avec Descartes, car il considère que Descartes dévitale la nature. « L'Image (Imago Dei) est le lieu de l'insertion de l'infini en l'homme ». Dans la kabbale, l'infini est appelé l'En Sof. L'Image est ce qui vient en moi faire insertion de l'infini divin.

A partir de 1900, il n'y a pas de finalité dans la nature. Auparavant, on pensait que la nature poursuivait des fins. C'est pour nous désormais, un monstre d'énergie et de puissance => ça angoisse.

Paragraphe 3 : *je tiens que l'être ... Devenir* : j'ai écrit la Pensée du Devenir en 1973. Est-ce que l'être existe ? Oui. Je suis là avec vous, ça s'appelle l'être. L'être est une entrée en présence : être le là = l'entrée en présence.

Heidegger ne va pas bien au-delà. Je lui demanderais, tu fais quoi de la mort ? Heidegger nous dit que nous sommes un être vers (zum) la mort. Si on articule vie et mort, on aboutit à une pensée du devenir. Il y a vie et mort il y a. Héraclite nous donne l'image d'un fleuve ; j'apparaiss, je disparaiss. Il y a un avant et un après. C'est ça le devenir ; tout s'écoule.

Nous sommes dans l'angoisse d'un univers infini. « Le silence de ces espaces infinis m'effraie » : c'est ce que Pascal met dans la bouche des libertins, mais c'est de lui qu'il parle. Cet effroi existentiel ne cesse d'augmenter.

Dès Hume (vers 1730) on parle de s'emparer de la « capitale » : le cerveau. Objectivation d'un organe. On le met à distance pour l'observer. C'est un organe qui pourtant vient de la nature, qui est immergé dans son immanence propre, qu'on extrait de la nature. Pris par les limites neurophysiologiques de l'homme, par ses défaillances, on rêve que la machine puisse devenir plus puissante que nos cerveaux. On va oublier que l'homme est mortel, défaillant.

En 1950, se produit un autre embranchement : ou on arrête la recherche. Ou si on la poursuit on va vouloir améliorer les pouvoirs du cerveau, mais dans cette objectivation.

Un philosophe reste d'actualité : Nietzsche. C'est ce que je découvre vers 22 ans : il a le génie de dire que nous entrons dans un instinct débridé de connaissance, depuis Socrate. Discours de la plèbe, dit

Nietzsche qui se considère comme un aristocrate de l'esprit. Sa question est : « qui a les moyens de poursuivre de telles recherches ; au nom de quoi ; et appuyé par qui ? ».

Séance du 9 mars 2020 : poursuite du texte 106 : Ni nombre d'or, ni nombre boueux.

Les commentateurs ont compris que l'aristotélisme au plan de leur vision de la physique et de la biologie, ne correspond pas du tout au platonisme. Dans l'Idée platonicienne, il n'y a pas de matière. Aristote n'est pas pythagoricien. Sa physique repose sur l'ousia : c'est un hylémorphisme. La hylé est toujours connectée à une morphé. Au plan de la théorie du ciel, il rejoint en partie Platon, mais il n'en tire pas les mêmes conséquences que lui au plan ontologique : Aristote va nous dire que sous la lune il y a le monde sublunaire (morphé, hylé : les substances) ; et au-delà il y a les fixes, monde supra-lunaire, où il n'y a plus de matière. Aristote pensait les orbites comme des cerceaux de métal où étaient accrochés les fixes. Puis, plus haut, le Theos qui n'a pas de matière et de forme. Mais ce n'est pas l'un (car il n'est pas mathématicien), c'est le dieu pensée de la pensée.

Paragraphe 4 : *La moindre chose a pour fondement hypokeiménonique son insertion dans le devenir* : le début de la phrase, correspond à Aristote. La fin, c'est moi qui l'affirme, mais je ne sais pas si Aristote me donnerait tort. Tout bouge. Toutes choses deviennent. Mais Aristote ne voulait pas rentrer dans une théorie du devenir. Dans le monde sublunaire, tout est en devenir, pense aussi Aristote. Nous, on dirait : tout devient, d'instant en instant.

L'un ou l'autre : Si je nie l'hypokeimenon, j'ai un devenir qui est vide. Si je nie le devenir, j'ai un hypokeimenon qui ne bouge pas ; il n'y a rien, il n'y a pas de vie.

Le peintre, sur le motif, réalise vite qu'il a affaire à de l'hypokeimenon, puisqu'un amandier est toujours un peu différent de son voisin. Il y a une unité d'être, en rapport avec une autre unité d'être, mais qui n'est pas la même unité d'être. Ce qu'on appelle devenir, c'est que ce n'est pas le même.

Quand il reprend les formes substantielles de l'Ecole (d'Aristote), Leibniz se dit : « est-ce que j'opte, comme Descartes, pour les Idées de Platon, ou est-ce que j'opte pour les « formes substantielles » de l'Ecole (scolastique) ? ». Leibniz optera pour Aristote. Le fait qu'une « substance » ne ressemble pas en tous points à une autre va faire que Leibniz préférera le concept de « monade » au concept de « substance ». Aucune monade n'est semblable à une autre. Aucune feuille d'un chêne ne ressemble totalement à une autre feuille ; et elle n'est même pas semblable à elle-même puisqu'elle est en devenir.

Une monade est une forme substantielle, elle est vivante. C'est un condensé de forme et de matière. Yvan (ici présent) est un agrégat de monade, mais d'une unité supérieure, car entre en jeu en lui un intellect, contrairement au briquet. L'être monadique qu'est Yvan, on ne le reverra plus. Leibniz bâtit une théorie pour expliquer pourquoi Dieu considère que ce serait faire injure à Yvan de le redupliquer. Participant : même deux feuilles de chêne sur le même arbre, si elles étaient semblables, empêcheraient le chêne de pousser.

Oui, on a du mal à l'accepter car on ne pense pas le devenir, on est en général dans une ontologie.

Paragraphe 5 : *C'est qu'il... tenir l'image* : l'image est évolutive (théorie du devenir) ; il n'y a pas d'archéimage : d'image primordiale qui ferait qu'on la balance dans la création. C'est pourtant ce que fait le Dieu de Leibniz, en fonction du principe du meilleur. Le Dieu de Leibniz est un être hyper-intelligent (plus encore que le dieu Pensée de la Pensée), qui crée de façon éternelle. Son Dieu a une telle puissance de création, qu'il va balancer des possibles en indéfinité, dont un possible qui s'appelle Yvan. Il va falloir une cybernétique monstrueuse pour comprendre ce qui se passe là. Leibniz a tout l'avenir devant lui. Le Dieu de Leibniz va mettre des entrecroisements de plans à l'infini, et va dire : ça, ça marche, ça non. Quand des possibles conviennent entre eux, Dieu les fait passer à l'existence, par fulguration.

Participant : son Dieu c'est la dynamique de l'univers.

Oui, ce n'est pas le vieux bonhomme assis dans les Cieux.

Participant : c'est le principe divin, depuis toujours pour les philosophes. Pour Leibniz, nous ne comprenons pas qui nous sommes et notre place dans la création. Il rêve d'une harmonie.

Il nous permet de nous dire : j'ai une tâche à faire en ce monde, essayons de la faire le mieux possible. En terme spinozistes, c'est proche : pas de libre-arbitre. : la liberté est la nécessité comprise.

L'En Sof : le sans fin, l'infini. Le Dieu de la kabbale. Voir Henry More : de l'un sans fin vont sortir les douze Séphira. Dans la kabbale, il y a 12 Séphira. Il va dire : je pose la substance (Dieu ou la nature), condensé de forme et de matière, d'elle va jaillir une indéfinité d'attributs. Puissance d'engendrement éternelle et infinie. Nous ne connaissons que deux attributs : l'étendue et la pensée.

Paragraphe 6 : 1^{ière} phrase : l'Unité des unités : quand je peins ce tableau (Yves montre le « nu montant l'escalier »), je ne recherche pas l'Unité des unités. Ce n'est pas mon propos de peindre l'Unité des unités.

2^{ème} phrase : le cœur hypokeïmenique de ce tableau, il est partout et il n'est nulle part. C'est ça l'art de peindre figuratif. Il s'agit d'accorder le même soin au petit caillou et la marche d'escalier.

Je critique l'Unité des unités : ça ne se peut pas. Même Rothko n'y arrive pas ; ni Yves Klein avec son bleu. Il n'y a pas d'Unité de tous les bleus. Il nous offre un bleu.

Paragraphe 7 : insertion : je m'insère.

Paragraphe 8 : forme : la femme qui monte l'escalier a une belle forme.

Paragraphe 9 : une place attend le peintre, celle de la présence au cœur du foisonnement graphique. Ça s'appelle aimer.

Paragraphe 10 : ... *de toute peinture possible* : je m'appuie sur Jacques Maritain (1882-1973), thomiste de haute volée « Distinguer pour unir. Ou les degrés du savoir ». Apprends déjà à distinguer pour ensuite unir.

Cézanne dit : je vois par touches. Il peint par touches. Les Impressionnistes aussi distinguent pour unir.

Paragraphe 11 : *les entéléchies* : on passera à la notion d'entelegeia, notion aristotélicienne (elle n'est pas l'ousia ni l'hypokeimenon). C'est la substance animée qui porte en elle-même son propre développement. Pour Aristote, Yvan est une entéléchie depuis qu'il est tout petit car il porte en lui-même son propre développement. Leibniz nous dit dans sa correspondance avec Pierre Bayle (1647-1706) « les entéléchies (et les Tracés Imagologiques sont fondés là-dessus) sont les Images de l'univers et il est nécessaire qu'il en soit ainsi ». Les entéléchies sont les substances ou les monades, ces êtres qui ont en eux le principe de leur propre développement. Les entéléchies sont les substances de l'univers, condensés de forme et de matière. Leibniz les dit Images de l'univers. Il va qualifier la monade : un vivant petit miroir de l'univers, qui est en rapport avec une indéfinité d'autres petits vivants miroirs de l'univers. Dans un corps moléculaire, il y a une indéfinité de particules. Toutes ces images reflètent l'univers.

Rencontre du hasard et de l'amour : oui, puisque je n'ai pas de réponse à ma propre existence. Le petit bougé qui va s'effectuer entre Aristote et Leibniz c'est que l'un est grec et l'autre chrétien.

Substance et monade sont la même chose sauf qu'Aristote ne savait pas que Dieu nous avait créés pour notre bien. Le Dieu d'Aristote, Pensée de la Pensée, ne s'occupe pas de nous les humains.

Paragraphe 12 : ligne 1 : *le sensible... idéale* : je vise Platon.

Ligne 2 : *pas plus ... du Vrai* : je vise les sensualistes.

Peindre... laquelle est poïétique picturale : quand je monte un tableau comme « Le gardeur de troupeau », je ne cherche pas à savoir si c'est vrai ou pas vrai. Le tableau est là pour nous insérer dans un foisonnement graphique. Quand je termine un tableau, j'éprouve de la gratitude par rapport à la nature.

Séance du 7.09.2020.

Texte 107 : Le regard du cœur.

Yves nous remet un écrit sur la substance et l'hypokeimenon. Ensuite nous passerons au texte 107.

La substance chez Aristote : même une spécialiste d'Aristote comme Suzanne Mansion. dit que c'est difficile à déchiffrer. Aristote a évolué sur certains concepts dans sa métaphysique. Il y a deux termes qui se chevauchent et Aristote peut les employer indifféremment : ousia et hypokeimenon. Aristote a été le disciple de Platon et son répétiteur pendant 20 ans. S. Mansion tente de nous faire comprendre ce qu'il y a derrière l'ousia, traduit par substance et ce qu'il y a derrière le terme hypokeimenon traduit par subjectum, qui donnera sujet. Quel est le rapport entre substance et sujet ? Pour le peintre que je suis, ces deux notions me parlent. Qu'est-ce que je dessine quand je vois une pomme ? Cette pomme, contrairement à une figue, par exemple, a une forme substantielle ; je ne dessine pas du raisin : on est dans un mode d'identification d'une chose. Que cherchaient-ils Platon et Aristote ? le substrat : ce qui se tient en-dessous de quelque chose, le porte. On emploie encore le terme de substance, mais pas dans le même sens qu'Aristote. Le substrat n'est pas le sujet chez Aristote, ce serait le composé forme-matière. La matière chez Aristote est la hylé. On est plutôt du côté de la biologie avec lui. Il va distinguer entre matière première et matière seconde. Il se demande par exemple de quoi est constituée la tasse de café, qui a une forme. Aristote ne se contente pas des atomes de Démocrite. D'où vient cette forme, se demande-t-il ? Pour Aristote, comme pour Platon, la substance (ousia) c'est l'être. A l'époque, l'être c'est ce qu'on appellerait aujourd'hui le réel.

L'être : le ce que c'est.

Ti to on : qu'est-ce que l'être ? c'est leur question. Pour Platon, l'être c'est l'Eidos : l'idée (l'idée-nombre). Pour lui, la matière est presque du non-être. L'idée est le véritable être. Le physicien quantique, comme Platon et Aristote, cherchent l'être. Ça pose le problème de la vérité, de la vérité de l'être, de l'être de la vérité.

Chez Aristote, l'être est un composé de matière (hylé) et de forme (morphè).

Chez Platon il y a un monde intelligible, le monde des Idées-nombres, de l'Un bien, qui n'est pas dans la matière. Et il y a le monde sensible, le monde de la matière, des phénomènes.

Kant, qui est platonicien, va faire la distinction entre les noumènes (le monde intelligible) et les phénomènes.

Pour Aristote, l'être d'Andrée, est un composé de forme et de matière : hylémorphisme. Qu'est-ce qui va constituer l'individuation d'un être ?

Pour Platon, l'ousia : l'être réellement être : l'Eidos, l'essence. L'essence, il faut plutôt la réserver à Platon. Aristote recherche plutôt la substance comme existence.

Pour Aristote, l'ousia (de départ) = la substance = la matière + la forme. Aristote introduit l'hypokeimenon (subjectum => sujet ; là on dérive vers le nominalisme) pour essayer de préciser ce qu'il entend par substance.

Le sujet chez Aristote, l'hypokeimenon, est un support. Le sujet, c'est ce dont on parle (comme dans l'expression être hors sujet, revenez au sujet, le sujet d'un tableau). C'est le support des attributs : la quantité, le lieu, le temps, etc. Des attributs ou des catégories. Aristote est un logicien.

Il me faut identifier Andrée, par exemple, dans ses attributs (ou des prédicats) : recherche de l'identité d'un être. L'accident chez Aristote intervient, car il s'aperçoit que la substance peut avoir un accident. On oppose essence (ce qui ne change pas) à accident (ce qui peut changer). Nous appelons actuellement les accidents des modifications de l'identité : l'accident change la matière et la forme. Aristote s'intéresse au vivant. N'importe quel être individuel. (c'est de là que sort le nominalisme, quand au XII^e-XIII^e siècles on redécouvre Aristote. Guillaume d'Ockham va dire : les idées ne sont que des signes mentaux que l'on nomme => le nominalisme. Si je dis « beauté », pour Guillaume d'Ockham, c'est un signe, qui passe par la voix. La vérité est l'adéquation entre la chose et l'intellect. Les sciences fonctionnent toujours par rapport à cette conception de la vérité.

Pourquoi Lacan est-il nominaliste ? « les noms ne sont pas la conséquence des choses ». Le signifiant (nom, mot, son) chez Lacan se définit de représenter le sujet pour un autre signifiant. S1 représente le

sujet pour S2. Dans notre tête, s'entrecroisent une infinité de chaînes signifiantes. Andrée va entendre un signifiant différent de ce qu'entendra Yvan : il faut le sujet de l'inconscient.

Les Pères de l'Eglise grecs au III^e siècle, concile de Nicée, veulent dire ce que c'est que Dieu, être suprêmement être. Ils ont fait beaucoup de dégâts en cherchant la Vérité. Les Pères grecs ont mis au point l'homo-ousios, un Dieu même en trois personnes d'une même substance. Si je parle de Dieu, je parle aussi du Fils et du Saint-Esprit, une même substance qui se décline en trois personnes.

On parle des prédicaments d'Aristote. Avec l'hypokeimenon on en reste à hypo : sous-jacent ; ce qui tient pour décrire un être, je ne peux le faire qu'avec les attributs : l'être se dit en de multiples manières : il va décrire les genres, les espèces.

Le jeune Heidegger, à qui on avait offert une « dissertation » de Franz Brentano : « les multiples manifestations de l'étant » sera ainsi mis en route vers la distinction de l'être et de l'étant.

Le peintre, comme Van Gogh qui peint un champ de blé va peindre de l'être par l'image.

Ce qui m'intéresse là-dedans, c'est « il a traité en peinture tel sujet ». Pourquoi des figures de barbarie (Suite de fruit, qu'Yves nous montre) ? Un sujet en peinture, ça veut dire que le peintre va chercher le sujet d'un être : le champ de blé.

Revenons au texte 107 : Le regard du cœur.

C'est de la géographie. Là, on pourrait le décliner comme un mode d'investigation qui aboutit à une identification. Je rencontre un être qui me plaît, je vais procéder à une investigation qui tend à une identification de mon être. Il s'agit bien d'identifier de l'être. Si je dis : « je t'aime » à quelqu'un, ça revient à dire : est-ce que ton être correspond un peu au mien ? Ça nous transforme : si c'est le regard du cœur qui oriente cette quête : qui est-elle ? Le « elle » est sous-entendu par un « être ». Ce « elle », je n'y aurai pas accès ; je ne peux pas être elle. Ce n'est pas superposable. Je vais identifier « qui elle est » => ce qui revient à qui suis-je. Dans cette quête, se produit un phénomène de transformation. Si l'amour ne me transforme pas, je n'aime pas. Sitôt que je suis en contact avec un autre « je », les deux « je » se transforment de toute façon, s'il y a amour du moins en termes psy. Sinon, on ne sort pas du narcissisme, d'un ego fermé sur lui-même.

Participant : même sans amour, il peut y avoir transformation.

Texte 108 : En nudité de lumière lunaire.

Paragraphe 1 : référence aux dessins des « nudités de clair de lune ». Quand Andrée posait nue sur les arbres à Relieu, au clair de lune.

Paragraphe 2 : référence à l'Arbre du Colloque d'Attar, mystique persan mort en 1221. Attar a écrit un livre merveilleux : les oiseaux parlent de Dieu.

Paragraphe 3 : c'est de la mystique amoureuse.

L'Enfance recueillie du temps : l'enfant pose un regard d'étonnement et d'émerveillement. Son esprit s'éveille à la diversité du monde.

« je suis enceinte de ton âme » est une parole d'Andrée, lors d'un retour d'Andalousie, en 1984, près du village de Busot, petit village que j'ai dessiné. En me voyant dessiner, ce jour-là, elle m'a dit ça. En août 75, au bord de la mer Egée, elle m'avait demandé : « qu'est-ce que tu me donnes ? ». J'avais Bob Dylan en tête. Dylan au désespoir avait répondu qu'il lui avait donné son cœur, mais qu'en plus elle voulait son âme, chose que Dylan ne lui accorde pas. Ce jour-là, j'ai répondu à Andrée, je te donne mon âme. Andrée a été un peu déçue, comme scientifique. Neuf ans plus tard, elle me sort cela : « je suis enceinte de ton âme » !

Texte 109 : L'art est la poïésis de la vie.

Paragraphe 1 : je suis en polémique. Dans les années 60, il se disait que l'art c'était fini (Marx et Hegel). L'art n'avait plus de sens (Hegel).

Nouveaux dispositifs : politique, économique.

Sens-sensation : aïsthesis.

Si on met de côté l'aïsthesis, on fait sauter toute la nature.

Paragraphe 3 : on accentue trop la technique moderne et ses pouvoirs. En nature, on est en lien avec la poïésis.

Paragraphe 4 : non subjectivante : au sens de sujet/objet.

Dernière phrase du paragraphe 4 : course à l'abîme : technique

Marche au sommet : nature.

Texte 110 : Remerciement.

Texte 111 : La peinture est écriture de la présence.

Quoi ? l'éternité : Rimbaud. Elle est retrouvée, dit Rimbaud. Il n'est pas un mystique qui rechercherait l'éternité dans l'au-delà. Il recherche, et retrouve, l'éternité dans le terrestre. C'est la mer allée, mêlée au soleil. Il vient de redécouvrir l'éternité dans la nature. Il est panthéiste et dit que depuis les Grecs, on a perdu le contact avec la nature.

La peinture est une écriture, c'est-à-dire : dessiner, comme écrire, c'est tracer. On n'accorde pas du tracé à la parole.

Excrire : il existe une différence entre inscrire et excrire. Quand l'écrivain écrit, il va inscrire (il tire de lui, de l'intérieur de lui, de quoi écrire) alors que le peintre « excrit » : il va chercher à l'extérieur son art de tracé à lui et cela plus particulièrement pour le peintre figuratif.

Présentification sensible : c'est ce qu'écrit l'œuvre d'art. L'art figuratif est un double sujet. Le peintre peint des choses de la Nature. Ça se passe de sujet à sujet.

Artiser : veut dire produire.

3^{ème} paragraphe (de En-deçà Véritablement) : je tente de traduire cette geste du peintre figuratif dans la nature. Les graphies ne sont pas seulement des traits.

Le don de la matière à l'être : il y a la nature de l'olivaie comme source de production du paysan. Mais les cueilleurs d'olives sont pris dans la matière. L'artiste les observe et voit cela, il est un contemplatif ; il va créer un autre champ d'activité. Côté paysan on a affaire à la matière ; côté art, c'est l'entrée en présence de l'être (avec, pour, dans, l'être).

En tant que forme : côté art, on a la forme au sens aristotélicien, au sens de la morphé.

4^{ème} paragraphe : en-trait : Heidegger va l'appeler *Lichtung*, qui n'est pas seulement la lumière du soleil. Il faut faire un pas de plus pour entrer dans la lumière de l'être.

Matérialisation = lumière du soleil / être = spiritualisation du regard.

Texte 112 : Les modes de liaison cosmique.

Les atomistes ont eu l'intuition de l'atome. On conservera le terme quand on les découvrira scientifiquement. Les atomistes ont établi une théorie des *stoikheia* : lettres éléments. Les Grecs utilisaient une écriture alphabétique ; l'atomisme est un lettrisme. *Atomos eidos* (*eidos* = forme), d'où une composition atomistique de la nature. Ils tenaient cette écriture alphabétique des Phéniciens.

Voir Lacan, l'instance de la lettre dans l'inconscient. Qu'on retrouve aussi dans les images du rêve.

Les modes de liaison cosmique : sont des graphies.

Sextus Empiricus est un sceptique qui nous transmet cela.

Eidos (grec) va être traduit en latin par *idea*, qui va donner idée. On a perdu le contact avec la forme, la morphé. Pour les Grecs le mot morphé est associé (sauf chez Platon) à matière : pas de morphé sans matière.

Caractères = *stoikheia*

Chose elle-même : pour Aristote en tous cas. Pour Platon les Idées n'ont pas de matière.

Fin du 3^{ème} paragraphe ... destin humain de l'être : les Grecs vivaient dans un monde rempli de formes. Yves dessine une femme au tableau, c'est Aphrodite la déesse. Une déesse porte une forme (celle d'une femme, comme je l'ai dessinée) et une matière, le marbre. Les Grecs (d'avant Platon) ont été dit idolâtres, mais pas du tout. L'eidolon chez Platon est frappé de désuétude, c'est une fausse image. Pour les Grecs, la déesse porte en elle le divin et l'humain en même temps. Pour eux, le temple abritait la présence du divin.

Grapheïn comme Dessigner solaire : il faut de la lumière pour dessiner.

Fin du dernier paragraphe : par contre = différence. Yves dessine au tableau des lignes géométriques s'entrecoupant dans un plan. Il y a en-dessous de la représentation formelle platonico-aristotélicienne de l'idea morphé (idée forme), l'atomos eidos (la forme de l'atome). Le mot eidos n'a plus le même sens.

Vous ne vivrez rien si vous ne placez rien en-dessous de la forme géométrique (de l'étendue cartésienne), vous n'aurez aucun accès au vécu de la nature.

Atomos eidos = graphies lumineuses.

Texte 113 : le tamis du rêve.

1^{er} et 2^{ème} paragraphes : Héraclite : « Les chercheurs d'or remuent beaucoup pour trouver peu ». Il parle du Logos. Le point de départ de tout le stoïcisme est Héraclite. Le grand feu qui s'allume et s'éteint éternellement. La « grande année » durerait 80 000 ans. Héraclite est un immanentiste.

Pour les physiologues grecs, la Nature (physis), comme pour G. Bruno et Spinoza, est, dans tous ses éléments, traversée par le Logos. Ce qui définit le point de départ de la philosophie est le pari spéculatif que la Nature est en soi (ou en elle-même) intelligible. C'est aussi le point de départ de toutes les sciences. Le Logos est le divin. Le « chercheur d'or » doit beaucoup chercher. En mettant la main sur le Logos, sur la nature du Logos (la Raison), on comprendra le rapport entre vérité et réalité. Les Grecs délaissent la sagesse égyptienne et babylonienne pour fonder la philosophie. La nature en-soi est intelligible : ça va durer jusqu'à Newton.

3^{ème} paragraphe : Zarathoustra : Zoroastre, Perse entre 1100 et 900 avant JC, qui lui-même recueille toute une sagesse venue de l'Inde, a fondé un mouvement spirituel et moral, le mazdéisme, dans le Zend Avesta.

C'est le regard de l'homme qui opère cette transmutation du terrestre.

Paysage de gloire, ou lumière de gloire = Xvarnah, paysage transmuté.

Texte 114 : Car l'humain n'est pas un piège.

Individuation : se reporter à Simondon, qui a écrit sur le « principe d'individuation » dans les années 1950-60. Pour lui, il y a un individu qui est une réalité détachée des autres individus.

Devenir : il faut se le représenter sans commencement ni fin. L'être apparent comme part imaginaire de l'iceberg : on a pu situer quelque chose de vrai ou de réel dans le devenir de toutes choses. Dans l'avenir nous assisterons à d'autres figures émergentes de l'être différentes des figures de l'être appartenant au passé.

Vérité = réalité

Vérité = réel. L'être change de figure, oui et non car il est porté par le devenir.

Figures par lesquelles le devenir répond (nous envoie un signe) au lieu de l'être. On ne peut pas saisir le devenir, on ne peut saisir que de l'être.

L'être vraiment, on va l'appeler vérité. Je reste fidèle à ce que dit John Keats : vérité = beauté.

Schéma : une ligne sinueuse horizontale représentant le devenir, et au-dessus : temps, être, œuvre, mise en Œuvre, potentialité activante.

Argile de Simondon : Simondon se demande où et comment surgit une individualité, un individu.

Semblables images : semblables en image, c'est-à-dire les humains.

Remerciement d'amour envers toutes choses : (vers le milieu du texte) : toutes choses : si l'être humain a un visage, le fruit, la source... en ont un.

8^{ème} paragraphe, forme et matière s'entr'existent... : ni éidétique forcenée au sens de Platon, ni matérialisme forcené.

Début du 9^{ème} paragraphe : La forme : la morphé au sens d'Aristote.

Fin du 9^{ème} paragraphe : belle définition de l'être.

11^{ème} paragraphe : le phénomène : comme ce qui apparaît. Je dis à Kant : tu reprends le Théétète de Platon. Il distingue deux mondes : un monde des noumènes, et un monde des phénomènes (la matière).

un monde de noumènes : nous : intellect. Il y aurait de pures présences immatérielles. Il y a 3 noumènes : Dieu, l'immortalité de l'âme, la liberté. C'est un produit intelligible, une idée. Pour Kant une idée n'a pas de matière.

un monde de phénomènes : la matière, les chose, les corps, les objets.

14^{ème} paragraphe : Avec le regard créateur de l'enfant : c'est Nietzsche.

14^{ème} paragraphe : essences des choses : quintessence (cinquième essence). Une essence = un être.

Au niveau esthétique : dernière ligne : Aïsthesis = sensation, émotion, vécu, représentation.

Texte 115 : Portes de la lumière.

Ce texte fait renvoi au poème des Originaux d'Exil « Portes de lumière ». Je pensais en l'écrivant à la chaîne de montagnes qu'on voit en arrivant à 50 km au nord de Valencia. En la franchissant, je rentrais en territoire de Relieu. C'était comme une ouverture.

Les phénomènes (3^{ème} paragraphe) : Les phénomènes (le surgissement de quelque chose) nécessitent de la lumière. Quand je suis face à un motif à peindre, je postule que le phénomène apparaît.

Murs : Au sens où ça cache ce qui est derrière. Le peintre ne va pas chercher à renverser les murs.

Le peintre enregistre les phénomènes, mais suit les Graphies ; il n'aura pas besoin de supprimer les phénomènes => ce que j'appelle les portes de la lumière.

Soleil des esprits : expression de la Rome antique, que le christianisme va reprendre : sol salutis, le soleil qu'apporte le salut. Il y avait un culte solaire.

Texte 116 : Phusis mimétisante.

La quintessence (cinquième essence, ousia), qu'Aristote recherchait : eau, terre, feu, air étant les 4 premières. Notion très utilisée dans l'alchimie et la physique du XVII^e et XVIII^e siècle : l'éther. La terre est au centre, les fixes (étoiles) autour. Aristote propose l'éther qui est une matière non corruptible, au-dessus de la lune. Ça va embarrasser la physique jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Aristote distinguait entre le monde supra-lunaire et le monde sub-lunaire (ou monde sensible).

Quintessence : pour nous, c'est ce qui est le plus pur.

Ne pouvait plus avoir cours : à la fin du XVI^e. Avec Copernic et Galilée, c'est l'effondrement du surnaturalisme médiéval. On se retrouve face à un monde d'objets.

Corps : les corps de la nature, ce qu'on tient pour des individualités. Tout ça, jadis, c'était chargé de symboles.

Phusis mimétisante = nature. Mimêsis est traduite en latin par imitatio, qui devient imitation en français. Cette notion est essentielle dans tout l'art figuratif. L'enfant mime beaucoup.

l'ère des nouvelles physiques : = physique quantique.

Sémiographique : semeion = sigma, signe.

L'art abstrait ne se conçoit pas sans les nouvelles physiques, et une interprétation mathématisante du graphein. Les abstraits sont davantage du côté de la science que de l'art classique.

Une herméneutique de la phénoménalité : est ouverte par Husserl, qui est aussi un scientifique. Il dit que Descartes passe à côté des phénomènes (c'est magistralement démontré par Merleau-Ponty). Pour Hegel, qui précède Husserl d'un siècle, le phénomène est l'apparition, le dévoilement de l'Esprit s'absolutisant dans l'Histoire. (Son livre majeur est intitulé « La Phénoménologie de l'Esprit », sous-titré « science de l'expérience de la conscience »). Husserl et Hegel n'ont pas la même approche de la notion de « phénomène ». Et partant, de ce à quoi renvoie le terme « phéno-méno-logie ». Hegel n'est pas un scientifique. Husserl s'aperçoit que Descartes est passé à côté du phénomène au sens des Grecs,

c'est-à-dire du sensible. Hegel prend le phénomène comme ce qui apparaît. C'est l'Esprit, d'où « science de l'expérience de la conscience ».

Descartes, avec la chose étendue complétée par la chose pensante, nous ouvre l'accès aux objets (mathématisés). Husserl invente la phänomenologie, qu'on va traduire par la phénoménologie : « retour aux choses ».

herméneutique : art d'interpréter.

« *présent-vivant* » : je tire l'expression de Husserl. Il veut aboutir au *Lebenswelt*. Husserl nous dit : « l'arche originaire terre ne se meut pas »

Fin du 3^e paragraphe : le signe (être parmi les phénomènes). L'artiste s'occupe du « cela est »

Une transcendance vient en réalité prendre corps : Yves dessine un chemin entre les vignes (thème de dessins réalisés à Montalba), avec rochers, cyprès, etc. Il faut traduire transcendance par trans-ascendance. Quelqu'un arrive sur les lieux, qui n'est pas un peintre ; quel qu'il soit, il va opérer une transcendance de ce qu'il a devant les yeux. Il va reconnaître des éléments en jeu dans le paysage, les identifier. C'est un premier mouvement de transcendance. En soi, ce paysage, sans la présence d'un être humain, par exemple, un regard qui ne sait pas ce qu'est un rocher, opère aussi sa transcendance à lui, de renard par exemple.

C'est le regard, le sentir, le goût (évaluer) qui ouvre à la transcendance.

Source du phusicien ressourcement du corps humain : s'opère chez l'être humain, un phusicien ressourcement. Quelqu'un passerait en ce lieu, qui ne s'y intéresserait pas du tout, ne produirait pas de transcendance, de mode de découverture, d'ouverture à une présence.

Mimésis : chez Aristote, « l'art (techne) imite la nature (phusis) et la porte à son accomplissement » : l'artiste nous ouvre le chemin d'une contemplation de la nature.

Début du 5^e paragraphe : c'est qu'il : (Aristote). Les Grecs ont recherché la perfection du divin dans la statuaire à travers le corps humain. Si on écroule cette notion du beau, c'en est fini de l'art figuratif. Le sculpteur tend vers la perfection du corps comme modèle.

Je viens de lire le livre de Ernst Jünger : « Rivarol et autres essais ». Rivarol, écrivain français de la fin du XVIII^e siècle, a défendu le style (une forme d'expression) : le style c'est le goût, qui va nous permettre de dire : « c'est bon, ou pas », de donner un jugement de goût (Kant).

« Le » *physique (avant-dernière ligne du texte)* : j'aurais aussi pu dire « la » physique. Quand Aristote meurt, Andronicos de Rhodes (disciple d'Aristote) classe les œuvres du maître, des rouleaux, en fonction des thèmes traités. Il tombe sur les deux livres de la physique. Puis arrive un autre ensemble de traités, qu'il range au-delà de la physique ; c'est un classement spatial qui va donner son nom à la métaphysique. Je maintiens que pour Aristote (et pas pour Platon), la physique appartient à ceux qui étudient la nature : « l'art imite la nature ». Pas de métaphysique sans physique.

Texte 117 : Témoignage.

Invisible de transcendance visibilité : je ne retiens jamais la notion d'invisible, ni d'indicible.

Peindre l'invisible, disent les abstraits. Je leur dis : « vous peignez vos états d'âme, votre conception des choses, votre façon de vivre, mais vous ne peignez pas l'invisible ». Ils veulent faire retour au mythe de l'intériorité chrétienne : « ne t'attache pas à un regard de chair ».

Ce qu'est le regard : je distingue regard et vision. Si on revient à l'exemple du chemin entre les vignes, ce chemin va recevoir d'autres regards, autant de regards que de passants. Quand on passe au dessin, on quitte ce regard pour entrer dans la vision. C'est la vision singulière du peintre.

Intuitionne : intuitionner en latin, c'est voir. Le logos des Grecs, pour Heidegger, est le recueillement, le rassemblement, le réunir. La logique est un rassembler pour Heidegger. L'homme a le langage (logos qui est un discours mis en forme, organisé), une logique qui rassemble certains types d'éléments organisés. D'où le fait que j'ai intitulé « Logos » le Panier de pommes.

Attention : prêter attention, veut dire se recueillir, rassembler ses esprits, se concentrer. Activité de l'entendement.

Entention : (vient d'entendre) attention portée à, c'est un néologisme que j'ai inventé.

De la phusis : elle nous donne une entention intuitionnante.

De son être : l'être de la phusis.

Texte 118 : Site de l'âme.

Ça rappelle le poème des Originaux d'Exil : « Site de lumière, vers toi je cours éperdu » : retrouvailles avec un lieu aimé, que je place toujours sous le signe d'une détresse amoureuse.

L'âme est en détresse, se demandant si elle va pouvoir effectuer des retrouvailles avec l'être ou le lieu aimés.

Texte 119 : Présentifier la beauté.

Présentification de la beauté et à la beauté.

Instant : rencontre qui s'effectue dans l'instant, l'instant de la rencontre. In-stand, la stance, c'est-à-dire le moment opportun de/à la rencontre.

Diction : discours, au sens d'un parler, d'une manière de dire.

à la source du temps : dans l'instant il y a du temps. Le temps est une succession d'instant. Si on cherche une source du temps, elle ne peut être que dans l'instant : on s'abreuve à l'instant.

Texte 120 : Sur un tas d'écorces brûlées.

Le titre vient de la formule d'Héraclite d'Ephèse : « un tas de détritus dispersés au hasard, le plus bel ordre du monde (cosmos) ».

J'étais assis un jour dans la cour du Ventorillo ; il y avait un tas d'écorces d'amandes séchées, jetées en tas. J'ai vu de quoi voulait parler Héraclite. L'être humain se demande quel rapport il y a entre telle et telle écorce. Il découvre qu'il y a un ordre propre à la nature, un ordre d'agencement.

Le terme grec cosmos veut dire « bel arrangement », bel ordonnancement. Et la science continue dans cette direction. Ainsi cette formule de Nietzsche « les Grecs, superficiels par profondeur ». Il faut avoir ça en tête quand on s'intéresse aux tragiques grecs.

1 : *lucidité* : vient de luce, lumière.

2 : *compassion* : on a aussi chez les Grecs la compassion, en particulier dans la Tragédie, mais ils ne l'ont jamais édifée en doctrine religieuse. Ce que je reproche au christianisme, c'est de ne pas avoir su porter à suffisante hauteur les primes idéaux du départ.

Insensibilité : mise sous le joug de la technique, de la machine. Et sans avoir de compte à rendre à personne, Dieu n'existant plus.

Souffrance : les dieux grecs amenaient de la joie, de la « déconnaute ». Ils étaient joyeux, ce qui nous éloigne de la compassion chrétienne.

3 : Les *pourchasser* : pourchasser les dieux. Cette dette symbolique, en termes chrétiens : la dette du remboursement due au péché originel est devenue insolvable. Pour les Chrétiens, cette dette durera jusqu'à la fin des temps, jusqu'à l'extinction de l'espèce humaine décidée par Dieu.

4 : *vêtement d'emprunt* : c'est celui du corps terrestre. On ne ressuscite pas avec un corps terrestre. Au jugement dernier on ressuscite avec un corps de gloire.

5 : *la chute des corps* : dans la matière, dans le monde sensible (Platon). Pour Platon, le corps est le tombeau de l'âme, un borbier, une geôle. Les Chrétiens attendent que la vie passe : « cette vie est un chemin de croix ».

évanescence : cette vie n'est qu'évanescence continue, le corps ne peut pas y puiser des racines ontologiques pour les Chrétiens.

6 : *savaient voir là où nous ne savons plus que ressentir* : le philosophe ne s'arrête pas aux ressentis. Derrière « ressentis » j'entends trop « ressentiment ». Le « ressenti du péché ». Le ressenti doit se démontrer philosophiquement. Les Grecs savaient voir parce qu'ils étaient lucides. Le Christ (= le Modèle) reviendrait aujourd'hui qu'il aurait droit à nouveau à mourir sur une croix.

7 : *image dérivée* : Image de Dieu. Après la Chute, l'Image devient peccamineuse.

8 : *Infini sous-Mondain* : monde sub-lunaire, jusqu'à 1600. Nous n'avons plus accès aux fontaines sub-mondaines, présentes dans la poésie du XVI^e siècle. Le brouillard existentiel dans lequel nous avançons aujourd'hui, dans un infini devenu sous-mondain. Les Renaissants (Pic de la Mirandole, Marsile Ficin, etc.) se disaient (d'où ce retour à la nature) que quelque chose ne fonctionne pas dans la relation microcosme/macrocosome : c'est l'Humanisme de la Renaissance.

Ce point d'énigme, ça va durer combien de temps ? A l'époque du Christ, les Juifs avaient une conception du temps et du monde qui n'est pas la nôtre. Dieu pouvait détruire le monde quand il le voulait. Deux siècles avant J.C, se mettent en place des conceptions apocalyptiques. Au tournant des années 1600, on découvre que l'univers se poursuit, car ils supposent que l'univers est probablement infini : un monde de corps qui n'a pas de fin. L'univers matériel est peut-être infini. Cantor en apportera la résolution mathématique à la fin du XIX^e siècle.

Le sous-mondain, pour les Grecs et les Chrétiens, était fini, mais à partir de 1600, le sous-mondain (matériel) devient infini.

Insomnie : La situation pour les croyants ? Pascal : « le silence des espaces infinis m'effraie » met-il dans la bouche des Libertins, qui en fait n'étaient pas du tout effrayés. Le silence des philosophes actuels (du moins pour la plupart) quant à la cosmologie, est effrayant.

Signature des choses : « Quatrains » de différents auteurs où le thème du miroir revient très souvent, ainsi qu'aux 2^e et 3^e siècles de l'Hégire en Islam : nous sommes un miroir de la divinité (pour les mystiques musulmans). Si la Divinité est l'Un inaccessible et indicible, dans le soufisme, il y a 70 000 voiles qui nous empêchent de la voir. La Divinité ne se reflète que sur une toute petite partie du miroir que nous sommes. Ça marche bien dans un monde fini, sous le concept de la création. Le mystique tente de se détourner des éléments de la création qui ne reflètent pas l'Un. L'univers d'aujourd'hui ne les intéresse pas car il est infini.

Que de présence illusoire : les miroirs même avant 1600 ne reflètent qu'une petite partie de la Divinité. Ils reflètent la nature qui est peccamineuse.

9 : *fer et verre* : même aujourd'hui (fer, béton et verre) il y a une omniprésence du miroir. Mais la science ne la postule pas pour faire fonctionner l'existence de Dieu. Ou bien on revient avant 1600, ou bien on fait confiance à la science, mais les réponses de salut ne peuvent pas nous arriver par la science.

10 : question posée à l'artiste. La condamnation de la peinture par Pascal, Descartes (et Kant même s'il essaie de donner un statut un peu consistant de l'art) : Dieu a fait mieux que toi, donc pourquoi dessiner un arbre ?

11 : *des êtres de nature inférieure, ou secondaire, ou dérivée* : arbres, chemins, rochers. En termes de création biblique, si le peintre dessine ce qui est secondaire, comme des fruits, des arbres, il perd son temps. Au 6^e jour Dieu a créé l'homme. Oiseaux et plantes ne sont pas des images de Dieu, ce qui a produit un formidable anthropocentrisme. Faire le salut de son âme.

12 : Quand on dit « les Chrétiens », il faut nuancer, ce ne sont pas tous les Chrétiens. Il y a pour certains d'entre eux un cantique de la Création : les Franciscains, les Chartrains, les Victorins ont voulu célébrer

la grandeur de la Création. Ils tentent de reconduire la Création jusqu'à Dieu à travers la célébration de cette Création.

13 : *donné de voir* : si on frappe la Création de mépris ontologique, de caducité, d'indifférence, que nous est-il donné de voir ? Maintenant il s'agit de « sauver » la nature.

Réflexité (2^e ligne) : au sens de miroir (apologie du miroir au Moyen Age et à la Renaissance, ainsi qu'aux temps classiques).

14 : toutes les choses de la nature sont frappées de caducité par les Chrétiens ; et les choses de la nature sont frappées, dans la science, par l'objectivité et l'exploitation industrielle.

Ailleurs : dans un au-delà.

15 : Platon. Si on situe l'eidos dans un lieu supra-ouranos (supra-céleste) il y a une connexion entre cette Idée (l'Un-Bien) et le lieu sensible des corps (qui n'est pas intéressant pour Platon).

Il y a deux temps : un premier temps, de la réflexion : j'étudie les choses de la nature et j'en reste là : c'est ce qu'ont fait les Présocratiques.

Un deuxième temps : si je suis pris par l'idée du salut de mon âme comme préalable à la réflexion, le premier temps devient secondaire. Il faudrait chercher à atteindre d'abord l'Idée.

Son reliquat : j'en resterai au premier temps et je m'en contente.

16 : *attelage du Phèdre* : attelage céleste, métaphore pour une réflexion sur le salut de leur âme ; il y a deux chevaux, un blanc et un noir (ce dernier tire vers le bas).

17 : il me fallait faire un sort à ce que le christianisme nous a imposé comme idée : à savoir que nous sommes des créatures peccables par naissance même.

18 : *impérissable* diffère d'éternel. Homère, Hésiode et les autres Présocratiques ne raisonnent pas en termes de création, mais de ce qui leur tombe sous le regard, c'est-à-dire les phénomènes. Ils ne se demandent pas si les phénomènes sont a priori périssables ou impérissables. : ils s'en émerveillent. Ils savent que les dieux ne sont pas périssables, contrairement aux êtres de la phusis, qu'ils ne frappent pas pour autant de caducité.

19 : plein de conséquences dans notre rapport à la nature.

20 : l'épicurisme post-démocritéen, ou atomisme : c'est une hypothèse de ma part. Pourquoi tel ou tel mouvement philosophique survient-il ? Epicure (341-270 avant J.C). Platon ne se préoccupe pas trop des dieux vivant sur l'Olympe, lieu non géographique, même s'il y « croit ». Platon pose une sorte d'unicité du divin : Théos = le Divin. Il va l'appeler l'Un Bien, l'Idée de toutes les Idées. Il le situe dans un ciel intelligible à différencier du monde sensible.

Démocrite d'Abdère est un présocratique ; Platon en fait son adversaire. Il est atomiste. Il y a un abîme entre Abdère et Athènes. Aristote, lui, vient de Stagire. Il garde en tête l'enseignement de Démocrite et des présocratiques, sans adhérer à l'atomisme. Aristote aussi va postuler le Théos, sauf qu'il n'en fait pas l'Un.

Les Epicuriens ne nient pas les dieux, mais ils les situent dans des inter-mondes où ils vivent une existence heureuse sans se préoccuper des hommes.

Comme il y a une indéfinité d'atomes, il y a une indéfinité de mondes. Les Epicuriens vont opérer un mouvement de recul par rapport aux affaires de la Cité. Repli de l'âme vers l'ataraxie, vivre heureux en l'absence de troubles, de passions.

On a déjà une fuite des dieux avec les Stoïciens et les Epicuriens. Le Logos philosophique prend pour eux toute la place, toute l'importance. Platon contribue à ouvrir cette route. Démocrite et les atomistes sont des « matérialistes ». Cette fuite du divin a lieu principalement entre 400 et 100 avant J.C.

21 : Platon inscrit au fronton de son académie « que nul n'entre ici s'il n'est géomètre ». La théogonie d'Hésiode nous montre la genèse des dieux. L'épistémè remplace les dieux.

Devenir à l'œuvre : c'est Héraclite.

Dernière phrase : ... vocation : c'est mon point de départ. Platon est contraint d'opter soit pour Héraclite (le flux de toutes choses), soit pour Parménide (la sphère de l'être), d'où le parricide de Parménide car il faut inclure le Devenir. Sa solution : l'être parméniénien dans le monde des Idées et les phénomènes dans le monde sensible (Héraclite).

Mon positionnement à moi est la question du Devenir, donc du sensible, du terrestre, de la matière, des phénomènes.

22 : *hylê* = la matière. Les Présocratiques sont des physiologues. Quel est le véritable être des choses ?

Dans une Pensée du *Devenir*, tout monde est à venir.

Amour : philia entremêlée à Eros, pour eux, y compris pour Platon.

Les philosophes grecs tentent de tenir ensemble philia, éros, agapè et storgé.

23 : l'art cherche cette conjonction entre eidos et hylê, entre forme et matière.

24 : *Pessoa* est panthéiste. Il crée des hétéronymes pour dire qu'il est panthéiste, mais pas seulement ; pour avoir des discours différents au sein d'un discours d'ensemble.

Être panthéiste, ce n'est pas considérer que Dieu soit présent dans une fourmi. Être panthéiste c'est accorder le plus haut crédit possible à la vie d'un être de la nature. Chaque être de la nature a une dignité ontologique à exister parce qu'en lui il y a quelque chose de la présence du divin.

25 : on appelle paganisme (terme relativement récent) le monde gréco-latin dans son ensemble et le polythéisme. Le terme paganisme n'a de sens qu'à s'opposer à christianisme.

26 : Les Préréphaélites ont peint la mort de Messaline. Elle passe pour la putain par excellence. Les tableaux insistent sur sa mort, comme si elle méritait seulement de mourir. Il y a encore des traces d'une nostalgie de la grandeur du paganisme chez eux.

Il est hors de question pour moi d'espérer en quelque manière que ce soit un retour au paganisme antique. Ce « retour aux grecs » chez moi, comme chez Nietzsche et Heidegger, participe de la possibilité que l'on s'accorde de pouvoir penser deux choses au moins : penser le christianisme (Nietzsche) et penser la modernité.

27 : idéalisme : il faudrait dire eido-lisme. Eidos n'appartient pas à Platon : c'est l'aspect, la forme, ce qui configure. Platon va l'utiliser dans un certain sens. On manque de textes sur la façon dont on l'employait avant Platon. On n'a pas une histoire érudite de l'emploi du terme grec eidos.

Pélissier (auteur du XX^e siècle) a écrit : « Natura et ses dérivés » où il montre comment on passe de phusis à natura. Il faudrait le même type d'ouvrage pour eido, logos, mimêsis, etc.

28 : *pureté formelle* : pureté évoque Platon, pure de toute matière. J'ai mis 10 à 15 ans pour comprendre ce thème de la « fuga mundi » des premiers chrétiens : fuir le monde. Les premiers moines fuyaient le monde. Quel monde fuient-ils ? C'est une attaque en règle contre le monde gréco-latin.

Mundus veut dire là : civilisation (gréco-latine). D'où les sorties vigoureuses de Tertullien par rapport aux femmes qui se maquillaient, etc.

trace = traits : retrouver dans la nature des traces de ce qui donne accès à la beauté. On a phusis et poësis : poésie = un mode de production de/par la phusis.

Tout cela engage le statut de l'image. Le rapport entre nature et poésie nous vient des Grecs en ligne lexicale. Les poètes, tout au long de l'histoire de la poésie, ont à charge de célébrer la nature. Célébration par le langage de la nature en vue d'accéder à la beauté.

29 : je tente de récapituler ce qui s'est joué pour les Grecs. Avec eux, on n'est pas du tout dans la célébration de l'art pour l'art qui est un mécanisme de défense des poètes du XIX^e siècle. Ils voulaient isoler l'art de la science, mais de ce fait, de la vie. Les Préréphaélites sont des nostalgiques du monde gréco-latin.

Je ne cite pas beaucoup J.M. Pontevia : « Écrits sur l'art » dans les Tracés Imagologiques, alors que j'ai beaucoup apprécié son œuvre. Le premier volume commence ainsi : « tout a peut-être commencé par la beauté ».

La corrélation entre divin (Immortels) et humain (mortels) est la corrélation fondamentale de tout l'art grec en particulier dans la statuaire.

Ce que nous appelons aujourd'hui les « beautés naturelles » n'existent pas chez les Grecs. La beauté naturelle est chez eux sans cesse reconduite au divin, au sacré.

30 : *singularités* (naturelles) : un arbre, un rocher. Le vin est pour nous un produit naturel ; il était pour eux connecté à un dieu, Dionysos, Bacchus. C'est le cas de tous les éléments de la nature, comme les chênes de Dodone, où les poètes entendaient la voix du divin.

Bel arrangement = cosmos. Les Grecs recherchaient en quoi c'est un bel arrangement. L'art du voir comme voir de l'art partout. Cette distinction entre art profane et art sacré (religieux) a beaucoup fonctionné aux XVIII^e et XIX^e siècles (19^e surtout).

31 : *processus d'abstraction à l'œuvre* : le terme abstraction a pour moi une portée très limitée. L'art abstrait intervient pour se détourner, s'opposer à l'art figuratif. En réalité toute mise en œuvre de quelque chose est un processus d'abstraction, comme la mathématique, la physique. Là dans ce texte il ne faut pas limiter le processus d'abstraction à l'art abstrait.

32 : philosophe d'Elée (fin du paragraphe) = Héraclite, d'où « un tas d'écorces brûlées ». L'être humain, quand il découvre que quelque chose est organisé dans la nature, pense que ce sont les dieux qui l'ont organisé comme cela. Les mystères de la nature sont reconduits à une puissance autre que la nature : les dieux. A partir du moment où la philosophie surgit au VII^e siècle avant J.C, on considère qu'il y a une organisation, un arrangement dans la nature. C'est ça l'essor de la philosophie. Les Grecs ont la double intuition qu'il y a du Logos (de l'intelligible) dans la nature. Ils sentent qu'il faut mettre de côté le divin tel qu'on l'avait entendu jusque-là pour découvrir ce qu'il y a comme organisation de la nature, par du Logos. Ils vont se dire, nous-même étant des êtres de la nature, nous avons en nous du Logos, une part du Logos divin. On fait pareil aujourd'hui, sauf qu'on a mis de côté le divin.

Anaxagore dit : « au commencement était le chaos, puis vint le Noûs qui mit tout en ordre ». Il recherche les mises en relation des différents éléments entre eux : c'est la logique.

33 : les deux prémices : 1/ toute perception et 2/notre insertion cosmique.

Harmonia = un peu comme symétrie : à ceci répond cela. Avant qu'on en fasse un principe architectural.

Visionnement : pour le dieu, belles sont toutes choses.

Ce Destin : la Moïra qui est au-dessus des dieux. L'être humain se questionne sur son destin. Ce destin, c'est à la fois un coup d'envoi à une existence et un terme final à une existence.

Nous réfléchissons à ce qui est entre les deux : notre destinée, un « se destiner à » : là-dedans, une liberté d'action, qui est précédée par une liberté de réflexion.

De la Vérité : il est question de la Vérité, opposée au mensonge.

34 : c'est le Logos qu'on risquerait de traduire par lumière surnaturelle. Ces enjeux-là vont recouper une méditation sur un « lumen surnaturelle ». La philosophie chrétienne, renaissante et classique, se situe du côté du lumen naturelle. Les théologiens vont l'accorder aux philosophes, c'est la Raison. Par contre vous n'avez pas le droit de parler de la lumen surnaturelle, que seul Dieu possède. Il y a alors une cassure, revisitée par le néoplatonisme, entre monde naturel (la nature) et monde surnaturel (la grâce). Ce n'était pas le problème des Grecs, même si pré et post socratiques luttent contre un état d'esprit religieux.

Harmonia : l'entendre comme harmonia mundi. Prendra un sens métaphysique. Pas physique, avec rupture de l'harmonia mundi : rupture entre le monde intelligible et le monde sensible. Les chrétiens vont faire du Ciel intelligible le lieu où Dieu produit les Idées.

Platon tente cependant d'harmoniser ces deux mondes constamment. Pourquoi ? Si nous comprenons ce qu'est l'Idée platonicienne (de la vertu par exemple), nous pouvons mener une vie vertueuse.

Aristote aussi le reprend à Platon : traité de l'âme d'Aristote « l'âme ne pense pas sans image ». De là sort toute une théorie de l'imagination.

Philosophe de Milet : Thalès.

Chez Platon, cette faculté d'imagination vaut dans la quête des Idées. Dans la quête des choses sensibles, on a affaire à des simulacres.

Art représentatif (phantasia, production d'une image) / art figuratif (eikasia, représentation d'une image). Dans les deux cas pour Platon, ça relève de l'opinion ; les deux tentent de respecter l'image sensible.

Production de simulacre d'objets (pas des choses) ; Yves dessine d'un côté une chèvre normale / et de l'autre côté, une chèvre imaginaire avec des ailes et six pattes. Je ne m'en tiens plus seulement à la chose sensible pour la chèvre imaginaire.

Les deux sont une représentation ; 1+1 sont aussi des images mais on n'est ni dans le domaine de la phantasia ni dans celui de l'eikasia.

Avec Platon l'eikon n'a plus rien à révéler : eikon différent de eidos. On ne peut pas se faire une eikon du Bien, du Beau. Eikon reste une image. C'est là que la philosophie « idéaliste » pose et cherche la différence entre l'être et l'apparence.

aspect inversé : par rapport aux présocratiques : pour eux, il y a l'Un Tout, l'en kai pa, en to pan. Eux recherchaient l'unité de l'Un Tout du Logos ; il est en soi et sensible et intelligible. Mais avec Platon, la cassure s'opère. Il prend la vision des présocratiques et il l'inverse : le Un que vous recherchez, je le mets dans le Ciel intelligible, ce qui entraîne une cassure : le To Pan (le Tout) ne concerne pour lui que la dispersion dans la multiplicité sensible (monde des reflets, des apparences).

C'est bien démontré dans Descartes (qui est platonicien) : Descartes nous dit que c'est Dieu qui met en nous l'idée de l'infini.

Yves dessine un bâton dans de l'eau : l'« idiot » croit que le bâton se casse ; c'est une apparence, nous dit Descartes. Méfiez-vous des apparences.

Quand Monet peint à Giverny, il est anti-platonicien et anti-cartésien. Pour Descartes, il ne devrait pas faire l'ombre, car ça n'a pas de consistance objective ; c'est une déformation optique.

35, 36, 37 : *regard d'émerveillement... bel arrangement* : à moins que l'on accorde qu'il y a une beauté supérieure à la beauté sensible qui est la beauté mathématique.

38 : ce que va souligner Heidegger : ce qui valait comme vérité avant Platon (la vérité comme alètheia, découverte, dévoilement) tombe et disparaît avec le christianisme.

Après Platon ne subsiste la vérité que comme omoïosis = adequatio = adéquation. Ce qui disparaît là, c'est toute la phusis d'avant Platon.

39 : *catoptrique spirituelle généralisée* (après Platon) : catoptrique = science des miroirs. Il n'est pas étonnant que cette façon de voir l'âme (sans rapport à l'intelligible ni au sensible) change la donne au point que l'âme va devenir miroir de Dieu, miroir de l'âme.

Débouchera mortellement : ça enclenche la mort, la fin de l'art.

l'auteur des Ennéades : Plotin ; on va avoir une forte accentuation entre d'une part theoria (contemplation) et d'autre part praxis (la pratique d'un art, d'un métier).

Sur-noétisée : vient de Noûs, sur-intellectualisée. Ce qui va lui permettre de pouvoir objectiver une chose uniquement par l'activité de l'entendement.

40, 41 : fin du paragraphe : *échapper au temps ... des phénomènes* : des choses périssables, c'est ce que Heidegger découvre : « vous avez oublié quelque chose : le temps » », nous dit-il. Les présocratiques tenaient compte du temps sous trois modes : chronos (temps des horloges), aïon (Ciel des Idées), kairos (temps de la rencontre opportune). Cette dernière étant perdue de vue.

42 : Saint-Paul vient avant Plotin. Ils ne se connaissent pas. Le but de Plotin est de concilier Aristote et Platon.

Avec Plotin, l'âme devient un miroir eidétique. Il faut faire retour vers l'Un (indicible, ineffable) qui est au-dessus de l'être. On va avoir deux auteurs chrétiens : saint Paul, qui nous dit qu'aujourd'hui nous voyons Dieu comme dans un miroir et en énigme, ce que nous verrons face à face un jour (après la mort).

Et le Pseudo-Denys l'aréopagite (début du V^e siècle), qui introduit la notion de hiérarchie pour déboucher sur une théologie négative (dire ce que Dieu n'est pas).

Ces deux auteurs vont avoir une importance énorme dans le christianisme. Éliminer du discours théologique toute possible attribution matérielle à Dieu.

L'art c'est fini, nous dit Hegel.

43, 44 : *Nature démiurgique* : chez Platon, dans le Timée, il y a une création du monde qui n'a rien à voir avec celle de la Bible. Platon fait intervenir la figure du démiurge, qui a créé le monde ex-machina (en dehors de la machine). Le démiurge n'est plus présent après la création, il crée le monde sensible en contemplant les Idées, sans se retourner pour voir ce qu'il a fait.

Devant ce qui la juge en sa provenance : c'est mort pour l'œuvre d'art puisqu'elle ne participe pas de ce montage idéalisant.

qu'à la partie irrationnelle de l'âme : c'est ce que je fais quand je peins figuratif.

Alogon : sans Logos, c'est-à-dire l'apparence, le non logique.

L'image est un choc : elle vient s'imprimer.

Formes noétiques = Idées platoniciennes.

Apollonius de Rhodes : pousse à son maximum le dualisme platonicien entre le monde sensible et le monde des Idées.

Vivre selon la nature : imiter le vivre de la nature.

Timée : Platon.

Aux choses de se régler sur l'esprit : c'est la fameuse révolution (aussi importante que la révolution copernicienne) effectuée par Kant. « La vérité est l'adéquation (omoïsis) entre les choses et l'intellect » disait-on dans l'Antiquité et au Moyen Âge. On pensait au Moyen Âge que notre esprit avait affaire à

des choses et devait se conformer aux choses. L'esprit tournait autour des choses pour découvrir la vérité. Kant opère en philosophie une révolution comme celle que Copernic a opérée en astronomie. C'est pour Kant l'esprit (le soleil) qui est au centre et ce sont les choses qui tournent autour de l'esprit. Chez Kant, c'est l'entendement qui organise le réel avec ses catégories, et non pas le réel qui organiserait l'esprit.

Les catégories de l'entendement vont rendre intelligible un divers sensible en soi inintelligible. L'entendement organise intellectuellement le réel. Si seul l'« œil de l'esprit » (du Logos idéalisant, désincarné) nous révèle la vérité de ce qui est vraiment, qu'en est-il de l'œil de chair ? Il n'a pas d'intérêt pour la connaissance.

45 : dernière phrase : *que nulle n'entre ici si elle ne se fait homme* : que nulle femme n'entre ici.

46 : Pas de poil dans la peinture académique. (Yves a peint vers 1986 le « Nu au vitrail » intitulé aussi : « Eve et Vénus au miroir d'Adam »).

47 : *miroir brisé de Dionysos* : thème mythologique de l'Antiquité grecque ; désormais il est brisé. Ce qui touche à Dionysos concerne les femmes. C'étaient elles qui étaient amoureuses de Dionysos. Si Dionysos est écarté, les femmes le sont aussi.

Distorsion du phantastikon : ce qui fait image, imagination, eidolon : l'image n'est plus l'eikon, car le miroir est brisé. Il n'y a plus d'image unifiée du visage de Dionysos. L'eikon est perdue, seule persiste l'eidolon, c'est-à-dire l'illusion.

48 : qui ont l'apparence : si tu frappes le monde des phénomènes de fausseté ontologique, toute la nature est frappée de nullité ontologique.

Ta eidola ton hênoromenon = « les fausses présences sont hors de l'être ».

49 : *thomiste* : de saint Thomas (XIII^e siècle)

Padouans : philosophes de l'école de Padoue, aristotéliens (Pomponazzi entre autres), qui sont constamment soupçonnés d'hérésie ou d'hétérodoxie, parce qu'ils veulent retourner à Aristote sans se fier à la lecture de Saint-Thomas.

l'acclimatation de n'a pas pourtant rendu justice à : « l'acclimateur », saint Thomas d'Aquin, n'a pas rendu justice à Aristote, a déformé son propos. Les Padouans défendent les droits de la phusis et laissent de côté cette prétendue adaptation. Ils sentent qu'il y a eu un tour de passe-passe.

Olympiodore : auteur platonicien d'Alexandrie (VI^e siècle).

d'une Justice courant après la Pudeur : peinture académique, placée sous l'égide de Platon (surveillée par la police des mœurs). Ce sont les peintres romantiques, comme Delacroix, qui vont combattre la mainmise de l'Académie sur la peinture.

50 : *le Canon de l'esthétique platonicienne* : les normes, lois, règles.

51 : *Ennéades* : Plotin

Conscience du créateur : conscience de l'artiste. C'est une sorte de circuit logique : cumscientia = conscience. Avec Socrate, c'est retour vers l'homme et l'âme. Socrate ne s'intéresse pas à la nature. C'est dans la conscience de l'homme que se fait le salut de l'âme. Il y a un mouvement d'intériorisation vers l'âme, où nous pouvons contempler les réalités intelligibles.

52 : Yves dessine deux droites qui se coupent. L'une représente le penser sans image ; l'autre l'imaginer sans pensée. Le point de jonction est un carrefour très actuel. Yves se situe lui-même sur la droite de l'imaginer sans pensée. Car il ne cherche pas au fond de lui le modèle dont il voudrait s'inspirer. Cette position va au-delà de l'acte de peindre, c'est un positionnement par rapport à la nature, au monde, au divinément terrestre.

En complément de ce qu'on a dit auparavant : Plotin (205-270 après J.C). Il a eu pour disciple Porphyre, qui a publié les Ennéades. Porphyre disait qu'il avait proposé à Plotin qu'on lui fasse son portrait. Plotin aurait refusé, arguant qu'on n'allait pas faire une copie d'une copie. Le même Porphyre a écrit un texte qui s'est perdu, intitulé : « contre les Chrétiens ».

Article en ligne : Suzanne Saïd : « Deux noms de l'image en grec ancien : idole et icône » dans le compte-rendu des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. 1987 p309 à 330.

eidolon=> eidola=>image

eikon=>image.

Chez Platon, il y a l'Un, et en-dessous le noûs (qui est déjà un reflet de l'Un). Encore en-dessous, il y a la psyché. Et encore en-dessous le corps.

Le Un, c'est l'Un du dialogue « Le Parménide » de Platon. L'Un est indicible, ineffable.

53 : *la noesis* : le noûs, l'acte d'intellect, le penser. L'intellect, l'entendement en terme kantien.

Actualisable : chez Aristote, acte, action actualité.

Dynamis : potentiel (et pas la dynamique moderne)

energeia : acte (pas comme l'énergie moderne). L'acte pur, à savoir quelque chose qui est au comble de son développement, au final de son développement.

Actualisable évoque le passage de la puissance à l'acte.

Le penseur d'Ephèse = Héraclite.

54 : *intitulé à la hylé* : ce qui lui donne son nom, son titre. (la hylé, la matière).

Jamais l'une sans l'autre : chez Aristote.

Mise en Œuvre : actualisable.

55 : *à l'œuvre (energeia) dans l'art* : exemple du bloc de marbre. La statue d'Aphrodite est, dans le bloc de marbre, en puissance, avant même que le sculpteur y touche. Puis le sculpteur dégage le marbre : c'est le passage de la dynamis à l'energeia. La statue finie est acte, c'est-à-dire energeia.

56, 57 : *le o kallistos* : le plus bel ordre (le beau).

59, 60, 61 : permutation des trois termes : *poésie, vie, beauté*.

62 : *en toutes choses* : un tas de détritux aussi.

Texte 121 : Au cœur du Logos.

Je définis le Logos comme ça : l'unité inextinguible du Il y a.

Il y a : c'est du Parménide ; le premier constat que fait l'enfant : il y a (quelque chose). Une vie durant, il va explorer cette donation première du sens du Il y a. Par donations successives de sens, on pose les multiples différenciations du il y a.

inextinguible : qui ne s'éteint jamais. Au cœur du Il y a, donc au cœur du Logos, nous voulons distinguer le rôle du hasard et de la nécessité. Jacques Monod (« Le hasard et la nécessité » 1970), tire trop du côté de la nécessité en tant que biologiste. Les humains chercheront toujours à savoir s'il y a hasard ou nécessité.

Du côté de la physique quantique, on pense qu'on ne lèvera jamais l'énigme du hasard.

Au cœur du Il y a, on ne peut pas distinguer hasard et nécessité. Le Il y a ne les distingue pas.

Texte 122 : Cet espace d'énigme.

Quand on introduit les notions de hasard et de nécessité, on introduit l'énigme. Je ne peux pas dire, prétendre savoir pourquoi je réalise tel geste. Je m'étonne du résultat, je ne peux pas prétendre savoir d'un point de vue omniscient pourquoi je réalise telle œuvre ou telle œuvre. Les transcendances s'ouvrent dans un espace d'énigme.

Texte 123 : Dürer en appel.

En rappel comme dans une escalade.

Je m'en tiens à Dürer : « l'art il y est dans la nature ». Il n'est pas platonicien. Il vit à l'époque de Luther mais n'est pas luthérien, et il fait partie de la grande culture catholique flamande.

Texte 124 : Poétiser patiemment.

Le but est de rester libre. Cézanne avait l'art de poétiser patiemment.

Texte 125 : Témoignage d'éternité.

A partir du moment où nous passons à l'être, nous avons en nous des traces d'éternité, selon Leibniz. Normalement ça enclenche sur une éthique.

Texte 126 : De la matière en son être.

Libre-venue depuis le lieu d'un en-retrait.

Hypokeimenon de départ (archè) : c'est lui qui porte cette libre venue. C'est là où je tire profit de la Mémoire comme Donneuse en retirement.

Texte 127 : Par la force de l'amour.

Texte 128 : Fragment mais d'un univers artistement solidaire.

Que nous soyons en tant qu'individu un fragment de l'univers, nous l'acceptons. L'univers, lui, par contre est formidablement unifié, organisé. « Nous ne sommes pas un empire dans un empire, mais une partie de la nature » (Spinoza).

Dans l'œuvre d'art l'artiste est le mieux placé pour découvrir, pour « monter » un paysage, il va associer les fragments entre eux.

L'impressionnisme est intéressant à ce niveau-là. L'univers est un fragment de nous-même : si on prend l'univers dans son entier, c'est une totalité ouverte : il est dans chaque fragment. On peut lui donner le nom d'Un Tout. Toutes les monades sont reliées entre elles chez Leibniz.

L'Un Tout : tout se tient ; on le sait aussi avec les progrès de la science.

Texte 129 : Cette parole de Marc Aurèle.

Empereur romain stoïcien : « Pensées pour moi-même ».

1^{er} paragraphe : on a les trois transcendants (le vrai, le bien, le beau); c'est ce qui structure les Tracés imagologiques. Je ne les situe pas dans un monde intelligible, mais dans l'Un Tout. Ils effectuent une transcendance, ils nous surélèvent vers un point de vue à même d'unifier notre existence et de les coordonner.

Comment les coordonner car je ne suis pas platonicien, alors je n'en fais pas des Idées. Il me faut les situer dans l'Un Tout, dans un cosmos unifié. En tant que peintre, je tente de les coordonner dans mon

existence de peintre, ce qui s'appelle produire une éthique. Le peintre essaie de faire bien. Ici on ne l'entend pas trop au plan moral. Le peintre sent où est le bien de son propre travail.

Le beau, c'est ce qu'il recherche.

Le vrai, il sait qu'il n'est pas scientifique ni religieux. Le vrai, il va le trouver dans l'appréciation qu'il se fait, en tant qu'artiste peintre de tel ou tel sujet qu'il va cueillir dans la nature. Il ne prétend pas nous faire découvrir une vérité objective, mais témoigner d'une vérité subjective. Tout ça ne vaut que si on n'est pas platonicien, mais ça vaut si on est stoïcien.

Séance du 24.11.20

3, 4, 5 : « l'âme est dans le corps comme le pilote en son navire » Platon.

De dessous les choses : à la Renaissance on cherche à retrouver cette puissance cachée dessous les choses, c'est une expression courue.

6 : *l'ergon* : le travail, œuvrer.

7 : le divinement terrestre.

8 : *animation* : l'âme comme principe d'animation, toute l'Antiquité l'entend comme ça.

9 : *hypokeimenon* : puissance cachée de dessous les choses. Je prends le terme hypokeimenon pour ne pas utiliser le mot substance.

10 : propos de Marc Aurèle (mort en 180 après J.C).

de nous épanouir en elle-même : quand je peins le tableau, c'est l'œuvre qui m'épanouit, au fur et à mesure des étapes. Marc Aurèle avait pour lui de soutenir toutes les Écoles philosophiques grecques, quelles que soient leurs orientations.

Texte 130 : Pour que des êtres trouvent à s'entr'exister.

C'est Leibniz : entr'existence. Les monades s'entr'existent, sont interdépendantes, s'entr'expriment ; on pourrait dire « centr'existent ».

Amour au sens de la *philia*, de la convenance des êtres entre eux.

Texte 131 : Dessigner.

On a parlé du dessigner solaire, plus haut. Dans Dessigner on a aussi signer. Le peintre cherche des signes, rassemble des signes.

Texte 132 : Un signe de sauf-garde.

1 : il faut retourner vers l'originaire, ce point origine d'où émerge le phénomène pour une perception. Je n'entends pas originaire sous la forme du temps, mais surtout sur celle de l'espace. Là origine = émergence.

2 : *destin* : comme se destiner à.

3 : *à* = rapport à, avec

4, 5 : c'est cela pour moi la beauté, pas une catégorie esthétique, mais *aïsthétique*, liée à la sensation, donc au corps.

Texte 133 : L'un de l'œuvre.

« u » minuscule et pas majuscule : je ne le prends pas comme un concept platonicien ou néoplatonicien. On part du constat qu'il y a pour le peintre sur le motif, de l'un, de l'individualité. S'il

Il y a de l'individualité, c'est qu'il y a un rapport au Tout lui-même ouvert à l'infini. Le peintre en nature pose un cadre (un rectangle en général) qui détermine un espace et un temps. Mais il a perception qu'il y a du Tout. C'est là où il va faire connexion des individualités entre elles. Cette conception est spatiale et temporelle (temporelle par exemple quand la lumière du jour tombe). On peut toujours poser la question de la fin (comme « analyse finie et infinie » de Freud). Un poème commence quelque part et pour le poète, il se termine aussi quelque part. Quand le poète considère qu'il a traduit ce qu'il voulait, il s'arrête. C'est vrai aussi pour un tableau.

Texte 134 : Par mille détours et autres passages secrets.

1 : *Bildung* : Bild. Il faut plutôt l'entendre comme information. Pour les Allemands, c'est plutôt éducatif : on forme un élève.

On s'est beaucoup servi de la culture comme idéologie. C'est manifeste dans les régimes totalitaires du XX^e siècle.

La Wirklichkeit : la réalité effective.

2 : *Idee au logis* = la télévision, la radio.

L'idéologie prétend faire reconnaissance de l'art, alors qu'en réalité elle le détourne de son origine, de sa fonction et de son originalité. Les émissions de télé consacrées à tel ou tel artiste me font souvent bondir, par leur misère intellectuelle.

3 : *naturel* : car l'artiste s'inspire de la nature. Et pour lui, ce rapport n'est pas culturel.

Dans les idéologies totalitaires, les premiers qui écopent sont les artistes. Il leur faut éteindre la Dite des artistes. Une Dite, c'est un discours, un langage.

En dehors des régimes politiques autoritaires ou même totalitaires, il y a aussi des mouvements d'idées dominants. Pression de l'idéologie de l'art abstrait avec la Gauche communiste. Pression de l'Académie avec Napoléon, quand il fallait peindre « romain » au temps de l'empire napoléonien.

Il est vrai aussi que le pouvoir politico-culturel a créé à chaque fois les Salons pour surveiller tout le monde. Sous le prétexte d'imposer une morale sociale.

4 : Idée-fixe : une Idéologie pour domestiquer les masses. « I » majuscule pour faire référence à Platon. Michel D'Hermies appelle Platon le premier censeur de l'histoire.

Le Temps : c'est l'être ; le processus de dévoilement de l'être, donc de l'œuvre. On fige tout pour maîtriser tout. Le Temps ne peut plus aller libre.

5 : Les artistes vont toujours trouver un détour ou un passage secret pour contrer la mainmise d'une idéologie sur l'art.

Texte 135 : Entre nature et peinture.

Ce n'est pas ça que nous révèle l'art en réalité. Exemple du tableau « La laitière » de Vermeer : Vermeer nous transpose, en habillant de la façon qu'il souhaite, de telle manière qu'on va trouver très beau la laitière, le fond, les objets sur la table. La beauté n'est pas là a priori dans une scène de genre. C'est le peintre, parce qu'il cherche la beauté, qui va se donner les moyens de la traduire, de la transcrire, de la transposer, de la transcender dans une œuvre picturale.

Texte 136 : Du passage des sens au monde.

Je vais jouer avec le mot « sens ». Il y a ce qui fait sens au niveau de la prime sensation (1) (niveau immédiat), vue, ouïe, goût, toucher, etc. Il y a ensuite (voir Merleau-Ponty) la perception (2) : processus d'élaboration. Il faut garder en tête cette formule : « rien n'est dans l'intellect qui ne soit auparavant passé par les sens » d'Aristote. Dans la perception il y a un processus d'intellection (3) qui fait un tri énorme. Ensuite : signification (4) et interprétation (5).

Qu'est-ce que la chose signifie pour moi ? Par addition des différentes interprétations, de beaucoup de personnes, elle tend vers un universel.

1^{ère} phrase : ça va de soi.

avènement de leur propre signification (celle des sens) : 5^{ème} niveau.

Sans craindre de se laisser toucher par la beauté du monde : tout le problème posé est : que recherche le peintre ? Enfant, il perçoit confusément qu'il y a de la beauté sous-jacente dans la nature. Comment trouver beau quelque chose sans en faire immédiatement un objet d'appropriation. Heidegger nous dit : en s'appropriant à la chose. Se met en place le travail de la signification picturale. L'enfant va s'approprier à la beauté.

Les gens ont peur de la beauté ; le nihiliste a peur du monde. C'est douloureux, la quête de la beauté. Parce que ce quelque chose que je trouve beau va vieillir ou disparaître. Le peintre ou le poète, par l'intellection s'en tient dans la perception de la beauté à l'instant. Ayant engrangé la beauté dans l'instant, le peintre la transcende au moins pour lui-même, pour l'éternité. C'est douloureux. Il veut s'approprier au monde. Il poursuit sa quête d'instant en instant.

Dernière phrase : reconnaître la participation significative de nos sens à ce monde.

Texte 137 : le détail en son caractère.

Daniel Arrasse : « le détail en peinture ». Il a voulu nous rendre sensible à la présence d'un simple détail. Yves dessine un pont (comme son plus récent « dessin à Gérard »). Il s'agit d'établir une composition telle que chaque détail se met en rapport avec les autres détails. C'est en harmonisant (Harmonia) tous les détails pour qu'ils se répercutent tous à l'infini les uns avec les autres, que procède le peintre. Ça vaut aussi pour un poème.

Texte 138 : Répartir du temps, départager de l'espace.

Il est question d'une répartition : un répartir.

Partition, entre d'un côté (1) : parties à côté d'autres parties (Descartes)

Et de l'autre côté (2) : mettre ensemble des éléments de manière harmonieuse.

Un partage entre en jeu : le peintre fait un « repartage » des éléments. Le partage fonctionne dans le temps : un part'âge. Il faut aussi de l'espace pour un partage. C'est l'harmonie qui crée la juste répartition.

Texte 139 : Nature artiste.

La nature, les Grecs ne l'entendaient pas comme nous autres les Modernes (c'est-à-dire après Descartes). Les Latins, les Médiévaux, les Renaissants non plus. La réaction romantique n'existe qu'à s'opposer à une compréhension uniquement technoscientifique de la nature.

On a écrit beaucoup de belles choses depuis 1950 sur l'histoire de l'idée de nature. A chaque grande époque, l'être humain a une notion différente de la nature. Ronsard voyait des sorcières dans la forêt (L'ode aux démons). A partir de Descartes, si on excepte les Romantiques (Hölderlin, Novalis, etc.), la nature n'est plus sacralisée.

Cri de l'être : l'écrit, le graphié : ce geste hautement élaboré. Quand le bébé apparaît au monde, il crie. Puis il crie les premières semaines. C'est en ce sens que j'emploie le cri de l'être. C'est la façon dont je conçois le cri de l'être. Quand on a peur, on crie. Il y a une trace du cri même après. L'être s'annonce d'abord à nous dans un cri, avant que ça ne parle. Il se signale à nous par un cri indescriptible, intraduisible.

De l'humain en son être : pour les gens, l'être c'est l'être humain. L'être en philosophie n'est pas réductible à l'être humain. Pourquoi les philosophes ont-ils inventé cet étrange concept ? Un concept rassemble en lui plusieurs dimensions et significations cohérentes entre elles. Voir Schelling : « Recherches sur la liberté humaine et les objets qui s'y rattachent » (objets au sens de visée, dimension).

L'humain, c'est un concept (l'humanité). Quel sont les points de ressemblance entre Hitler et René

Char ? Même pas 10%. Pour un philosophe, l'être humain se définit d'abord de son être : da-sein = être le là. Et non par son corps biologique. Chez Heidegger le da-sein, l'être le là, est seulement l'être humain. Seul le dasein a une perception de la différence entre l'être et les étants. L'être humain (l'être le là) est connecté, relié à l'être. Il est le seul à avoir perception du temps donc de l'être. L'ipséité du dasein (le véritablement être du dasein) lui est primordial avant même qu'il ne rentre en contact avec d'autres types d'êtres. L'être le là est ce type d'être. Andrée est un type d'être, le tableau un autre type d'être.

Dans l'histoire de la philosophie, le être le là (formulation heideggérienne) s'appelait soit créature, soit mortel (un être en relation avec les Immortels). Avant la formulation heideggérienne, l'être s'appelait Dieu, le divin.

Dans le monothéisme on parle des créatures, et l'être est Dieu.

Dans le polythéisme, ce sont les mortels et l'être est le divin.

L'être humain (prenons l'un d'entre nous) est multidimensionnel : c'est une femme, un corps, une profession, etc. Cet être il faut concevoir qu'il n'existerait pas sans sa relation incessante avec la multitude indéfinie des autres êtres. D'où le fait que cet être est en relation constante avec le là de l'être : de tout l'ensemble indéfini des êtres. Ce qui fait que l'artiste peintre figuratif va porter son regard graphiant sur la nature. Pour le peintre, le bureau, la poutre, etc. sont de la nature.

La présence de l'humain en son être : l'artiste recherche la présence de l'humain en son être (au sens de l'ensemble des êtres de la nature). Vermeer n'avait pas besoin d'aller en nature, la nature était présente dans sa maison. Reprenons l'exemple du tableau La laitière : ça lui aurait paru inintelligible de ne peindre que la laitière (que la forme du corps habillé). On ne s'étonnera pas qu'il accorde autant d'importance au visage qu'à la cruche, au mur.

Le visage, la cruche, c'est ce qu'Heidegger va appeler l'être. La lumière de l'être : il est dans tout le tableau. La philosophie de Heidegger est une philosophie de la relation et non plus de la substance.

« Dans l'eau de la fontaine

Séjourne le mariage du ciel et de la terre ». Séjourne = trouve un le là. Si Heidegger n'est pas là, la fontaine non plus n'est pas là.

Être et relation, c'est la même chose chez Heidegger. L'être n'est que relation. Dès lors, tous les étants sont en relation ontologique avec l'être.

Humus de l'être ... : Je passe la vitesse supérieure : l'être est l'humus, le terreau du devenir.

Sans rupture ontologique : c'est Heidegger.

Sans dislocation cosmique : c'est anti-platonicien. Sans déchirure dans la texture de l'existence. Je suis constamment en relation avec tous les étants, c'est-à-dire tous les existants.

Le dasein : Heidegger le tire de Schelling.

Chant : Rilke : « Chant est existence ». On n'est plus dans le cri, mais dans l'approche poétique de notre présence au monde.

Champ : c'est l'espace.

Trans-parait : venir à l'apparaître, marquer une transcendance. Venue transcendante depuis le lieu même de l'être au paraître. Au par-être. Ce que fait Cézanne devant la Sainte-Victoire.

D'une nature artiste : c'est très couru à la Renaissance, et remis en avant dans le mouvement romantique, dont l'apogée est atteinte dans l'impressionnisme.

Texte 140 : La portée picturale.

Dessigner : on accorde de manière générale aux grands de la Renaissance la faculté d'avoir porté très haut l'art du dessin.

Dessigner au sens de redécouvrir du signe dans la nature et l'inclure dans la peinture.

Texte 141 : Passer alliance avec la Mimêsis.

Texte 142 : D'un lieu à l'autre.

La peinture n'est pas une occupation. Occupation au sens de s'affairer à. Comme un médecin s'occupe de son patient (pas au sens du loisir culturel).

Esthétisant : le peintre n'est pas un esthète, c'est un poète. Il poétise sa propre existence. Pour l'aïsthesis des Grecs, je suis d'accord : au sens du sensible, du sensibilisant.

Texte 143 : Inscrire l'image.

Le rapport entre l'Image et le divin. Image (« I » majuscule) pas au sens actuel de l'image. C'est comme ça que les Antiques conçoivent l'image qui est réceptacle vivant du divin.

Texte 144 : De l'adresse picturale.

Adresse : comme adresse à (lieu d'habitation) et comme finesse d'une gestuelle.

Texte 145 : L'exercice en acte de la poiesis.

Texte 146 : Comme auprès d'une Source de Mémoire.

Vie : *l'intelligibilité de la matière* : pour moi la matière est intelligible.

Participant : La science moderne ?

La science moderne n'arrive pas à unifier le Tout. La beauté est une caractérisation que la science ne prend pas en compte.

Habiter en son monde : Nietzsche et Heidegger.

Mémoire amoureuse : il y a au moins deux façons courues d'entendre le terme mémoire.

1 : mnémosyne : memoria=>mémoire. Pour les Grecs du VII^e au V^e siècle. Mnémosyne est la mère des neuf muses. C'était une déesse ; on est dans la mythologie.

2 : mémoire au sens des Modernes. Neurologie et histoire. C'est une faculté propre à un être humain de garder quelque chose en stock.

Dans *Mémoire amoureuse*, je parle de mnémosyne, qui fonctionne en partie comme réservoir. Mais réservoir qui a pour lui d'établir la continuité d'un sens. Sa spécificité intrinsèque est qu'elle permet un aller-retour constant entre des significations que l'amour unifie.

Texte 147 : Danser l'orange.

C'est Rilke. Je ne défends pas tellement la position de Horace, le poète latin, bien que je l'accepte. Voir de Rensselaer W.Lee : « *Ut pictura poesis* ». Humanisme et théorie de la peinture XV^e-XVIII^e siècle. Macula 1991.

Paragraphe 1 : *Ut pictura poesis* : la poésie est comme une peinture pour eux. Toute la poésie, la peinture et la sculpture gréco-latine sont récapitulées dans la formule d'Horace.

C'est le statut de l'image qui est là-dedans. La poésie utilise des images, comme la peinture (ut veut dire comme). Je l'inclus, mais ce n'est pas cette transposition qui m'intéresse. Il n'empêche que la poésie engage le statut de l'image, ainsi que le fait la peinture.

L'herbe blonde dans l'amandaie (poème des Originaires d'Exil) : est-elle blonde ? Non. Tout bascule entre l'objectif et le subjectif. Tous deux impossibles à dire. Il nous reste la route des humaines perceptions, pour autant qu'on ne prétende pas faire dans l'objectif.

Danser l'orange va vouloir dire opter pour une figure de danse dans notre façon de vivre, la liberté de s'accorder un pas de danse, sans prétendre à une quelconque objectivité.

La beauté n'est ni objective, ni subjective. La vraie question qui est posée là est : qu'est-ce que je veux vivre ? Si je veux vivre les choses, les êtres, les événements en poète, je sors du cercle d'une vérité objective. Ça pose la question de la liberté, la question de la vérité. Nietzsche : « heureusement que

nous avons l'art pour ne pas périr de la vérité ». L'art est un mode de vie distinct de la quête d'une vérité objective, scientifique.

L'esprit nous met en liaison avec les figures pour Rilke : ce qui s'appelle danser. En général je danse sur une musique. Il s'agirait d'écouter la musicalité de la nature.

Figures = images.

Lui gâter (dans citation) : au poète.

Sachons l'image (dans citation) : apprenons (découvrons, prenons leçon) auprès de l'image.

1^{er} poème : il ne parle pas de manière objective.

Tout le texte 147 va balancer entre objet et chose.

Paragraphe 2 : c'est étonnant que l'homme il y a 32 000 ans ait tenu à laisser des traces de ce qu'il ressentait et voyait : une transcription, une transposition.

Danser l'orange, car Rilke est un poète orphique. Il prend appui sur Orphée, dieu de la musique et de la danse. Il veut être l'orange. Entrez dans une autre histoire du fruit que sa botanique.

Paragraphe 3 : *primordialement l'Ouvert* : Heidegger le reprend dans un sens non rilkéen, d'abord parce qu'il est philosophe. Heidegger parle de l'Ouvert de l'être. Alors que chez Rilke (voir Agamben) l'Ouvert est un espace physico-mental. Pour Rilke, les animaux sont dans l'Ouvert ; ce n'est pas le cas chez Heidegger. Pour Heidegger, les animaux sont pauvres en monde. Alors que pour Rilke, les animaux sont le monde ; ils sont l'Ouvert du monde, comme l'orange. Rilke a une vision quasiment mystique de la nature. Il nous dit qu'il s'agit pour nous (Sonnet à Orphée), et je le suis, « d'entrer dans le plus vaste cercle ». Vivre les choses dans une ouverture quasi mystique du monde de l'orange, que vit l'orange. Nous quittons la position sujet / objet. Heidegger ne veut pas glisser dans le panthéisme.

Rilke a une perception très aigüe de la mort. Heidegger lui emprunte aussi à ce niveau-là. Quand Balthus dit « la peinture est une prière », il est rilkéen.

Ton arbre de l'extase (dans citation) : de l'orange. Extase : s'ouvrir autrement à une présence.

Paragraphe 4 : *native imagination* : pour l'homme des cavernes.

Dans ce poème « Dans cette Nuit... » Rilke s'adresse à nous.

Dans les deux derniers vers, tout entre en fusion : mélange terre et eau.

5 : « l'erreur... » (dans citation) : il va découvrir qu'il y a de l'être.

Entier tapis de gloire (dans citation) : pour Rilke, la nature devient un entier tapis de gloire.

6 : *le point pivotant* (dans citation) : c'est le point pivotant de la danse, en danse classique. Conquérir le point pivot.

1^{er} vers : il s'agit de se faire sourcier amoureux de l'être, pour vivre les transformations, transmutations incessantes de la nature.

7, 8 : *les pertes de la terre* (2^{ème} sonnet) (dans citation) : la nature est prodigue, dit Nietzsche (la biodiversité) ; elle ne calcule pas ses productions, elle produit. Le point pivotant sur lequel s'entrelacent tous les pas de danse, tourne autour d'un axe que Rilke appelle le cœur. Chez les derviches : extase ; ils recherchent l'abandon des quotidiennetés.

Strophes 3 et 4 : « *Les empressés...* » (dans citation) : Rilke connaît bien Hölderlin : renvoi à « à grand peine il (l'homme, le Rhin) délaisse ce qui près de l'origine a séjourné : le Site ».

L'homme séjourne sur cette terre, mais seul demeure ce que fondent les poètes.

10 : *Dans la danse d'être des Graphies...* c'est admirablement montré dans les peintures de Vermeer, qui laisse être les choses.

Dans le chant, on entend s'enchanter.

11 : « refert... nomina » : soit on traduit ce passage comme à la première ligne, soit comme à la deuxième, ceci pour les quatre fragments. Le premier fragment correspond à « ut pictura... erit » ; le deuxième à : « similisque... pictura » ; le troisième à : « refert... sororem » ; le quatrième à : « Alternanque... nomina ».

Pour sortir des ornières d'une écoute courte de ce texte latin : « c'est pourtant ... œuvres », je vais essayer d'ouvrir différemment et je passe aux peintres chinois.

Et « *alternanque* » : en alternance.

Ils ne sont pas : les peintres chinois.

Ils ont donc la même perception, dans deux cultures différentes.

Sans traces : paragraphe commençant par : Le traducteur de Shitao... : le peintre chinois veut que le Tao soit là ; il n'a pas besoin de marquer sa visibilité. Le peintre trace, mais évite les traces, retrouvant le chemin du Tao. La nature est faite de traces partout (Tout est Tao, tout est chemin), mais il s'agit pour le peintre de ne pas faire des « traits », parce que tout se tient. Il monte son œuvre à l'écoute des traces du Tao. « Tout est chemin » pour Heidegger.

Dans mes « Paysages de neige », je cherche les « traces » de neige qui sont les traces même de ma propre enfance. C'est le poète qui part en quête des neiges. Lorsque quelqu'un va voir le premier « dessin de neige pour Gérard » au Val Suzon, il peut savoir que j'y suis allé avec Gérard.

J'aurais tendance à renverser la formule « ut poësis pictura ». Si je décidais d'écrire un poème sur les neiges, je repasserais par l'image pour me tirer d'affaire. Dans deux des « Dessins de neige pour Gérard » je vais introduire un pont. De même, le thème du chemin, de la chapelle. On partait, enfants, de la maison Halal, le soir de Noël et on montait retrouver nos cousins dans une autre maison. Je revois l'image de ce chemin en moi.

Paragraphe commençant par « Nous voyons s'affirmer ici, » : « *à la terre en repos...* » : Rilke.

Paragraphe commençant par « Tout au long de l'âge d'or... » : *le Kalli-graphique* : Kallos en grec = le beau. Calligraphie = graphier le beau.

Paragraphe commençant par « Qu'en est-il alors... » : *phainestai* : l'apparaître. Phai = lumière. (Phos). L'apparaître = la lumière de l'être pour Heidegger.

Paragraphe commençant par « Le poème VI... » : *jeu de forces* : Rilke.

Séance du 8.12.2020 :

Texte 148 : Être à l'heure au rendez-vous des choses.

Paragraphe commençant par « Le mode propre... » : *le caractère ontologique de notre présence* : rapport de être à être.

Paragraphe commençant par « Les choses que je regarde » : on est dans le sillage de Rilke, Merleau-Ponty, Heidegger.

Paragraphe commençant par « Au fond... » : *s'éteint avec mesure* : les Grecs.

Paragraphe commençant par « Dans l'œuvre de Vermeer... » : si on reprend l'exemple de « La laitière », Vermeer fait de ce geste une icône, car il a vu un accord d'être à être.

Texte 149 : Le jeu de l'en-retrait.

« Nature aime à se cacher » (mauvaise traduction, il faudrait lui préférer : aime l'en-retrait, ou aime le retirement).

Héraclite : « Le temps est un enfant royal qui joue au tric-trac. D'un enfant il a la royauté ».

Texte 150 : Aux sources sacrales.

Obtenir l'unité du Tout : le Tout est Un. L'Un Tout.

L'Un n'a rien à voir avec le Un de la mystique catholique ou musulmane, c'est-à-dire l'Un néoplatonicien. Ces mystiques mettent à l'écart le Tout des Grecs, le En to pan. Les soufis, à l'inverse des orthodoxes de l'islam ou du christianisme, sont accusés de considérer Dieu comme le Tout ; on les a suspectés de panthéisme.

Texte 151 : De l'exister en son apprécier.

Fonction essentialisante : essentiel, qui vaut son pesant de vérité.

Texte 152 : La demeure d'une œuvre.

1^{er} paragraphe : *espace* (verbe) : créer de l'espace.

2^{ème} paragraphe : le temps est l'*image mobile de l'éternité* : la tradition fait dire cela à Platon, mais Rémi Brague le remet en question. Le temps comme *chronos*. Dans l'éternité il n'y a pas de temps.

Loin d'être : je m'oppose.

image le déploiement : image (verbe).

Le déploiement d'un vivant espace de la pensée : il ne peut pas y avoir de la pensée sans temps, c'est ce que va découvrir Heidegger.

4^{ème} paragraphe : dans tout acte s'active du temps. L'acte de peindre va « espacer » du temps, créer de l'espace au temps, comme pour toute activité.

5^{ème} paragraphe : l'âme crée un œuvrer, un acte. Il faut penser pour œuvrer. Il faut tenir ensemble les trois termes : image, œuvrer, penser. Avec Aristote « l'âme ne pense pas sans image ».

6^{ème} paragraphe : Dans ce texte, image = faculté d'imager : l'imagination.

Dessin d'un triangle pointe en haut. Les 3 côtés correspondent au temps. Angle en haut = image. Angle en bas à droite = le penser (l'âme). Angle en bas à gauche = l'œuvrer (le vrai) (la chose). L'espace interne du triangle = l'espace.

Paragraphe suivants : Heidegger nous dirait que la Joconde n'est pas un objet, c'est une chose qui rayonne pour chacun de manière subjective.

poïein = l'œuvrer.

Poïésis = le mode de production de la nature. L'œuvrer de la nature est le poïein.

Dernier paragraphe : *le Jeu* : comme symbole du monde (Eugen Fink).

Chez Héraclite, le Jeu = le cosmos. (Eugen Fink 1905-1975, est une des grandes figures de la phénoménologie).

Texte 153 : Re-connaissance.

Re-connu : à nouveau connu.

Texte 154 : De l'initial au vital, l'aller est retour.

L'aller est retour : ce monde que l'on prétend extérieur (métaphysiques de la subjectivité, Descartes, la spiritualité chrétienne). L'homme intérieur opposé à l'homme extérieur, le corps de chair tel qu'il est conçu dans la spiritualité chrétienne.

Pour les Chrétiens : intérieur opposé à extérieur (corps, matière, sensible).

Pour les Abstraits : cette opposition intérieur/ extérieur est forte ; ils ne veulent pas du mélange entre la forme et la matière.

Pour moi : intérieur et extérieur ne cessent de communiquer sans se défaire l'un de l'autre. Yves dessine un schéma : un huit, intérieur dans la boucle de gauche, extérieur dans la boucle de droite.

Texte 155 : Dis-position.

Platon pour disposer au christianisme : Pascal.

J'écris dis-position pour rompre avec cette façon de voir.

Texte 156 : Méditer le pinceau à la main.

Sensation de ses moyens : qu'engage sa propre sensation (aïsthesis).

Cézanne ne cesse de le dire.

Sainte-Victoire : au 2^{ème} paragraphe est une allusion à Cézanne.

Cézanne dit qu'il s'enracine dans sa sensation propre à lui-même. Van Gogh dirait la même chose.

« *je sens parce que je sais, je sais parce que je sens* » est une phrase d'Yves.

Dynamis = *energeia*, le passage de la sensation à la perception, et à la signification : c'est ce qu'Aristote appelle le passage de la puissance à l'acte.

Van Gogh : « *Et s'ils osent se dire primitifs...* » : si seulement ils étaient un peu plus primitifs, plus près de leur sensation, ils ne se moqueraient pas des impressionnistes.

Le vocable : (avant-dernier paragraphe) : le vocable des primitifs.

Natif : = primitif.

Texte 157 : La philialité du peintre.

Paragraphe 2 : *une réalité pure, en soi* : on pourrait dire que la peinture est un art limité, que la photographie fait mieux. Cézanne a peint la Sainte-Victoire. On pourrait la photographier de mille points de vue, on ne ferait pas mieux que lui. Le véritable absolu auquel se confronte la pratique est la nature. Le but est de tenter de vivre cette nature artistiquement, *aïsthétiquement*.

Réalité pure, en soi : c'est Pascal qui dit : « à quoi bon peindre la nature ? ».

Paragraphe 3 : *ergon* : c'est le travail, la mise en œuvre.

La manœuvre : qu'on peut entendre comme une manne œuvre, la manne miraculeuse.

Paragraphe 4 : le mot *phainomenon* porte en lui le terme « lumière » : « *phos* » en grec. Le *phainomenon* grec ouvre la route à toute la « *phénoméno-logie* ». C'est la *Lichtung* de Heidegger ; on va peindre ce sur quoi l'être ouvre, à savoir sur un étant.

Paragraphe 9 : *phileïnement* : = amoureuxment.

Suivre une *philia*, une filiation.

Texte 158 : Passage à la limite.

L'être, c'est toujours ce qui passe à la limite. On peut entendre la limite de différentes façons. On a affaire à un espace, celui de la toile. Le peintre, par le jeu des compositions, situe les éléments dans la toile. Il va rencontrer plein de limites (sans parler de ses capacités techniques). Chaque élément fait limite vis-à-vis de l'autre. Ou bien on entend ces limites comme barrières, ou comme passages, ou comme chemins. Pour moi, la limite est un passage, la lime, qui est une frontière qui marque deux espaces. La seule limite que le peintre connaît sont ses capacités d'expression.

Où est l'être ? Il ne faut pas le chercher comme un étant. Il ouvre la perception (phénoménologique). Il y a d'autres limites encore : on s'amuserait à mettre dix artistes peintres devant la Sainte-Victoire, le monde du premier serait différent du monde du suivant, etc. La limite c'est ça aussi : le point de vue perceptif différent chez chacun des peintres participant à cette expérience imaginaire.

Texte 159 : Interdépendance et consistance.

Scaliger est un lecteur d'Aristote, un humaniste du XVI^e siècle.

Texte 160 : Intuitionner.

Spécularité (2^{ème} ligne) : le spéculaire c'est le miroir. On a une vision qui se réfléchit au miroir et qui nous revient. La notion de matière n'existe quasiment plus. Jusqu'au XVI^e siècle on avait la notion de matière (*hylê*) d'Aristote. Le terme atome commence à circuler dans les années 1580-1600. Aristote n'a pas accordé crédit à Démocrite. Quand le « *De natura rerum* » de Lucrèce (1^{er} siècle), est imprimé au XV^e siècle, la notion d'atome réapparaît. Entre 1600 et 1700 le débat revient : de quoi est constituée la matière ? Le terme *atomos* est acquis à la fin du XIX^e siècle. Cette notion de matière, au sens commun, n'existe plus pour les physiciens actuels.

Dessin au tableau : rectangle qui symbolise un miroir ; une flèche y pénètre, c'est la vision ; une flèche en sort, c'est l'interprétation.

Spéculatif = interprétation et conclusion que nous tirons d'un réfléchir au miroir. Imaginons la nature comme un fantastique miroir.

Cet art de penser sans spécularité est l'intuition. Kant ne voulait pas en entendre parler. L'intuition intellectuelle est une vue directe qui ne passe pas par le miroir : là on passe à la métaphysique. Ça peut être le gros délire, pour Kant, comme voir les anges, parler avec la Vierge Marie, etc. Moi, je pose un miroir dans l'intuition, mais c'est un miroir sans tain : animaux et plantes sont des miroirs sans tain. Il ne reste pour moi qu'un chemin, c'est l'amour. Seul l'amour nous sort de la spécularité. L'intuition amoureuse est le chemin de l'altérité.

Prenons le tableau Ulysse IV : quand je fais les maisons de Flammerans, je me dis ça, c'est mon « chez moi », où je suis de retour, quand je m'acharne à dessiner. Sur ce même tableau, quand je dessine le peuplier, je ne me dis pas « ce n'est qu'un arbre ». Je ne suis plus dans le spéculaire, mais dans l'altérité. « Je est un Autre ».

S'étrangeant : 3^{ème} ligne : sortir hors de, quitter le lieu.

Paragraphe 2 : je tente de traduire que je deviens un Je peignant.

La pluie qui fertilise : Je suis cela, ce n'est pas un moi.

Geste que guide : l'âme guide le geste de donation amoureuse. C'est l'âme qui guide et qui donne.

Atome de temps : Heidegger dirait de l'être, pas de la matière.

L'être anticipe, ouvre. Il y a une multitude de mondes à venir.

Eternelle harmonie des Sites du Destin : ces sites nous attendent. Nous sommes là, en 2021, dans un site du destin. Mais il s'avance vers nous, ce qui ouvre. Le destin fait ouverture, c'est ce qui ouvre ma destinée.

Paragraphe 3 : *Rassembler la sensation* : elle n'est pas dans le vide, mais dans un lieu *cosmique*, la terre par exemple. Elle fonctionne par rapport à une multitude infinie de choses.

Toute sensation a une *intelligence singulière*, se nourrit de singularités. Là, je tente de dire qu'il nous faut donner un autre sens à la sensation : elle n'est pas qu'un point de vue subjectif sur les objets d'un moi autonome, omniscient.

Paragraphe 4 : *L'écriture de l'invisible* : l'invisible, c'est seulement ce que je ne peux pas encore voir, mais ce n'est pas un domaine séparé du visible.

Texte 161 : Ce qu'il faut savoir de l'essence de l'art.

En Kaï Pan : l'Un Tout.

On laisse la parole à Van Gogh.

Texte 162 : L'ami du temps.

Là, je suis einsteinien, un homme de la deuxième moitié du vingtième siècle, à qui on a appris qu'il n'y a pas d'espace séparé du temps : l'espace-temps. Là où il n'y a pas de temps, il n'y a pas de vie, pas d'espace.

L'eau : je fais référence à saint Augustin : « si on ne me demande pas ce qu'est le temps, je crois savoir. Si on me demande ce qu'est le temps, je ne sais plus ». Saint Augustin prend l'exemple de l'eau qui coule entre les doigts. L'eau est le contenu mais on n'a pas le contenant suffisant pour toute l'eau, ou pour le temps.

Référence à la cosmologie d'aujourd'hui : Marc Lachieze-Rey, filmé chez lui, dit : « le temps n'existe pas ». C'est aussi ce que dit Etienne Klein : un temps objectif dans la nature sans rapport avec l'humain n'existe pas. C'est une donne de la subjectivité humaine.

En lui se décante l'Un de l'œuvre : dans le temps comme horizon de toute vie. Seul le temps est la mesure de l'horizon de toute vie pour moi. C'est parce que nous sommes vivants que nous pouvons

extrapoler. Les années-lumière mesurent l'espace : horizon cosmologique = environ 70 à 100 milliards d'années-lumière.

L'horizon de la vie humaine c'est le temps, ce n'est pas l'espace. L'espace est un marqueur du déploiement du temps. Un temps objectif, ou un temps transcendantal n'existent pas.

L'un de l'œuvre : dans le tableau Ulysse IV par exemple : l'Un rassemble tous les éléments. L'Un de l'œuvre, c'est le déploiement du temps : il me faut du temps (et le petit bout d'espace de la surface de la toile). Il faut du chronos, et de l'aïon (durée non datable).

Leibniz et le Grand Arnauld (un contradicteur de Descartes) se disputent car le Grand Arnauld conteste à Leibniz le rapport entre l'Un et l'être (au sens de Platon qui met l'Un bien au-dessus de l'être). C'est l'Un du « Parménide » de Platon. Lacan dit : il y a de l'un ; il en fera l'un-père.

L'artiste peintre doit arriver à l'un de l'œuvre.

Leibniz dit : quelque chose est si elle est « un » être. Pour Arnauld, quelque chose est dans son être ; quelque chose est depuis son être. Il est du côté de Platon.

Dans la correspondance entre le Grand Arnauld et Leibniz, on trouve : « ce qui n'est pas véritablement un être n'est pas non plus véritablement un être ». Leibniz accentue sur le « un », le Grand Arnauld accentue sur « être ».

Leibniz avec la monadologie : discours sur la monade. Une monade est une unité existante. Pour Leibniz, Dieu produit les monades ; elles communiquent par une harmonie préétablie par Dieu.

Un « être » pour Leibniz est un agrégat de monades. Leibniz est du côté d'Aristote.

Les monades sont chacune un être et sont reliées entre elles, mais en restant un.

En dessinant, je ne cherche pas l'un de Platon, mais l'unité de l'œuvre.

Point d'unité : au sens d'il n'y a pas. Le peintre ne compte pas les heures. Une fois l'unité du tableau obtenue, il arrête. C'est l'Un Tout qui le guide.

Se Trans-garde : se poster en garde au-delà ou par-delà. Car sauvegarde de l'Un Tout.

Le passage de son repos comme mouvement : Il y a partout repos et mouvement : un corps est en repos et en mouvement. En physique moderne tout est en mouvement. Donc ce repos est subjectif. Mais dans ce passage du texte, on évoque la succession du repos et du mouvement des gestes du peintre.

La Joconde est en mouvement à travers le temps : c'est la dialectique du mouvement et du repos. Ce n'est pas un mouvement spatio-temporel, mais ça met l'âme (l'esprit) en mouvement quand nous regardons la Joconde.

Se Sauve-Garde le passage de son mouvement comme repos : mouvement comme repos engagent deux vecteurs : l'espace et le temps. J'ai cela en tête dans la Mise en Œuvre la dialectique de l'Un et du Tout. L'Un relié au Tout ; le Tout relié à l'Un. Ni le Un ni le Tout ne sont numériques, ils sont vivants. Par exemple, la couleur « bleue » du ciel sur le tableau est une transposition. Le mouvement et le repos unifient l'Un-Tout.

Paragraphe 3 : *lequel ne serait pas plus* : référence à la définition du temps par Aristote, au sens chronologique : « le temps est le nombre du mouvement selon l'antérieur et le postérieur ».

Paragraphe 4 : *L'Unité de son être* : de l'être du Logos.

Disant là : D majuscule car le Dit du Logos.

Le Logos va se déployer sur la surface du tableau en organisant l'espace, donc l'œuvre.

Le Logos est un discours rationnel, une organisation, une logique.

L'accès de l'étant au dire de son être : exemple : l'étant de la basilique Saint-Urbain (sur un Dessin de Gérard) va trouver dans cette organisation l'espace de son être. Sinon, le clocher partirait d'un côté, une fenêtre partirait de l'autre côté, etc. Le Logos rassemble, réunit. Autre exemple : un dialogue entre deux personnes qui parlent ensemble.

Car si l'apparaître de l'étant : Heidegger : il y a un phénomène d'apparition, au fur et à mesure, de l'étant dans son être. La basilique Saint-Urbain repose dans son être ; elle n'existe pas ailleurs au monde.

Retirement de l'être : l'œuvre (par exemple ce dessin) ne cesse de jouer de Retirement : on n'est pas collé à l'étant.

Il ne faut jamais objectiver l'être, ni le matérialiser. Cet être du retirement, qui fait en même temps donation et retirement de l'étant, c'est-le temps.

Paragraphe 5 : avènement d'appropriation : c'est une référence à Heidegger : se rendre au propre lieu de l'évènement, y être vraiment. S'approprier à l'être.

Paragraphe 6 : le temps qui perdure, *l'aiôn*, est l'appropriation évènementielle, « avènementielle » de l'être.

Son unification : l'unification de l'être.

Qu'il recueille d'elle : de son unité. Cette unité, elle n'est pas donnée au départ. Dans une vue de l'esprit (folle, impossible) on imaginerait que ce dessin soit fait en une seconde. « Le temps est un enfant royal, etc. » Héraclite.

Paragraphe 7 : *L'espace* (aïsthetique) tel que l'entend l'artiste, pas le géomètre. Espacement, ce qui crée l'espace.

Paragraphe 8 : le but est d'aller à la rencontre de l'être-un.

L'Heur : le temps (de la rencontre). Tout au long, il y a rencontre, dans le tressage des heures.

Paragraphe 9 : on pourrait se représenter cela comme un tressage, un « entretressement ». Pour que ce tressage prenne consistance, il faut bien tenir l'espacement et la temporalisation ensemble.

Sophôtatôn khronos aneuriskê gar panta :

Sophôtatôn khronos : le temps sage

Aneuriskê : découvre

gar panta : tout

Mais de façon plus complexe sont données 7 traductions possibles dans la suite du texte.

Le 13.09.2021

L'hypokeimenon :

La soirée sera consacrée à ce concept. Je m'appuierai principalement sur deux ouvrages :

1/ « la métaphysique d'Aristote. Le fondamental et l'essentiel » de Rudolf Boehm. Pose la question du fondement. Essential renvoie à essence, donc à Platon.

2/ « Le fondement selon Schelling » de Mikios Miclos. Schelling est disciple de Kant et de Fichte, ami de Hegel et Hölderlin.

Petite phrase de Van Gogh : si tu voyais la rangée de lauriers roses dans le fond, ils sont pris d'une ataxie furieuse. (Germination énorme, agitation, tremblement)). Il voit ce que les autres ne voient pas. Un jour où je dessinais sur le motif, en Espagne, au trou de la rivière, j'ai vu les lauriers roses et j'ai pensé comprendre ce que Van Gogh voulait dire. D'où mon retour à l'hypokeimenon et à Aristote.

Quand je dessine une Suite de fruit, un paysage, un portrait, je suis confronté à cette question de l'hypokeimenon, du fondement = du surgissement du phainomenon. Donc du « sujet » (subjectum).

Pour Heidegger l'hypokeimenon c'est la question de toutes les questions. L'hypokeimenon est un terme introduit, forgé, par Aristote dans Métaphysique VII 3. Aristote veut donner un statut à la matière, la hylé (contrairement à Platon).

J'ai relu la Métaphysique d'Aristote.

Hypo = sous

Keimenon = la jacence.

Un peintre, quand il est sur le motif, choisit un sujet (hypokeimenon =>subjectum =>sujet.

Les enjeux de l'hypokeimenon ? c'est la question de l'apparition d'un phénomène. Est-ce qu'on accorde à ce phénomène une assise ontologique ou non. C'est là qu'Aristote (Métaphysique VII 3) a hésité. Il a pensé : « non, la matière ne peut pas être suffisante en elle-même et par elle-même, pour assurer l'hypokeimenon ». Et tout est resté en plan. Cette question n'a resurgi qu'avec la phénoménologie de Husserl.

Un buisson de laurier rose fait hypokeimenon : Husserl est le disciple de Franz von Brentano, spécialiste d'Aristote.

Il y a une prise en compte du phénomène à la fin du XIX^e siècle, par les peintres « sur le motif ». On ne peint plus un arbre dans l'atelier. Auparavant, le premier c'est Constable.

Heidegger : « la merveille des merveilles, c'est que 'étant soit ».

Comment Aristote est-il traduit par les Latins ? Hypo ->sub et keimenon -> jectum donnant sujet. Ce qui porte le jet.

Kant (lecteur de Leibniz) dans la Critique de la Raison Pure interroge à partir de la philosophie de la connaissance et pose la question : qu'est-ce qu'un objet ? Comment se constitue un objet ?

Kant ne se demande pas ce qu'est un phénomène, mais il ouvre la porte en direction de la phénoménologie qui adviendra un siècle plus tard.

Rudolf Boehm, dans le livre que je vous ai cité, fait appel à tous les commentateurs d'Aristote du XVIII^e au XX^e siècle. Tous les scolastiques en ont parlé avant, mais ils ne le faisaient pas le lien avec la nature. Ça restait une question grammaticale, l'attribut du sujet.

Participant : sujet ou objet en premier ?

Il ne peut pas y avoir d'objet sans sujet. Et un sujet sans objet serait une pure vue de l'esprit.

Lacan a lu Aristote. Livre « Lacan lecteur d'Aristote » de Pierre-Christophe Cathelineau. Il va y chercher le sujet. Ce qui l'interroge c'est l'inconscient. Comment se constitue l'inconscient ? Il dit qu'il y a là-dedans une logique, une logique de l'inconscient. Lacan tire d'Aristote les 4 modalités : le nécessaire (le père), le possible (le masculin), l'impossible (la mère), le contingent (le féminin).

Lacan : « Le signifiant (le signe acoustique) se définit de représenter le sujet pour un autre signifiant ». On pourrait aller jusqu'à dire que le fondement c'est l'inconscient, mais c'est une extrapolation. Il nous travaille, c'est l'ergon. Il se manifeste par le rêve, le symptôme, le mot d'esprit, l'acte manqué, le lapsus.

Aristote pose la question du fondement pour se demander ce qu'est l'attribution : sujet de l'attribut.

Aristote : « traité de l'interprétation ». Je passe mon temps à faire des interprétations.

Nietzsche (à la suite de Schopenhauer dans la « Le monde comme volonté et comme représentation ») écrit « La volonté de puissance », qui est un conflit des interprétations. Livre de Jacqueline Russ : « la marche des idées contemporaines : un panorama de la modernité » 1994 : elle ouvre son livre par « Nietzsche prophète du XX^e siècle ».

Dans Métaphysique VII-3, Aristote : l'hypokeimenon c'est le jacent au fond

Ce qui l'intéresse c'est le rapport matière-forme. Pourquoi ça fait couler autant d'encre cet hypokeimenon ? Question du sujet qui est centrale dans les années 1940-1980.

« Mais le jacent au fond, l'hypokeimenon, c'est ce dont l'autre est dit tandis que lui-même n'est plus dit d'un autre ».

Il aboutit à cette définition mais y renonce parce qu'elle n'est pas suffisante. Pourquoi ne lui apparaît-elle pas suffisante ? Parce qu'Aristote ne veut pas accorder à la seule hylé la position du fondement.

Pourquoi y a-t-il des enjeux ? Dans la mécanique quantique il n'y a plus de fondement de la matière.

Pour Jacqueline Russ, il y a une crise des fondements. Ebranlement de la mathématique et de la logique.

Quand Gödel nous démontre l'incomplétude de l'axiomatique...

Quand Cantor (vers 1900) démontre l'actualisation de l'infini (théorie des ensembles). Un infini actuel n'est pas représentable, est impensable.

Eisenberg démontre son principe d'incertitude.

Tout ça ébranle les fondements. On assiste à une montée de l'angoisse même si elle n'est pas consciente. En 1926 on observe qu'il y a une autre galaxie que la nôtre.

Le premier bougé, c'est Galilée.

Christian par exemple : mais le jacent au fond (c'est toi), c'est ce dont l'autre est dit : je sais que tu es un homme, tu es médecin, tu es philosophe, tu as un enfant (c'est ce dont l'autre est dit). Je lui attribue cela. Il a des attributs. On peut en rajouter une infinité. Ce qui est fantastique c'est que je ne peux pas être Christian.

Participant : le jacent au fond, c'est ce dont l'autre est dit, etc... . J'ai du mal à comprendre.

Je prends la cheminée (présente dans la pièce). C'est le problème de l'attribution. C'est important car ça fonde le statut de la proposition, autrement dit la vérité d'un énoncé.

Je prononce « cheminée ». Vous me dites « quoi ? » et vous me regardez en attendant la suite. Je recherche le ti to on, l'être en tant qu'être. Si j'ajoute « la », en la nommant je lui donne un attribut. Il y a une chose, à savoir un être. Et je veux la définir (c'est ce qu'on fait constamment) : « une cheminée = 1^{er} attribut.

La cheminée de cette pièce : 2^{ième} attribut

Qui mesure 2,80 m de haut

En briques.

La cheminée est le sujet des attributs. « c'est ce dont l'autre est dit tandis que lui-même n'est plus dit d'un autre ».

Je ne parle pas d'une autre cheminée. Et la cheminée en question, elle ne peut pas s'autodéfinir.

La cheminée ne peut pas se définir elle-même « mais n'est plus dit d'un autre ». Elle n'en a aucune idée.

Ça enclenche tout le statut de la proposition, le statut des nominalistes. (Voir Ockham, lecteur d'Aristote. : « il n'y a rien de plus réel que le singulier existant ») : l'homme, ils ne connaissent pas. Si je dis « Christian, qui est là ce soir » ah oui ! Ça enclenche sur le statut de la proposition, autrement dit sur la véracité d'un énoncé. Si je dis la cheminée de 30 cm de haut, vous n'êtes plus d'accord.

On rentre dans la différence entre l'essence et l'existence.

Se reporter à la conclusion du livre : « le fondamental et l'essential » p 348.

Heidegger nous dit : « l'angoisse ouvre le Rien » : il n'y a plus de fondement. Heidegger pose la question (de toute la métaphysique classique) : « Pourquoi y a-t-il en général quelque chose plutôt que rien ? ». Aristote ne nous donne pas de réponses.

Le peintre se dit « qu'est-ce que c'est ? ». Il identifie le phénomène. Comme j'aime ce phénomène et que je le trouve beau, par le jeu des graphies je vais tenter d'établir des corrélations pour essayer de sentir ce qu'est ce phénomène. Un instant, je fais un avec le phénomène.

Participant : C'est quoi le foncier ?

Le fondement du fondement

Pourquoi Aristote bute : parce qu'il reste un petit peu disciple de Platon. Le jacent au fond, est-ce que c'est le fondement ? Oui, car il est du côté de la matière. Alors que pour Platon : la matière n'a pas de fondement ; c'est du non-être. Seule est réelle l'Idée. Seules les Idées sont de l'être.

Chez Platon, l'ousia est l'idée ; l'essence eidétique. L'Idée (du Beau par exemple) est éternelle, immuable, etc. Aristote reprend le terme ousia (ou-sia) = ce qui est vraiment être. Aristote va créer une métaphysique de la sub-stance. La substantia. C'est un hylémorphisme. Composé de matière et de forme. Les Latins vont traduire ousia par substance.

Aristote va se heurter à un problème qui est encore présent aujourd'hui.

Participant : c'est la fameuse question des rapports corps-esprit.

Pour Platon, l'Un est innommable, irréprésentable...

Lacan s'est levé et est parti quand il a entendu dans un séminaire où il était invité par des philosophes, quelqu'un soutenir qu'il y a de l'indicible, de l'innommable, disant « je n'ai plus à être là ».

Poursuite de la lecture de Rudolph Boehm « qui dit fondement dit origine ».

Chez Platon, c'est l'Un ; chez Aristote c'est le Premier Moteur, Dieu, Pensée de la Pensée.

Pour Platon l'essence n'est pas le jacent au fond, mais l'Idée, l'essential.

Il y a désaccord entre Platon et Aristote là-dessus.

Aristote veut faire un statut à la matière (la hylé) mais il va se heurter à une aporie. Qu'est-ce que la matière en tant que telle, c'est-à-dire sans la forme ? La définition de l'hypokeimenon comme jacent au fond ne suffit pas pour définir l'être. Donc il propose une proté hylé : materia prima et une deuthera hylé : materia secunda.

La materia prima est éternelle (d'où le fait que les Chrétiens n'ont pas pu le digérer). Si éternité de la matière il y a, il n'y a pas de créateur.

Cette materia prima, Kant va la retrouver. Dans le livre « le fondement selon Schelling », Schelling va jongler avec la métaphysique d'Aristote, de Platon, et de la théosophie. Le signifiant « chute originelle » revient beaucoup de fois dans son livre, ainsi que le « divers sensible ». Le divers sensible, qu'on retrouve chez Kant et Fichte. C'est une hypothèse.

Dans la Critique de la Raison Pure, il s'agit de l'activité de l'entendement (pas de notre raison qui interviendra dans la Critique de la Raison pratique). Kant veut étudier comment notre entendement crée un objet. Kant (Yves dessine une multitude de points reliés en partie entre eux) nous accorde un entendement pour nous « baiser » au bout en ne s'occupant pas de l'origine du divers sensible. Le divers sensible, c'est avant que notre entendement se mette en marche.

Il faut l'entendement des formes a priori qui vont organiser le divers sensible, l'espace, le temps, etc. Des formes : ce qui est éternel, infini. Par le jeu des 12 catégories, l'entendement va mettre en forme le divers sensible (Dessin d'un vase sur les points épars), pour faire une cruche, un verre.

Le divers sensible est unifié sous la forme d'un objet par un sujet. Travail d'unification par les catégories. Kant nous démontre comment se constitue un objet. On lui dit d'accord mais on demande à Kant : « d'où il sort le divers sensible ? ».

Il va diviser le monde entre des phénomènes (dont s'occupe l'entendement) et des noumènes dont s'occupe la raison (noesis, noéseos) = les concepts, les Idées. Il y a 3 noumènes chez Kant (Dieu, l'immortalité de l'âme et la liberté).

Participant : où ça nous mène (en plaisantant) ?

Comme le dit Schelling : à la théologie luthérienne.

Les noumènes sont des représentations de la raison : Dieu, la liberté, l'immortalité de l'âme => ça permet de bâtir une morale, mais ça décapite la philosophie.

L'autre monde est celui des phénomènes.

Participant : Ça reste un dualisme. Alors qu'Aristote essaie de penser l'unité.

Oui, Il n'est pas athénien. Il est marqué par les matérialistes, dont Démocrite.

A la fin du XVI^e siècle et au XVII^e, c'est la mathématique qui va donner raison à Platon et tort à Aristote.

A la fin du XVII^e siècle c'est Platon qui va gagner la partie contre Aristote.

La prochaine fois, on suivra la quête du fondement dans son histoire.

Participant : Umberto Eco dans « l'œuvre ouverte » : les idées scientifiques ont un impact fondamental sur nos perceptions.

Texte 163 : Artigraphus

Le 11.10.2021

Artigraphus : on verra à la fin du texte pourquoi ce mot.

Participant : ça aurait pu être un néologisme. Forger des néologismes, c'est très heideggérien.

Oui, Heidegger est un grand herméneute. Ce n'est pas son ontologie qui m'a intéressé, jeune. Mais ses qualités d'herméneute, comment il relit et relie Descartes, Kant, Hegel, Aristote, les Présocratiques, etc. Il pinaille sur phusis, Logos. Le concept bouge, Logos n'est pas le même chez Héraclite que chez Platon. Le concept bouge aussi par la traduction. Platon dit « Phusis » pour la « nature » des dieux.

1^{ère} ligne : *le Tout* : (Yves nous montre le « Panier de pommes » tableau intitulé « Logos » qui met en scène des pommes « Nationales » dans un panier, pastels caran d'Ache. Œuvre non terminée.) Chez les Présocratiques, le Logos, c'est ce qui tient ensemble. Les pommes reposent toutes dans leur unité. Avec Ulysse 4 (le tableau aux sticks à l'huile qu'Yves est en train de terminer), il faut, avec plusieurs dizaines d'éléments aboutir à la somme de toutes les parties. Pas seulement du 1 + 1. Le Tout, c'est la

relation. Ce n'est pas un mouton + une chèvre. Tenir la relation du moindre élément avec le tout. Dans les tableaux des grands artistes, on ne peut pas jeter une épingle.

Eléments : = stoïkeion. Lacan utilise aussi ce terme.

Ça participe aussi de la composition : position « avec ». En musique c'est aussi l'harmonie. Le stoïchéion, c'est à la fois la lettre et l'élément. Un texte est composé de lettres. L'intuition que les Grecs (dont Leucippe) ont eue des atomes viendrait de leur observation de la présence des petits éléments dont était constituée leur écriture.

Aparté sur les anagrammes. Et indirectement sur détermination et hasard : René Thom et Edgard Morin sont en désaccord sur cette question.

Exemple à partir d'un poème d'Yves :

« L'herbe blonde sous l'amandaie
Paisible de sérénité
S'éteint en douce clarté.
Ici le ciel se fait vaste
Est ici aussi la vasque
Où l'âme en détresse
Au jour finissant
D'amour
Vient s'abreuver. »

On a affaire à de multiples bifurcations possibles, par exemple herbe blonde. Pourquoi pas jaune, ou fanée ? Notre esprit choisit tel ou tel terme, et qui sera différent chez chaque poète. Et on ne peut plus revenir en arrière après plusieurs bifurcations. Il y a en jeu du hasard et du déterminé dans ce choix. Pour moi tout n'est que hasard, et tout devient destin.

Participant : ça me fait penser à Eluard, pour qui il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rencontres ou des rendez-vous.

Ces conflits entre détermination et hasard, ça rappelle la querelle des futurs contingents des XII^e et XIII^e siècles.

Destin : on ne peut parler d'un être que dans son « il était ». La veille de sa mort quelqu'un peut aller dans la rue et tuer 10 personnes.

Le stoïkeion = l'être élément (voir article que j'ai publié dans la revue *Essaim*). Pas de l'être sans lettre. Voir Lacan dans l'instance de la lettre dans l'inconscient. L'écriture a pour base les lettres éléments. Même les idéogrammes chinois.

1^{er} paragraphe : l'artiste recherche l'unité de l'œuvre.

Les scientifiques d'aujourd'hui devraient lire Leibniz et Nietzsche. Mais Leibniz fait appel à l'entendement infini de Dieu.

De caractère phénoménalisant : toute mise en œuvre a un caractère phénoménalisant. Les noumènes (ou Idées platoniciennes) sont hors temps, alors que le phénomène survient dans le temps. Il apparaît et se dévoile dans un type de manifestation de la matière. Pour qu'il y ait phénomène, il faut qu'il y ait matérialisation.

2^{ème} paragraphe : *Atomon-eidos* (Démocrite) : Eidos veut dire en grec : forme, format, une forme qui surgit.

Quelle est la part dans le composé de la matière et de la forme ?

3^{ème} paragraphe : *en sumphunta to pan* : ce qui compose un tout, un tout à chaque fois limité. Il s'agit de bien garder en vue l'unité du Tout, donc les relations que les éléments entretiennent entre eux.

Je viens d'acheter ce livre : « Cinquante questions adressées à la physique quantique ». Ce qu'on appelle la flèche du temps qui nous reporte à l'irréversible.

Panne enregistreur.

Les Carnets du voyageur sont écrits pour L'idée de l'éternel retour du même. Si nous faisons beaucoup de progrès au niveau de la conscience (dans quelques milliers d'années) cette affaire serait jouable si nous devenions bons (réellement). Le surhomme de Nietzsche : César avec l'âme du Christ. Ou, autre définition du surhomme : « il sera impitoyablement bon ». Je soutiens la théorie de l'éternel retour s'il n'y a pas retour de la Shoah.

4^{ème} paragraphe : séma-phorique : le signe, comme un phare.

Participant : on est en pleine alchimie.

5^{ème} paragraphe : Jackie Pigeaud, « L'art et le vivant » 1995

6^{ème} paragraphe : Zoographos : définition grecque de l'artiste peintre, celui qui graphie la vie.

Selon Pontevia, les Grecs sont les amants de la beauté. « et si tout avait commencé par la beauté ».

Les Grecs ont un terme pour dire l'art (associé à l'esthétique) : le terme technê. Un technicien est quelqu'un qui produit. Il produit de main d'homme. La poïésis se différencie de la technê, c'est la production qu'effectue la nature. On a traduit poïésis par poésie, car le poète est celui qui chante la nature. Le langage entre en rapport avec la nature.

Participant : Pierre Hadot parle de phusis contemplative.

Arrêt de la lecture du texte 163 (à Eclat. 1994)

Le 1511.2021

Reprise de la lecture du texte à : « Parménide...

C'est la fameuse sphère de l'être. Parménide est le premier qui fonde une ontologie (Héraclite ne fonde pas une ontologie).

Chez Parménide il y a les deux chemins : ou tu prends le chemin qui monte vers l'être, et tu n'as qu'un visage. Ou le chemin qui descend vers le non-être, et tu deviendras un être biface => tu ne sauras pas reconnaître ce qui est être ou non-être : le lieu où la contradiction l'emporte toujours sur l'affirmation.

Parménide : il n'y a que de l'être. Parménide ne laisse aucune place à ce qui deviendra la dialectique hegelienne (pour cela il faut l'histoire au sens des Modernes, qui commence au XVII^e siècle et au XVIII^e).

Les Grecs connaissent la sphère qui est l'image de la perfection.

Qu'est-ce l'être en tant qu'être ? pour Parménide : être il y a.

Participant : fatum ?

Il faut attendre les Stoïciens pour penser le fatum. La Moïra (le destin) : en termes de philosophie logique, venant des Eléates. Parménide ne se pose pas la question du destin d'un individu. A l'inverse les Tragiques grecs, comme Œdipe, posent la question d'un destin individuel. Les Eléates (dont Parménide) affirment : il y a être (et non pas mélange de « être il y a » + « non être il y a »).

Pour moi, c'est Parménide qui a raison => de gros problèmes.

S'il n'y a que de l'être, on revient à de la logique (un logicien se demande si l'énoncé est vrai, au plan formel. Plan qui peut valoir au plan des énoncés des vérités. C'est la logique la plus ancienne, celle d'Aristote).

Participant : les fameux syllogismes.

Ce n'est plus d'actualité avec les mathématiques modernes.

Socrate est un homme. (il faut qu'il y ait de l'être pour qu'il y ait un homme, en termes de logique.)

Tout homme est mortel.

Donc Socrate est mortel.

Vrai, donc universel et nécessaire.

Parménide fonde une ontologie. L'artiste peintre que je suis s'intéresse aux dokounta (phénomènes, apparition de l'être, les témoins de l'être).

Yves dessine un cercle avec des points à l'intérieur de ce cercle, points qui représentent les dokounta. Parménide veut fonder la vérité de l'être (en fondant) l'être de la vérité. (C'est le cas de tous les philosophes). Ils raisonnent comme ça. Tous recherchent l'être. C'est ce que je fais : qu'en est-il de l'être en tant qu'être ? Ça enclenche sur le statut du véridique ou du faux de la proposition.

Gorgias (IV^e siècle) a écrit un traité du néant, mais c'est une palinodie : un propos formel, une construction de langage, ou une cabriole mentale, un changement d'opinion. Les Sophistes ne sont pas intéressés par l'être, mais ils le sont par le discours.

Spinoza est parménidien jusqu'au bout des ongles.

Pourquoi y a-t-il 250 milliards de galaxies plutôt que rien ?

Participant : il y a du divin qui nous surplombe.

Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui me dise : « tu n'existes pas ». Ce serait possible si rien n'existait. Même celui qui dit : tu n'existes pas ».

Spinoza : « nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels ».

Participant : « tout est éternel » me parle plus que « nous sommes éternels ».

La loi d'Aphrodite : = la loi de l'amour, c'est-à-dire la philia, la loi de l'unification des êtres. Chez Empédocle, l'amour unifie, rassemble. Neikos disloque, sépare.

Les philosophes ne connaissent pas alors la sagesse tragique, à l'inverse des Tragiques et de Freud. Les croyants ont l'amour de Dieu.

Comme deux peintres : ça pourrait être plusieurs, un nombre indéfini de peintres : la nature ne fait pas autrement.

La figure moderne du nihilisme apparaît à la fin du XIX^e siècle et envahit tout en 14-18. Les nihilistes tentent de ridiculiser l'art.

La trame de l'Un : de l'Un comme Tout. L'Un-Tout : l'en to pan, l'en kaï pan. On ne le pense plus aujourd'hui ; la science moderne ne le permet plus. On a du mal à se mettre à la place des Grecs, car pour nous Modernes, le Tout est constitué de parties.

Participant : les dokounta et les stoikheïa, en quoi est-ce différent ?

Les dokounta c'est du côté de Parménide. Les stoikheïa, c'est la lettre-élément. C'est du côté des atomistes.

Pour nous modernes, il n'y a plus de Dieu, plus de centre. La moindre particule atomique est reliée à un ensemble indéfini d'autres particules. Les Grecs n'avaient pas idée de ces corrélations.

La stoikeïologie : (dans le paragraphe « la trame de l'un »).

Quand j'apprenais avec mon maître en peinture, Janos Kiss, si je lui parlais d'un vert, il me demandait « quel vert, vert par rapport à quoi ? ». Quand on introduit une autre couleur à côté, le vert change. C'est vrai aussi pour les mots du langage.

Malevitch : carré blanc sur fond blanc. Les Abstraits ne sont pas des grands logiciens ! Nietzsche : « les philosophes pris d'emblée dans les rets du langage ».

« *Le sentir est ce en quoi s'enchainent toutes les choses* », au sens fort de la sensation primordiale (qui inclut les 5 sens).

La trame cachée : dans la Modernité, il nous faut sortir des évidences : que ce que nous avons devant les yeux est la réalité. En 1905-1910, on fait la supposition qu'il y a des atomes et des particules très petites, qu'on ne peut pas se représenter. Pourtant la facture macroscopique a un soubassement fait de ces particules subatomiques. La trame pour nous s'est complexifiée de façon inouïe.

Fin du 15.11.21

Le 06.12.2021

Texte 164 Le Pays Sage.

L'Ecole taoïste a voulu rejoindre ce fameux pays sage. Leur approche a enclenché une conception du paysage que nous n'avons pas en occident. J'ai fait près d'une centaine de copies de dessins chinois, ce qui m'a aussi amené à commencer mes Pastels de voyage. Entre autres choses, pour comprendre cette notion de vide. Vide qui est une énergie (non objective) à l'état pur.

Objecter-subjecter : vers 1920-1930, avec la mécanique quantique cette relation objet / sujet disparaît.

Dans le cartésianisme, nous avons l'étendue comme support du mouvement de toutes les choses de la nature. (La res extensa).

Spinoza a écrit « les principes de la philosophie de Descartes » et c'est là qu'il prend sa notion d'attribut.

Pierre Lachière-Rey a écrit « les origines cartésiennes du Dieu de Spinoza » (1950).

Spinoza met la métaphysique cartésienne en mouvement. Il lui octroie la vie de la mystique juive kabbalistique.

L'art du dessin des taoïstes découle de leur calligraphie. Telle calligraphie, tel art de dessiner. Elle n'est pas le support du mot. Elle est la convergence entre la chose et le mot.

Fritjof Capra dans le tao de la physique s'est intéressé à la notion de vide. Il y a un vide spécifique à la physique quantique.

Aristote : la nature a horreur du vide. C'est un problème relié à la notion de « continu »

En fait la nature est extraordinairement plus complexe qu'on ne le pensait jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Kant n'a pas idée de l'atomisme.

C'est ce dont on a parlé durant les dernières séances : la crise des fondements. Nietzsche : « Dieu est mort, ça va faire des dégâts pendant des siècles ». La perte du sens et du référent a jeté l'homme dans le tourment de l'infini.

Participant : le tableau en cours, Ulysse IV est « fou ; il donne l'idée de l'infini. C'est moderne.

Le vide, pour les taoïstes, comme pour les physiciens quantiques, regorge d'énergie. Ça va contre l'exigence du sens commun, qui est d'abord corporelle. Quand je sors en ville, tout me paraît évident.

Notre corps est la nature. Descartes, Kant n'en avaient pas idée.

Pour nous il y a un hylémorphisme. Cette forme (Yves dessine une silhouette humaine) ne peut pas exister sans la matière. La forme seule ne peut exister que dans l'Idée. Aristote va accorder à la matière qu'elle est le sous-jacent. Puis il hésite et renonce à cette idée.

Pour les taoïstes : retour à la nature, car c'est là qu'on est le plus paisible (et pas à la cour.)

Paragraphe 3 : pour nous le paysage est cette nature cartésienne comme « étendue », qu'on pense pouvoir tenir ensemble dans une vision de la nature qui en appelle pourtant au parties extra parties.

Descartes avec sa conception du corps parties extra parties va aboutir à une hérésie : le corps comme machine (ce n'est pas péjoratif pour lui).

La Mettrie (près de 100 ans après la mort de Descartes) va écrire : « l'homme machine ». Le corps devient un objet d'études.

Paragraphe 4 : ce n'est pas occidental comme façon de voir.

Un sage : fin du Paragraphe 4 : un sage qui ne se caractérise pas de son savoir mais de son immersion dans la nature. La sagesse est un mode de connaissance seulement édifiée en vue d'une reconnaissance. Si bien que le sage va obtenir la sagesse en se disant, comme Spinoza : je ne suis qu'une partie de la nature.

Il existe mille ontologies particulières. Qu'en est-il du merle qui vient chercher son repas dans la cour ?

Pourtant le merle a une ontologie.

Shitao : XVII^e siècle.

Paragraphe 5 un cheminement pictural. Quand je dessinais en nature, je voyais parfois des éblouissements de lumière au-dessus d'une ligne de pins et je me disais alors que je ne pouvais pas peindre cela. Si quelqu'un passait par là en objectivant tout, il ne verrait rien.

Fin du paragraphe 7 : *embrassement* : tenir ensemble

Tout le propos de fond du texte des Tracés Imagologiques consiste à démontrer que derrière tout art de peindre, il y a une métaphysique sous-jacente.

Derrière chaque mouvement pictural, depuis le XIV^e siècle en occident, il y a un soubassement métaphysique. Pour Vermeer par exemple, il faut suivre la piste Spinoza.

Paragraphe 8 : le taoïsme n'est pas une métaphysique, ni une philosophie : c'est une façon de vivre la nature. Une conception « spirituelle » de la nature.

Participant : c'est une ontologie ? Une méditation ?

Si tu attribues l'être à toute chose, on t'accuse de panthéisme.

Il y a un abîme spirituel entre Platon et Lao Tseu.

Le grand scandale de Spinoza c'est d'avoir corrélié Dieu à la nature.

Participant : on le retrouve dans le passage du polythéisme au monothéisme.

Paragraphe 9 : traces du Devenir : il est où l'être ? On revient à Nietzsche « Imprimer au Devenir le caractère de l'être, suprême cime de la contemplation (ou de la volonté de puissance) ». J'étais passionné par le bouddhisme à 18 ans, ce qui m'a arrêté c'est le concept d'impermanence. Nietzsche s'est aussi détourné du bouddhisme (en se détournant de Schopenhauer).

Si on postule que tout est devenir (panta rei), qu'en est-il de « qu'est-ce-que le devenir ? ». La métaphysique platonico-aristotélicienne a dit : le devenir, c'est la matière, ce qui n'a pas de véritable être (par opposition aux Idées qui sont sans changement). Y a-t-il devenir depuis où, vers où ? Comme je suis un enfant du XX^e siècle, je tiens compte de l'infini.

On me dit : il est où l'être ?

« Caractère de l'être » : ce qui s'impose d'être. Sinon je ne peux rien saisir de l'être. Nous sommes embarqués dans le devenir. Est-ce que nous avons de l'être ? Oui, un être du devenir et pas un devenir de l'être. Ne suis-je rien ? non. Dès que je réponds non, c'est que je suis. Le peu d'être que j'ai se définit à partir du devenir.

Relu par Yves et corrigé

Reprise et fin du texte 164 Le 10.01.2022

A partir de « Ma naissance... ». Ce qui est intéressant dans les deux textes cités dans ce paragraphe, c'est le cheminement. Il y a un cheminement de l'œil vers la chose et inversement.

Paragraphe 14 : « *il faut que l'artiste sillonne ... une bonne moitié de l'Univers* » : il faut sortir beaucoup.

Le sujet entre dans un processus avant même de peindre, qui le met en contact avec un élément de la nature. L'artiste recherche le cheminement du petit enfant, avec vigilance.

Heidegger admettra qu'il faut laisser être l'être : sortir de la fascination de l'étant. Ce qu'on a là devant les yeux n'est qu'une partie de l'être.

Heidegger : « Dans l'eau de la fontaine séjourne le mariage du ciel et de la terre ».

Ne te fie pas à l'apparence immédiate : c'est le geste poétique par excellence.

Participant : une seule chose qui s'exprime dans les étants mais est en relation avec infiniment de choses.

Oui, Heidegger, c'est une philosophie de la relation, et pas une philosophie de la substance. Ça connecte. Ce qui établit une connexion, un mode de l'apparaître. S'il n'y avait pas cet être de relation, je ne verrais même pas la tasse devant moi.

En termes de langage heideggérien, le terme « représentation » : c'est la redondance du « re » : re-re-présentation.

Notre perçu s'organise de façon à avoir une représentation. La chose pour elle-même hors représentation n'existe pas.

Participant : avant toute interprétation, il y a un mode de relation sous-jacent.

Oui, avant une représentation, il y a une donation de sens. Je vois sur la route un feu rouge, je ne passe pas. Je vois un feu vert, je peux passer.

Rappelons la succession :

La sensation

La perception

L'intellection

La représentation

L'interprétation.

Pour Freud, nous avons affaire à des représentations de choses et des représentations de mots. A partir de là, nous interprétons.

Pour Nietzsche, nous passons notre temps dans un conflit des interprétations.

Paragraphe 15 : *postulant* : c'est le vedanta (l'interprétation la plus large des védas) : les philosophes hindous Védantistes postulent l'absolue pureté du monde phénoménal. Cette absolue pureté n'est pas visible. Ils postulent un brahman (manifeste). La tasse participe du brahman manifeste. Et il existe un brahman non manifeste : l'absolue pureté du monde.

Visibilia : les visibles (terme du Moyen Age).

Texte 165 : Par le chemin générateur d'un Feu artiste.

On va parler du stoïcisme dans ce texte. Stoïcisme qui est si mal compris. C'est un mouvement philosophique très important, c'est le dernier grand mouvement philosophique avant l'effondrement du monde gréco-romain. Les Pères latins et grecs ne vont retenir du stoïcisme que la morale et laisser tomber sa physique et sa logique, car ça ne convient pas à l'hypothèse d'un dieu créateur.

Longus : II^e siècle après JC.

Avec Juste Lippe (1542-1606) et Guillaume du Vair (1556-1621), au XVI^e siècle, on redécouvre les Stoïciens. Ils vont reprendre l'hypothèse du Feu Générateur de toutes choses : le feu divin. Le théâtre de Corneille a un fondement stoïcien. Les Stoïciens dérivent d'Héraclite. Héraclite postule que le cosmos est un grand feu qui s'allume et s'éteint avec mesure. C'est ce que Nietzsche va reprendre dans sa thèse de l'éternel retour.

Dans les 3 hypothèses que nous avons du destin de l'univers : il y a celle de l'univers qui se développe, atteint son maximum d'extension, puis reflue jusqu'au point x qu'on appelle big bang, puis se développe à nouveau. Il recommence la même expansion et la même contraction : thèse qui pose des problèmes considérables au plan éthique. Dans les Carnets du Voyageur, je pose la question de l'éthique que soulève cette hypothèse. C'est dissimulé mais toujours sous-jacent dans les Carnets du Voyageur. Si cette hypothèse cosmologique était avérée, cela aurait beaucoup de conséquences au plan éthique. Je cherche à fonder d'un point de vue éthique cette hypothèse. Nietzsche ne l'a pas cogité au plan éthique. Nietzsche était en visite avec Overbeck dans un hôpital et ils voient passer une jeune fille gravement handicapée. Nietzsche aurait dit : « et dire que dans mon univers elle ne devrait pas exister ». Cette hypothèse, ça nous rendrait le surhomme fondamentalement bon. Il ne serait pas capable de faire le moindre mal.

Participant : il faudrait que l'homme fasse beaucoup de progrès pour en arriver là. On pourrait le voir, de façon optimiste, comme un progrès de l'espèce.

Reprise de la lecture. Je dis oui, j'affirme que la vie sort du tableau. D'un point de vue logique : « la vie sort du tableau » alors je dois postuler que « le tableau sort de la vie ». C'est une logique ontologique.

Participant : ça me gêne ce type de logique, même si je l'admets. Je ne peux pas dire « la feuille est dans le carnet, donc le carnet est dans la feuille ».

Participant : Il ne faut pas le prendre comme une certaine logique mathématique. Moi quand je lis ça, j'associe sur un processus qu'on ne peut découper entre la sensation, la perception, l'intellection, la représentation, l'interprétation. C'est tout un.

Il n'y a que des logiques de discours. Je dois adhérer à cette logique si je veux être artiste peintre.

S'il n'y a pas de physis, il n'y a pas d'homme. Ça enclenche au plan logique, s'il n'y a pas d'homme, il n'y a pas de nature.

Il faut qu'il y ait de la vie pour qu'il y ait le tableau. Avant même qu'il y ait le tableau.

Je pousse plus loin. J'ajoute, pour vous donner le moral : il faut qu'il y ait un univers pour qu'il y ait Yvan (ou l'un d'entre nous). Il faut qu'il y ait Yvan pour qu'il y ait un univers.

Prenons l'exemple de Gérard, mon frère, décédé il y a deux ans. Son corps est mort. Vous ne me démontrerez pas que son esprit (son âme) est mort. Si je peux rester en dialogue avec lui, c'est que je reste connecté. Sinon, on enlève ça, c'est l'abîme ; on rentre dans un monde meurtrier.

Yvan existe (je postule cela). Je représente son existence par un cercle. Elle est connectée à une indéfinité d'autres existences. Ou bien je dis « tout cela existe », ou bien Yvan n'existe pas : inexistence non représentable.

C'est seulement un fait de la conscience qui me fait postuler qu'Yvan existe (c'est sa dignité fondamentale).

Il existe comme fait de la conscience. Le fait de la conscience repose dans l'existence des œuvres spirituelles des hommes.

C'est ça le caractère monstrueux du nihilisme, qui revient à dire que rien n'a de sens.

L'éternel retour => l'origine est sans commencement ; et la finalité est sans fin.

Dans un cercle éternel et infini, il n'y a pas d'origine.

Qu'est-ce qui me témoigne de l'existence de Gérard ? Le 10 janvier 2022, il y a des photos, ses dessins, ses vidéos, la mémoire de sa présence dans les êtres qui vivent aujourd'hui.

Nous disparaîtrons, nous qui sommes autour de cette table : c'est un fait de la conscience, qu'avec le recul des jours, je peux dire : depuis que Gérard est mort, le monde continue d'exister.

On est encore là dans le monde des Stoïciens.

Yvan vit dans un monde, Yvan meurt, je maintiens que le monde n'existe plus. C'est un fait de la conscience. C'est difficile pour nous de se le représenter.

Reprise de la lecture paragraphe 1 ligne 4 : « *c'est en ce lieu...* » :

Le lieu est la connexion créatrice (de sens). Tous les lieux sont des connexions créatrices de sens.

Un topos : un lieu, c'est à la fois de l'espace et du temps.

Le tableau (qui est un lieu) sort de la vie (ensemble indéfini de lieux (spatiotemporels)).

Nous entrons dans le rapport entre la physique et la logique, chez les Stoïciens.

Puisque le tableau est un lieu, il entre en connexion avec le même lieu qu'est la vie, le temps de sa réalisation et le temps de sa perdurance.

Le renversement est très stimulant : la beauté de cette belle nature => l'art a réalisé le plus beau.

Renversement entre la beauté de celle belle nature / la belle œuvre d'art. Pour concevoir ce que la nature a de plus beau, il faut passer par l'art. L'art est ce qui accomplit la beauté de cette belle nature.

Participant : il nous dit là que le beau n'est pas un transcendantal.

Oui, pas en termes stoïciens.

Pour que je puisse dire qu'il y a une belle nature, il faut que je sois un peu artiste. En 2001, je dessinais en nature, près du pont de la rivière. Un habitant qui passait là tous les soirs en mobylette s'est arrêté et a regardé le dessin. Je lui ai demandé : « tu trouves ça beau ? ». Lui : « je n'avais jamais vu ça ».

Paragraphe 2 : *l'ergon* = travail, œuvre.

A essentielle convenance : j'ai joué un peu pédant avec cette formulation. J'aurais pu écrire « a une essentielle convenance ».

Paragraphe 3 : *diakosmésis* : tout est organisé sur fond de mimésis. Cette mimésis (imitation de la nature) n'est pas qu'une idée esthétique. Cette mimésis, les Grecs en ont une idée vécue, un intelligible ressenti, une révélation d'une mise en connexion.

Les dieux habitent un cosmos organisé. Comme le dit Galien (voir la citation du texte) : « *l'esprit des dieux...* ».

Pour les Grecs, les dieux ne sont pas les créateurs de la nature (contrairement au Dieu des Chrétiens). Les divinités primordiales non plus. La nature est là avant les dieux.

Paragraphe 4 et 5 : *L'art imite la nature (mimesis) se dit-il* : au sens de « il se dirait que ».

L'art respectivise : c'est un néologisme : mettre en perspective ; établir des perspectives. La nature passe son temps à respectiviser. C'est aussi une allusion au respect : fonder du respect.

L'art imite la nature : pour les Anciens, c'est un classique, mais cherchons plus loin ce que ça veut dire. Ça va se battre autour de zôe, zôon.

Participant : ceux dont parle J. Pigeaud ont une perspective chrétienne. Voir dessin de Louis Desplaces (French, Paris 1682-1739 Paris) ; puis Antoine Watteau au XVIII^e siècle dans ses *Singeries*, qui représente un singe devant un chevalet. L'artiste comme singe de dieu, qui imite Dieu.

Dieu s'imite lui-même, il imite ce qui donne la nature.

On a fait de Dieu le principe par excellence d'intelligibilité de la création.

Il surpasse sa création.

En termes spinozistes, cela vole en éclat puisque Dieu et la nature c'est une seule et même chose.

Le Dieu de Spinoza est un Dieu phénoménalement, infiniment intelligent. « L'ordre et la connexion des choses est le même que l'ordre et la connexion des idées. » Ethique proposition VII. Livre III.

C'est le parallélisme Spinoziste : il fonde toute la science moderne.

Participant : est-ce que la science se contredit ?

Ce n'est pas qu'elle se contredit, c'est qu'elle ne veut pas de Dieu. Pour Descartes, les mathématiques sont une création de Dieu. Il remerciait la Sainte Vierge pour ses découvertes mathématiques.

Descartes reste platonicien, Leibniz et Spinoza règlent le problème car ils ne sont pas platoniciens. Tous deux ont vu que le dualisme de Descartes était reconnecté à Platon.

Zôon : les Grecs ont deux termes pour dire la vie : le terme bios et le terme Zôon. Les Latins ont traduit le terme zôon par « animale rationnelle » (l'homme), animal rationnel. Pour un Grec c'est normal car il eut fallu traduire : l'homme est zôon logicon. L'homme est un vivant logique doué de logos, et pas animal rationnel.

Bios : la vie. Ça va au-delà de ce qu'on appelle la biologie.

Zôon : c'est tel vivant particulier, par exemple l'homme.

Paragraphe 7 : *Natura opifex* : tout le texte va tourner autour du stoïcisme : opus => opifex. Nature qui fait, qui produit, qui crée, qui engendre tout.

Paragraphe 8 : Les stoïciens conçoivent le cosmos comme un être organisé par le Feu vivant, le Feu de Zeus, la foudre.

Feu artiste : c'est-à-dire opifex (celui qui produit, fait), car il organise. Générateur d'ordre. Le Feu artiste parcourt intégralement tous les ordres de l'univers.

On redécouvre le stoïcisme à la Renaissance (Juste Lippe) sur son versant moral. Corneille est stoïcien (au plan moral) et chrétien en même temps. A la Renaissance, on ne savait pas quoi faire de la physique des stoïciens, ni de leur logique. C'est une vision du monde (non pas orgueilleuse comme le disaient leurs détracteurs, dont Pascal) très riche, très complexe et qui a de l'avenir. Spinoza a emprunté au stoïcisme, de même que Nietzsche. Pour partie, je suis aussi stoïcien, mais un stoïcien du XX^e siècle et XXI^e siècle. Pour Héraclite, la Grande Année durait 80 000 ans.

Ils s'émerveillaient (un peu comme nous aujourd'hui) de l'organisation du vivant.

Spinoza (mais pas Nietzsche, humain trop humain, qui trouve que les stoïciens sont trop passifs) est davantage stoïcien, car ce Feu artiste, c'est le Logos (d'Héraclite) qui est le principe organisateur de toutes choses. Pour Nietzsche, le fond de la vie est dionysiaque, il n'est pas principe d'ordre. Pour lui, tout ce que nous savons ne concerne que les apparences de ce Fond vital monstrueusement abyssal qui ne peut recevoir aucune élucidation par quelque connaissance que ce soit.

La musique du monde (qu'on ne peut pas entendre) est la source où vient s'originer toute musique humaine.

Les stoïciens, comme Spinoza, postulent une double intelligibilité du réel. Ce qu'il nous offre à comprendre est vrai. C'est la science.

Participant : la sagesse aussi ?

Plus on approfondit cette intelligibilité du réel, plus le mystère s'épaissit.

Paragraphe 9 : Participant : le christianisme ?

Dans le premier christianisme, on ne portait aucun intérêt à la philosophie antique, ni à la science antique. Les premiers chrétiens ne s'intéressaient pas à la nature. Les Émerveillés arrivent avec St-François d'Assise (XII^e siècle).

L'artiste peintre s'émerveille devant la nature. Le Beau n'est pas pour lui seulement une donnée esthétique, c'est un ordre, un principe d'équilibre, de juste mesure. Il y a de l'harmonie en jeu.

Zénon et Cléanthe sont tous deux stoïciens.

L'homme est *miraculum mundi*, pour les Renaissants en particulier.

Un long christianisme ascétique a sévi avant la Renaissance.

L'âme, psyché, souffle, pneuma.

Sous l'impact du platonisme, les Chrétiens vont dire : l'âme c'est bien, c'est immortel, indestructible. (Chez Aristote il y a 3 âmes : végétative, sensitive, intellectuelle). Le corps pour les chrétiens comme dans le platonisme, ce n'est pas bien, c'est périssable, et ça induit toutes les tentations du désir sexuel. Pour eux, l'erreur est de croire que le corps a une part de vérité. On a donc assisté à une disjonction entre d'une part le corps, et d'autre part l'âme, l'esprit, la conscience.

Alors que les stoïciens vont définir l'âme comme Étincelle divine issue du Feu vivant, qui est le Tout lui-même. Le stoïcisme est un monisme.

(on regarde le tableau d'Ulysse IV qui est en cours de réalisation, en particulier l'arbre en fleur qui est réalisé au 2/3) et le commentaire suivant :

La route qu'ouvre le Feu vivant (dans le texte) est marquée par le petit chemin dans le tableau Ulysse IV.

Participant : dans un devenir ?

Comme ce qui est toujours en marche sur la route. Le Feu divin ouvre le chemin.

Le stoïcisme est une réaction contre le platonisme et l'aristotélisme.

Je suis en même temps stoïcien et catholicon (au sens universel).

Un véritable catholicon n'a pas d'ennemis, n'a pas d'adversaire dans ce monde.

Rimbaud est stoïcien de part en part « c'est la mer, allée avec le soleil... »

Participant : on est dans une pensée symbolique, mythologique ?

Tout est plein de dieux (Thalès). C'est une cosmogonie. Ça se rapporte à un sentir, ce Feu : présence qui illumine, qui ouvre. C'est la route, le mouvement, l'éclosion de toutes choses dans un seul et même monde.

Le big bang (cette énergie colossale) est du stoïcisme.

Comme « l'énergie » de la science ?

Jeune, vers 15 ans, je me suis retrouvé dans un lycée technique (les Monts de vigne), et un de nos professeurs avait été interné dans un camp nazi. Il avait fait installer dans le passage vers la cour de récréation des panneaux de photos des camps de concentration. Ça a été pour moi l'occasion de la révélation de l'absolue souffrance. Si tout revient éternellement, que fait-on de ceux qui n'ont pas eu une vie heureuse, ça pose un problème éthique, dont la résolution est que le surhomme soit

éternellement bon. Dans la pensée de l'éternel retour de Nietzsche, celui qui a acquiescé à l'éternel retour ne peut qu'accéder à l'innocence du devenir. Le Temps d'Héraclite. Revenir à l'enfant royal du Temps, produit par le Temps et témoin du Temps. On accorde qu'un enfant est innocent. Cette idée du cycle : si on donne un sens au cycle, le centre de tous les rayons est l'Un abyssal, originaire. Les rayons, c'est le Tout.

Au bout d'un certain temps qui n'est pas évaluable, Andrée (par exemple) apparaît et disparaît de cet angle de réfraction qu'on appelle l'existence. Je constate l'existence d'Andrée, car je suis un existant. La mort met fin à cette parcelle de temps x. Tous les ordres d'existants continuent d'apparaître et disparaître. Mon corps disparaît, pas mon âme, et un autre angle de réfraction apparaît. Dans une éternité de temps on se retrouvera dans cet angle de réfraction.

Paragraphe 20 : Belle mise en œuvre, c'est ce qu'affirme Héraclite.

Longus auteur grec du II ou III^e siècle.

Fin du commentaire du texte 165.

Texte 166 : Topologie de l'être.

Note de lecture : au sens de rappel. Je résume dans ce texte ce que dit E. Escoubas, mais j'y ai ajouté le titre « Topologie de l'être. »

Première phrase de la citation : « *Les modulations...* » : E. Escoubas fait référence à Aristote (car terme *energeia*). Aristote : le passage de la *dynamis* à l'*energeia*.

Le passage de la dynamique (du mouvement) à l'acte (*actu*). Ça arrange St-Thomas d'Aquin. Car il va faire de Dieu l'acte pur.

Acte = pour Aristote, le sommet de la contemplation : Pensée de la Pensée. C'est Dieu qui est le sommet de la contemplation (de la connaissance, de la spéculation).

Quand nous modernes, nous parlons d'acte, c'est que l'action est terminée. (On regarde le tableau en cours de réalisation intitulé Ulysse IV). Quand l'œuvre est achevée, on ne peut rien lui apporter. Elle est dans son accomplissement.

Le mouvement des mentalités propre à la modernité commence au XIV^e siècle, augmente au XV^e siècle et prend sa tournure définitive quand il y a pour l'homme découvre qu'existent deux voies : la *via contemplativa* (grands ordres religieux) / et la *via activa*. Car le commerce se développe ainsi que les villes.

Pour passer de la *dynamis* à l'*energeia* : image du bloc de marbre dont va sortir la statue. Par le biais des 4 causes. La première est la formelle, c'est l'image que le sculpteur a en lui, etc.

En puissance, ne veut pas dire que ça va passer à l'acte.

Dans notre quotidien, les 4 causes sont le fil conducteur de toutes nos actions.

Les modulations de l'energeia : des modes, des vagues. Modulation des couleurs par exemple. Les petites modulations grâce à l'*energeia* deviennent du visible. La modulation du visible est le passage de l'invisible au visible.

En deçà : *dynamis*. Il y a un cheminement.

Éléments discrets : au sens de la mathématique (comme les points d'une ligne)

Pour E. Escoubas : en deçà de l'a priori. L'a priori chez Kant est le fondement des jugements synthétiques dont l'entendement a besoin. Alors que pour l'artiste, Aristote est bien plus intéressant. Je suis leibnizien. Pour Leibniz il n'y a que des jugements analytiques.

Pour Kant il y a des jugements synthétiques. Kant faisait ses cours sur Leibniz.

Mon esprit est ainsi fait que pour moi l'ordre du jugement est toujours analytique. Je dois toujours passer par une analyse (dessine des lettres a, b, c etc. au tableau). B est différent de a. C qui contient a et b, etc.

Pour moi, l'enfant (Kant n'est pas encore là-dedans) ne peut pas avoir des jugements synthétiques a priori (par le jeu des 12 catégories je structure le réel).

En mathématique, je suis constructiviste et pas intuitiviste.

« 1 » pour moi, ce n'est pas un. C'est un élément d'un ensemble vide à l'infini. Il faut que le un trouve son correspondant dans un même un.

L'herbe n'est ni bleue, ni verte. Pour Kant ce sont les « catégories » qui vont opérer la construction du réel, de la réalité.

Pour Kant, Je (moi) constitue le réel. Le « Je pense » doit pouvoir accompagner toutes mes représentations (contrairement à Freud).

Revenons au « 1 ». Pour Leibniz un arbre => quel arbre ?

Participant : ça sort du réel.

Yves répond non, pour Kant, ça sort de l'entendement. Ce qui n'est pas le cas chez Leibniz ; c'est Dieu qui pour lui constitue le « réel ».

Un élément, l'arbre + 1 mouton = ça donne quoi ?

On fait jouer au réel un rôle qu'il ne peut pas tenir.

Participant : c'est une vision d'artiste.

Leibniz : le principe des indiscernables postule que dans la nature il n'y a pas deux choses identiques.

On prend une goutte d'eau seule. On dit que la mer est constituée d'une indéfinité de gouttes d'eau.

Pour Leibniz le bruit de la vague est l'entrechoquement des gouttes entre elles. Il nous dit qu'il y a des petites perceptions qu'on n'entend pas. C'est Leibniz qui le premier conduit à l'intuition de ce qu'on appellera l'inconscient.

Pour Diderot, il y a un corps de l'air.

Participant : le silence, ce qui fait la musique.

Comme s'il y avait une pré-vision qui unissait différentes visions. Il y a en réalité constamment à l'œuvre une pré-vision (une vision de départ) qui va réunir les différentes visions qui interviennent par la suite. J'ai cumulé des centaines de visions quand je regarde le tableau dans son ensemble. Il me faut 12 secondes pour l'unifier.

Intervalle rythmique, sorte de vision : nécessité d'ajouter une virgule à cet endroit (correction).

Entre les objets : le peintre le sait car il va bâtir son tableau en faisant constamment entrer en jeu les « intervalles ».

L'énergie se déploie dans le rapport des intervalles entre eux par le jeu de la dynamis.

Ereignis : Heidegger : événement d'appropriation. Par le jeu de la lumière de l'être, je vais fonder un événement d'appropriation (en désignant la table et les différents objets posés dessus).

L'imaginaire : pas au sens commun. D'une certaine manière nous ne sortons jamais de l'imaginaire. J'ai un livre sous les yeux et je pense « c'est un livre » alors que je ne peux pas savoir si c'est un objet avec seulement des pages blanches, mais qui aurait l'apparence d'un livre. L'imaginaire, c'est le fondement du rapport à l'espace.

Par exemple : le tableau dit « Ulysse IV » : quelqu'un le voit pour la première fois, il voit que ce n'est pas un paysage de la réalité.

Umgebung : il n'y a pas de sujet dans Ulysse IV. Dans ma peinture, il n'y a pas de « sujet » au sens communément reçu du terme, comme le « sujet d'une rédaction ». Il y a par contre de l'hypokeimenon, au sens d'Aristote.

Topologie de l'être : topos = le lieu ; logie = le discours.

Nous ne sommes pas avec la topologie de la mathématique. Parce qu'il y a de l'être (et pas seulement des étants) (s'il y avait seulement des étants, on ne pourrait pas peindre.)

Dans cette seule pièce, il y a une infinité de surfaces planes, verticales, des surfaces intérieures qu'on ne voit pas, etc.) => complexité graphique hyper compliquée.

Les objets de la réalité ne savent pas qu'ils sont les objets de la réalité.

Descartes : Dieu garant (passants porteurs de capes, etc.)

Nous n'avons pas affaire à des topologies d'objets, mais à une topologie de l'être.

Autre chose qui me posait problème, jeune : pourquoi ne serai-je jamais un arbre ? Parce que c'est mon corps qui me fait percevoir qu'il y a un arbre.

Assez jeune, je me dis ou Nietzsche ou Heidegger. Après avoir lu le double Nietzsche de Heidegger je vais opter définitivement pour Nietzsche. Car il y a mille ontologies dans la nature. La fleur de laurier rose, la petite pierre sont des ontologies.

Dièse : intervalle d'un demi en musique.

Texte 167 : Une Fantastique transcendante.

Avec Pierre Magnard, nous avons pris une année entière de cours pour apprendre à lire : « Le discours de métaphysique » de Leibniz.

Participant : c'est un texte érudite ce texte de Leibniz : « érudir » un livre.

A la fin du cours, j'ai remis à P. Magnard un texte de 80 pages sur le *vinculum substantiale* : le lien substantiel. Ça m'avait beaucoup intéressé. Il y a entre les monades le *vinculum substantiale*. Les monades sont en liaison interne, car Dieu quand il les a créées, a déposé en chacune d'elles une quantité d'information. Leibniz a tout l'avenir devant lui dans le cadre d'une physique quantique où chaque particule porte en elle un quantum d'information.

Le Dieu de Leibniz n'est pas mort. Pour autant que l'entendement divin est infini, éternel et suprêmement bon, il engendre une indéfinité de possibles, avec des rapports entre eux : le *vinculum substantiale*. Un lien qui fait tenir la rationalité infinie du réel.

L'expression « Fantastique transcendante » vient de Fichte (1762-1814).

P. Magnard nous avait dit : une fois je vous parlerai d'une Fantastique transcendante, mais il ne l'a pas fait. Par après, j'ai cherché ce que c'était. Fichte aurait voulu, lui aussi, écrire une Fantastique transcendante.

Fantasia : ce qui relève de l'imagination, la capacité d'imaginer.

Dans Leibniz, un jour, je trouve le terme « Poégraphie », le nom que j'ai donné à cet ensemble de nus, terme que je ne connaissais pas à l'époque.

Pourquoi transcendante ? Transcendante veut dire nécessaire et universel, ce n'est pas du Kant à la lettre. Fichte connaît très très bien son Leibniz. Fichte tire des conséquences de la première critique de Kant : il y a le moi et le non moi. « Nous baignons dans un univers d'images » pour Leibniz. Tous les objets que je rencontre sont des productions imaginatives.

Quand je monte un tableau, je réalise une Fantastique transcendante.

Pour Leibniz (correspondance avec Bayle), « les entéléchies sont les images (au sens du XVII^e siècle) de l'univers. Et il est nécessaire qu'il en soit ainsi ».

Entéléchies : *entelechia* : Ermolao Barbaro (érudit italien du XVI^e siècle) jette un encier à la tête du diable quand il désespère d'arriver à traduire ce terme.

Entelechia => *entelechia*, l'écriture de l'être.

Une entéléchie est (chez Leibniz) presque équivalente à la monade. C'est donc une image de l'univers. Je regarde une étoile, mais je ne me représente pas un soleil. Si je le vois de très près, je ne peux plus me le représenter.

Reprise de la lecture du texte 167.

1^{ère} ligne : Nous (donnerons) : c'est Yves qui parle.

Novalis, qui meurt jeune (1772-1801), était à la fois scientifique, ingénieur et un immense poète romantique allemand. On le range aussi parmi les philosophes. Son projet était de bâtir un système sans système. Il perçoit bien que l'ère du système est finie et l'avenir lui donnera raison. Pour qualifier sa pensée, on dit que c'est un idéaliste magique. Mon ami Gabriel Chrétien me l'avait fait découvrir en 71-73. Il voulait donner une nouvelle traduction des Hymnes à la nuit. Novalis a aimé Charlotte, qui meurt très tôt. Sur la tombe de Charlotte, il a eu l'apparition de Charlotte devant lui. Il avait conscience qu'il existe un monde magique, auquel n'a pas accès la rationalité scientifique.

La ligne est un concept qui vaut comme un infiniment grand. Voir M. Eckart et l'exemple du miroir dans l'eau. Nous ne pouvons pas voir Dieu face à face. De notre vivant, nous pouvons le voir par le biais d'un miroir. De la même façon on ne peut pas voir le soleil en face, mais si on dépose un miroir au fond d'une bassine d'eau, on peut voir le soleil.

Le terme « Fantastique » nous vient directement des Grecs, d'Aristote. Ça part chez Aristote du statut de la phantasia : c'est le statut de l'imagination. Le Phantasma, c'est l'image. Chez les Stoïciens, par contre, le Phantasticon est grevé par l'illusion. Les peintres et les poètes avaient en tête ce que dit Aristote dans le *De animae* III.1. « L'âme ne pense pas sans image ». Je suis en accord avec Aristote.

Phainestai du divin (fin du 1^{er} paragraphe) : surgissement, apparition du divin.

Tous les textes qui suivent sont de Novalis.

Paragraphe 1 : La philosophie est proprement nostalgie, aspiration à être partout chez soi : c'est ça la nostalgie. Elle s'enrichit d'elle-même constamment. La nostalgie ne se situe pas dans le passé. La nostalgie est autant à Flammerans, qu'à Tlemcen, qu'à Troyes.

Les gens imaginent que le passé est le passé. Heidegger nous habitue à sortir de ces schémas-là.

Héraclite : « tu ne trouverais point les limites de l'âme même en parcourant toutes les routes, tant elle tient un discours profond. » (il y a de cela 25 siècles).

Paragraphe 2 : C'est seulement... : Novalis est en même temps panthéiste et catholique. Il se permet d'affirmer ce panthéisme, ce qu'un catholique ne ferait plus.

Tout entier : si vous évincez Dieu de la nature, vous évincez 9/10 ième de sa présence. Si vous en faites seulement un principe spirituel, vous ne sentirez pas sa présence dans la création. Les Fransiscains, les Chartrains, les Victorins, Jean Scott Erigène, sont en accord avec lui. Tout dépend de ce qu'on appelle « tout » et « partie ».

Qu'est-ce qu'un « tout » ? soit un ensemble limité, soit, en termes modernes, un ensemble illimité d'éléments (étoiles, animaux, etc.). La partie est un élément d'un tout. Nous ne savons pas aujourd'hui si l'univers est un tout fermé ou un tout ouvert. Car une notion est venue problématiser tout ça, l'infini. L'infini, est-ce une partie, un tout ?

Dieu tout entier partout en chaque individu : ce n'est pas l'horreur pour les Médiévaux. Mais pour les catholiques du XVII^e siècle, c'est l'horreur, le retour du panthéisme. Si une divinité est présente dans la moindre source, on ne s'en sort plus !

Une fantastique ou une imagination transcendente. Aristote est en désaccord avec Platon, qui a tendance à verser la phantasia du côté de l'opinion. Ils cherchaient à définir la portée vraie de l'imagination. Ça enclenche sur tout le statut de l'image et de l'imagination. Je n'utilise pas le terme « imaginaire » dans les Tracés Imagologiques, car il est surchargé de théories différentes et parfois contradictoires.

Paragraphe 3 : Heureux... Heureux car dans le frémissement du vent par exemple, ils vont rencontrer Dieu. Ils le sentent.

Paragraphe 4 : Nature Phénoménologique : ce terme de phénoménologie était déjà un peu utilisé avant Kant. Pour Kant il y a le monde des phénomènes et celui des noumènes.

Paragraphe 5 : un axe, c'est quasiment chinois. Il sent une présence du divin dans la nature.

Paragraphe 6 : le bien

Paragraphe 7 : Seul un artiste : c'est l'âme artiste, ouverte sur le transcendant, sur la nature, sur le mystère, qui est capable de découvrir le sens de la vie.

Paragraphe 8 : Le peintre cherche un langage hiéroglyphique : on pourrait appeler ça les graphies. Je soutiens que l'écriture du peintre est infiniment plus complexe que celle du musicien. Goethe : « dessiner c'est voir ».

Langage hiéroglyphique : il s'agit pour le peintre d'aller extraire les hiéroglyphes présents dans la nature et de les conduire à une assomption, de les surélever.

Hiéro, c'est le sacré.

Glyphe, c'est le tracé, l'écrit.

Seulement : c'est un chiffre, un témoin, un identifiant. C'est seulement une approche de l'absolu, qui dévoile quelque chose.

Chez Van Gogh la paire de godillots : Van Gogh est dans l'activité imageante absolue.

Paragraphe 9 : c'est du Husserl à la lettre, 80 ans avant Husserl. Husserl prône le retour aux choses. Merleau-Ponty : je regarde la chose et elle me regarde, c'est de la magie.

Paragraphe 10 : *Héros* : au sens de celui qui monte au combat et qui gagne.

Paragraphe 11 : Participant : c'est freudien.

Paragraphe 12 : *Image* : le symbole lui-même : les deux pierres que j'ai souvent dessinées (lune s'appuie sur l'autre) sont un symbole. Si par exemple, je dessine une fougère, elle est un symbole. Pourtant ce n'est pas du symbolisme, au sens de la catégorie esthétique éponyme.

Paragraphe 13 : *trope* : un tour en littérature, une figure du discours. Le trope est une figure qui fait lieu. En poésie, c'est le trope qui fonde l'intérêt du recours à la poésie. Le trope n'est pas une abstraction.

Le monde : dans sa configuration d'ensemble, figuration ensemble d'une multitude indéfinie de choses. Le monde est une figure symbolique de l'esprit.

Paragraphe 14 : *la poésie est vraiment le réel absolu...* ça s'oppose beaucoup à Hegel. Beaucoup tiennent la poésie pour de l'imaginaire. Novalis dit que c'est le réel absolu. Le réel pour lui, n'est pas l'objectivité. L'objectivité résulte d'une activité d'un entendement logique. Le réel absolu, c'est la coprésence, mais pas d'objet. Par poésie, il n'entend pas nécessairement une forme littéraire. Pour Hegel, tout ce qui est réel est rationnel, tout ce qui est rationnel est réel.

Paragraphe 15 : *le corps* : Novalis s'oppose dans cette affirmation au dualisme âme/corps de Descartes et de Platon. (voir le magnifique fragment de Démocrite. L'a-t-il lu ?).

Paragraphe 16° : Novalis insiste sur la nécessité de ne pas confondre symbole et symbolisé. Un symbole représente toujours un symbolisé. Donc, il faut distinguer les deux, sans désunir la relation âme / corps. L'erreur récurrente partout est de confondre le sujet et l'objet ou de ramener le sujet à la seule prise, définition, de l'objet. L'histoire de la métaphysique lui donne raison. Quand Descartes pose « je pense, je suis », il tient à ce que le « je pense » soit pur esprit. Descartes va nous dire : il y a l'attribut pensée et l'attribut étendue. Le problème, c'est comment on passe de l'un à l'autre. Si bien que Descartes ne peut pas localiser l'âme dans un corps. Il se débarrasse de l'âme pour lui substituer l'entendement : le Je pense.

Paragraphe 17 : la fantastique : imagination comme art d'inventer. Le jugement, dans le cadre de la philosophie classique, qu'il soit analytique ou synthétique, relève de la logique. Le jugement, c'est l'art d'établir des évaluations justes, conformes aux faits, à la réalité.

Paragraphe 18 : Novalis est extraordinairement panthéiste.

Forces plastiques : celles de la nature.

Paragraphe 19 : Novalis fait la supposition, comme Goethe, qu'il y a une « forme », c'est-à-dire une image primordiale qui est un schéma formateur, selon un type mystique. Et que notre corps prend corps. Il y a une image primordiale dans la nature, avant même les gènes, si je reste avec Novalis. Pour Novalis, ce serait encore avant le monde des virus, en deçà de la génétique. Il y aurait une image primordiale d'Andrée. Le corps, ici, n'est pas que biologique.

Paragraphe 20 : Là, Novalis est en recherche. Ce qui est important c'est : « individualité infinie ». Pour moi, c'est le miracle de la vie.

Paragraphe 21 : Il divinise le corps.

Paragraphe 22 : quelle finesse psychologique là-dedans !

Paragraphe 23 : les œuvres d'art sont symboliques et pas un objet de manufacture.

Paragraphe 24 : là, Novalis critique Kant, qui fait du saucissonnage. Il critique aussi l'idéalisme post-kantien, dont Fichte.

Paragraphe 25 : Pour Novalis, cette notion d'amour repose sur l'existence non pas d'un moi, mais d'un moi sans cesse associé à un tu. Prenons l'énoncé : « aime ton prochain comme toi-même », c'est la clef du mystère de l'amour. On avait appris à distinguer, aux XVII^e et XVIII^e siècles entre l'amour-propre (dignité de soi) et l'amour de soi (narcissique, au mépris de l'autre).

Ce « tu » : voir « Je et tu » de Martin Buber. Il faut qu'il y ait à l'intérieur de moi un toi avec qui je suis en dialogue.

Paragraphe 26 : c'est un sensitif. La moindre fleur...

Paragraphe 27 : Nietzsche connaît très bien Novalis. Novalis tient à rester catholique.

Paragraphe 28 : Il faut le rejoindre dans sa vision de la nature. Pour Novalis, la vie est un rêve dans la nature. Il veut nous reconnecter à la sensibilité muette mais infinie de la moindre fleur. Écllosion infinie. Il dépasse Fichte, il est poète et en même temps scientifique.

Paragraphe 29 : il est très informé par rapport à la Bible. Le paradis nous vient des zoroastriens. C'est la montagne du destin et les petits cours d'eau symbolisant le Paradis. (Voir le tableau Xvarnah). Le paradis est un jardin. Les quatre fleuves du jardin d'Éden. Zarathoustra nous dit : puissions-nous être ceux qui opéreront la transmutation du terrestre. Ce sera repris par les Hébreux et le christianisme, mais avec le péché originel. A la Bibliothèque Universitaire de Dijon, il y a une thèse des années 30 sur la notion de jardin en Islam. Les musulmans étaient plus près du zoroastrisme que les chrétiens. Voir Sohrawardi de Perse. XI^e-XII^e siècle : on retrouve la philosophie de la lumière du terrestre. A Tlemcen, il y avait le jardin de la Pépinière, un jardin biblique que je vivais ainsi, enfant.

Paragraphe 30, Paragraphe 31 : c'est parfaitement romantique : retour au particulier, au singulier.

Paragraphe 32 : c'est du Husserl : étude des phénomènes.

Paragraphe 33 : art au sens classique, du XV^e au XVII^e siècle. Art comme poïesis, le mode de fabriquer de la nature.

Paragraphe 34 : un « schème », pas seulement au sens kantien. Novalis le fait intervenir « dans » la nature alors que chez Kant, le schème ne fonctionne que chez l'homme. On peut faire de la rose un symbole, d'où l'idéalisme magique, la magia naturalis. C'est une offrande magique infinie.

Le schème est comme la racine de toutes les formations de l'imagination.

Le symbole : Prenons un exemple : les deux pierres : il faut que l'esprit poétique les adjoigne pour que ça fasse symbole.

Individuel : on a chacun ce schème en nous, tous un peu particulier.

Tropique : cet individuel se tourne vers un universel.

Ces deux pierres peuvent symboliser des présences : celle de Gérard, ou celle d'Andrée. Le trope va donner un tour vivant à ces deux pierres.

Paragraphe 35 : Participant : tu ne pouvais pas le laisser passer ce Paragraphe-là !

Paragraphe 36, Paragraphe 37 : Participant : tout à fait d'accord.

Participant : ça vient avant Hegel et s'y oppose beaucoup. Novalis nous ramène aux sources de la poésie en philosophie.

Paragraphe 38 : Participant : Je est un autre.

Paragraphe 39 : la monade est une substance, mais aussi un phénomène. En apparaissant, elle ouvre un monde (sortir ça de Leibniz aussi jeune !). C'est un surgir substantiel. Un phénomène substantiel. Nous sommes les tout premiers à avoir entrevu l'absolu (l'absolu éternel et infini). Avant c'est Dieu qui avait ce rôle.

Participant : ça a un côté angoissant et en même temps réconfortant.

Le simple brin d'herbe nous révèle l'absolu. C'est nouveau car on sort du schéma créateur, créature.

Paragraphe 40 : quand je l'ai mis en italique, c'est en italique dans le texte original.

Texte 41, 42, 43 : Novalis était directeur des salines en Bavière.

Paragraphe 44, 45 : siège d'un instinct : la poussée vitale. Novalis plaçait la peinture au-dessus de la musique.

Paragraphe 46 : on est avec Freud. S'il n'y avait pas le principe de plaisir, on serait des automates. Gérard Pommier : le rêve est chez l'homme la source de toute liberté. Le rêve est le terreau de ce qui est par-delà la réalité.

Paragraphe 47, 48, 49 : tout revient à de l'individuel. Il ne faut pas compliquer à outrance une doctrine de l'art.

Paragraphe 50 : ce sont des formules.

Paragraphe 51, 52 : Novalis était très doué en mathématique. On ne peut lui répondre qu'une chose : tu ne peux qu'avoir raison puisque tu en fais une unité de la nature.

Participant : pas l'unité de toute la nature car on peut imaginer d'autres civilisations, sans êtres humains.

Participant : on est dans des résurgences du chamanisme.

Participant : c'est en ça que ça me gêne quand on institue l'homme comme mesure de toutes choses.

Protagoras, le plus grand des sophistes, contemporain de Socrate et de Platon : « l'homme est la mesure de toutes choses. De celles qui sont comme de celles qui ne sont pas ».

Texte 168 : Le Dit de Protagoras. (13.06.2022)

Le Dit, au sens de la parole. C'est un texte que j'ai écrit parce que je n'avais pas supporté que Jean Brun dise ironiquement : « René Descartes, le nouveau Protagoras ».

Platon nous donne une certaine vision des sophistes (avec laquelle nous sommes très nombreux à ne pas être d'accord). J'ai lu : W.C.K Guthrie : « Les Sophistes »(1971)°

Ainsi que Mario Untersteiner et Eugène Dupréel.

Barbara Cassin, à juste titre, dans son livre « l'effet sophistique » tire beaucoup les Sophistes du côté de la psychanalyse et de Lacan. Certains sophistes, exerçant à Athènes, se faisaient payer, un peu comme les psychanalystes.

Les Sophistes sont du temps de Socrate au cœur d'une polémique socio-politique. Athènes est alors à son apogée et compte de 500 à 600 000 habitants. Les Sophistes sont étrangers et viennent à Athènes pour étudier ou gagner leur vie. Ils sont victimes de xénophobie.

Heidegger, au début de *Sein und Zeit*, dit que Platon est passé à côté de la question de l'être en se laissant emporter contre les Sophistes. Au XIX^e siècle les Sophistes étaient encore considérés comme des menteurs, des charlatans.

Il ne nous reste presque rien de Protagoras, sinon ce morceau de texte : « l'homme (anthropos) est la mesure (metron) de toutes choses, de celles qui sont connues comme de celles qui ne le sont pas ».

Je vais défendre dans ce texte la liberté de l'artiste. La citation de Protagoras ne correspond pas à un anthropomorphisme démesuré. Par exemple : le stylo est une chose : j'en suis la mesure puisque le stylo n'existe pas sans un être qui le mesure.

Le phainomenon grec dit l'apparaître. L'apparaître peut être une chose, une idée, un mot.

Les Sophistes sont des troubleurs, des non-dupes.

De ce qui est : le phainestai est un processus de dévoilement de l'être. L'être ne peut apparaître que sur fond de phénomène. Toute ontologie est déjà au préalable une phénoménologie pour les phénoménologues.

Participant : où mettre Dieu ?

Quelle est la différence entre Protagoras et Platon ? Pour Protagoras, l'homme est la mesure de toutes choses. Pour Platon, c'est Dieu qui est la mesure de toutes choses. Voilà les enjeux : ce qui est = l'être.

Paragraphe 2 : Van Gogh nous dit dans une lettre à Théo : « il faut croire hardiment que ce qui est est ». : c'est un phénoméniste qui parle. Quand je dessine un cyprès, je vois hardiment que c'est.

Des choses entre elles : si j'écoute le chant des merles. Pas d'accord avec Heidegger qui sort cette énormité : que l'animal est pauvre en monde. Non, l'animal, c'est le monde. L'oiseau est la gloire du monde : on est du côté de l'apparaître. Il y a l'horizon de l'être ; il faut que le phainomenon apparaisse, entre en présence. Yves dessine une courbe qui représente l'être, le phainomenon comme une flèche qui le traverse, et en dehors le sujet humain.

Je ne suis pas le merle, je peux seulement entrer en présence par rapport au merle. L'être du merle n'existe pas.

Je vais me définir par rapport au merle en m'émerveillant.

Chose : on se reporte à Heidegger : « qu'est-ce qu'une chose ? »

Paragraphe 3 : si on nous dit : droit aux choses, il ne s'agit pas de foncer comme à Verdun. (il y avait une folie liée, à l'époque, concernant la « percée »). Ce « retour aux choses » doit être respectueux de la chose qu'il s'agit d'atteindre. Le peintre ne cherche pas à atteindre un objet, mais une chose.

Cette chose (en désignant une cerise sur la table) n'existe que par la mesure que j'en prends. S'il n'y a pas un anthropos qui en prend la mesure, elle ne s'appellera jamais « cerise ». Je la désigne d'une manière arbitraire par le signifiant « cerise ». Et je pense abusivement que je viens de nommer la chose dans son être.

En la désignant, je viens de la déconnecter de son monde. Mais cette cerise, en termes de physique d'aujourd'hui, est un ensemble d'atomes qui, pris pour eux-mêmes, n'ont pas idée de ce qu'est la cerise.

Participant : Platon reproche à Protagoras d'être dans l'incapacité de constituer un savoir.

Yves : on ne parle d'un savoir que de l'objet. C'est l'entendement qui constitue un objet, sinon il n'existe pas.

Le premier problème auquel s'est heurté Fichte, c'est la question du divers sensible. Le divers sensible, ce serait une multiplicité indéfinie de molécules. L'entendement opère une mise en activation d'une forme, par le jeu des 12 catégories. Kant est un Sophiste jusqu'au bout des doigts.

Texte 6 : on pourrait contester l'énoncé : « l'artiste seul est la mesure de son art » (et non pas de l'art). Dans le domaine de son art, il est libre. Il a juste à nous dire : voici quel est mon témoignage.

Texte 7 : Qu'est-ce que « entrée en présence ? » Le dasein entre en présence des choses. L'être en soi n'existe pas (sauf chez Platon pour qui c'est l'Idée, et chez Aristote, la substance).

Khrêmata, khrêsthai : les choses.

L'être n'est pas une instance qui dit à l'homme : voici ce que sont les choses, chez Heidegger. Le Dasein est l'être-le-là. Pas au sens de « es-tu là ? », oui, je suis là. Heidegger met de côté la notion d'âme, ainsi que celle de conscience. Le da-sein, c'est ce qui entre en relation avec l'être. Sinon, il n'y aurait ni « da » et encore moins de « sein ». L'être ne peut pas être saisi comme un objet. L'objet est une donation du sens de l'être. Il faut qu'il y est de l'être pour qu'il y ait entrée en présence, et sens.

Le rapport Nietzsche / Heidegger) [Heidegger : c'est parce qu'en 1934-5, Heidegger voulant rester à l'université, ne pouvant faire cours que sur des philosophes allemands, se dit : je vais faire cours sur Nietzsche, pour démontrer que Nietzsche est un métaphysicien. Heidegger a biffé tout le Nietzsche poète, artiste et mystique et le Nietzsche critique des sciences et des techniques. C'est grave parce que Heidegger aurait tendance à vouloir tirer Nietzsche du côté des Sophistes.

Texte 9 : semper = toujours

Texte 10 : Horace faisait partie des « pourceaux d'Epicure ».

Texte 11 : *ut pictura poesis* : = « la poésie est comme une peinture » Horace. C'est équivalent à *ut poesis pictura*, disent les auteurs d'un collectif intitulé : « pourquoi l'esthétique »

Texte 13 : atque : voir dans le texte 10 : le « et ».

Texte 14 début : je n'oserais pas être aussi méchant sur Platon, mais Dupréel a raison. Il faut d'abord passer par les étapes préalables d'une éducation par l'amour pour accéder au beau. L'amour est à entendre ici comme voluptas.

Idée du beau → l'amour, la volupté (c'est ce que ne veut pas Platon).

Arrêt p126.

Séance du 12.07.2022 : suite du texte 168, Le Dit de Protagoras

Nous reprenons à la page 126 : à partir de « Si vraiment la pure contemplation... ».

Dupréel, dans cette longue citation, attaque Platon.

« Si vraiment la pure contemplation du Beau en soi » : là, il s'agit du beau singulier. Le but pour Platon, est de contempler le Beau qui subsume toutes les beautés particulières du sensible. Pour lui, il ne faut pas s'arrêter, se fixer, à la contemplation des beautés sensibles.

Je lis en ce moment un beau livre : « L'art de l'âge moderne » de Jean-Marie Schaeffer (1992). L'auteur rentre dans les apories de Kant au sujet du Beau. Pour Kant, le Beau est le Beau dans la nature. Pour lui, dans l'œuvre d'art, on s'éloigne d'une finalité sans fin spécifique. Pour Kant, beauté artistique = beauté artificielle. La beauté naturelle est le symbole de la moralité. Kant dit qu'il n'est pas bon de mélanger les couleurs ; le but est toujours d'accéder au supra-sensible. On comprend que les Romantiques se soient opposés à Kant. Pour Kant, le sublime ne peut pas être représenté dans l'art. Exemple : une tempête : je suis à l'abri dans une grotte et autour de moi, les éléments déchaînés. C'est comme si Kant ne comprenait pas la place de l'homme avec sa fragilité dans la nature. Kant n'a parlé de l'art que dans sa « Critique de la faculté de juger ». Pour Schaeffer, Kant a parlé en vain de l'art.

Kant cherche à fonder l'intersubjectivité telle qu'elle joue dans le domaine de l'art. Si tu pars du principe que c'est l'être humain qui définit l'objet => l'objectivité => la vérité scientifique (« Critique de la Raison Pure »). Comme son époque a commencé à s'interroger sur l'art, Kant se sent obligé d'écrire sur l'art, d'où sa Critique de la faculté de juger. Le consensus intersubjectif est alors entièrement incontestable. Kant a voulu appliquer la même méthode dans le domaine de l'art. Pour Schaeffer, Kant s'est fourvoyé. D'ailleurs Kant a reconnu son échec.

Paragraphe 14 : ligne 10 : *Diotime... est un tout qui se suffit* : dialectique ascendante et descendante : on monte vers l'Idée (la contemplation) ; une fois qu'on l'atteint, elle re-descend vers ses semblables pour leur expliquer la doctrine des Idées, en rapport avec le monde sensible, le monde des corps. Elle donne tort à Socrate.

Hippias (disciple de Platon) a la même position. Diotime donne raison à Hippias.

Hippias, comme Protagoras, est un positiviste, comme Humes. Il rejette la notion d'un a priori idéal suprasensible.

Positivisme, c'est là au sens de convenable ; et pas au sens des positivismes modernes.

La rattacher : « la » est la théorie du Beau en soi.

De mystère et renoncement 11 lignes avant la fin du paragraphe 14. : orphisme et pythagorisme (Platon).

Paragraphe 15 : *Pascal* : le Beau en soi, dans la foi religieuse = la Beauté du divin.

Schaeffer parle de Hume (père de l'empirisme) : Hume « m'a réveillé dans mon sommeil » dit Kant. (En fait il ne s'est pas réveillé du tout). Pour Hume, la contemplation d'une œuvre artisanale ou artistique, vient d'une éducation. Il n'y a pas de beau en soi.

Platon, qui a été initié aux Mystères orphico-pythagoriciens, pense que la véritable Beauté est dans un Ciel intelligible. Cette contemplation ne fait pas entrer en jeu la notion de plaisir.

Pour Pythagore la Beauté divine se trouve dans la mathématique : mystique des nombres.

Dans l'époque moderne il y a une confusion (d'où le scandale qu'a produit Cantor) entre le fini et le réellement infini. Les Modernes découvrent que le sensible est bien plus compliqué que ce que supposaient à leur époque Platon et Kant.)

Entre les nombres 1 et 2, il y a un abîme qui est infini.

Heidegger nous a rendu sensibles la différence entre omoïsis et alêtheia.

Omoïsis = adequatio, adaequatio ⇔ la mathésis, l'intellect, le noumène, l'entendement.

Alêtheia = non-oubli, dévoilement de l'être pour traduire la vérité, la poïësis, le sensible en tant que tel.

Toute l'affaire de l'art se joue du côté de l'Alêtheia. C'est démontré chez Heidegger dans « L'origine de l'œuvre d'art ». Dans la « Paire de godillots » de Van Gogh, repose une vérité qui n'appartient qu'à l'œuvre d'art. Si on se situe du côté de la poïësis, il n'y a pas à chercher un beau idéal. Elle relève du phénomène (et le phénomène est toujours du sensible).

Paragraphe 17 : ligne 3 : la *maxime* est celle de Protagoras : « l'homme est la mesure, etc. »

Nature fixe : ligne 9 : Idée du Beau, du Bien, du Vrai, de Platon.

Ligne 4 : Protagoras n'est pas sceptique,

Ligne 4 : n'est pas naturaliste

Et ligne 11 : c'est la naissance de la démocratie.

Ligne 11 : « *l'apparence* » = le phainomenon.

Ligne 19 : *tutélaires par cela-même* : c'est ce que soutient Protagoras : observons et mettons-nous d'accord sur ce qui va nous permettre de bien fonctionner ensemble : « l'Homme est la mesure de toutes choses... ». L'accord des hommes entre eux ne se fait pas a priori mais toujours a posteriori : ne pas mettre au départ l'adhésion à la théorie des Idées. Donc éviter la mise en place d'une « dogmatique ».

24.08.2022 : suite du texte 168

La maxime : est celle de Protagoras à laquelle nous nous référons dans tout ce texte. Pour Platon, c'est Dieu qui est la référence et pas l'homme.

Je lis en ce moment un ouvrage sur Spinoza d'Emile Lasbax « La hiérarchie dans l'univers de Spinoza » qui date de 1919 : l'auteur y rappelle l'importance de l'Un Bien dans la doctrine platonicienne et néoplatonicienne. Pour les Sophistes, il y a primauté du langage hic et nunc, et non pas la mathématisation du langage comme chez Platon.

Participant : c'est moderne la citation de la fin du paragraphe 17 (op.cit. p27).

A la différence de Platon, Protagoras n'est pas d'accord avec la notion d'objectivité.

Il faut voir l'impact du positivisme et du scientisme au XIX^e siècle et jusqu'en 1914. Maintenant, on ne dit plus « objectif », on dit « factuel ».

Paragraphe 18 : Protagoras ressemblerait un peu aux psy de nos jours.

Gorgias va écrire un traité du néant, mais c'est polémique, c'est dirigé contre Parménide : c'est un jeu rhétorique. Pour Gorgias, ce sont des mots.

La querelle des Universaux est encore présente actuellement. Pour Ockham, une idée, un universel est d'abord un mot. Il n'y a pas une Idée qui précède le mot.

Le problème, c'est que la notion d'« universel », on va bien souvent l'utiliser au détriment du « singulier ». L'universel ne tient pas compte de l'aïsthesis (le corps, le sensible, etc.).

Participant : on ne peut pas se passer des catégories générales.

Oui, mais on va les employer avec prudence. Nietzsche : le philosophe pris dans les rets du langage.

Ce qui vaut pour la mathématique ne vaut pas pour un corps.

Subjectif et objectif, ce n'est pas cela qui intéresse le plus les Sophistes, mais c'est le rapport subjectif / objectif qui les intéresse. Ils ne prétendent pas apporter de l'objectivité.

On a essayé de mathématiser le discours (Carnap, Wittgenstein, Russell, le courant du positivisme logique). Pour moi, tous les langages sont ordinaires, tout langage doit pouvoir se contester. Il n'y a pas de vérités « extraordinaires ». L'aïsthesis n'entre pas en compte pour ces logiciens modernes.

Participant : il faut pourtant constituer un « nous ».

Les Sophistes te diraient : interrogeons ce « nous ». Que devient le « nous » des Allemands à partir de 1930, après avoir éliminé quelques centaines de milliers de personnes. Les Sophistes leur diraient : on ne veut pas faire partie de votre « nous ».

Paragraphe 19 : *entention* : c'est un néologisme que j'ai formé (même si je ne suis pas le seul à l'avoir fait). C'est au sens de l'entente.

Convention déterminante : Les Grecs avaient étudié le statut de la proposition.

Discussion entre Yves et les participants autour du statut de la proposition, à partir d'exemples : « le soleil se lève tous les jours », « je crois en Dieu », etc.

Laquelle est vraie, laquelle est toujours vraie, parfois vraie, etc.

Il ne faut jamais minimiser le statut de la proposition.

Participant : il y a différents ordres de vérités.

C'est une découverte après Nietzsche.

Le Sophiste est celui qui s'oppose à la dogmatique.

Paragraphe 20 : dans la première phrase, je vise Platon : le parricide de Platon / Parménide.

Kremata : ce sont les choses, aussi bien les affaires de la cité que le stylo.

« L'homme est la mesure de toutes choses, *de celles qui sont et de celles qui ne sont pas* » revient à dire de ce qui est faux comme de ce qui ne l'est pas.

Spinoza sent que la notion d'infini a une importance énorme. Descartes nous dit : Dieu a mis l'idée de l'infini en l'homme. Le premier sophiste venu éclate de rire. La mathématique a une histoire pour les Sophistes, alors que Descartes ne le pense pas ainsi.

Comment surgit le nombre irrationnel, dans l'Antiquité ? Les pythagoriciens avaient défini le nombre à partir de l'unité : 1 puis 2 puis 3, etc. Personne n'avait le droit de contester cela.

Paragraphe 21 : Heidegger, lui, bâtit une ontologie.

Une « *position métaphysique fondamentale* » : nous avons aujourd'hui une position métaphysique fondamentale. On accorde aussi à l'image, télévisuelle par exemple, une essentialité.

Ipséité : soi-même. Chacun de nous a une ipséité. Heidegger va l'appeler un Da-sein.

Différent de égoïté: le moi (l'ipséité ne se réduit pas qu'au seul moi et inversement). Ce ne sont pas les mêmes registres de la définition de l'être humain. Ipséité appartient au langage de la philosophie. Ils ne s'opposent pas, mais ne doivent pas interférer. Il faut de l'être pour produire une certaine perception de l'étant.

« L'être en tant que tel » est une formule étrange de Heidegger. Pour Heidegger l'être comme praesence soutient, illumine, explique tous les paramètres de la présence. Il envoie le processus de dévoilement.

Participant : c'est une position métaphysique fondamentale de sa part.

Il veut bâtir une métaphysique différente de la métaphysique classique. Il nous rend sensible à une praesence de l'être qui ne soit pas celle de l'objet.

Séparément : il faut ces 4 moments de la position métaphysique fondamentale. Heidegger est dans le sillage de la phénoménologie.

Paragraphe 22 : Protagoras n'est pas Descartes : pas de notion d'égoïté.

Paragraphe 23 : moi = ego

Est : c'est affaire d'être. Cézanne entrainé en présence de la Sainte-Victoire. Il était alors vraiment Cézanne peignant la Sainte-Victoire.

Paragraphe 24, 25 : os estin : ce qu'est.

D'où nous vient la distinction essence / existence ? Par Avicenne (XII^e siècle). Le jeune Avicenne connaissait Aristote par cœur à l'âge de 12 ans. Il a introduit la distinction entre *essentia* et *existencia*.

Auparavant : Dieu est l'Etre. Exode III.14 : « ego sum qui sum » répond Dieu à Moïse. Tous les dieux égyptiens avaient une image sensible de leurs dieux.

Qu'en est-il de l'être de Dieu ? Maintenant, et depuis la rencontre de Dieu avec Moïse, on va faire défiler tous ses attributs. Les Antiques avaient, à l'inverse, du mal à comprendre qu'il y ait un être qui n'ait pas une représentation sensible.

Pour ces gens du V^e-VI^e siècle avant J.C, le monde n'était pas censé durer des milliers d'années.

Les religieux disent qu'il n'est pas nécessaire de se représenter Dieu.

La mort de Dieu s'accompagne d'une autre position métaphysique fondamentale : la science, qui n'a pas besoin de Dieu pour se développer.

Lacan : « la religion c'est increvable ».

Dieu c'est le Verbe, dit saint Jean.

Le tour, la manière, la façon, le comment. Pour moi les choses se présentent ainsi : elles ont leur

figure propre, leur comment propre. Cet anthropos est un modérateur. Ce qui intéresse Protagoras, c'est comment les choses apparaissent à moi, à l'autre. On échange là-dessus.

Cette distinction de l'essence et de l'existence (au début du XII^e siècle) : l'essence, c'est toujours en termes philosophiques : une forme intangible, éternelle, idéale. « Je suis ce que je suis » est du côté de l'essence.

Une existence n'est pas une forme intangible, elle apparaît, disparaît. Puisque Dieu est concerné par mon existence, il existe par le fait de ma propre existence à laquelle il ne peut jamais cesser de s'intéresser. D'autant que je tiens mon existence de Lui (en tant que créateur).

Les existants sont tous les êtres de la création : ils ne sont pas permanents.

Pour la science moderne, ça n'a plus aucun sens. Et nous n'en avons pas besoin pour exercer en tant que scientifiques.

Séance du 14.09.2022. Suite du texte 168.

Paragraphe 26 : metron = mesure.

Nos mesures sont des conventions. Protagoras ne veut pas que l'homme soit la commune mesure.

L'Homme prend mesure.

Mesure vient de mens : la pensée.

La pensée mesure.

Paragraphe 27 : Mesure est aussi modération.

Être et ne pas être : Protagoras ne prend pas position. Les Sophistes ne recherchent pas l'être en tant qu'être.

On n'attribuait pas aux Sophistes, à leur époque, le statut de philosophos, mais de sophos. Ils pratiquent un art du discours.

Contrairement à Aristote et Platon, l'ontologie n'est pas le problème des Sophistes. Ontologie = recherche d'un ti to on : de l'être en tant qu'être ; une logique de l'être. Platon leur reproche : « vous ne cherchez pas la vérité ».

Les Sophistes feraient comme une sociologie. Eux axent tout sur le langage. Pour eux, on part du langage pour comprendre ce qu'est l'être humain.

Participant : mais la raison ?

Pour eux, il y a une raison dans le langage.

Pour les philosophes classiques (les métaphysiciens), on part de l'être via le langage pour comprendre ce qu'est l'homme.

Nietzsche serait pré-sophiste quand il parle de son perspectivisme.

Paragraphe 27 a : *Les choses sont peut-être en soi* : il s'agit pour moi dans ce texte de défendre la liberté de l'artiste.

Les choses : depuis mon point de vue, je vois sur la table un stylo, etc. Si je change de position, les choses que je vois changent : c'est ma vision perspectiviste.

Et c'est par le langage que je vais les modérer, les décrire dans leur positionnement.

Pour les Sophistes, on part des choses, on en prend mesure par le langage.

Les choses naturelles sont dans un rapport de force les unes par rapport aux autres, en interrelation, mais pas de modération.

Ce que les métaphysiciens n'accordent pas à Protagoras, c'est qu'il accorde à l'homme une place aussi déterminante.

Paragraphe 27 c : *il ne fait aucun doute que* : Quand Protagoras dit, les krēmata, ce sont les choses de la cité, les affaires du gouvernement de la cité, ce qui l'intéresse, c'est la relation des hommes entre eux.

Paragraphe 28 : il n'y a pas prétention à dire la vérité sur l'être. Il ne juge des choses que depuis sa position d'homme.

Paragraphe 29 : c'est la chute du texte. De l'Absolu = du ciel des Idées. Protagoras ne veut pas de l'équivalence entre l'Absolu et le Ciel des Idées chez Platon. Parce que cela, pour lui, ouvre la voie au dogmatisme. Il n'y a pas d'Absolu chez Protagoras.

Participant : c'est une façon différente d'entendre l'a-lètheia dans le monde antique. L'alètheia comme essence de la vérité, en termes heideggériens

Texte 169 : Ce qui motive le « motif ».

1^{ère} phrase : Participant : je visualise un corps, mais à un moment donné, intervient la ligne comme tracé et on arrive à la résultante.

Avant la ligne, il y a le temps : l'aïon.

Décèler : enlever de ce qui est caché, dévoiler. Yves trace un segment horizontal ; en haut c'est la partie dite a, en bas, la partie dite b. : je viens de décèler une partie a et une partie b.

La ligne est une construction mentale. On décèle ce qui est tenu compact, congloméré.

Yves dessine une silhouette d'animal, comme les hommes préhistoriques 32 000 ans avant notre ère.

Ils ont défini des formes dans un espace à plusieurs dimensions. Pour cela, il faut du temps.

Participant : pourquoi ce terme de « décèlement » ?

C'est un terme de type heideggérien. Pour Heidegger a-lèthéia = non oublié. Découvrir quelque chose est le tirer de l'oubli. Le dévoilement.

La vérité comme dé-cèlement, dé-voilement.

Yves dessine un verre au tableau : même dans la forme du verre que j'ai dessinée, il y a de la matière.

Il faut de la lumière. Dans la lumière de l'être, dit Heidegger.

Le pur arbitraire : par exemple n'importe quelle ligne sur le tableau. Il n'y a pas de forme s'il n'y a pas du tout de géométrie.

Séance du 12 octobre 2022: suite du texte 169 : Ce qui motive le « motif ».

Il y a un arbitraire du signifiant acoustique, retransmis à l'écrit. Le signifié est introuvable : par exemple, il y a une multitude d'arbres.

Yves dessinant des lignes n'importe comment sur le tableau : je n'élabore rien si je postule un arbitraire de la ligne.

Dessinant un triangle : un triangle c'est vrai, c'est indiscutable, mais qu'est-ce qu'il y a autour ?

Participant : il y a une ascendance aristotélicienne dans tes propos, de façon générale.

Oui, Aristote vient de Stagire, il n'est pas athénien. Pour lui, pas de forme sans matière. C'est un hylémorphisme. Aristote a disséqué des animaux, il accorde à la matière la même quintessence qu'à la forme. Leibniz repart de là, contrairement à Descartes. Leibniz opte pour les formes substantielles de l'Ecole.

Il ne peut pas y avoir une métaphysique qui ne s'appuie pas sur une physique (sauf chez Platon).

"Dans le fond ma physique n'est que géométrie" dit Descartes. Il va parler de la quantité de mouvement, à quoi Leibniz lui répond qu'il faut parler de la quantité de force.

Emile Namer: "Le beau roman de la physique cartésienne" excellent livre.

Spinoza réfute Descartes parce que Spinoza reprend le langage de Descartes (la Substance, les Attributs et les Modes) mais en les transformant considérablement. Ne jamais oublier que "les principes de la philosophie de Descartes" est le premier livre de Spinoza.

Quand Descartes nous parle de l'attribut étendue, il nous faut une forme. Res extensa. Chez Descartes res extensa et res cogitans ne communiquent pas. Mais Spinoza (oh, scandale) va les faire correspondre point par point. Spinoza démolit le dualisme cartésien. Spinoza réunit les deux grâce à l'entendement de Dieu. Dieu établit l'absolue intelligibilité du réel car il est ce réel.

Participant : ce n'est plus un discours religieux.

En effet, c'est un discours philosophique.

Participant : Descartes a donné une métaphysique à la science ; il est l'un des fondateurs de la subjectivité européenne.

Aujourd'hui pas de métaphysique qui ne s'appuie sur une physique. Mais aussi pas de physique qui ne s'appuie sur une métaphysique : sauf en s'appuyant sur Spinoza.

Rejet par la science du finalisme et de la Création.

La science rejette la cause finale et la cause formelle.

En physique quantique : où est la forme ?

Nous sommes écartelés entre deux façons de voir. Nicolas de Cues a l'intuition de l'infini : "Dieu est la sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part". Il fait descendre l'infini du Ciel vers la terre. C'est la Modernité, on quitte le Moyen Age. Dans une sphère infinie, où mettre la ligne, la forme et la matière : *le partout-présent*.

Paragraphe 5: *Posons maintenant...* Au milieu de notre galaxie, le ciel serait pour nous aussi clair que *s'il y avait 1000 soleils dans le ciel*.

On ne peut pas échafauder une métaphysique sans une physique.

Jeune j'avais lu "les cosmologies du XX^e siècle" de Jacques Merleau-Ponty et j'ai élaboré une théorie du Devenir, qui n'est plus une physique ni une métaphysique. Je postule qu'un jour nous découvrirons (de manière scientifique) un concept plus fructueux que celui d'infini.

Il n'est pas démontré que l'univers est fini.

Participant : quelque chose comme une énergétique infinie ?

La lueur de l'absolu, mais mon entendement est fini.

Qu'est-ce qu'un infini spatial et temporel ?

Paragraphe : *difinition* : Spinoza me dit : "tu ne balance que des dit-finitions.

Nous n'activons en réalité que des difinitions. Il y a les définitions (la vérité, la liberté).

Les dit finitions (dits finis) que pour notre malheur, nous confondons avec les définitions.

Donne nous une définition d'un arbre: je ne le peux pas;

Nietzsche dit de Spinoza : "oui, mais tu ne nous proposes qu'un Salut par la connaissance". Parce que la connaissance est infinie. Tu mises tout sur Apollon, tu oublies Dionysos.

Géo-motivante : Cézanne a une approche géo-motivante quand il dessine les Sainte-Victoire.

Naturelle : "d'après nature".

La géo-maîtrisante est une approche réelle.

Paragraphe 7 : exemples concrets : je suis à Aix-en-Provence, où Cézanne avait son atelier. Yves dessine une Sainte-Victoire, puis un triangle. (Approche géomaitrisante)

Heidegger : "suivre le chemin de Cézanne, c'est de la phénoménologie".

Dans le quotidien, je peux donner une définition d'un cercle, mais je ne le peux pas pour un arbre: je vais utiliser des finis, ou les "finitions" d'un dit.

Toute présence est difinition : une difinition pointe le fonctionnement d'un type de dit : fonctionnement qui est toujours fini.

Nous, les êtres humains, nous avons beaucoup de mal à nous entendre, car nous n'utilisons pas des définitions, mais des di-finitions.

Séance du 23 novembre 2022 : suite du texte 169 : Ce qui motive le « motif ».

Se nature : c'est un renvoi direct à la physis des Grecs. Phuo vient de naître, apparaître.

Spinoza a eu un jour une vision, une intuition, celle de la béatitude. Ginette Dreyfus dans "cahier Spinoza" parle d'étincelle divinatoire.

Dans le livre des Grandes Amériques, je parle de la béatitude sur un ton moqueur : "Ô Béatitude insomnielle".

Je soutenais à 18-19 ans qu'un artiste ne doit pas laisser d'œuvre à sa mort. On peut penser ça à cet âge-là.

Nature : Spinoza reprend la distinction nature naturans / nature naturata. On trouve cette distinction dans un livre de la Kaballe, du XVII^e siècle. On ne sait pas si Spinoza l'a lu. C'est un monde unifié dans lequel Dieu est présent.

Chez Jean Scott Erigène, on trouve : nature créante et nature créée.

Chez Spinoza, nature naturante = nature créatrice

Et nature naturata = nature naturée, créée.

Quand Einstein et Eisenberg se rencontrent et parlent de Spinoza, ils s'interrogent sur cette nature naturante.

L'Ethique de Spinoza se divise en 5 livres :

Livre 1 : De Deo, de Dieu. Leibniz écrit, après avoir échangé avec l'un de ses correspondants : "la plupart des philosophes commencent par l'étude des créatures, Descartes par l'âme. Spinoza par Dieu".

Livre 2 : De Mente, de l'entendement.

Livre 3 : De affectionibus, des sentiments.

Livre 4 : De servitate, de la servitude.

Livre 5 : De Libertate, de la liberté.

Spinoza lit Descartes : "les principes de la philosophie". Il est cartésien dans le langage mais son œuvre est une critique radicale de la position de Descartes, tout en reprenant le langage de Descartes, qui est celui de la science.

Spinoza ne part pas de Dieu pour rien. Le Dieu de Spinoza c'est la substance. Spinoza reprend le langage de son époque. (Bergson nous dit : tout philosophe a deux philosophies, la sienne et celle de Spinoza). Spinoza ne veut pas entendre parler de la Création.

Son livre s'appelle Ethique, ce qui renvoie à Aristote. Descartes reprend le langage de l'Ecole. Descartes et Spinoza connaissent bien les scolastiques.

On est avec un Dieu de l'entendement. Ça peut évoquer le Dieu Pensée de la Pensée, d'Aristote.

Étincelle divinatoire : une intuition phénoménale nous frappe l'esprit. "J'ai trouvé !". comment expliquer aux autres ce que j'ai compris. Pour Einstein, qui connaissait la nature naturée : la physique : y a-t-il au-dessus de cette nature naturée, une nature naturante ?

Ce Dieu, Spinoza l'appelle la Substance. Une Substance c'est ce qui se conçoit en soi et par soi. Et seule l'idée de Dieu est l'idée d'un être qui se conçoit par soi et en soi. A l'inverse, nous devons notre existence à une autre cause que nous-mêmes.

St Anselme de Cantorbéry (XI^e-XII^e siècle) invente l'argument ontologique : Dieu est ce en comparaison de quoi nous ne pouvons rien penser de plus grand. C'est ce que Descartes et Spinoza pensent aussi.

Avec Spinoza l'infini devient un infini en acte. Cantor nous démontre mathématiquement, oui. Mais comment se représenter un infini en acte ? Pour Aristote : infini en puissance et fini en acte.

Pour Mahomet : l'unicité divine est cachée par 70 000 voiles. Nous avons soulevé un voile. On est aux franges de la physique et de la métaphysique.

Matière noire et énergie sombre sont deux des autres voiles.

Cette étincelle divinatoire, qu'un poète pourrait avoir devant un brin d'herbe, entraîne obligatoirement à une reconnaissance de l'Absolu.

Verbe naturer : ça nature, ça produit, en même temps que ce qui est produit.

Nicolas de Cues dit : cet univers est infini à partir d'une définition : Dieu est la sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part. (livre des 24 philosophes). N. de Cues (qui n'en parle pas officiellement) évoque l'immanence de Dieu à son œuvre, ce qui conduirait au panthéisme.

La Substance est cause de soi et se conçoit en soi et par soi. Il ne peut pas y avoir deux infinis, deux éternités. La Substance chez Aristote et Leibniz est un condensé de forme et de matière. Elle est indestructible.

Spinoza est donc dans une tradition qui monte vers cet infini en acte. Dans un infini en acte, il ne peut pas y avoir d'acte de création.

Cette substance est dotée d'un amour, d'un entendement et d'une volonté infinies, qui va s'exprimer, se manifester. Nous ne pouvons pas la connaître car nous sommes des modes finis.

L'énigme que vont rencontrer tous les spinozistes va se manifester dans une explosion primordiale, infiniment et éternellement en acte (Dieu pour Spinoza. La substance va s'exprimer sous la forme de 2 attributs (langage d'Aristote) connus de l'être humain.

Du sujet, on ne peut rien attribuer : on ne découvre le sujet que par ses attributs.

Le sujet est l'hypokeimenon qui de lui-même ne peut s'attribuer. La cheminée est en brique : on va attribuer au sujet "cheminée" un attribut (en brique).

Pour un psychanalyste, il n'y a de sujet que de l'inconscient. L'inconscient : le non conscient s'exprime (la psychanalyse est une expression) par les formations de l'inconscient (le rêve, l'acte manqué, le lapsus, le mot d'esprit, le symptôme).

Les deux attributs sont : l'entendement (la pensée) et l'étendue.

Descartes avait posé deux attributs : la chose pensante et la chose étendue (qui est la géométrie et la physique). Il ne faut pas nous obnubiler sur la portée généralisée de la géométrie, car l'univers est une étendue infinie et éternelle.

Descartes a beaucoup de contradicteurs, dont Henry More qui veut un monde vivant.

Spinoza ne veut pas (même s'il accepte les deux attributs pensée et étendue) de Descartes car chez Descartes ces deux attributs ne se connectent pas.

Pour Spinoza : "l'ordre et la connexion des idées sont les mêmes que l'ordre et la connexion des choses". C'est le parallélisme spinoziste. A chaque idée correspond au moins une chose. C'est toute la science moderne qui défile.

Spinoza a postulé l'absolue intelligibilité du réel.

Paragraphe 9 et 10 : Nature : équivalent de produire, créer, naître (en rapport avec la physis des Grecs). Lire Alain Besançon : "l'image interdite", sur l'iconoclasme abstrait.

Cézanne meurt en 1906. La première aquarelle abstraite de Kandinsky date de 1913. On assiste au déclin de la peinture sur le motif, car à cet iconoclasme s'ajoute l'arrivée de la photographie. Je veux démontrer les enjeux spirituels de la peinture sur le motif. Cézanne est catholique.

Paragraphe 10 : nature-humaine : on a le droit de parler de cette nature évolutive. Elle date de 3 ou 4 millions d'années. On est d'accord, sans tomber dans le droit naturel, que j'ai un corps et une âme. On a posé que le corps est un produit de la nature (ça date d'Aristote). Si on veut nous enlever ce corps => cyborg et robots.

On regarde le tableau Ulysse IV presque terminé. Et on voit sa différence d'avec une photographie : c'est que c'est un corps qui l'a réalisé.

Paragraphe 11 : imiter la nature (mimêsis). Aristote : l'Art imite la nature et la porte comme à son accomplissement (sa perfection).

Sujet, hypokeimenon. La montagne Sainte-Victoire existe pour un sujet. Objets et sujets sont toujours connectés.

Séance du 12 décembre 2022 : suite du texte 169 : Ce qui motive le « motif ».

Paragraphe 13 : Aïsthésis vivante : terme forgé par Yves (mais pas par Cézanne, qui n'est pas philosophe).

Sensation colorante : terme de Cézanne.

Re-présentation : si on fait une photo de la montagne Ste-Victoire, c'est déjà une représentation. La représentation est toujours précédée d'une « présentation », qui est une entrée en présence, qui ouvre à la re-présentation.

C'est Heidegger qui me l'a appris : pour Heidegger, il y a entrée en présence (qui est différente de la représentation. Pour Merleau-Ponty, toutes nos représentations passent d'abord par le corps, par exemple la visualisation, l'olfaction, etc. (voir La phénoménologie de la perception).

Pour Cézanne, la motivation est d'entrer en présence de la Ste-Victoire comme phénomène

Paragraphe 16 : de la sensation colorante => la motivation.

Pour le peintre, il n'y a pas que la sensation visuelle, mais ses autres sensations corporelles, ses souvenirs, etc.

Paragraphe 17 : c'est un cheminement. Sensation naturante, ça fait penser à nature naturante. C'est la nature naturée qui va se peindre.

Les cinq processus de base de l'étude perceptive et intellectuel humaine tels que je les ai listés :

1° la sensation

2° la perception

3° l'intellection

4° la représentation 5°

5° l'interprétation

Principiellement = par principe

Critique du platonisme.

Conformisation : rendre conforme = rapprochant deux choses de même forme (comme deux voitures sortent identiques de l'usine).

Aller au centre du Terrestre, s'imprégner de la beauté : pas comme un centre géographique, mais tout est centre (Spinoza).

Participant : nous n'avons pas accès à la sensation pure : c'est toujours mêlé à ce que ressent le sujet

Paragraphe 18 : la beauté : Lacan au début de son séminaire devant le tableau d'Holbein, dit que le tableau est un piège à regard. 20 à 30 ans plus tard, il dit : le tableau, c'est ce qui nous oblige à déposer le regard.

Paragraphe 19 : échec : au sens où Cézanne n'a pas été connu de son vivant et a eu beaucoup de détracteurs pour des raisons idéologiques. On a ensuite (entre 1950 et 1980) voulu le considérer comme un grand ancêtre des abstraits (Kandinsky, Mondrian, Malevitch, peignant des peintures expressionnistes en leur début de carrière). On disait alors : Cézanne était arrivé au bout de son art de peindre, sinon il aurait abouti à l'expressionnisme puis à l'abstraction. (Grille marxiste de l'interprétation de l'œuvre d'art). Alors que le souhait de Cézanne était de « faire du Poussin sur nature ».

Paragraphe 20 : kénose = le Christ se dépouille de ses attributs divins pour que nous, ses disciples, nous vivions le même processus que lui, d'abandon, de dépouillement, faire le vide pour accueillir le divin. Jean Brun n'aurait pas été en accord avec ce que j'écris là, alors qu'il nous parlait souvent de la kénose. Alain Besançon aurait été d'accord avec moi.

Tempérament : c'était un terme très utilisé à l'époque, qu'on retrouve chez Van Gogh et Rimbaud. Personnalité profonde.

Participant : on sent une tension vers, un tendre vers chez Cézanne.

Paragraphe 23 : deux mondes spirituels très différents. (Du spirituel dans l'art de Kandinsky).

Paragraphe 24 : acheiropoietes : non fait de la main de l'homme (donc faite par Dieu, ou la nature.).

Paragraphe 24 : C'est Malévitch qui dit : « toute la peinture passée et actuelle... etc. ».

Paragraphe 25 : ta = les (phénomènes).

Paragraphe 25 : l'être purement être, c'est un pur mirage. L'être humain n'a affaire qu'à des phénomènes.

Paragraphe 26 : o ti to pan = en to pan : le Un-Tout

Fin du Paragraphe 26 : comme étrangère : tous les jours : jamais le même car nous ne sommes jamais le même tous les jours.

Paragraphe 27 : Calcination eidétique : c'est moi qui propose cette expression : réduire la chose, le phénomène, à son « essence », la débarrasser de toutes ses apparences phénoménales. (Allusion à l'analyse du morceau de cire de Descartes).

Séance du 11 janvier 2023 : suite du texte 169 : Ce qui motive le « motif ».

Paragraphe 28-29 : le peintre opère un drôle de processus visuel et mental. Devant la Sainte Victoire,

il la perçoit car il travaille (ou a travaillé) sur le motif. Il fait intervenir une figure de la Sainte Victoire. La sensation colorante (les touches de peinture) va le faire entrer en présence de la Sainte Victoire. A son époque, Maurice Denis dit : "il s'acharne après un caillou qui est par ici".

Ens (il est comme l'ens advenant en praesence) = l'étant (on ne distingue pas encore entre l'être et l'étant, le phénomène de la Sainte Victoire ; ce qui surgit là.

Représent-action = il faut se mettre en action.

Paragraphe 30 : *présence – absence* : les mots font signe en direction du sens.

Pour qu'il y ait une sensation humaine, il faut qu'il y ait déjà une sensation de la nature. Sinon, il n'y aurait pas de corrélation entre les deux. L'animal est une sensation.

Paragraphe 32 : le motif autorise une ouverture : avènement de la picturalité dans l'histoire de l'être humain. C'est difficile à comprendre pour nous les Modernes, surtout depuis Kant (le phainomenon pour les Grecs est un dévoilement). Heidegger prend cette image : il y a un bateau qui se dirige vers l'horizon et une île apparaît à l'horizon : c'est ça le phénomène : l'apparition de l'être sous la forme d'un étant. L'être est cette ouverture.

Nous, par le développement des sciences objectives, on a voulu faire du phénomène un objet. On ne s'est pas douté que cet objet (l'île dans cet exemple) **est constamment corrélé à un sujet. Il a fallu la physique quantique pour que ce que nous observons XXXXXX.**

Objet et sujet sont inextricablement emmêlés. C'est cette objectivation qui va définir le sujet.

Paragraphe 32 ligne 4 : *l'absence de l'être comme tel* : il n'est donné à personne de s'emparer de l'être de la Sainte Victoire ; on ne peut pas le découper et l'isoler. Elle est en relation avec une infinité de choses.

Ligne 5 : *l'idolâtrie* : l'idolâtrie confond la chose et sa représentation.

Phénomène en son avènement.

L'être en son évènement.

L'être fait évènement.

Heidegger dit ereignis : évènement d'apparition (on est dans le temps).

Cézanne *s'appropriait* à la Sainte Victoire

Paragraphe 33 ligne 7 : le peintre *synthétise* ; il n'analyse pas comme le scientifique.

Paragraphe 34 : dans Aix, Cézanne était en colère car apparaissaient les premiers lampadaires.

Paragraphe 35 ligne 5 : il faut du temps : une double temporalité : celle de l'avènement et le temps comme évènement d'appropriation à.

Séance du 22 février 2023 : suite du texte 169 : Ce qui motive le « motif ».

Paragraphe 36 : en apparence couple d'opposés (obscur / lumineux) ; mais ce ne sont pas des opposés pour un peintre.

Paragraphe 37 : Cézanne nous dit qu'il s'émerveille encore davantage de ce que peint Véronèse, que de ce qu'il peint lui-même.

Il nous dit aussi : "si seulement vous arriviez à voir comme cela"

Paragraphe 37 : très beau passage de Cézanne.

Paragraphe 38 : *Zôon* = le vivant (qui n'est pas le bios).

Zoographos = le peintre.

Zôon => *zên* (la vie) même racine que *zôon*.

Zôographesamenos = ce qui est graphié d'après nature.

Zôogonia = naissance comme vivant.

Paragraphe 43 : *phainestai* : ce qui apparaît, surgit, naît

Paragraphe 44 : *la facies totius universi* : "la face totale de l'univers" expression de Spinoza.

Apparitione : le fait d'apparaître.

Fin du commentaire du texte 169.

Nous avons ainsi avancé notre lecture de ce long texte tranquillement, assidûment, paragraphe par paragraphe. À la fois en prenant notre temps, mais en ne traînant pas en cours de route pour autant. Ce texte, je l'ai inséré quasiment au milieu de l'ouvrage. Comme une sorte de point de vue récapitulatif. Mais aussi de nouvelle avancée spéculative.

Je sais que certains développements des Tracés Imagologiques sont difficiles d'accès. Tout comme je sais bien aussi que nombre de ces textes sont elliptiques. Du moins en ai-je pris nettement conscience au fur et à mesure de nos avancées de lecture. Et il y avait, en réalité, tellement de sujets à aborder concernant à la fois l'histoire de la peinture figurative et son devenir-monde ! Son devenir-monde, oui. Je veux tout simplement signifier par là qu'un avenir attend encore, attend toujours, l'art de peindre figuratif.

Un devenir-encore-à-venir, ou un à-venir toujours en devenir-d'être, d'ex-ister.

Et c'est de considérer que personne n'avait pris soin jusqu'ici de dégager, philosophiquement parlant, ce devenir-encore-à-venir, ou encore cet à-venir toujours véritablement en devenir-d'être, qui m'a un jour conduit à écrire ces Tracés Imagologiques. Pour qu'une assise philosophique consistante soit accordée à l'art de peindre figuratif. En dépit des efforts des partisans (marxistes socialistes) de l'Abstraction en peinture, et, par après, des Installations, pour dénigrer, rabaisser, la grandeur spirituelle de ce qu'on a pris coutume, sous l'impact de slogans politico-culturels idiots, d'appeler « l'art figuratif ».

Oui, c'est bien cela, on n'en saurait douter, qui m'a un jour décidé à écrire cet ensemble de textes. Cet art figuratif qui avait sombré, à de rares exceptions près, dans une occupation pour « peintres du dimanche ». Et après avoir fait constat du piteux état des lieux, je me suis dit, en 1990 : « eh bien, bonhomme, maintenant on passe à la contre-attaque ! ».

Et j'ai ainsi été amené à postuler que toute forme d'art, que toute forme de culture (Bildung) avait, immanquablement, et comme imparablement, une assise métaphysique. D'une part de par les moyens engagés, et d'autre part de par la fin visée, la finalité intrinsèque.

J'ai alors engagé là tout ce que j'avais pu engranger durant 25 années de lecture de textes venus de la philosophie de l'art, de l'histoire de l'art et de textes consacrés à l'Esthétique, pour cerner-discerner les différentes attaques portées contre l'art de peindre figuratif. En particulier, bien sûr, par Hegel, par Kandinsky, Malevitch et par les défenseurs de l'Abstraction en peinture. Telle était la mission de départ, puis la mission de fond, que je me suis fixée d'accomplir en 1990. En tentant de déployer là le plus de paramètres possibles d'analyse et d'évaluation tant philosophiques que poétiques.

Et c'est naturellement mon travail d'artiste peintre que j'engageais dans la bataille. En gardant sans cesse présente à l'esprit cette remarque incidente de Rimbaud : les véritables batailles sont des batailles d'ordre spirituel.

Aucun philosophe, aucun poète n'avaient cru bon de prendre jusque-là de manière développée la défense de ce que peindre de manière dite figurative voulait réellement, ou vraiment, dire.

Ajout : texte extrait des Carnets du voyageur 451 à 500

Elle (vers le milieu du texte intitulé « Sur un tas d'écorces brûlées »— Mais qu'est-ce qui t'a pris d'écrire tous ces textes à ce moment-là ... ?

Moi (riant gentiment avec elle) — Oh ben ... j'en avais vraiment ma claque, entre 70 et 90, de voir la peinture figurative traînée dans la boue. Qu'on fasse passer les peintres figuratifs pour des crétins et des minables au plan intellectuel. Qu'on les fasse passer pour de tristes débiles. Et qu'on se soit permis, à

partir de Hegel, de dire que l'art figuratif était devenu chose caduque, périmée, déclassée par le développement même de l'Histoire. Avec un grand « H », hein.

Elle – Oui, oui. Mais on sent bien parfois, pas toujours, hein, qu'il y avait alors en toi une colère sous-jacente quand tu rédigeais ces textes.

Moi – Oui, oui ... c'est le bon mot : de la colère.

Elle – Mais ça reste très fin, très discret, hein. C'est seulement quand on se penche sur les textes, comme on le fait là, par exemple, qu'on peut s'en apercevoir. D'où l'intérêt de ces lectures, d'ailleurs.

Moi (repartant à rire gentiment) – De remarquer la présence de cette colère ... ?

Elle – Non, non. Mais de sentir que ça ne plaisante pas à bord, ça oui !

Moi – Je chahute. Ben oui ... ça ne plaisante pas à bord des peintres comme Poussin, Georges de La Tour, Rembrandt, Vermeer, Delacroix, Van Gogh, Cézanne, Gauguin. Pour en rester à quelques noms connus. Il se trouve seulement qu'ils n'avaient pas une formation philosophique. Qu'ils n'étaient pas passés par le « concept », comme on dit.

Elle – Oui, c'est l'évidence même.

Moi – Mais pourtant, qu'on le veuille ou non, l'assise même de leur art de peintre est bien « métaphysique ». Au sens large du terme. Quand j'emploie le terme métaphysique dans ce contexte-là, je veux signifier tout simplement qu'il y a tout un monde spirituel sous-jacent à l'art de peindre figuratif.

Elle – Ben, c'est ce qu'on apprend séance de lecture après séance de lecture, oui. Enfin ... grâce à tes interventions. Grâce à tous ces rappels poétiques et philosophiques que tu nous fais découvrir. Et dont on peut prendre connaissance grâce à tous ces recoupements que tu nous offres. Et là, ce n'est pas un philosophe universitaire qui nous parle. C'est aussi en artiste peintre que tu nous parles de tout ça.

Moi – Oui, oui, bien sûr. Il faut aussi savoir que ces peintres que je viens de citer n'ont pas connu la rupture, la cassure, entre art abstrait et art figuratif. Mais en aucun cas de figure imaginable Cézanne ou Van Gog n'annoncent l'abstraction en peinture. Évidemment qu'ils ne peignent plus comme Delacroix, ou Rembrandt, ou Vinci, ou Van Eyck.

Elle – Bien sûr. Parce qu'il y a toute une évolution de l'art figuratif à travers les âges.

Moi – Ben oui. Je ne parle même pas de l'évolution de l'art du nu féminin à travers l'histoire de la peinture et de la sculpture.

Elle – Sans même parler de ça, oui.

Moi – Tu sais, une fois ... j'ai évoqué l'existence de ce qu'on appelle « les portraits du Fayoum », une région d'Égypte située à 100 km au sud du Caire, dans l'ouest du delta. Des portraits de l'époque hellénistique.

Elle – Ah oui, c'est vrai. Tu évoquais pour nous une fois leur existence.

Moi – Certains de ces portraits qu'on a redécouverts un peu par hasard, faut bien le dire, à partir de 1888, je crois, sont prodigieusement beaux, prodigieusement parlants.

Elle – J'ai été voir, oui.

Moi – Bon ... outre leur intérêt artistique évident, archi évident même, j'y ai vu un tout autre intérêt. Des portraits peints soit sur bois, soit sur toile de lin, à l'encaustique, à la cire, ou à la détrempe.

Elle – Oui, oui.

Moi – Après cette première découverte archéologique, on en a trouvé des centaines, un peu partout à travers toute l'Égypte. On a conservé un peu par miracle, un millier d'œuvres environ. Là où, en réalité, il devait en exister plusieurs dizaines de milliers. Les premiers dateraient du début du premier siècle après J.-C., et les derniers du milieu du troisième siècle.

Elle – Ah oui.

Moi – Oui. Mais je te parlais de cet intérêt autre que j’y ai vu personnellement.

Elle – Oui. Tu en es resté là.

Moi – Ben, ces portraits, après que le corps du défunt, ou de la défunte, ait été momifié, avec bandelettes et tout ça, selon les rites funéraires de l’ancienne Égypte, ces portraits, on les disposait exactement à la hauteur du visage. Tu vois ?

Elle – Oui, oui je vois.

Moi – Et comme dit joliment un ancien poète persan, « l’amour, c’est visage sur visage ».

Elle – Ah oui.

Moi – Oui. Et c’est parfaitement bien vu comme « façon de faire ».

Elle – C’est beau, oui.

Moi – Si bien que pour un peintre figuratif, l’amour aussi c’est « visage sur visage ». Et pas seulement pour l’art du portrait, hein.

Elle – Oui, oui. C’est ce que tu as perçu là, avec les portraits du Fayoum.

Moi – Oui. Visage sur visage. Figure sur figure. Et ça, ça vaut, avec le visage humain en la circonstance, mais aussi bien avec les êtres de la nature. Quand Monet peint ses étangs, à Giverny, ou Cézanne ses Sainte-Victoire, ou Van Gog ses tournesols, ou ses iris, c’est visage sur visage, c’est figure sur figure, qu’il nous peint là.

Elle – Oui, oui ... je vois ce que tu veux dire. Ils ne font pas que transposer, ou qu’imiter bêtement. Ils célèbrent une présence qui leur est chère. Une présence aimée.

Moi – C’est ça. Ils sentent l’éternel dans le présent. Et ils nous traduisent, culturellement parlant, ce souffle de beauté et ce souffle d’éternité, qui sont là, dans ce que Husserl appelait le « présent vivant » ou le « Lebenswelt », le monde de la vie. Dans sa « Krisis », son dernier ouvrage, un nombre important

de paragraphes comporte cette expression de « monde de la vie ». Comme si Husserl avait pressenti que ce « monde de la vie », ce « présent vivant », était sans cesse plus menacé par la montée en puissance du rationalisme technicien.

Elle – Alors que, comme tu nous l’as souvent fait remarquer, Husserl est aussi un vrai scientifique.

Moi – Oui. Ça il ne faut pas le perdre de vue. Et dans l’un des articles en ligne sur les « Portraits du Fayoum », l’auteur nous dit : « visages d’un lointain passé intensément présents ». En rajoutant que règne désormais un vrai orgueil stupide qui veut partout appliquer la notion de progrès à tous les domaines de la vie humaine.

Elle – Je sais bien, oui. Mais ça, c’est le défaut dominant de notre époque. À vouloir mettre du progressisme partout. Et uniformiser des tas de modes de vie différents sous prétexte de progrès et de bonheur. Avec ce mythe de la croissance qui reste encore très persistant.

Moi – On en est encore là, oui.

Elle (riant gentiment) – Eh ben, tu vois ... on lui a fait un joli sort à ce long texte !

Moi – C’est fait, oui.